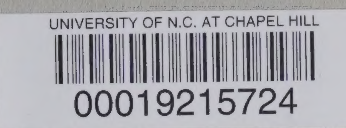

LUX
LIBERTAS



Collection des

Œuvres Complètes

Emile Zola

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 25

75 exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 26 à 100

225 exemplaires sur Vergé de Rives numérotés de 101 à 325

5.000 exemplaires sur Vergé d'alfa numérotés de 326 à 5.325

Il sera tiré, en outre, 10 °/₀ *de passe numérotée.*

N° du présent exemplaire 208

LES ŒUVRES COMPLETES

Emile Zola

LES QUATRE ÉVANGILES

Fécondité

II

Notes et Commentaires de Maurice Le Blond

Texte de l'édition Eugène Fasquelle



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Fécondité

Livre Quatrième

I

Quatre ans se passèrent. Et, pendant ces quatre ans, Mathieu et Marianne eurent deux enfants encore, une fille au bout de la première année, un garçon après la troisième. Et, chaque fois, en même temps que s'augmentait la famille, le domaine naissant de Chantebled s'accrut aussi, la première fois de vingt nouveaux hectares de terres grasses à conquérir sur les marais du plateau, la seconde de tout un vaste lot de bois et de landes que les sources captées commençaient à fertiliser. C'était la conquête invincible de la vie, la fécondité s'élargissant au soleil, le travail créant toujours, sans relâche, au travers des obstacles et de la douleur, compensant les pertes, mettant à chaque heure dans les veines du monde plus d'énergie, plus de santé et plus de joie.

Or, le jour où Mathieu vint s'entendre avec Séguin pour l'achat des bois et des landes, il trouva chez lui Sérafine. Séguin, enchanté d'être payé très régulièrement aux échéances convenues, ravi de vendre de la sorte, morceau à morceau, ce domaine inculte qui lui pesait si fort, exécutait le traité, signait gaîment chaque cession nouvelle. Et, ce jour-là, il voulait même retenir Mathieu à dîner. Mais celui-ci avait hâte de retourner à

Chantebled, où la moisson l'attendait. Si bien que Séra-fine, muette et souriante jusque-là, intervint, comme il disait qu'il allait vite prendre une voiture, pour ne pas manquer son train, à la gare du Nord.

— J'ai la mienne en bas, et je vais justement dans le quartier. Désirez-vous que je vous conduise?

Il la regarda, ne voulut pas se donner le ridicule d'avoir peur d'elle, après tant d'années de rupture, certain d'ailleurs d'être invulnérable.

— Mais certainement, merci de votre amabilité.

Dès que le coupé, tendu de soie verte, les emporta côte à côte, au trot vif du cheval, elle se montra d'une franchise charmante, très attendrie et très amicale.

— Ah! mon ami, vous ne savez pas quel plaisir vous me faites, en acceptant ces quelques minutes d'intimité avec moi. Vous avez toujours l'air de me fuir, on dirait vraiment que vous tremblez de me voir me jeter sur vous. Sans doute, j'ai pu rêver un instant de retrouver des heures dont le souvenir m'est délicieux. Mais, mon Dieu! que ces choses sont maintenant lointaines! et combien vous avez raison, de n'en vouloir rien gâter, en courant le risque d'une réalité nouvelle! Je vous jure donc que mon désir unique est d'être votre amie, et j'ajoute que vous êtes le seul homme à qui j'ai gardé cette bonne place dans mon cœur. Aussi me sera-t-il très doux de me confier à vous, de vous dire ce que je ne conte à personne, pas aux hommes bien entendu, mais pas même aux femmes. Si vous êtes gentil, nous serons des amis sincères, et ça me fera beaucoup, beaucoup de bien.

Elle était vraiment émue. Par quel prodige cet homme qui la dédaignait, après l'avoir possédée, l'atten-drissait-il ainsi, elle si dure aux mâles, les pourchassant pour les user, puis les jeter au tas commun? Elle se fit fraternelle, goûta un plaisir inconnu à tout avouer, en se plaignant.

— Je ne suis plus si heureuse qu'on le croit, mon bon ami, je vis à présent dans des craintes continuelles... Oui, vous ne l'avez pas su, personne ne l'a su, j'ai failli avoir un enfant. La chance a voulu qu'une fausse couche m'en débarrassât, à trois mois. Mais me voilà sous la menace d'être reprise, d'un jour à l'autre... Et, sans doute, vous

qui êtes un sage, vous allez me dire de me remarier, d'avoir des enfants. Seulement, que voulez-vous? ce n'est point mon affaire, je ne suis qu'une amoureuse, et même une amoureuse un peu exigeante, je puis bien vous l'avouer, à vous qui ne l'ignorez pas.

Malgré sa mélancolie, son petit rire inquiétant sonna, tandis que ses yeux s'étaient remis à flamber, dans l'impudence passionnée de sa face rousse, aux cheveux fous, couleur de flamme. La vérité était que son besoin exaspéré de l'acte grandissait, à mesure que venait l'âge. Elle avouait orgueilleusement ses trente-cinq ans, d'une beauté insolente encore, avec des épaules et une gorge de marbre, sans une flétrissure. Elle prétendait même n'en être que plus jeune, plus ardente, plus affamée, et son ennui n'était pas de vieillir, elle ne souffrait que de ne pas savoir comment se contenter, librement, sans courir le risque désastreux des suites. Jusqu'à ce jour, avec une maîtrise incomparable, elle avait réussi à conserver intacte sa situation mondaine de veuve riche, reçue partout, libre de changer d'amants tous les mois, de les choisir par paires et même à la demi-douzaine, pourvu qu'elle les gardât ignorés, dans le mystère de son rez-de-chaussée si hermétiquement clos de la rue de Marignan, sans les afficher jamais. On chuchotait que, certains soirs de folie érotique, elle prenait, comme les impératrices inassouvies de la Rome ancienne, le déguisement d'une servante, pour battre les trottoirs des quartiers louches, en quête des mâles brutaux dont elle souhaitait les violences. Elle cherchait les monstres, il n'était pas d'accouplement trop rude, dont elle ne brûlât de connaître la déchirure. Et, naturellement, les dangers de grossesse croissaient encore, dans ces bordées frénétiques, avec des hommes ivres parfois, qui n'y mettaient aucune délicatesse.

Mathieu, un peu surpris d'abord de pareilles confidences, en vint à éprouver une sorte de pitié inquiète, comme devant une malade. Il eut, à son tour, un rire involontaire, en songeant à tous ces fraudeurs, à toutes ces fraudeuses, dont le monde était plein, et qui, malgré leurs efforts têtus pour duper la nature, finissaient quand même par en être les dupes.

— Vous étiez si certaine de prendre vos précautions! dit-il avec quelque ironie. Vous ne savez donc plus?

— Est-ce qu'on sait jamais! cria-t-elle. Il y a aussi de tels maladroits, sans parler des circonstances. On ne peut pas toujours se garer.

Puis, elle oublia qu'elle était une femme, il n'y eut plus là que deux hommes, causant librement. Et ce fut avec une audace superbe et farouche, où éclatait tout son désir insatiable, qu'elle ajouta hautement :

— D'ailleurs, ces fraudes, je les ai en horreur et en mépris. Y a-t-il quelque chose de plus bas, de plus sot? C'est tout l'amour amoindri, gâté, assassiné. Voyez-vous deux amants surveillant leur délire, n'ayant en tête que la préoccupation de ne pas s'aimer jusqu'au bout! Autant vaut-il tout de suite se tourner le dos, ne rien commencer, puisqu'on ne finit rien. Moi, je déclare que j'en reste révoltée, enragée, et que je serais, chaque fois, pour le risque-tout, sans cette peur de me compromettre, de perdre ma tranquillité, qui me rend aussi lâche que les autres.

Elle continua, avec son beau calme, donnant à entendre que, si elle avait eu des curiosités perverses, désiré de goûter à tous les amours, elle s'en était vite écartée, comme de bagatelles, de joujoux sans conséquence, qui la laissaient irritée, affamée davantage. Et toujours elle en était revenue à l'homme, à l'acte normal, mais à pleins bras, d'un appétit d'ogresse, que ne pouvaient assouvir que les puissantes étreintes, totales, sans fin. Aussi était-ce ce besoin qui l'enrageait contre les fraudes nécessaires, dans sa terreur de l'enfant, et qui lui faisait souhaiter ardemment le moyen de se garantir, sans rien sacrifier de ses joies. Elle en était obsédée, elle rêvait des nuits d'impunité, des nuits sans peur, sans contrainte, où elle se donnerait à sa faim et librement, en plein triomphe frénétique de sa victoire sur la nature.

Lorsqu'elle reparla de sa fausse couche, sans avouer l'avortement, Mathieu finit par soupçonner la vérité.

— Le pis est, mon bon ami, que cette fausse couche m'a toute détraquée. Il a fallu me mettre entre les mains d'un médecin, et j'ai trouvé heureusement, dans mon quartier, un jeune homme très doux, très convenable,

oh! tout à fait inconnu, un de ces médecins comme il y en a tant, mais que j'ai préféré à une célébrité, parce que je n'en fais qu'à ma tête, avec lui, et que je suis plus sûre du secret, personne ne le remarquant, lorsqu'il vient chez moi. Voilà donc près de trois mois qu'il me soigne, et il n'est pas rassurant, il prétend qu'au moindre rapport, je puis désormais redevenir enceinte, quelque chose de là dedans s'étant déplacé, ayant descendu, je crois. Me voyez-vous sous cette continuelle menace? c'est à ne plus oser embrasser un homme. Alors, mon petit médecin m'a bien parlé d'une opération, mais j'en ai une peur, une peur atroce!

Mathieu laissa échapper un geste d'étonnement.

— C'est donc grave, votre maladie?

Elle comprit, rattrapa sa phrase, eut un air de désolation.

— Mais certainement, ne vous ai-je pas dit que j'étais détraquée tout à fait? Il y a des jours où j'ai des douleurs intolérables. Et, si mon médecin commence à parler d'une opération, c'est qu'il doit soupçonner quelque chose de sérieux, je ne sais pas trop quoi. D'ailleurs, il n'est pas chirurgien, il me conduirait simplement au célèbre Gaude, pour que celui-ci m'examinât et m'opérât, s'il le fallait... N'importe! ça me donne froid dans le dos, je crois bien que jamais je n'aurai le courage de me décider.

En effet, un pâle frisson avait passé dans ses yeux de flamme, et tout son furieux désir grelottait encore, sous l'appréhension glacée du fer. Le combat durait entre sa peur et son rêve d'impunité.

L'ayant regardée, Mathieu n'eut plus de doute.

— Je crois savoir, dit-il doucement, que ces sortes d'opérations sont très chanceuses. Il ne faut jamais y recourir qu'à la dernière extrémité, lorsqu'il y a danger de mort. Autrement, les pauvres opérées s'exposent à bien des misères, à bien des désillusions.

— Oh! s'écria-t-elle avec exubérance, vous pensez, j'espère, que si je me fais charcuter, c'est qu'il le faudra absolument, et que je me serai d'abord renseignée. Gaude, paraît-il, va opérer une des filles Moineaud, vous savez le père Moineaud, qui est encore chez mon frère, à

l'usine. Si le cœur m'en dit, j'irai la voir ensuite, pour me rendre un peu compte.

— Une fille Moineaud, répéta-t-il d'un air de surprise chagrine. Ce ne peut être qu'Euphrasie, celle qui s'est mariée voici quatre ans à peine, et qui a déjà trois enfants, dont deux jumelles. J'ai pris justement chez moi, pour rendre service à ces pauvres gens, Cécile, une des sœurs cadettes, qui vient d'entrer dans sa dix-septième année; mais je crains bien qu'elle ne puisse faire notre besogne, car la moindre fatigue la force à garder le lit. Aujourd'hui, ces filles du peuple sont névrosées, déséquilibrées comme des duchesses. Il y a, décidément, des pères et des mères qui n'ont guère de bonheur, avec leurs nombreux enfants, et cela m'attriste, parce que, sans tenir compte des funestes conditions sociales, ni des mauvais cas individuels, vous en abusez pour triompher contre moi, vous tous qui limitez la famille, quand vous ne l'anéantissez pas.

Elle se remit à rire gaîment, oubliant ses maux. Et, comme la voiture s'arrêtait :

— Nous sommes à la gare, déjà! Moi qui avais encore tant de choses à vous conter!... Enfin, vous ne vous doutez pas combien je suis heureuse d'avoir fait ma paix avec vous. C'était si bête, que vous sembliez trembler devant moi, comme si vous me jugiez incapable de vous aimer de bonne amitié! Je vous assure que ça me repose, et que me voilà ravie d'avoir un confident, oui! un confident à qui je pourrai tout dire... Allons! une bonne poignée de main, en camarades!

Ils se serrèrent la main, il regarda s'éloigner la voiture, très surpris de cette Sérafine qu'il n'avait pas soupçonnée, tourmentée de la sorte, sur le tard, d'un besoin de confession. Peut-être, en choisissant un ancien amant trouvait-elle une sensation nouvelle à son déshabillage moral. Et à quelle vie de suprêmes secousses allait-elle encore, dans son désir d'assouvissement impuni et sans fin!

Mainfroy, le médecin de quartier, était un grand garçon de trente ans, mince et correct, la figure poupine et sérieuse. Toujours en redingote, il commençait une de ces clientèles de femmes qui assurent à certains docteurs médiocres, inconnus, des rentes solides; et sa règle était

de se montrer grave devant les plus légères indispositions, de donner surtout de l'importance aux moindres troubles nerveux, écoutant les plaintes sans se lasser, prodiguant les remèdes, sans jamais céder à l'envie sotte de s'oublier aux bras d'une cliente; car toute femme qui se donne à son médecin est naturellement une cliente qui ne paye pas. Ce fut ce qui fit son pouvoir sur Sérafine, elle écouta ce beau garçon, qui, froidement, ne voulut pas comprendre. Appelé par elle, au hasard de la femme de chambre qui courut le chercher, une nuit qu'elle souffrait des suites de sa fausse couche, toute une brusque et violente crise de nerfs, il s'aperçut au premier examen des manœuvres qui venaient d'aboutir à un avortement. Mais il ne dit rien, il l'effraya en paraissant soupçonner une affection qui désolerait sa vie, si elle passait à l'état chronique. Aussi finit-elle par se mettre entièrement entre ses mains, inquiète de le voir hocher la tête, avec des réticences, des demi-mots évoquant toutes sortes d'infirmités affreuses. Il s'estimait, d'ailleurs, d'une honnêteté professionnelle parfaite, ni meilleur ni pire que la grande majorité des autres médecins du quartier; et il est très certain qu'il n'aurait pas, personnellement, abusé de la confiance d'un malade, en dehors des gâteries médicales qu'il se permettait avec les dames; mais cela ne l'empêchait pas d'être, à l'occasion, le rabatteur de certains chirurgiens célèbres, leur amenant des clientes, touchant sa prime, en toute sérénité d'âme. Ensuite, ce qui se passait ne le regardait plus. Il n'avait servi que d'obligeant intermédiaire, et c'était au prince de la science, au grand opérateur, de voir et d'agir.

Dès lors, pendant près d'une année, il se joua entre Mainfroy et Sérafine une comédie lente, dont ils purent se croire mutuellement les dupes de bonne foi. Ils n'auraient même pas su dire lequel des deux avait le premier parlé d'une opération possible. Il venait presque régulièrement chaque semaine, elle le rappelait, s'il se faisait désirer, le forçait à reprendre le traitement, exagérait ses maux, parlait de douleurs atroces. Et, puisqu'elle manquait ainsi de patience, ils en étaient arrivés à causer parfois ensemble de cette opération, qui, certainement, la débarrasserait de tous ses ennuis. Longtemps, il avait

eu son hochement de tête, réservant l'avenir, préférant garder pour lui cette cliente qui payait bien. Mais il dut finir par craindre qu'elle ne lui échappât, qu'elle ne se passât de son intermédiaire, en allant d'elle-même à cette délivrance, dont le rêve ardent la hantait. Il avait parfaitement compris, il se doutait que ses souffrances étaient tolérables, qu'elle aurait pu se résigner à la simple inflammation chronique, dont elle se serait du reste guérie depuis longtemps, si elle avait bien voulu ménager ses nuits. A partir de ce moment, il affecta de désespérer de la guérison, en disant qu'il faudrait sans doute des mois et des mois. Puis, avec ces sortes de maladies, on ne savait jamais : peut-être se trouvait-on en présence d'une complication qui échappait à son diagnostic. Un jour, il prononça le mot de kyste, sans rien affirmer; et, tout de suite, il fut question de Gaude, l'opération se trouva décidée en principe. Seulement, des jours encore se passèrent, car elle disait son épouvante, épouvante réelle, atroce, dans laquelle aussi entraient toutes sortes d'inquiétudes sur les suites possibles. Il ne la visitait plus, sans qu'elle le questionnât passionnément, s'enhardissant, voulant savoir tout ce qu'il adviendrait de ses désirs de femme. Des amies lui avaient fait peur, en racontant qu'on n'était plus femme ensuite, refroidie, impuissante au plaisir. C'était là l'anxiété où s'attardait son hésitation dernière : supprimer la fonction en supprimant l'organe, supprimer l'enfant, ah! certes, elle n'avait pas d'autre but, elle ne se mettrait sous le couteau que pour en être délivrée; mais supprimer le désir, tuer le plaisir, qu'elle brûlait de garder seul, dégagé de tout devoir, désormais souverain, ce serait là une duperie atroce dont elle serait morte de honte et de colère. Et il riait doucement, haussait les épaules, traitant ces renseignements de commérages, affirmant que, neuf fois sur dix, les femmes opérées rajeunissaient, restaient fraîches jusqu'à cinquante ans, se montraient au contraire beaucoup plus ardentes, si bien que c'était même là un des inconvénients de l'opération.

Le jour où Mainfroy lui donna cette certitude, Sérafine le fit taire, comme prise d'une inquiétude pudique. Mais toute sa face brûlante rayonnait.

— Oh! docteur, vous voyez-vous obligé de me soigner ensuite, pour me calmer?... Je plaisante, je ris, mais je vous assure que, depuis hier, je souffre horriblement. Et, c'est affreux de penser qu'on se promène peut-être avec une maladie mortelle... Que voulez-vous? j'ai bien peur, mais je cède, vous me mènerez voir Gaude, et je le laisserai faire, puisque vous dites qu'il fait des miracles.

— Certes, dit Mainfroy, tous les journaux s'occupent de sa dernière opérée. Il a eu, depuis quelques mois, des succès étourdissants... Vous savez qu'il a remis debout cette ouvrière, cette Euphrasie, dont je vous ai parlé. Elle est maintenant rentrée dans son ménage, mieux portante que jamais, et votre cas semble être un peu le sien, car on m'a parlé d'un kyste de la nature la plus maligne.

Sérafine se récria :

— Tiens! je m'étais promis d'aller la voir et de la faire causer. Attendez, n'est-ce pas? avant de demander à Gaude un rendez-vous pour moi.

Euphrasie Moineau, depuis qu'elle avait épousé Auguste Bénard, ce garçon maçon réjoui qui s'était épris de sa petite personne rêche et maigriotte, vivait en ménage, rue Caroline, à Grenelle, dans une grande pièce qui servait de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. Il y avait aussi un étroit cabinet noir, que plus tard, lorsque trois enfants eurent poussé, au bout de quatre ans à peine, on utilisa, en y mettant le lit des deux aînées, des jumelles. Le berceau du cadet, un garçon, dut rester au pied du lit des parents. Et Euphrasie, qui avait quitté l'usine, trop occupée chez elle par ce petit monde, accomplissait là des miracles de propreté, régnait en reine absolue, terrible et obéie de tous, lorsque des douleurs affreuses, à la suite de ses dernières couches, l'avaient comme paralysée. Elle s'était sans doute remise trop tôt à la besogne, elle lutta longtemps, elle désola son mari, qui tremblait devant cette sauterelle rousse, tout gros gaillard qu'il était, tellement elle l'avait conquis, dominé sous les éclats de son exécrable caractère. Enfin, elle avait consenti à partir pour l'hôpital; et c'était ainsi qu'elle revenait de la clinique de Gaude, opérée, guérie, disait-on. Depuis quinze jours, les journaux parlaient

de ce dernier triomphe du célèbre chirurgien, contant l'histoire touchante de cette jeune ouvrière mariée, honnête, atteinte d'un effroyable mal, et sauvée de la mort certaine, et rendue à son mari, à ses enfants, plus saine, plus vigoureuse que jamais. C'était le chef-d'œuvre, l'exemple décisif donné aux dames que tenterait l'opération.

Le matin où, vers onze heures, Sérafine vint chez les Bénard, désireuse de se renseigner, elle tomba justement sur toute la famille. Bénard, dont le chantier se trouvait dans le voisinage, était là, mangeant une soupe, sur un coin de la table; tandis que, debout, Euphraise donnait un coup de balai, en criant contre les trois mioches, qui faisaient toujours des ordures. Et même la mère Moineaud, montée un instant pour prendre des nouvelles de sa fille, se tenait au bord d'une chaise, les mains sous son tablier, de son air effacé et dolent, très vieillie depuis ces années dernières.

— Oui, expliqua Sérafine, j'ai su votre guérison, j'ai voulu vous en féliciter d'abord, me souvenant de vous avoir connue à l'usine, toute jeune; et puis, comme j'ai une amie dans votre cas, la curiosité m'est venue de vous questionner un peu.

Les pauvres gens s'effaraient de cette visite inattendue. Ils connaissaient la baronne, des histoires avaient couru, parmi les ouvriers de l'usine, sur ses richesses fabuleuses et sa vie extraordinaire. Pourtant, lorsqu'elle eut daigné prendre une chaise, le maçon se remit à table, pour achever sa soupe; pendant que la Moineaude, assise elle aussi de nouveau, retombait dans son silence hébété.

— Mon Dieu! madame, raconta Euphrasie, toujours debout, appuyée sur son balai, il est certain que ça ne s'est pas trop mal passé. Moi, je ne voulais pas aller à l'hôpital, parce que le docteur Boutan, qui nous a souvent soignés pour rien, m'avait dit, après m'avoir visitée, que je pouvais très bien me guérir chez moi, avec beaucoup de patience et de précautions. Seulement, sans compter que j'aurais dû être toujours après ma personne, il me recommandait surtout de ne rien faire; et comment voulez-vous qu'on ne fasse rien, quand on a mari et enfants? De sorte qu'un beau jour, souffrant davantage, je me suis décidée.

— Et l'opération a eu lieu tout de suite? demanda Sérafine.

— Oh! non, non, madame, il n'en était pas même question, alors. La première fois qu'on a dit le mot, je me suis fâchée, j'ai voulu partir, dans l'idée qu'on allait m'estropier et que mon mari se dégoûterait de moi. Ça faisait rire ces messieurs, si bien qu'ils ont fini par me déclarer que, si je préférais mourir, c'était mon affaire. Pendant huit jours encore, ils m'ont laissée comme ça, en me répétant que je serais sûrement morte dans un mois. Vous comprenez, ce n'est pas agréable de vivre avec une telle pensée, on en arriverait à se laisser couper bras et jambes; d'autant plus que, lorsque je leur demandais des explications sur ce qu'ils voulaient me faire, ils ne me répondaient pas, ou bien en parlaient comme d'une chose sans conséqnence, qui se pratique tous les jours et dont on ne sent même pas la douleur. Enfin, vous n'avez pas idée du nombre de femmes qui consentent à y passer, c'était par trois, par quatre, chaque matin, qu'on les emmenait de la salle, puis qu'on les ramenait, en racontant qu'elles étaient guéries... Et voilà comment je me suis décidée à y passer à mon tour, oh! de bonne volonte et bien contente aujourd'hui que ce soit fait.

— Tout de même, interrompit Bénard, la bouche pleine, ils auraient bien pu, le dimanche où je suis resté plus d'une heure près de toi, m'avertir qu'ils allaient t'enlever tout. C'est une chose, il me semble, qui regarde un mari, et ça ne devrait pas se faire sans qu'on eût son autorisation... Toi-même, tu n'as pas été prévenue, tu es demeurée toute bête, lorsque tu as su que tu n'avais plus rien.

Euphrasie s'irrita, le fit taire d'un geste.

— Si, j'ai été prévenue,.. C'est-à-dire qu'ils ne m'ont pas dit la chose nettement. Mais je voyais bien ce qui se passait pour les autres, je me doutais bien que je n'allais pas te revenir entière... Enfin, que veux-tu? un peu plus, un peu moins, va! tu n'as rien à regretter, du moment que ça ne se voit pas. J'aime mieux ça qu'une coupure à la joue.

Mais il continuait à gronder, le nez dans sa soupe.

— Ça n'est pas mon avis. Ils devaient m'avertir. Ils devaient commencer par t'expliquer que, puisqu'ils t'enlevaient tout, tu n'aurais jamais plus d'enfant.

Et il se remit à manger, sous le souffle de tempête qu'il avait déchaîné.

— Tais-toi! tu vas me rendre encore malade... Est-ce qu'il n'y en a pas assez de trois, des enfants? est-ce que tu crois que tu m'en aurais fait toute une séquelle, comme cette pauvre bête de maman s'en est laissé faire?... Voyons, madame, trois enfants, pour de pauvres gens comme nous, est-ce que ce n'est pas assez?

— Ah! bon Dieu, cria gaîment Sérafine, il y en a trois de trop!... Et l'opération, est-ce très douloureux?

— On n'en sait rien, madame, puisqu'on dort. Quand on se réveille, ce n'est guère agréable, mais ça se supporte.

— Enfin, vous êtes guérie?

— Oui, guérie, ils me l'ont bien dit... Auparavant, ça me tenait dans les reins et dans les cuisses, des douleurs à crier. Maintenant, je n'ai que de temps à autre des petites crises, et ils m'ont promis que je ne sentirais plus rien, lorsque tout sera cicatrisé.

Ce qui l'ennuyait, c'était de ne pas retrouver ses forces. Elle mettait la journée à faire son ménage, toujours le balai à la main, dans cette folie de propreté qui devenait une torture pour son mari, réduit à ne pas cracher, à ne pas bouger, à ôter ses souliers de maçon dès le seuil. Puis, c'étaient les trois enfants qu'elle lavait, qu'elle bousculait, à la moindre tache. Et, tout de suite lasse, depuis son retour de l'hôpital, elle tombait sur une chaise, elle s'emportait, désespérée de n'être plus bonne à rien.

— Vous voyez, madame, au bout de dix minutes, j'en ai assez, continua-t-elle, en lâchant son balai et en s'asseyant. Enfin, il faut de la patience, puisqu'on m'a bien promis que je serais plus forte qu'auparavant.

Ces détails n'intéressaient guère Sérafine, qu'une seule préoccupation hantait, sans qu'elle eût jusque-là trouvé une façon honnête de poser cette délicate question. Elle finit par se risquer, librement, en regardant Bénard de son air de tranquille impudeur.

— Les maris, ça consent encore à ne pas avoir d'enfant, mais ça se dérange, dès que ça ne trouve pas l'amusement chez soi, et, quand une femme ne peut plus, c'est le pire malheur qui puisse arriver dans un ménage.

Le maçon comprit et s'égaya, éclatant d'un gros rire.

— Oh! madame, quant à ça, je n'ai pas à me plaindre. Si je l'écoutais, depuis qu'ils me l'ont rendue, on ne s'arrêterait pas d'en prendre, de l'amusement!

Honteuse, furieuse, Euphrasie de nouveau le fit taire, en femme honnête, qui n'aimait pas les vilains mots. Et Sérafine, très égayée, elle aussi, ravie du renseignement, sachant enfin ce qu'elle désirait tant savoir, allait quitter sa chaise, lorsque la Moineaude, muette et endormie jusque-là, comme restée en arrière des choses qu'on disait, se mit à lâcher un flot de paroles lentes, interminables.

— C'est bien vrai, ta pauvre bête de maman s'en est laissé faire, une séquelle d'enfants. Et ce n'est pas ça qu'elle regrette, puisque ça faisait plaisir à son homme. Mais, tout de même, ni lui ni elle n'en sont guère récompensés. Le voilà, lui, qui s'éreinte toujours à l'usine, où il reste seul à travailler, depuis que Victor est parti soldat, pour crever peut-être dans quelque coin, comme notre Eugène. De nos trois garçons, il n'y a plus à la maison que le dernier, ce mauvais garnement d'Alfred qui manque l'école tant qu'il peut, dans la rue du matin au soir, plus vicieux à sept ans qu'on ne l'était à quinze autrefois. C'est comme de nos quatre filles, je n'ai plus qu'Irma, trop jeune encore pour être mariée, et que je tremble de voir mal tourner un jour, tant elle aime peu le travail. Toi, tu as failli mourir. Maintenant, voilà Cécile qui vient d'entrer à l'hôpital. Et quant à cette malheureuse Norine...

Elle eut un hochement de tête désespéré, puis elle continua sa plainte infinie, revenant sur chacun de ses enfants, s'attardant au peu de joie qu'elle en avait eu, plaignant aussi le père, qui, depuis vingt-cinq années bientôt, comme un cheval au manège, tournait la meule, sans tirer d'eux d'autre agrément que celui de les avoir faits. Du reste, les pauvres petits, maintenant envolés, tombés au hasard, n'étaient pas plus heureux que leur père et mère, recommençaient à faire des enfants, qui, eux encore, ne seraient pas plus heureux. Et, comme elle nommait de nouveau Norine, s'attendrissant, elle fut violemment interrompue.

— Ah! tu sais, maman, cria Euphrasie, je t'ai défendu

de prononcer son nom devant moi... C'est une honte, je la giflerais, si je la rencontrais. On m'a dit qu'elle avait encore eu un enfant, et Dieu sait ce qu'elle en a fait! Le jour où ta fainéante d'Irma tournera mal, ce sera l'exemple de Norine qui l'aura perdue.

Toute sa haine ancienne contre son aînée, la grasse et belle fille, si passionnée au plaisir, se réveillait chez cette maigre et sèche ménagère, qui pliait les gens, autour d'elle, sous l'orgueil de son honnêteté. Et ni la mère, ni le mari n'osèrent plus ajouter un mot, de peur de provoquer une crise en la contrariant.

— Ne disiez-vous pas que votre fille Cécile vient, elle aussi, d'entrer à l'hôpital? demanda Sérafine, de nouveau intéressée.

— Hélas! oui, madame. Elle avait eu la chance que M. Froment voulût bien la prendre à la ferme qu'il exploite, pour aider au ménage. Mais la maladie est venue, elle se plaignait d'une boule qui l'étouffait et d'un gros clou dont la pointe lui traversait le crâne. Puis, brusquement, c'est descendu dans les reins et dans les cuisses, si bien qu'elle ne peut plus remuer un membre, sans hurler, et qu'il est question de lui faire la même opération qu'à Euphrasie.

— Une fille de dix-sept ans, c'est tout de même pas drôle! dit Bénard, qui, ayant fini sa soupe, s'était levé.

— Elle n'est pas plus princesse que moi, bien sûr! cria la sœur aigrement, et pourquoi donc n'y passerait-elle pas, si c'est nécessaire? A moins qu'elle ne préfère être morte.

— Non, deux des miennes, c'est trop! murmura la Moineaude, retombée dans sa résignation dolente.

Sérafine prit congé, en remerciant, en donnant à chacun des enfants une pièce de vingt sous, pour acheter des gâteaux, ce qui la fit bénir de toute la famille. Et, dès le lendemain, elle chargea Mainfroy d'aller aux renseignements sur Cécile, résolue à ne rien décider tant qu'elle ne connaîtrait pas le résultat de cette nouvelle opération. Quand il lui eut confirmé que Cécile était à la clinique de Gaude, elle attendit qu'elle y fût opérée. Trois semaines plus tard, son petit docteur voulut bien la conduire un matin voir la jeune fille, dans la salle, où, couchée encore,

elle entrait en convalescence. Et ce fut comme une partie de curiosité vive.

A l'hôpital, Gaude régnait sur ses trois salles de femmes, en maître tout-puissant et glorifié. C'était un praticien de premier ordre, une admirable intelligence, gaie et brutale, servie par une main d'une décision, d'une adresse sans pareilles. Il vivait dans l'orgueil de son art, sans scrupule évidemment, mais incapable de bas calculs, d'actions louches de coquin; et, s'il battait monnaie, s'il avait ses rabatteurs, toute une industrie à gros bénéfices, toute une exploitation des riches clientes, il était heureux d'en tirer plus encore de vaniteux tapage que d'argent. Il pratiquait au plein jour de la publicité, il aurait convié tout Paris autour de sa table d'opération. Des peintures, des gravures, des dessins l'avaient popularisé, au travail, le grand tablier blanc noué sur la poitrine, les poignets nus, beau comme un dieu qui tranche et dispose de la vie. Il était seul à ouvrir un ventre, à regarder, puis à recoudre, avec cette ampleur magistrale. Parfois, il le rouvrait pour mieux voir. Grâce à l'antisepsie, l'opération n'était plus qu'un joujou, un rien l'y décidait, le simple plaisir de se rendre compte. Autant de femmes amenées, autant de femmes opérées. S'il y avait erreur de diagnostic, s'il se trouvait en présence d'un organe sain, il enlevait tout de même quelque chose, ne voulant pas recoudre sans avoir coupé. Et, d'un bout de Paris à l'autre, ses succès opératoires répandaient, célébraient cette maîtrise prodigieuse qu'il avait acquise, en s'exerçant la main sur des milliers de pauvres diablesses, dans cette clinique d'hôpital, et qui faisait de lui l'idole couverte d'or, le châtreur souverain de toutes les détraquées millionnaires.

Lorsque Séraphine, amenée par Mainfroy, entra dans la vaste salle blanche, aux petits lits blancs, occupés par de blanches figures de femmes, elle eut la surprise de trouver Mathieu au chevet de Cécile, opérée depuis quelques jours déjà. Il avait su l'opération, il était venu la voir, par une sympathie douloureuse pour un si triste destin. Et il se tenait là, debout, silencieux, tandis que, dans le lit, Cécile sanglotait. A dix-sept ans, elle était restée mince et chétive, poussée en longueur, avec des bras, des

épaules, une gorge de petite fille. Sur l'oreiller, ses pâles cheveux se dénouaient, sa face maigre blêmissait, creusée de souffrance et de chagrin. Et, les lèvres tremblantes, les yeux rougis, elle sanglotait, elle sanglotait, dans une crise d'inconsolable désespoir.

— Qu'a-t-elle donc? demanda Sérafine. Est-ce que l'opération n'a pas bien marché? est-ce qu'elle souffre?

— Si, si, l'opération a bien marché, répondit Mathieu. Un chef-d'œuvre, paraît-il, une exécution si brillante, que l'assistance aurait volontiers applaudi. Et, tout à l'heure, elle me disait qu'elle n'avait plus ressenti aucune douleur.

— Alors, pourquoi pleure-t-elle si fort?

Un instant, il se tut. Puis, avec une pitié attendrie :

— On vient seulement de lui apprendre que, si elle se marie, elle n'aura jamais d'enfant.

Stupéfaite, Sérafine regarda la chétive fille, aux chairs si pauvres.

— Comment, c'est pour ça! elle regrette ça!

Mathieu s'était tourné vers elle, les yeux dans les siens, très grave, en la voyant qui retenait un rire ironique.

— Oui, il paraît... Il paraît qu'il y a des filles misérables, malades et sans le sou, à qui l'idée de ne jamais avoir d'enfant fait de la peine.

Sérafine s'était approchée du lit, et elle voulut calmer ce grand chagrin, la tirer de ses larmes, pour la questionner un peu. La jeune fille finit par répondre, dégageant de ses pâles cheveux son visage meurtri, s'efforçant de renfoncer ses sanglots.

— Vous ne souffrez plus, ma chère petite?

— Non, madame, plus du tout.

— Mais vous avez beaucoup souffert, pendant qu'on vous opérait?

— Non, madame, je ne puis pas dire, je ne sais pas.

Et elle se remit à sangloter, à sangloter plus fort, éperdûment. Cette idée de l'opération lui rappelait qu'on lui avait tout enlevé, qu'elle n'aurait jamais d'enfant, jamais, jamais! Elle n'ignorait rien de l'amour, ni de la maternité, une fille de la rue, restée vierge au travers des souillures voisines. Et, chez cette vierge, ainsi tranchée dans sa fleur, clamait la désolation de la mère, un cri instinctif

de furieux désespoir, qu'elle ne savait même pas en elle, qui s'exhalait si longuement, sans que ce fleuve de larmes le pût apaiser.

A ce moment, il y eut une grande joie dans la salle, Gaude parut, en dehors de ses visites réglementaires, comme il le faisait parfois, pour donner à son petit peuple obéissant de châtrées un témoignage de paternel intérêt. Il n'était accompagné que d'un interne, un gros garçon nommé Sarraille, aux yeux de ruse, dans une face basse et commune. Gaude, lui, grand bel homme roux, rasé soigneusement, la figure carrée, gaie et brutale, rayonnait vraiment d'intelligence et de force, d'une autorité souveraine, avec des familiarités de bon prince qui daigne s'humaniser, Et quand il vit qu'une de ses femmes, celle qu'il appelait " son petit bijou ", pleurait ainsi, il s'avança, voulut connaître la cause de son chagrin. Puis, mis au courant, il eut un sourire d'aimable pardon.

— Vous vous consolerez, mon petit bijou. C'est une chose dont on se console très bien, vous verrez ça plus tard.

Il ne s'était point marié, vivant en célibataire endurci, en homme infécond, qui avait comme philosophie dernière, le parfait mépris des hommes. Moins on en faisait, mieux cela valait. Cette race d'imbéciles et de bandits pullulerait toujours assez. Il n'aurait pas fallu le pousser beaucoup, pour qu'il triomphât, à chaque femme qu'il châtrait, de la semence mauvaise qu'il écrasait dans l'œuf. Et l'on racontait ses succès d'amant prudent, parmi ses clientes, celles qui, certaines de ne plus courir de risque, jouaient avec lui, très nombreuses, disait-on, tout un sérail d'infécondes, surtout au lendemain des excitations du fer et dans la joie première de la délivrance.

Mais Mainfroy, après l'avoir pris un instant à l'écart, lui présenta la baronne de Lowicz. Il y eut des sourires, un échange d'amabilités mondaines, une entente immédiate, dès les premiers regards; et un rendez-vous fut fixé pour la semaine suivante, chez l'illustre chirurgien. Comme il s'éloignait, continuant à faire le tour de la salle, après un dernier salut, il tendit la main à son modeste et correct confrère Mainfroy, serra la sienne d'une façon énergique; et l'affaire fut conclue. Cécile pleurait

toujours, la face enfoncée dans ses cheveux. Elle ne répondait plus, n'entendait plus. Il fallut la laisser.

— Alors, vous êtes décidée, je le vois, dit Mathieu à Sérafine, en sortant avec elle. C'est bien grave.

— Que voulez-vous? je souffre trop, répondit-elle tranquillement. Et puis, je ne vis plus avec cette idée, il faut en finir.

Sérafine, quinze jours plus tard, fut opérée dans une maison hospitalière, tenue par des religieuses, rue de Lille. C'était une sorte de couvent, entouré de jardins, où Gaude, au milieu d'une paix liliale de cloître, châtrait celles qu'il appelait " ses grandes dames ". Il ne se fit aider que par Sarraille, dont le mufle bovin, la tête dans les épaules, aux quelques rares poils de barbe, aux raides cheveux collés sur les tempes, n'était guère aimé des femmes; mais il savait voir en lui un chien fidèle, un garçon d'énergie, révolté par l'antipathie qu'il inspirait, déjà résolu à toutes les besognes, dans son besoin furieux de prompte réussite. Et, naturellement, l'opération fut merveilleuse, un miracle de légèreté adroite, l'organe enlevé, envolé, disparu, comme entre les mains subtiles d'un escamoteur. Et, n'étant pas malade, solide, en pleine force, Sérafine la supporta d'une admirable façon, eut une rapide convalescence, reparut dans le monde triomphante, éclatante de santé, ainsi qu'au retour d'une cure sur les Alpes ou sur les bords de la mer bleue. Mathieu, qui la revit alors, fut confondu de son insolente joie, une telle flambée de désirs exaspérés, que son visage doré en brûlait, une telle impudence de victoire à être enfin inféconde, à pouvoir se donner, se rassasier sans crainte, que ses yeux toujours en quête disaient ses nuits, son alcôve ouverte à la rue, le débordement et le néant de ses voluptés.

Un matin que Mathieu déjeuna chez Boutan, ils en causèrent. Le docteur était au courant, très renseigné sur toutes ces pratiques. Il en parla d'une voix désolée, qui peu à peu s'irritait.

— Gaude, lui encore, est un chirurgien de premier ordre, et je veux croire qu'il cède à l'unique passion de son art. Mais si vous saviez les pratiques courantes où en arrivent les autres, ceux qui s'autorisent de son exemple, et quel effroyable mal ils sont en train de faire

à la patrie, à l'humanité!... Châtrer ainsi une femme est simplement un crime, lorsqu'il n'y a pas nécessité absolue. Il faut qu'il y ait danger de mort, il faut que toute intervention médicale soit reconnue insuffisante. Sur vingt femmes qu'on opère aujourd'hui, quinze au moins pourraient être guéries par des soins intelligents. Ainsi, voyez ces deux cas, les deux filles Moineaud : j'ai soigné Euphrasie, elle ne souffrait certainement que d'une inflammation chronique, fort douloureuse il est vrai, mais qu'un traitement sévère aurait guérie; et quant à Cécile, que j'ai eue aussi entre les mains, elle est sujette à de graves accidents nerveux, elle devait être atteinte de névralgies intenses. Opérer des chlorotiques, opérer des nerveuses, c'est insensé, c'est digne du cabanon et du bagne! Ils en sont bien venus, m'a-t-on dit, à essayer de la castration sur les folles furieuses, pour les calmer... Que voulez-vous c'est la démence du jour, démence qui s'accommode, j'imagine, avec l'appétit des gros honoraires. Du haut en bas, du grand au petit, on bat monnaie avec cette affreuse industrie qui fait des infécondes. Voilà une femme mariée qu'on éventre, dont on arrache la grappe de vie, en pleine ponte. Voilà une vierge mutilée, chez qui on supprime la maternité en bouton, avant même qu'elle ait fleuri. On coupe, on coupe, on coupe toujours et partout. Pour le moindre bobo, pour la moindre tare soupçonnée, on coupe, quitte à jeter l'organe sain au baquet, si l'on s'est trompé. Souvent, la femme n'est pas prévenue, ni le mari, ni la famille, et elle n'apprend ce qu'on a fait d'elle qu'en lisant la feuille d'observations. Baste! ça n'a pas d'importance, une femme de moins, une épouse et une mère de moins!... Et vous savez où nous en sommes. Dans les hôpitaux, on en châtre de deux à trois mille par an. Le chiffre est au moins du double dans les cliniques particulières, où il n'y a ni témoins gênants, ni contrôle d'aucune sorte. Rien qu'à Paris, depuis quinze ans, le nombre des opérations a dû être de trente à quarante mille. Enfin on estime à cinq cent mille, à un demi-million les femmes de France dont a fauché, arraché la fleur de maternité, comme une herbe mauvaise... Un demi-million, grand Dieu! un demi-million d'inutiles et de monstres!

Il avait jeté ces chiffres, dans un grand cri de colère, et il conclut avec un mépris douloureux :

— Le pis est qu'il n'y a, là dedans, que mensonge, duperie et vol. Elles sont menteuses, leurs statistiques, celles qu'ils publient à leur gloire. Elles dupent les clientes du lendemain, elles les volent, en ne réalisant presque jamais les espérances qu'elles ont données. Toute cette mode de la castration est ainsi basée sur une vaste tromperie, car il ne s'agit pas de savoir si l'opération réussit en elle-même, il faudrait suivre ensuite les opérées, étudier ce qu'elles deviennent, quels sont les résultats définitifs, aux points de vue individuels et sociaux. Et quels terribles mécomptes alors, dans quels enfers on tombe, effroyables de douleurs, de déchéances et de désastres! On ne guérit pas un organe en supprimant une fonction, on fait des monstres, je le répète, et les monstres sont la négation de toute santé de tout bonheur. Au bout, il n'y a qu'un déchet immense, de la vie gâchée, anéantie, de l'humanité assassinée. En dix ans, le couteau des châtreurs de femmes nous a fait plus de mal que les balles prussiennes, pendant l'année terrible.

A Chantebled, Mathieu et Marianne fondaient, créaient, enfantaient. Et, pendant les quatre années qui se passèrent, ils furent de nouveau victorieux dans l'éternel combat de la vie contre la mort, par cet accroissement continu de famille et de terre fertile, qui était comme leur existence même, leur joie et leur force. Le désir passait en coups de flamme, le divin désir les fécondait, grâce à leur puissance d'aimer, d'être bons, d'être sains; et leur énergie faisait le reste, la volonté de l'action, la tranquille bravoure au travail nécessaire, fabricateur et régulateur du monde. Mais, durant les deux premières années, ce ne fut pas sans une lutte constante que la victoire leur resta. Il y eut deux hivers désastreux, des neiges, des glaces; puis, lorsque soufflèrent les vents de mars, des grêles tombèrent, des ouragans couchèrent les blés. Comme Lepailleur, avec son rire d'envieux et d'impuissant, les en avait menacés, il sembla que la terre se fît marâtre, ingrate pour leur travail, indifférente à leurs pertes. Ces deux années-là, ils ne se tirèrent

d'affaire que grâce aux vingt autres hectares qu'ils avaient acquis de Séguin, à l'ouest du plateau, tout un élargissement de terre grasse, conquise de nouveau sur les marais, dont la première moisson, malgré les coups de gelée, fut prodigieuse. En s'accroissant, le domaine devenait fort, supportait les chances mauvaises. Ils eurent aussi de grands soucis de famille, les cinq enfants déjà nés leur coûtèrent bien des inquiétudes, bien des fatigues. De même que pour la terre, c'était une bataille quotidienne, des soins, des craintes, un sauvetage de chaque jour. Gervais, le dernier, faillit mourir, d'une fièvre maligne. La petite Rose, elle aussi, les secoua d'une émotion affreuse, étant tombée d'un arbre, sans autre mal qu'une foulure. Mais les trois autres, Blaise, Denis et Ambroise, heureusement, faisaient leur solide allégresse, d'une santé de jeunes chênes. Et, lorsque Marianne accoucha de son sixième enfant, une fille, à qui l'on donna le gai nom de Claire, Mathieu fêta le nouveau cadeau de leur amour, ravi de cette augmentation de puissance et de fortune.

Puis, durant les deux années suivantes, les éternelles luttes, les tristesses et les joies continuèrent, aboutirent aux mêmes victoires. Marianne enfanta encore, Mathieu conquit d'autres terres. Toujours beaucoup de travail, beaucoup de vie dépensée, beaucoup de vie réalisée. Cette fois, il fallut agrandir le domaine du côté des landes, des pentes sablonneuses et pierreuses, où rien ne poussait depuis des siècles. Les sources du plateau, captées, épandues sur ces terrains incultes, les fertilisaient peu à peu, les couvraient d'une végétation grandissante. Il y eut d'abord des mécomptes, on put craindre la défaite, tant il fallut de patiente volonté à l'effort créateur. Mais les moissons, là aussi, débordèrent, tandis que des coupes intelligentes, dans le lot des bois achetés, apportaient de gros profits, donnaient l'idée de livrer plus tard à la culture de vastes clairières, jusque-là encombrées de ronces. Les enfants grandissaient, à mesure que s'étendait le domaine. On avait dû mettre les trois aînés, les trois garçons, Blaise, Denis et Ambroise, dans un lycée de Paris, où ils se rendaient gaillardement chaque jour, par le premier train, pour en

revenir chaque soir. Les trois autres, le petit Gervais, les fillettes, Rose et Claire, poussaient encore librement, lâchés en pleine nature. Il ne vint, de leur côté, que les misères accoutumées, des maux qui cédaient à une caresse, des pleurs que séchait un rayon de soleil. Mais, pour le septième enfant, les couches de Marianne furent si laborieuses, que Mathieu, un moment, trembla de la perdre. Elle était tombée, en revenant de la basse-cour; et des couleurs aiguës se déclarèrent, elle dut prendre le lit, elle accoucha le lendemain, à huit mois, sans que Boutan, appelé en toute hâte, pût répondre d'elle ni de l'enfant. Ce fut une terrible alerte, d'où la tira son tempérament de belle et sage santé, tandis que l'enfant lui-même, le petit Grégoire, rattrapait le temps perdu, reprenait vie à son sein, comme à la source naturelle de toute existence. Lorsque Mathieu la revit souriante, avec ce cher petit au bras, il l'embrassa passionnément, il triompha une fois de plus, par-dessus tous les chagrins et toutes les douleurs. Encore un enfant, encore de la richesse et de la puissance, une force nouvelle lancée au travers du monde, un autre champ ensemencé pour demain.

Et c'était toujours la grande œuvre, la bonne œuvre, l'œuvre de fécondité qui s'élargissait par la terre et par la femme, victorieuses de la destruction, créant des subsistances à chaque enfant nouveau, aimant, voulant, luttant, travaillant dans la souffrance, allant sans cesse à plus de vie, à plus d'espoir.

II

Deux ans se passèrent. Et, pendant ces deux années, Mathieu et Marianne eurent un enfant encore, une fille. Et, cette fois, en même temps que s'augmentait la famille, le domaine de Chantebled s'accrut aussi, sur le plateau, de trente nouveaux hectares de bois, jusqu'aux champs de Mareuil, tandis que, sur les pentes, trente autres hectares de landes le prolongea, jusqu'au village de Monval, le long du chemin de fer. Mais, surtout, l'ancien rendez-vous de chasse, le pavillon délabré ne suffisant plus, il fallut bâtir, installer toute une ferme, des bâtiments, des granges et des hangars, des écuries et des étables, pour les récoltes, pour les serviteurs et les bêtes, dont le nombre se multipliait à chaque agrandissement, comme dans une arche prospère. C'était la conquête invincible de la vie, la fécondité s'élargissant au soleil, le travail créant toujours, sans relâche, au travers des obstacles et de la douleur, compensant les pertes, mettant à chaque heure dans les veines du monde plus d'énergie, plus de santé et plus de joie.

Mathieu, trop souvent à son gré, venait à Paris pour des affaires, en continuelles relations avec Séguin, appelé par des ventes, par des achats, par des commandes de

toutes sortes. Un matin brûlant des premiers jours d'août, comme il était venu voir un nouveau modèle de moissonneuse, à l'usine, il n'y trouva ni Constance, ni Maurice, partis de la veille avec Beauchêne, qui, après les avoir installés à la mer, du côté d'Houlgate, devait rentrer le lundi suivant. Et, quand il eut examiné la machine, dont le mécanisme ne lui plut pas, il ne put que monter serrer la main au bon Morange, toujours cloué dans son bureau, devant ses registres, été comme hiver.

— Ah! vous êtes aimable, de ne pas venir ici, sans me dire un petit bonjour. Ce n'est pas d'hier qu'on se connaît.

— Non, non! et vous savez que j'ai beaucoup d'affection pour vous.

C'était un Morange apaisé, revenu à la vie, riant comme aux bons jours. De l'effroyable mort de sa femme adorée, il n'avait gardé qu'une faiblesse d'esprit plus grande, prompt aux larmes, d'une bonté et d'une timidité accrues. Entièrement chauve dès quarante-six ans, il soignait de nouveau sa belle barbe, dont il se montrait fier. Et Reine seule avait accompli le prodige, cette fille qui lui refaisait une existence heureuse, chez laquelle, chaque année, à mesure qu'elle grandissait, il retrouvait davantage la morte tant pleurée. Aujourd'hui, à vingt ans, Reine était Valérie même, à l'âge où il l'avait épousée, qui ressuscitait dans sa beauté jeune, pour le consoler, en un miracle de tendresse. Dès lors, le fantôme de la morte, de l'affreuse morte sur son grabat sanglant, venait d'être comme effacé, remplacé par cette claire résurrection de charme et de joie, dont la maison était pleine. Il avait cessé de trembler au moindre bruit, ne gardant de ses remords qu'un poids lourd au cœur, une douleur endormie que l'épouvante n'éveillait plus. Il s'était mis à aimer Reine d'un amour fou, infini, fait de tous les amours. Sa jeunesse renaissait, il lui semblait être marié de la veille, il revivait avec la femme désirée, qui lui était rendue vierge, qui recommençait l'amour, par un divin pardon du sort. Et toute cette passion pour une créature sacrée, qu'il ne pouvait toucher, dont il faisait une divinité inaccessible, devant laquelle il restait à genoux.

— Si vous étiez gentil, reprit-il, vous viendriez déjeuner

avec moi... Vous ne savez pas que je suis veuf, depuis hier soir.

— Comment veuf?

— Mais oui, Reine est pour trois semaines dans un château du Loiret. C'est la baronne de Lowicz qui m'a supplié de la lui laisser emmener chez des amis. Et, ma foi! j'ai fini par céder, en voyant l'envie folle que la chère enfant avait de courir en pleins champs, en pleins bois. Elle que je n'ai jamais menée plus loin que Versailles, songez donc!... Tout de même, j'avais bien envie de refuser.

Mathieu s'était mis à sourire.

— Oh! résister à un désir de votre fille, vous en étiez incapable!

Et c'était vrai. De même que Valérie, autrefois, régnait en souveraine absolue dans le ménage, Reine était redevenue la volonté toute-puissante à laquelle il obéissait. Désemparé, à la mort de sa femme, éperdu et sans guide, la grande raison de la paix, de la santé qu'il avait retrouvées, était certainement qu'une compagne adorée le dominait, le dirigeait de nouveau, l'occupait du désir unique de se soumettre et de lui plaire. Aussi ne vivait-il plus que pour elle.

— Elle va vous revenir mariée, reprit Mathieu avec quelque malice, car il n'ignorait pas les sentiments du père.

Alors, Morange s'assombrit, devint nerveux.

— J'espère bien que non, j'ai fait mes recommandations à la baronne. Reine est encore une enfant, et elle n'a pas la fortune que je veux lui donner, pour qu'elle trouve l'homme digne d'elle. J'y travaille, on verra un jour... Non, non! elle m'aime trop, elle ne me fera pas cette peine, de se marier sans que je le lui permette. Et elle sait que le moment n'est pas venu, que j'en mourrais cette fois, si je ne réalisais pas mon rêve, tout le bonheur que je m'étais promis avec ma pauvre femme, tout le bonheur que ma chère fille me donnera... Puis, si vous saviez comme nous sommes heureux, dans notre petit coin! Sans doute, je la laisse seule la journée entière, mais il faut voir notre joie, lorsque nous nous retrouvons le

soir! Elle est d'une telle innocence, elle n'a pas besoin de se marier encore, puisque rien n'est prêt et que rien ne presse.

Il souriait de nouveau, il reprit :

— Voyons, vous allez venir déjeuner chez moi... Nous causerons d'elle, je vous dirai mes petits secrets, ce que je rêve et ce que je prépare; et puis, je vous montrerai sa dernière photographie, qui ne date pas de huit jours. Ça sera si gentil, de me tenir compagnie, pendant qu'elle n'est pas là, de déjeuner tous les deux en garçons! Nous mettrons un bouquet à sa place... Hein? c'est entendu, je vous attends à midi.

Mathieu ne put lui faire ce grand plaisir.

— Non, c'est impossible, j'ai trop de courses, ce matin... Mais, tenez! après-demain, je suis forcé de revenir à Paris. Si ce jour vous va, je vous promets de déjeuner avec vous.

Ce fut convenu, ils se serrèrent la main gaîment, et Mathieu reprit ses courses, déjeuna dans un petit restaurant de l'avenue de Clichy, où une affaire l'avait attardé. Puis, comme il descendait par la rue d'Amsterdam, pour se rendre chez un banquier de la rue Caumartin, il eut l'idée, quand il fut arrivé au carrefour de la rue de Londres, de raccourcir, en prenant le passage Tivoli, qui débouche sur la rue Saint-Lazare, par un double porche, dont les arches étranglées coupent pour ainsi dire toute circulation aux voitures. Aussi le passage est-il peu fréquenté, n'étant guère utilisé que par des piétons, des gens du quartier, des Parisiens rompus aux détours de la grande ville; et lui-même ne se souvenait pas d'avoir passé là depuis des années. Curieusement, il regardait ce coin oublié du vieux Paris, l'humide ruelle qui reste noire, même par les jours ensoleillés, les maisons pauvres, aux façades mangées de lèpre, aux étroites boutiques obscures, toute cette misère nauséabonde, pourrissant de vieillesse, lorsque, brusquement, une rencontre imprévue le stupéfia. Comme il s'étonnait de trouver là, les roues dans le ruisseau, stationnant, un coupé de maître, luxueusement attelé, il vit sortir deux femmes de la plus immonde des maisons, qui, vivement, montèrent, disparurent; et il reconnut, malgré les voi-

lettes, Sérafine accompagnée de Reine. Un instant, il hésita pour Sérafine, ne l'ayant pas revue depuis des mois, tellement elle lui parut singulière, changée; mais il ne pouvait se tromper pour Reine, dont l'aimable visage, si doux, si gai, s'était tourné vers lui, sans l'apercevoir. Le coupé se perdait déjà parmi les voitures, dont le flot emplissait la rue Saint-Lazare, qu'il était encore à la même place, figé, étourdi. Eh quoi! cette jolie fille, que son père croyait dans un château, près d'Orléans, n'avait donc pas quitté Paris? Et c'était là, au fond d'un pareil bouge, que la baronne l'amenait, d'un air furtif, au lieu de la promener sous les arbres séculaires de quelque grand parc? Son cœur s'était serré affreusement, en soupçonnant de terribles histoires. Il regardait la maison à deux étages basse, louche, souillée de misère, suant l'ignominie. Sans doute une maison de rendez-vous, mais combien honteuse, et pour quelles débauches inavouables! Puis, la tentation de savoir fut trop forte, il se risqua le long d'une allée sombre et fétide, il arriva jusqu'à une cour verdâtre comme un fond de citerne, n'ayant pas trouvé de concierge à qui s'adresser. Pas une âme, pas un bruit. Il se retirait sans comprendre, lorsque la vue, sur une porte, d'une plaque de cuivre portant ces mots : Clinique du docteur Sarraille, l'éclaira d'une soudaine lumière. Il se rappela l'élève de Gaude, cette face épaisse au mufle bovin; il se souvint surtout des quelques mots du docteur Boutan, qui connaissait le personnage. Alors quoi? peut-être une maladie qu'on cachait, peut-être une consultation prise en grand mystère? Et il s'éloigna, frissonnant, ne voulant pas aller jusqu'au bout de ses soupçons, tout d'un coup frappé par une terrifiante ressemblance, la même nausée, ici, passage Tivoli, chez Sarraille, que, là-bas, rue du Rocher, chez la Rouche, la même allée puante, la même cour gluante, le même antre de honte et de crime. Ah! qu'il faisait bon, par ce chaud soleil, d'août, dans les larges avenues de Paris en travail, tout à sa besogne de vie!

C'était une histoire logique, aux conséquences inévitables. Reine, élevée dans le désir de l'argent, dans la passion du plaisir, avait grandi pour une vie de luxe dont le continuel ajournement exaspérait ses appétits de jolie

fille. Lorsque sa mère était là, elle ne l'entendait rêver que de toilettes, de voitures, de fêtes continuelles; et, plus tard, restée seule avec son père, elle avait continué à se nourrir des mêmes ambitions. Le pis fut alors qu'elle cessa d'être surveillée, passant les journées entières seule en compagnie d'une bonne, s'ennuyant vite de la musique et de la lecture, vivant sur son balcon, à regarder si le prince rêvé ne venait pas, chargé d'or, la tirer de sa médiocrité, l'emmener pour la royale existence d'amusement sans fin, que ses parents lui avaient formellement promise. Rien autre n'existait, elle exigeait que le rêve se réalisât, les sens éveillés par une puberté précoce, d'une chair ardente, prompte à la sensation, dont ses longues heures d'attente oisive aiguillonnaient les curiosités. Et ce fut seulement Sérafine qui vint la chercher, qui l'emmena par les allées du Bois, par les spectacles permis aux jeunes filles, simplement amusée d'abord de la mine ravie de cette enfant, en qui elle sentait gronder un peu de l'ardeur à jouir dont elle brûlait elle-même. Puis, il advint ensuite, lorsque la petite grandit, devint femme, que la baronne, sans avoir fait le noir complot de la pervertir, la conduisit à des fêtes plus coupables, dans des théâtres moins innocents, qui achevèrent de lui tout apprendre. Alors, la chute s'acheva rapide, une intimité de plus en plus étroite, un oubli de leur différence d'âge, des confidences d'une liberté si grande, qu'elles en arrivèrent à ne se rien cacher. Acquises toutes deux à la religion du plaisir, elles s'étaient rencontrées dans un même culte passionné. Aussi l'aînée, n'ayant désormais d'autres scrupules, ne donnait-elle plus à la cadette que les conseils de son expérience, fuir le scandale, garder sa situation mondaine intacte, ne jamais avouer sa vie, éviter surtout l'enfant, qui est le pire des aveux, le malheur irréparable. Et, en effet, pendant près d'une année, la jeune fille vint souvent prendre le thé, de cinq à sept, chez son amie, dans l'appartement discret de la rue de Marignan, où elle rencontrait des hommes aimables, sans que l'accident si redouté se produisît, tellement elle était déjà savante à ne donner d'elle que ce qu'elle en devait donner pour l'amusement d'une heure, en se garant des suites.

Mais l'inévitable était en marche. Un jour, Reine eut la conviction qu'elle se trouvait enceinte. Comment le désastre avait-il pu se faire? Elle-même n'aurait su le dire, stupéfaite de ce moment d'oubli, ne se souvenant plus, dans son épouvante du lendemain. Elle vit son père, son père qui l'adorait, écrasé sous cette abomination, sanglotant, mourant. Aucune réparation n'était possible, l'homme avait déjà femme et enfants, un haut fonctionnaire qui fréquentait les maisons closes; et, d'ailleurs, de pareils grossesses, en de telles conditions, ne sont de personne. Lorsque Reine, pleurante, éperdue, fit sa confession à son amie Sérafine, celle-ci, dans un premier emportement de reine violente, dont un hasard imbécile dérange les plaisirs, faillit la battre. Puis, la terreur d'être compromise elle-même, de voir mettre à néant sa longue hypocrisie mondaine, lui rendit toute son audace tranquille. Elle baisa, consola la triste fille, lui jura de ne pas l'abandonner, de la tirer victorieusement d'affaire. L'idée immédiate lui était venue d'un avortement, elle attendit quelques jours, finit par lui en parler, mais ne fit que la jeter à une nouvelle crise d'effroi, mêlée de larmes. Longtemps, Reine avait cru que sa mère, comme on le lui racontait, était morte en couches; et c'était par une indiscrétion de Sérafine elle-même, pendant un de leurs abandons intimes, qu'elle avait enfin su la vérité, les manœuvres criminelles, la mort dans un bouge; de sorte que, frappée d'une crainte superstitieuse, elle s'affolait, elle criait qu'elle mourrait certainement comme sa mère, si elle consentait aux mêmes pratiques. D'ailleurs, Sérafine réfléchissait, finissait par trouver la sage-femme inquiétante, dangereuse : il fallait se livrer complètement à elle, celle dont elle avait usé pour son compte lui laissait, aujourd'hui encore, un frissonnant souvenir d'avidité, de bassesse et de menace. Et tout un autre projet germait en son esprit, plus radical, triomphant, l'idée que sa jeune amie devrait bien profiter de l'occasion pour se faire opérer comme elle, ce qui, d'un seul coup, la débarrasserait de son mauvais cas et la guérirait à jamais de la maternité. Elle l'en entretint d'abord avec prudence, lui conta ce qu'on lui avait dit de certains chirurgiens qui s'étaient trompés, qui avaient cru à la présence d'une

tumeur, puis qui, l'opération faite, s'étaient trouvés en présence d'un fœtus. Pourquoi ne s'adresserait-on pas à un de ces médecins-là? D'autant plus que l'opération ne présentait aucun danger; et elle s'offrait en exemple, disait la sécurité qu'elle goûtait maintenant, toutes ses voluptés insolentes, toute cette exaspération sensuelle dont elle ne s'avouait pas encore la fatigue, une brusque flétrissure qui tachait déjà de quelques rides son orgueilleuse beauté. Quand elle la vit ébranlée, elle lui parla de son père, lui expliqua que, dans ce cas, elle pourrait rester près de lui, puisqu'il répugnait tant à la marier et qu'elle-même préférait vivre libre, sans liens ni devoirs. Ne serait-ce donc rien d'aimer à sa guise, selon son caprice du moment, de se donner à l'homme qu'elle désirerait, certaine de n'être jamais mère, de pouvoir toujours se reprendre? Elle resterait souveraine maîtresse de sa vie, elle connaîtrait, elle épuiserait toutes les ivresses, sans crainte ni remords. Il lui suffirait d'être assez adroite pour garder le secret de ses joies, petite comédie bien permise, facile à jouer avec ce tendre et faible Morange, qui passait les journées à son bureau. Et, lorsqu'elle la vit rassurée, résolue, elle l'embrassa furieusement, ravie de cette adepte nouvelle, si jeune, si belle, en l'appelant sa chère fille.

Dès lors, il ne s'agissait plus que de savoir où prendre le chirurgien qui consentirait à l'opération. Elle ne songea pas un instant à Gaude, c'était un trop gros personnage, qu'elle jugeait incapable de se risquer dans une pareille histoire. Tout de suite, d'ailleurs, elle avait trouvé l'homme, Sarraille, l'élève de Gaude, celui qui avait aidé le maître à l'opérer elle-même. Elle le connaissait bien, avait reçu ses aveux, aux heures de convalescence, le savait enragé de sa laideur, de ce masque épais et blafard, aux rares poils de barbe, aux durs cheveux collés sur les tempes, qui devait, disait-il avec un désespoir empoisonné, l'empêcher de jamais réussir près des femmes, ses clientes. C'était la faillite de son existence, son avenir barré, sa chute au ruisseau, au bagne peut-être. Fils unique d'un paysan pauvre, il avait dû vivre comme un chien errant, en quête de la pâtée, tandis qu'il faisait sa médecine à Paris, passant les nuits à de

basses besognes, pour pouvoir prendre ses inscriptions. Puis, aujourd'hui, après ses années d'internat, malgré la protection de Gaude, qui goûtait sa sombre application, il était retombé au pavé. Sans clientèle avouable, il avait ouvert, pour manger, cette clinique louche du passage Tivoli, où il végétait des miettes des autres, des cas inquiétants qu'on voulait bien lui laisser. Le pis était qu'un besoin féroce de prompte réussite le dévorait, toujours à l'affût des occasions, ne se résignant pas, rêvant quand même la conquête du monde et de ses jouissances, quitte à la payer en beau joueur, de sa vie même. Et ce fut de la sorte que Sérafine trouva sûrement en lui l'homme qu'elle cherchait. Elle avait senti le besoin de lui conter une histoire, jugeant inutile de mettre sa conscience à une trop rude épreuve, par une complicité ouverte, avouée. Reine fut une nièce à elle, que sa famille lui envoyait de province, pour qu'elle consultât un médecin sur l'étrangeté de son cas, des douleurs affreuses qui la tenaient dans le bas-ventre, bien qu'elle eût toutes les apparences d'une bonne santé. Elle s'arrangea, fit comprendre le reste, offrit mille francs, de sorte que Sarraille, après un premier examen, déclara l'organe dur et gonflé, finit par diagnostiquer une tumeur. D'autres rendez-vous furent pris, Reine affectait de se plaindre de plus en plus, jetait des cris au moindre attouchement. Enfin, on décida l'opération comme l'unique remède héroïque. Il fut entendu que la malade serait opérée à la clinique même du passage Tivoli, où la convalescence, ensuite, durerait de deux à trois semaines. Sérafine avait alors imaginé le mensonge de trois semaines de repos, de vie au plein air, dans ce château du Loiret où elle emmenait sa jeune amie, et, lorsque Mathieu les avait surprises, sortant de chez Sarraille, elles venaient de tout y régler définitivement, pour le lendemain. Le soir même, quand elle rentra chez la baronne qui l'hébergeait, en attendant, Reine écrivit à son père une lettre très tendre, pleine de gais détails, qui devait être jetée à la poste, par une personne complaisante, là-bas, dans le village lointain, près du château.

Le surlendemain, comme il l'avait promis, Mathieu vint donc déjeuner chez Morange, dans son appartement

du boulevard de Grenelle. Il le trouva d'une gaîté heureuse d'enfant.

— Ah! vous êtes exact, et vous allez attendre un peu, car la bonne s'est mise en retard, pour sa mayonnaise... Entrez dans le salon.

C'était toujours le même salon, avec son papier gris perle, à fleurs d'or, avec son meuble Louis XIV laqué blanc, son piano de palissandre noir, où il se souvenait d'avoir été reçu par Valérie, il y avait déjà bien des années. Tout s'y usait sous la poussière, on y sentait l'abandon d'une pièce inutilisée, dans laquelle on n'entrait presque jamais.

— Sans doute, expliqua Morange, l'appartement est trop grand pour nous deux. Mais cela m'aurait fait saigner le cœur de le quitter. Et puis, nous y avons nos petites habitudes... Reine vit dans sa chambre. Venez voir comme c'est gentil, comme elle a tout bien arrangé. Je veux vous montrer deux vases dont je lui ai fait cadeau.

La chambre, bleu pâle, meublée de pitchpin verni, n'avait pas changé non plus. Les deux vases, de cristal émaillé, étaient fort beaux. Il y avait d'ailleurs là une profusion extraordinaire de gentilles choses, les dons de toutes sortes, les surprises dont le père comblait sa fille. Et il y marchait sur la pointe des pieds, comme dans un lieu sacré, il y parlait bas, avec un sourire béat de dévot, initiant un profane au culte de l'idole. Puis, il l'emmena d'un air de mystère à l'autre bout de l'appartement, dans sa propre chambre, où il n'avait rien dérangé depuis la mort de sa femme, gardant comme des reliques les mêmes meubles de thuya, les mêmes tentures jaunes. Seulement, la cheminée, les tables, les murs étaient couverts de photographies, une prodigieuse collection de tous les portraits qu'il avait pu réunir de la mère, augmentée des portraits sans nombre de la fille, faits de six mois en six mois, depuis l'enfance.

— Venez, venez voir, puisque je vous ai promis de vous montrer le dernier portrait de Reine... Regardez.

Et il le plaça devant une sorte de petite chapelle, dressée religieusement sur une table, en face de la fenêtre. Les plus beaux portraits s'y trouvaient disposés d'une

façon symétrique, encadrant deux d'entre eux, qui faisaient centre : le dernier portrait de la fille et un de la mère, au même âge, toutes deux côte à côte, belles et souriantes, ainsi que deux sœurs jumelles.

Des larmes étaient montées aux yeux de Morange. Il bégaya, dans une extase attendrie :

— Hein? qu'en dites-vous? N'est-ce pas ma Valérie si aimée, tant pleurée, que ma petite Reine a fini par me rendre? Je vous assure que c'est la même femme. Vous voyez bien que je ne rêve pas, que l'une a ressuscité l'autre, avec les mêmes yeux, la même bouche, la même chevelure. Et qu'elle est belle!... Je reste là devant des heures, mon ami, c'est mon bon Dieu!

Mathieu, ému lui-même aux larmes, d'une telle adoration, sentit un froid qui le glaçait en face de ces deux images, de ces deux femmes si semblables, l'une morte, l'autre là-bas, dans un inconnu, dont la menace le hantait depuis l'avant-veille. Mais la bonne vint dire que le homard et la mayonnaise étaient servis, et Morange le fit passer gaîment dans la salle à manger, où il voulut que la fenêtre restât grande ouverte, pour qu'on pût jouir, par le balcon, de la belle vue. Il n'y avait que deux couverts. Seulement, à la place habituelle de Reine, se trouvait un gros bouquet de roses blanches.

— Asseyez-vous là, à sa droite, dit-il avec son bon rire. Nous sommes trois tout de même.

Il s'égaya ainsi jusqu'au dessert. Après le homard, la bonne apporta des côtelettes, puis des artichauts. Et lui, qui parlait peu d'habitude, se montra particulièrement expansif, comme s'il eût voulu prouver à son convive qu'il était un sage, un homme d'intelligence et de prudence, que la destinée finirait par récompenser malgré tout. Il reprenait les anciennes théories de sa femme, expliquait qu'il avait eu bien raison de ne pas s'embarrasser d'enfants, que son grand bonheur était de pouvoir ne songer qu'à sa petite Reine. S'il avait recommencé son existence, il n'aurait encore voulu qu'elle. Sans l'affreuse mort qui l'avait si longtemps accablé, il serait entré au Crédit National, il aurait peut-être aujourd'hui des millions. Mais rien n'était perdu, justement parce qu'il n'avait qu'une fille; et il dit ses rêves, la dot qu'il

lui amassait, le mari digne d'elle qu'il désirait lui trouver, la haute situation sociale conquise, la sphère supérieure dans laquelle il finirait par monter lui-même, grâce à elle; à moins qu'elle ne préférât ne pas se marier, ce qui serait le paradis pour eux deux, car le projet sournois de la garder lui avait donné de grandes ambitions, qu'il avoua. Il lui obéissait en toutes choses, il la sentait ambitieuse comme sa mère, avide de vie luxueuse, de jouissances, de fêtes, et l'idée lui était venue de jouer à la Bourse, de réaliser quelque coup de maître, puis de se retirer, d'avoir voiture et maison de campagne. De plus bêtes que lui avaient réussi. Il n'attendait qu'une bonne occasion.

— Vous avez beau dire, mon cher ami, l'enfant unique, il n'y a encore que cela pour mettre toutes les chances de son côté. Un seul être cher dans le cœur, et les bras libres, afin de lui gagner une fortune.

Comme la bonne servait le café, il s'écria joyeusement :

— J'oubliais, je ne vous ai pas dit que Reine m'avait écrit déjà, oh! une lettre si tendre, si heureuse, où elle me donne toutes sortes de détails amusants sur son arrivée là-bas, sur une grande promenade qu'elle a faite, dès le premier jour... Je l'ai reçue ce matin.

Tandis qu'il fouillait dans sa poche. Mathieu sentit de nouveau passer en lui le frisson glacé, venu de l'inconnu, là-bas. Depuis l'avant-veille, il essayait de se rassurer, d'expliquer au mieux la rencontre du passage Tivoli. Ce déjeuner si gai, avec ce brave homme, finissait par noyer ses craintes en un vague de cauchemar. Mais, brusquement, ce mensonge, cette lettre évidemment écrite de Paris, le rendit à toute son angoisse pitoyable, devant le père si aimant, si heureux, tandis que, là-bas, la destinée de la fille s'accomplissait.

— La chère petite! reprit Morange, en lisant des phrases de la lettre, on l'a comblée de caresses, on l'a mise dans une belle chambre rouge, avec un grand lit, où elle se perd. Il y a des draps brodés, s'il vous plaît! et des flacons d'odeur sur la toilette, et des tapis partout. Oh! ce sont des gens très riches, tout ce qu'il y a de mieux dans l'aristocratie, à ce que m'a raconté la baronne... Je continue. La baronne a tout de suite emmené la chère

enfant dans le parc, où elles se sont promenées pendant deux heures, au milieu des fleurs les plus admirables. Il y a des allées, avec des arbres centenaires, hautes comme des nefs d'église. Il y a de grands bassins, avec des cygnes qui nagent. Il y a des serres où poussent des plantes rares, et qui embaument... Vous savez, moi, je ne suis guère vaniteux, mais tout de même ça fait plaisir de savoir sa fille reçue dans un pareil château. Et qu'elle s'amuse donc, ma bonne chérie, qu'elle soit heureuse!

Il en oubliait de boire son café. Tout d'un coup, la porte s'ouvrit, il y eut une apparition extraordinaire, si imprévue, qu'un grand silence se fit. La baronne était entrée.

Béant, Morange la regardait, sans comprendre.

— Quoi donc? c'est vous... Reine est là, vous la ramenez?

Machinalement, il s'était levé pour regarder dans l'antichambre, croyant que sa fille s'y attardait à ôter son chapeau. Et il revint, il répéta :

— Vous ramenez Reine, où est-elle?

Très pâle, Sérafine ne se hâtait pas de répondre, l'air résolu pourtant, debout dans sa haute taille fière, toute prête à faire face aux pires dangers et à les vaincre. Elle avait tendu à Mathieu une main glacée, mais qui ne tremblait pas, comme heureuse de sa présence. Puis, elle parla enfin, très calme.

— Oui, je vous la ramène. Elle a eu une indisposition subite, et j'ai cru prudent de la ramener... Elle est chez moi.

— Ah! dit-il simplement, ahuri.

— Elle est un peu lasse du voyage, elle vous attend.

Il continuait à la regarder, les yeux ronds, dans la stupéfaction que lui causait cette histoire, sans paraître en remarquer les invraisemblances, sans songer même à demander pourquoi, si sa fille était souffrante, on ne l'avait pas ramenée directement chez elle.

— Alors, vous venez me chercher?

— Mais oui, dépêchez-vous.

— Bon! laissez-moi prendre mon chapeau et donner des ordres à la bonne pour qu'elle prépare la chambre.

Et il sortit, il disparut un instant, pas trop inquiet

encore, si effaré, qu'il était tout à la préoccupation unique de trouver son chapeau, ses gants, afin de ne pas faire attendre.

Dès qu'il ne fut plus là. Sérafine, qui l'avait suivi des yeux, eut un redressement de sa poitrine orgueilleuse, comme la guerrière qui reprend haleine, avant le dur combat qu'elle prévoit. Dans sa face blême, sous l'incendie de ses cheveux roux, ses yeux pailletés d'or brûlaient d'une flamme sombre. Elle rencontra ceux de Mathieu, ils se regardèrent en silence, elle d'une bravoure sauvage, lui plus pâle qu'elle, frissonnant d'un terrible soupçon.

— Quoi donc? finit-il par demander.

— Un affreux malheur, mon ami! Sa fille est morte.

Il étouffa un cri, il avait joint les mains, dans un geste d'effroyable pitié.

— Morte!... Morte là-bas, chez ce Sarraille, au fond de ce bouge!

A son tour, elle frémit, elle faillit crier de surprise et de peur.

— Vous savez ça, vous?... Qui vous a dit ça, qui donc nous a trahies?

Mais déjà, elle se remettait, se redressait de nouveau, confessait tout, d'une voix basse et rapide.

— Vous allez voir si je suis lâche. Je ne me dérobe pas, puisque c'est moi qui ai voulu venir ici, chercher le père... C'est vrai, quand elle a été grosse, j'ai eu l'idée de l'opération, pour la débarrasser de cet enfant, et des autres. Pourquoi cela n'aurait-il pas réussi avec elle, lorsque, moi, je m'en étais si bien tirée? Et il a fallu l'accident le plus inattendu, le plus imbécile, une pince dont le ressort, paraît-il, a cédé cette nuit, pendant que la garde dormait, si bien qu'on a trouvé, ce matin, la pauvre petite morte dans un bain de sang... Elle était si ardente, si jolie! Je l'aimais beaucoup, beaucoup...

Sa voix se brisa, elle dut s'interrompre, tandis que de grosses larmes éteignaient, dans ses yeux, les paillettes d'or qui les embrasaient d'habitude. Jamais Mathieu ne l'avait vue pleurer ainsi, ces larmes achevèrent de le bouleverser, dans l'horreur que lui causait la vérité enfin connue tout entière.

— Je viens de l'embrasser encore, si blanche, si froide,

reprit-elle, et tout de suite je me suis fait conduire ici. Il faut en finir, ce pauvre homme doit être prévenu, je sais bien que moi seule peux tout lui apprendre. Oh! j'accepte le danger... Mais, puisque vous êtes là, venez donc avec nous. Il vous aime, nous ne serons pas trop de deux. D'autant plus que, dans la voiture, il va falloir le préparer au coup atroce.

Elle se tut, Morange rentrait. Il surprit sans doute leurs chuchotements, il les regarda, saisi de méfiance. Puis, il avait dû réfléchir, se reprendre un peu, pendant qu'il cherchait partout ses gants. Sa voix, maintenant, tremblait d'un commencement d'angoisse.

— Dites donc, demanda-t-il, ce n'est pas grave, son indisposition?

— Oh! non, répondit Sérafine, qui n'osait encore lui porter le premier coup.

— Alors, vous auriez dû, de la gare, me l'amener tout de suite. C'était plus simple.

— Evidemment. Mais c'est elle qui n'a pas voulu, par crainte de vous effrayer... Vous êtes prêt, partons vite.

Morange descendit d'un pas lourd, sans ajouter un mot. Sa tête, à présent, travaillait, dégageait toutes sortes d'objections. Reine, puisqu'il était le matin à son bureau, n'aurait-elle pu se faire reconduire chez elle, se coucher même? et elle n'avait donc pas à craindre de l'effrayer. Son inquiétude devenait telle, qu'il n'osait plus poser de questions, dans l'effroi sourd de l'inconnu, qui s'ouvrait là, comme un gouffre. Mais, quand il vit que Mathieu montait avec eux en voiture, il pâlit davantage, il ne put retenir ce cri :

— Tiens! vous venez aussi, pourquoi donc?

— Non, non! il ne vient pas, se hâta de répondre la baronne. Nous le déposerons en route, il a une course à faire par là.

Cependant, le temps pressait, Morange s'agitait, s'affolait, en proie de plus en plus à l'envahissement de la terrible vérité. Comme le coupé filait rapidement, sur le point déjà de passer le pont, Sérafine songea qu'il allait bien s'apercevoir qu'on s'éloignait par l'avenue d'Antin, sans s'arrêter chez elle. Et elle dut commencer à lui

conter une histoire, elle revint sur la maladie de Reine, elle laissa peu à peu entendre que la chère enfant devait être atteinte d'une infirmité grave, qui certainement nécessiterait une opération. Il l'écoutait, la regardait, la face torturée, les yeux troubles. Puis, lorsque le coupé traversa les Champs-Elysées, il vit bien qu'on ne le menait pas chez la baronne, un grand sanglot le déchira tout entier, devant cette clarté soudaine, cette certitude que sa fille était opérée déjà, pour qu'on lui parlât ainsi d'opération. Mathieu avait pris doucement ses mains convulsives, pleurant avec lui, tandis que Sérafine commençait l'aveu, expliquait que l'opération, en effet, venait d'être faite. Si l'on s'était caché, si l'on avait imaginé ce séjour à la campagne, c'était pour lui éviter toutes sortes de tortures. Et elle osa prétendre que les choses, désormais, marcheraient sans doute très bien, voulant lui donner un nouveau répit, attendant quelques tours de roues, avant de l'assommer sous le dernier coup. Pourtant, il ne se calmait pas, éperdu, regardant la tête aux deux portières, d'un mouvement farouche de bête qu'on tient enfermée, par quel chemin, dans quel lieu ignoré, redoutable, on le menait ainsi. Brusquement, comme le coupé débouchait devant la gare Saint-Lazare après avoir suivi la rue La Boëtie, et la rue de la Pépinière, il reconnut la pente raide, les maisons noires de la rue du Rocher, dévalant jusqu'au carrefour de la rue de Rome. Et ce fut pour lui encore un éblouissement d'éclair, la vérité totale, aveuglante, qui le frappait en coup de foudre, dans l'évocation atroce du souvenir, sa femme morte, étendue là-bas, sur le grabat immonde, taché de sang.

— Ma fille est morte, ma fille est morte, on me l'a tuée!

Le coupé filait, parmi l'encombrement des voitures et des piétons. Vivement, il arriva rue Saint-Lazare, tourna sous l'une des arches étroites du passages Tivoli, se trouva dans la ruelle presque déserte, humide, immonde et noire. Morange se débattait, hagard, fou, les deux mains tenues par Mathieu, aveuglé de larmes, lui aussi, tandis que Sérafine, très attentive, très maîtresse d'elle-même, le suppliait de se taire, prête à lui fermer la bouche de ses doigts minces, s'il continuait à gémir, comme un

misérable qu'on mène au supplice. Que voulait-il faire? il l'ignorait lui-même : hurler, sauter de la voiture, pour courir plus vite, il ne savait où. Aussi, quand le coupé s'arrêta, les roues dans le ruisseau, devant la maison louche, cessa-t-il tout d'un coup de s'agiter, s'abandonnant aux deux autres qui le descendirent, qui l'emmenèrent, ainsi qu'une chose. Mais, dès l'allée sombre et puante, dont le froid, tel un suaire, lui tomba sur les épaules, le souvenir se réveilla, farouche, avec une puissance de terrible évocation : c'était la même allée que là-bas, aux murs lézardés et moisis; et ce fut ensuite la même cour verdâtre, fétide, pareille à un fonds de citerne. Tout renaissait, l'atroce drame recommençait, plus abominable. En quel quartier, cette cohue toujours pullulante de la gare Saint-Lazare, cette bousculade continuelle des départs et des arrivées, cette vaste place où semblait aboutir le monde entier avec ses fièvres, comme pour y noyer son inconnu! Et, là, à droite, à gauche, dans ce bas montueux de la rue du Rocher, dans ce coin ignoré du passage Tivoli, ainsi qu'en deux antres sordides où toutes les hontes, attendues, guettées à chaque train, pouvaient se cacher, quels effrayants refuges de misère et de crime, ces deux gouffres de mort, la maison d'accouchement de la Rouche et la clinique du docteur Sarraille!

Debout au milieu de son étroit cabinet de consultations, une pièce sombre, à peine meublée, empoisonnant l'éther, Sarraille attendait, en vieille redingote noire, les yeux durs et résolus, dans sa grosse face blême. Tout de suite, Morange, piétinant, regardant partout d'un air d'égarement imbécile, tandis que ses dents claquaient, comme s'il était pris d'un grand froid, s'était remis à crier, à répéter sans fin :

— Où est-elle? Montrez-la-moi, je veux la voir.

Vainement, Sérafine, aidée de Mathieu, continuait à lui parler, à tâcher de l'étourdir de bonnes paroles, pour gagner quelques minutes encore, espérant amortir un peu le coup suprême du spectacle qui l'attendait. Mais il les écartait, il recommençait à bégayer les mêmes mots, en tournant autour de la pièce, avec son obstination de bête qui cherche une issue.

— Montrez-la-moi, je veux la voir. Où est-elle?

Puis, comme Sarraille croyait devoir lui parler, le préparer lui aussi, Morange soudain parut l'apercevoir, marcha sur lui furieusement, serrant les poings, pour l'assommer.

— Alors, c'est vous le médecin, c'est vous qui l'avez tuée!

Et il y eut une scène horrible : le père brandissant les bras, vomissant des injures, des menaces, tout ce qui lui montait à la bouche, la douleur enragée d'une pauvre homme faible, à qui l'on vient d'arracher le cœur; tandis que le médecin, d'abord très digne, très correct, l'excusant finissait par se fâcher, par crier à son tour, qu'on l'avait trompé, qu'il n'était pas responsable, après la comédie indigne jouée par cette jeune dame. Les paroles irréparables furent dites, il lâcha tout, la grossesse, les douleurs simulées, la situation critique où elle l'avait mis en se faisant opérer pour une tumeur, lorsqu'elle était simplement enceinte. Sans doute, il s'était mépris, mais ses maîtres eux-mêmes avaient de pareilles erreurs sur la conscience. Personne n'est infaillible, et, comme le père s'était rué, en le traitant de menteur et d'assassin, en hurlant qu'il le traînerait devant la justice, il déclara qu'il voulait bien, qu'il y raconterait toute l'histoire. Alors, défaillant, le malheureux homme chancela, tomba sur une chaise, sous les coups répétés de ces révélations ignobles. Sa fille enceinte, grand Dieu! sa fille criminelle, complice et victime! C'était l'écroulement du ciel, la fin du monde. Et il sanglotait, et il bégayait toujours, avec de pauvres gestes de fou qui battaient l'air, comme pour écarter tant de décombres :

— Vous êtes des assassins!... Vous êtes des assassins, tous des assassins!... Vous irez tous au bagne, tous, tous au bagne!

Sérafine, qui s'était assise près de lui, voulut lui reprendre les mains, luttant de sa personne, bravement, pour le vaincre.

— Non! vous êtes des assassins, tous des assassins!... Vous irez au bagne, la première au bagne!

Elle ne l'écoutait pas, lui parlait toujours, disait des choses touchantes, rappelait combien elle avait aimé la

chère petite, son devoûment, son continuel désir de la rendre heureuse.

— Non, non! c'est vous l'assassin!... Au bagne, au bagne, tous les assassins!

Cependant, laissant Sérafine à son combat, Sarraille avait pris Mathieu à part, car il flairait en lui un témoin possible, si l'affaire se gâtait. Et il lui expliqua l'opération, l'ablation de tout l'organe par la voie naturelle, en coupant les liens, ce qui ne demandait pas trois minutes. Seulement, il y avait toujours un grand danger d'hémorragie. Aussi n'avait-il voulu employer que des pinces neuves, pour pincer les artères, dont la cicatrisation s'obtient par écrasement. Il s'était servi de huit pinces, il avait eu même la précaution de s'assurer, le soir, qu'elles restaient bien en place, contrôlant, comptant les petits manches qui sortaient; et, voyez la malchance! L'une d'elles s'était détachée pendant la nuit, le ressort ayant cédé, sans doute par un défaut de fabrication; car c'était là son unique remords, le regret maintenant d'avoir employé des pinces neuves, dont il ne pouvait répondre, puni précisément de trop de zèle. Puis, il avait fallu le lourd sommeil de la garde, la faiblesse de l'opérée qui n'avait pas même dû sentir couler tout son sang, qui était certainement morte, comme on s'endort, dans une grande douceur. Et il jura encore, d'un air de tranquille audace, que l'organe gravide, lourd et dur, aurait trompé tout autre de ses confrères, devant les affirmations si nettes de la jeune personne, dont les prétendues souffrances avaient un accent déchirant de vérité.

— Oh! je suis bien tranquille, murmura-t-il, et la baronne de Lowicz, qui est là, me couvre d'ailleurs complètement, car elle a menti, elle aussi, avec son histoire d'une nièce que les parents lui envoyaient de province. On peut me dénoncer, je suis prêt à répondre... Une opération magnifique, une complète réussite, que mon maître Gaude m'aurait enviée!

Il restait livide pourtant, son mufle nerveusement contracté, ses gros yeux gris brûlant d'une sourde exaspération contre le sort. La destinée s'acharnait, il n'avait accepté les risques d'une telle besogne que dans l'espoir

d'atteler ensuite à sa fortune la baronne complice; et voilà qu'un hasard imbécile allait peut-être l'envoyer en cour d'assises! Il n'était même plus certain s'avoir les mille francs que lui avait promis cette femme; car il connaissait son avarice, elle n'aurait payé que par tendresse pour sa petite amie. C'était, cette fois, la pire des défaites, dans sa rage impuissante à jamais violer la fortune.

Mathieu revint près de Sérafine, qui n'avait point cessé d'étourdir Morange de ses conseils, de ses consolations. Elle lui avait repris les mains, elle le fatiguait des mêmes paroles, son dévoûment, son deuil affreux, sa crainte de voir le cher souvenir de la morte traîné dans la boue, s'il n'était point assez raisonnable pour garder l'horrible secret. Elle acceptait sa part de responsabilité, disait combien elle était coupable, parlait de son éternel remords. Mais, grand Dieu! que tout cela fût enseveli avec la chère petite, qu'il ne poussât sur sa tombe que des fleurs pures, les regrets unanimes de tant de jeunesse, de tant d'innocente beauté! Et, peu à peu, Morange fléchissait, cédait à sa faiblesse de cœur, tandis que le mot d'assassin qu'il répétait toujours, par une obstination maniaque, s'espaçait, devenait plus rare, n'était plus qu'un murmure bégayé, étouffé dans les larmes. Sa fille traînée en justice, son corps ouvert, étalé devant tous avec sa souillure, les journaux racontant le crime, disant l'ignominie de cette caverne où il la retrouvait, non, non! il ne pouvait vouloir cela, cette femme avait raison. L'impuissance où il était de la venger acheva de l'anéantir, de le rompre, comme si on l'avait roué de coups, les membres meurtris, la tête vide, le cœur froid, battant à peine. Et il retombait à une sorte d'enfance, il joignit les mains, il supplia en petit garçon peureux, avec des balbutiements plaintifs, toute une terreur, toute une résignation de pauvre être qui demande pitié, tant il souffre.

— Je ne ferai de mal à personne, ne me faites pas de mal... Seulement, montrez-la moi, je veux la voir.

Sérafine, ayant vaincu enfin, voulut se relever. Mais il fallut que Mathieu l'aidât tellement elle était brisée elle-même, exténuée, à bout de forces. Une sueur mouillait

sa face, elle dut rester appuyée un instant au bras qu'il lui avait offert; puis, elle le regarda, peu à peu redressée, en sa taille fière, triomphante d'avoir été brave jusqu'au bout, atteinte pourtant et chancelante, dans son énergie à défendre son plaisir. Et il s'étonna de la voir si vieille, comme si les symptômes de flétrissure qu'il avait constatés déjà, se fussent aggravés tout d'un coup, ridant de mille plis son visage blême.

Morange tendait ses mains tremblantes, répétait sa triste plainte enfantine.

— Je vous en supplie. montrez-la moi, je veux la voir... Je ne ferai de mal à personne, je resterai près d'elle bien tranquille.

Sarraille finit par le satisfaire, puisque, maintenant, il semblait résigné. On le soutint, on le mena dans la chambre terrible, au bout d'un petit couloir. Mathieu et Sérafine entrèrent avec lui, tandis que le docteur s'arrêtait sur le seuil de la porte, qui resta grande ouverte.

C'était la même chambre, la chambre de terreur et d'horreur, où le mari, huit ans plus tôt, avait trouvé sa femme morte. La même fenêtre poussiéreuse ne laissait pénétrer que le jour verdâtre de la cour, le même mobilier d'hôtel garni louche traînait dans la crasse, entre les quatre murs nus, au papier semé de fleurs rouges, décollé par l'humidité. Et là, au fond de cette bassesse, sur le grabat immonde, le père, cette fois, trouvait sa fille, sa petite Reine, l'idole, la divinité, dont le culte unique emplissait son existence. La tête adorable de l'enfant, d'une pâleur de cire, tout le sang de son corps s'en étant allé par la criminelle blessure, reposait parmi le flot déroulé de ses cheveux bruns. Sa face ronde et fraîche d'une amabilité si gaie, si enflammée d'un désir de luxe et de plaisir, quand elle vivait, avait pris dans la mort une gravité terrible, un regret désespéré de tout ce qu'elle quittait si affreusement. Elle était morte, et elle était seule, sans une âme près d'elle, sans un cierge, On avait simplement remonté le drap jusqu'à son menton, de même que, pour toute toilette à la chambre, on s'était contenté de laver, sous le lit, le flot de sang qui avait coulé, traversant le matelas. Et cette grande tache humide sur le plancher, mal essuyé et rougeâtre encore, disait l'effroyable drame.

Trébuchant, ivre de douleur, Morange s'était arrêté. Valérie, Reine, laquelle des deux? Il le savait bien, que la mère était ressuscitée dans la fille, qu'elle était revenue ainsi pour revivre un peu encore de son existence de tendresse avec lui; il le savait bien, qu'elles n'avaient jamais fait qu'une même femme, et cela était prouvé désormais, puisque voilà la fille qui s'en allait comme la mère, Refleurie un instant en sa beauté, au clair soleil, elle rentrait dans la mort, par la même abominable porte. Deux fois, on l'avait assassinée. Maintenant, c'était fini, elle ne reviendrait plus. Et lui, le misérable, il subissait cette torture qu'aucun homme n'a connue, celle de perdre deux fois la femme adorée, d'assister deux fois à la souillure atroce, à la tempête de honte et de crime qui emportait son cœur.

Il tomba sur les genoux, il pleura sans fin; et, comme Mathieu voulait le relever, il murmura, d'une voix basse, à peine distincte :

— Non, non, laissez-moi, c'est fini... Elles sont parties l'une après l'autre, et moi seul suis coupable. Autrefois, j'avais menti à Reine, on lui disait que sa mère était en voyage; et voilà qu'elle m'a menti, l'autre jour, avec cette histoire d'une invitation dans un château. Si je m'étais opposé, il y a huit ans, au coup de démence de ma pauvre Valérie, si je n'avais pas assisté, impuissant, à son assassinat, ma pauvre Reine, aujourd'hui, n'aurait pas recommencé l'horrible aventure... C'est ma faute, c'est moi, moi seul qui les ai tuées. Les chères âmes! est-ce qu'elles savaient, est-ce que je n'étais pas là pour les aimer, pour les défendre, les conduire et les rendre heureuses? Je les ai tuées, c'est moi l'assassin!

Il succombait, il mâchait ses sanglots, grelottant, envahi d'un froid de mort.

— Et, misérable imbécile, c'est parce que je les aimais trop, que je les ai tuées... Elles étaient si belles, elles avaient tant d'excuses à vouloir être riches, gaies, heureuses! L'une après l'autre, elles m'avaient pris mon cœur, je ne vivais qu'en elles, par elles, pour elles. Quand l'une n'a plus été là, l'autre à son tour est devenue ma volonté, j'ai recommencé le rêve d'ambition que la mère avait fait, dans l'unique désir de le réaliser pour la

fille, en qui revivaient toutes mes tendresses... Et je les ai tuées, c'est à ce double crime que m'a fait choir la folie de monter, de conquérir la fortune, en sacrifiant le meilleur de moi, d'abord le pauvre être qui, supprimé violemment, a emporté la mère, puis l'âme même de ma fille, gâtée par l'exemple, brûlée de la même fièvre, expirée dans le même flot de sang... Ah! quand je songe que, ce matin encore, j'osais me dire heureux de n'avoir que cette fille, pour n'avoir qu'elle à aimer! Quel stupide blasphème contre la vie, contre l'amour! La voilà morte maintenant, morte après sa mère, et je suis tout seul, je n'ai plus personne à aimer, plus personne qui m'aime... Ni femme ni fille, sans un désir ni une volonté, tout seul, tout seul, à jamais!

C'était le cri de suprême abandon, il s'affaissait par terre, vide, tel qu'une loque humaine; et il n'eut plus que la force de serrer les deux mains de Mathieu, en bégayant encore :

— Non, non, laissez-moi, ne me dites rien... Vous seul aviez raison. J'ai refusé la vie, et la vie a fini par tout me reprendre.

Mathieu, pleurant, l'embrassa, resta quelques minutes encore, dans le bouge tragique, ensanglanté du plus affreux déchet de vie dont son cœur eût jusque-là souffert. Enfin, il partit, il laissa Sérafine qui se chargeait du pauvre homme, le traitant en petit enfant malade dont elle ferait à présent ce qu'elle voudrait.

A Chantebled, Mathieu et Marianne fondaient, créaient, enfantaient. Et, pendant les deux années qui se passèrent, ils furent de nouveau victorieux dans l'éternel combat de la vie contre la mort, par cet accroissement continu de famille et de terre fertile, qui était comme leur existence même, leur joie et leur force. Le désir passait en coup de flamme, le divin désir les fécondait, grâce à leur puissance d'aimer, d'être bons, d'être sains; et leur énergie faisait le reste, la volonté de l'action, la tranquille bravoure au travail nécessaire, fabricateur et régulateur du monde. Mais, durant ces deux années, ce ne fut pas sans une lutte constante que la victoire leur resta. Ils en étaient toujours au rude début de la conquête, ils pleurèrent souvent, dans la douleur et dans l'angoisse. Comme

l'ancien rendez-vous de chasse, l'étroit pavillon ne suffisait plus, ils eurent des soucis nombreux, lorsqu'ils durent installer peu à peu toute une ferme, avec ses bâtiments, ses écuries, ses étables, ses granges. Les avances d'argent étaient considérables, parfois les récoltes ménacèrent de ne pas payer les mémoire des entrepreneurs. A mesure que l'exploitation s'agrandissait, elle nécessitait aussi en plus grand nombre le bétail, les chevaux, les serviteurs et les servantes, tout un personnel, tout un matériel, dont le contrôle quotidien allait les écraser de besogne, tant que leurs enfants grandis ne pourraient les soulager d'une part de la tâche. Mathieu avait pris la direction des travaux de culture, les améliorant sans cesse, en continuel effort de pensée et d'action, pour faire rendre à la terre toute la vie qui dormait en ses flancs. Marianne dirigeait la ferme, veillait aux étables, à la laiterie, à la basse-cour, se révélait comme un comptable de premier ordre, tenait les comptes, payait, encaissait. Et, malgré les ennuis renaissants, des mauvais hasards, des erreurs inévitables, la fortune quand même, au travers des mécomptes et des pertes, leur donnait toujours raison, tant ils étaient braves et sages, dans la lutte incessante de chaque jour.

Puis, en dehors des bâtisses nouvelles, le domaine s'agrandit encore de trente hectares de pentes sablonneuses, jusqu'au village de Monval, tandis que, sur le plateau, trente autres hectares de bois le prolongèrent, du côté de Mareuil. La lutte de Mathieu devenait plus âpre, plus héroïque, avec ces pentes stériles, à mesure qu'il augmentait son champ d'action; mais là était l'idée géniale, il finissait par vaincre, par les fertiliser plus largement à chaque saison, grâce aux sources fécondantes, dont il les baignait de toutes parts. De même, sur le plateau, il avait troué de larges routes les nouveaux bois acquis, afin d'établir des communications, puis de réaliser l'idée qu'il avait de transformer les clairières en pâturages, où il lâcherait son bétail, en attendant de pouvoir se livrer à l'élevage. De tous côtés, maintenant, dans cet effort croissant de création, la bataille se trouvait donc engagée, élargie sans cesse; et les chances de décisive victoire augmentaient aussi, les pertes possibles sur

une mauvaise récolte étaient compensées par la prodigieuse moisson qui débordait d'un autre champ. C'était comme pour les enfants, qui continuaient à grandir, pendant que s'étendait le domaine : ceux qui s'attardaient un peu semblaient pousser les autres. Les deux jumeaux, Blaise et Denis, âgés de quatorze ans déjà, moissonnaient les couronnes au lycée, faisant quelque honte à Ambroise, leur cadet de deux ans, qui, d'esprit vif, ingénieux, était trop souvent à d'autres sujets que ses leçons. Les quatre suivants, Gervais, les deux filles, Rose et Claire, ainsi que le dernier, Grégoire, trop jeunes pour qu'on les risquât quotidiennement à Paris, achevaient de s'élever au grand air, sans trop de plaies ni de bosses. Et, lorsque, au bout de ces deux années. Marianne accoucha de son huitième enfant, une fillette cette fois, Louise, elle ne souffrit heureusement pas comme pour Grégoire, qui avait failli lui coûter la vie; mais elle fut tout de même longue à se remettre, ayant voulu se lever trop tôt, pour une lessive. Quand Mathieu la revit debout et souriante, avec la chère petite au bras, il l'embrassa passionnément, il triompha une fois de plus, par-dessus tous les chagrins et toutes les douleurs. Encore un enfant, encore de la richesse et de la puissance, une force nouvelle lancée au travers du monde, un autre champ ensemencé pour demain.

Et c'était toujours la grande œuvre, la bonne œuvre, l'œuvre de fécondité qui s'élargissait par la terre et par la femme, victorieuses de la destruction, créant des subsistances à chaque enfant nouveau, aimant, voulant, luttant, travaillant dans la souffrance, allant sans cesse à plus de vie, à plus d'espoir.

III

Deux ans se passèrent. Et, pendant ces deux années, Mathieu et Marianne eurent un enfant encore, une fille. Et, cette fois, en même temps que s'augmentait la famille, le domaine de Chantebled s'accrut aussi, à l'ouest du plateau, de tous les terrains marécageux dont il restait à dessécher les mares et à capter les sources. Maintenant, cette partie entière du domaine se trouvait acquise, plus de cent hectares de terres où n'avaient poussé jusque-là que des plantes d'eau, livrées désormais à la culture, débordantes de moissons. Et les nouvelles sources utilisées, canalisées de toutes parts, allèrent, là-bas, achever de porter la vie bienfaisante, en fertilisant les pentes sablonneuses. C'était la conquête invincible de la vie, la fécondité s'élargissant au soleil, le travail créant toujours, sans relâche, au travers des obstacles et de la douleur, compensant les pertes, mettant à chaque heure dans les veines du monde plus d'énergie, plus de santé et plus de joie.

Cette fois, dans les constants rapports d'affaires que Mathieu avait avec Séguin, ce fut celui-ci qui, le premier, le pressa d'acquérir une nouvelle part du domaine,

s'efforça même de la décider à en prendre d'un coup tout le reste, les bois, les landes, près de deux cents hectares encore. Il en était à de continuels besoins d'argent, il offrait des avantages, des rabais. Mais Mathieu, très sage, n'accepta pas, eut la prudence de ne point s'écarter de sa volonté première, celle de ne créer que par étapes, au fur et à mesure des nécessités, et selon ses forces. Puis, pour l'acquisition de la totalité des landes, le long du chemin de fer, vers l'est, une difficulté s'était présentée : il y avait là, coupant ces landes en deux parts, une enclave désastreuse, quelques hectares appartenant à Lepailleur, le maître du Moulin, qui n'en avait jamais tiré aucun parti. Et c'était pourquoi Mathieu ayant à désigner un lot, venait de choisir, vers l'ouest, ce qui restait des hauts terrains vaseux, tout en ajoutant qu'il traiterait volontiers pour les landes, plus tard, lorsque le meunier aurait cédé son enclave. D'ailleurs, il se savait jalousé de celui-ci, exécré à un tel point, depuis l'incessante création du domaine, qu'il croyait ne pas devoir se charger de l'achat, certain d'échouer. Séguin se récria, prétendit qu'il saurait bien mettre l'homme à la raison, en se flattant même d'avoir l'enclave pour rien, le jour où il s'en mêlerait. Et, sans doute, ne désespérant toujours pas de se débarrasser de ce lot avec l'autre, il s'entêta, il voulut voir Lepailleur, faire marché avec lui, avant de signer l'acte de vente des hauts terrains.

Quelques semaines se passèrent. Puis, le jour où Mathieu vint à l'hôtel de l'avenue d'Antin, pour y échanger les signatures, il ne trouva pas Séguin au rendez-vous que celui-ci lui avait fixé par lettre. Un domestique, qui le laissa seul, dans la vaste salle du premier étage, lui dit que monsieur allait sûrement rentrer, ayant donné l'ordre de faire attendre. Resté débout, le visiteur marcha, regarda, frappé de l'air de lent désastre où il trouvait cette pièce luxueuse, qu'il avait admirée jadis, avec ses riches étoffes, ses collections d'objets rares, ses étains, ses reliures. Les merveilles étaient bien encore là, mais au milieu d'un abandon qui les glaçait, les ternissait, comme des fantaisies démodées, dédaignées, désormais mangées de poussière. Dans son éternel ennui

d'étroit cerveau, que seul dévorait le besoin de se mettre en vue, d'exagérer la folie du moment. Séguin, renonçant à sa pose d'amateur d'art, qui l'amusait si peu, avait d'abord affecté une passion extravagante pour les sports nouveaux, les débauches de vitesse, puis en était revenu à son unique tendresse vraie, le cheval. Il avait voulu avoir une écurie, ce qui activait sa ruine, tant il y mettait d'outrance vaniteuse. Cette grosse fortune que les maitresses et le jeu avaient entamée, les chevaux l'achevaient. On disait maintenant qu'il jouait à la Bourse, pour réparer les brèches, cédant aussi au stupide orgueil d'affecter une attitude d'homme puissant, que des ministres renseignaient. Et, à mesure que s'aggravaient ses pertes, sous la menace de l'effondrement prochain, il ne restait du bel esprit, du moraliste, discutant sans fin avec Santerre de littérature et de philosophie sociale, que l'impuissant amer, que le pessimiste par mode, pris à son piège, ayant gâché sa propre existence, au point de n'être plus, dans sa haine peu à peu réelle, exaspérée de la vie, qu'un artisan de corruption et de mort.

Comme Mathieu finissait de faire à petits pas le tour de la pièce, une grande et belle fille blonde entra, âgée de vingt-cinq ans à peine, vêtue d'une robe de soie noire, qu'elle portait avec une élégante simplicité. Elle eut un léger cri, en fouillant les coins du regard.

— Tiens! je croyais que les enfants étaient là!

Et souriant au visiteur, elle entra quand même, elle affecta de venir ranger les papiers sur la table qui servait de bureau à Séguin, d'un air de maîtresse de maison qui veut, devant le monde, affirmer ses droits de surveillance et de contrôle.

Mathieu la connaissait, pour la voir ainsi, depuis un an, s'installer, commander, tandis que Valentine montrait de plus en plus le dégoût des soucis du ménage. Elle se nommait Nora, elle était allemande, institutrice, maîtresse de piano, et Valentine l'avait surtout prise pour veiller sur les enfants, depuis qu'elle avait dû congédier Céleste, grosse de nouveau malgré toute sa ruse, si malchanceuse cette fois, qu'ayant eu la sottise de s'oublier avec un facteur, elle n'était même pas parvenue à cacher son état. D'ailleurs, c'était Séguin, qui, après

s'être montré brutal, lors du renvoi de la femme de chambre, en criant au scandale, à la démoralisation de ses deux filles, avait amené Nora, une perle qu'il volait, disait-il gaîment, à une de ses amies. Et il devint bientôt de toute évidence qu'elle était sa maîtresse; il ne l'avait sans doute introduite chez lui que dans le but de l'y posséder à l'aise, surtout de l'y garder prisonnière; car il paraissait en être follement jaloux, d'une de ces jalousies morbides qui, aujourd'hui encore, le jetaient parfois sur sa femme, les poings levés, bien que tous rapports eussent cessé entre eux. La grande et belle fille blonde, il est vrai, semblait faite pour légitimer les pires inquiétudes, avec ses lèvres sensuelles, ses yeux d'impudeur inconsciente, toute la superbe bête qu'elle était, aux rires imbéciles et mauvais.

— Vous attendez monsieur Séguin, finit-elle par dire. Je sais qu'il vous a donné rendez-vous, il va rentrer sûrement.

Mathieu, qui l'étudiait, très intéressé, voulut faire une expérience.

— Il est peut-être sorti avec madame Séguin. Je sais qu'ils sortent souvent ensemble.

— Eux! cria-t-elle en riant, et de la plus inconvenante façon pour une simple institutrice, vous êtes bien mal renseigné, monsieur! Jamais ils ne vont au même endroit... Je crois bien que madame est au sermon, à moins qu'elle ne soit ailleurs.

Et, moqueuse, effrontée, elle se remit à tourner dans la pièce, comme si elle s'efforçait d'y rétablir un peu d'ordre, tout en venant frôler le visiteur de ses jupes, par ce besoin instinctif qu'elle paraissait avoir de s'offrir, dès qu'un homme était seul avec elle.

— Ah! quelle maison! continuait-elle à demi-voix, en ayant l'air de se parler à elle-même. Comme on l'abandonne, ce pauvre monsieur!... Ça irait mieux, si madame n'était pas occupée du matin au soir!

Valentine occupée! Pour goûter toute l'ironie de cette parole, il fallait, ainsi que Mathieu, savoir qu'elle était, depuis six mois, à l'unique bonheur d'avoir renoué avec Santerre, après une rupture de trois ans bientôt. Maintenant, elle osait même le recevoir au domicile conjugal,

elle s'enfermait, le gardait dans son petit salon, durant des après-midi entières; et c'était sans doute de ce qu'ils y faisaient ensemble, de ces occupations graves, que parlait si railleusement l'institutrice. Santerre, après avoir conquis Valentine, de son air de tendre caresse, au temps où il la croyait indispensable à ses succès de romancier, l'avait ensuite exécutée sauvagement, d'une impitoyable brutalité d'égoïsme, quand elle lui était devenue inutile, gênante même. Désespérée de cette rupture, elle avait alors étonné ses amies par son zèle religieux, en se remettant à pratiquer ainsi qu'autrefois chez sa mère, dans cette maison des antiques Vaugelade, d'un si ardent catholicisme. Elle se retrouvait de leur sang, elle ne renonçait aux allures libres, prises parmi les compagnonnages de son mari, que pour afficher une exagération d'intolérance absurde, hantée de folies nouvelles, au nom du bon Dieu. Comme la musique de Wagner, la religion de Rome était surannée, démodée : il lui fallait la venue sanglante d'un Antéchrist, pour balayer les péchés du monde. On disait bien qu'elle avait essayé d'un autre amant, mais le fait n'était pas prouvé. Séguin, qui traitait la religion en simple élégance, s'était un instant rapproché d'elle, flatté, poussant la reconciliation jusqu'à pratiquer lui-même. Presque aussitôt, les querelles d'alcôve avaient recommencé, plus injurieuses, sans réconciliation désormais possible, et il en était venu, depuis que Nora l'occupait jalousement tout entier, à rêver de mettre un peu de paix dans la maison, en y ramenant le bon ami d'autrefois, Santerre, qu'il rencontrait toujours à son cercle. Cela s'était fait avec une grande simplicité, le romancier finissant par s'embourgeoiser dans le succès, ayant la conscience qu'après avoir tiré des femmes ce qu'il pouvait raisonnablement en attendre, il ne lui restait guère qu'à se marier ou à faire sien le nid d'un autre. Il reculait encore devant le mariage, autant par théorie que par haine personnelle. Il avait, comme Séguin, quarante et un ans; Valentine allait en avoir trente-six : n'étaient-ce pas là des âges de tout repos où la sagesse était de songer à une de ces liaisons solides et durables, que le monde indulgent tolère? Elle, mon Dieu! plutôt qu'une autre, puisqu'il la connaissait, riche,

répandue, dévote maintenant, toutes les conditions désirables. Et, dans l'écroulement final, le train de la maison s'était ainsi réglé, le père avec l'institutrice, la mère avec le bon ami, tandis que les trois enfants achevaient de pousser à la diable, au travers du désastre.

Brusquement, des cris perçants éclatèrent, et Mathieu fut tout surpris d'un terrible bruit de galopade, d'un envahissement soudain de la pièce. C'était Andrée qui fuyait, terrifiée, poursuivie par Gaston, répétant :

— Nono, Nono! il va me tirer les cheveux!

Elle avait les plus jolis cheveux du monde, fins, cendrés, envolés autour de son adorable tête de fillette, petite femme déjà à dix ans, d'un charme discret et doux; tandis que son frère, de quatre ans son aîné, mince, sec, comme le père, avait, dans sa face rousse, en lame de couteau, des yeux d'un bleu dur, sous un front d'étroite obstination. Il l'attrapa enfin, il lui tira violemment les cheveux.

— Oh! le méchant! empêche-le, Nono! cria-t-elle, en sanglotant, en allant tomber dans les jupes de l'institutrice.

Mais Nora la repoussait, la grondait.

— Taisez-vous donc, Andrée! Vous êtes toujours à vous faire battre. C'est insupportable.

— Je ne lui disais rien, je lisais, expliqua la fillette au milieu de ses larmes. Il est venu m'arracher mon livre, puis il s'est jeté sur moi... Alors, j'ai couru.

— Elle est bête, elle ne veut jamais s'amuser, répondit simplement Gaston, en riant de son rire taquin. C'est pour ton bien que je te tire les cheveux, ça les allonge.

L'institutrice se mit à rire avec lui, trouvant ça très drôle. Elle lui donnait toujours raison, le laissant régner en maître redouté sur ses deux sœurs, tolérant même en fille complaisante les farces qu'il lui faisait personnellement, comme de lui enfoncer une main froide dans le dos ou de lui sauter tout d'un coup sur les épaules.

Et Mathieu s'étonnait, s'indignait même un peu, lorsque le docteur Boutan entra. La petite Andrée, qui l'aimait pour sa bonhomie souriante, courut à sa rencontre, lui tendit le front, déjà consolée.

— Bonjour, mon enfant... Je vais attendre votre

maman qui m'a envoyé une dépêche, ce matin, et qui, paraît-il, n'est pas encore rentrée. Je suis d'ailleurs en avance... Tiens! mon bon Mathieu, vous êtes là aussi, vous?

— Oui. Moi, j'attends monsieur Séguin.

Ils échangèrent une poignée de main affectueuse. Puis, le docteur, qui avait jeté sur Nora un regard oblique, se tourna vers elle, lui demanda si Mme Séguin était souffrante, pour l'avoir ainsi appelé par un télégramme. Elle répondit sèchement qu'elle ne savait pas. Et, comme il l'interrogeait encore, s'inquiétant de Lucie, qu'il ne voyait pas là, avec Andrée et Gaston, elle finit par dire :

— Lucie est couchée.

— Comment, couchée! Alors, c'est elle qui est malade?

— Oh! non, elle n'est pas malade.

Il la regarda de nouveau, de ses yeux fins qui semblaient vouloir lui aller au fond de l'âme. Puis, il cessa de l'interroger.

— C'est bon, j'attendrai.

Nora, enfin, quitta la place, emmena Gaston et Andrée, en les bousculant un peu, l'air gêné, irritée de ce regard d'enquête qui ne la quitta, qui ne se détacha d'elle et des deux enfants, laissés à sa garde, que lorsqu'ils eurent franchi la porte.

Boutan s'était retourné vers Mathieu. Un instant, ils restèrent ainsi face à face, en silence. Tous deux savaient, tous deux hochèrent la tête. Et le docteur parla le premier, à demi-voix :

— Hein! que dites-vous de la demoiselle? Moi, mon ami, elle me fait froid dans les os. Avez-vous étudié sa bouche et ses yeux, qu'elle a superbes d'ailleurs? Jamais je n'ai vu si nettement le crime, en une telle splendeur de la chair... Espérons que je me trompe!

Un nouveau silence régna. Il s'était mis à faire, lui aussi, le tour de la pièce; et, quand il revint, il eut un geste, pour en montrer l'abandon, pour dire, même au delà des murs, la catastrophe pitoyable où menaçait de s'abîmer la maison entière.

— C'était fatal, vous en avez prévu, suivi les phases,

n'est-ce pas?.. Je le sais bien, on se moque de moi, on me traite en doux maniaque, en médecin spécialiste hanté par les cas uniques qu'il soigne. Mais, que voulez-vous? si je m'entête, s'est que je suis convaincu d'avoir raison... Ainsi, pour les Séguin, n'est-il pas évident que tout le mal est venu des fraudes premières, lorsque le mari et la femme se sont pervertis, exaspérés, dans leurs obstination à ne plus vouloir faire d'enfant? Dès lors, on peut dire que le ménage a été en perdition. Ils en ont quand même fait un, inconsciemment, par oubli, et voilà l'homme ravagé, fou de jalousie imbécile, et voilà la femme battue, délaissée, jetée à toutes les chutes. Le double adultère était nécessairement au bout, avec de pareilles natures, en lutte furieuse, qui s'énervaient, s'empoisonnaient, mutuellement, au milieu des pires excitations mondaines. Aujourd'hui, c'est la rupture complète, le lien de famille détruit, la maîtresse de monsieur et l'amant de madame installés au foyer, l'écroulement prochain dans la fraude encore et partout, dans la fraude immonde qui s'étale, se multiplie, qu'ils sont quatre ici maintenant à pratiquer... J'en enrage, c'est vrai! Et, si je vous en parle, c'est que ça me soulage, bien que je n'aie pas la prétention de vous rien apprendre.

Il se fâchait, lui si doux. Sa voix, restée basse, prenait une netteté, une énergie singulière.

— On fait grand bruit de notre névrose moderne, de notre dégénérescence, de nos enfants de plus en plus chétifs, mis au monde par des femmes malades, détraquées, affolées. Mais, avant bien d'autres causes, moins graves, la fraude est la première, la grande cause, celle qui empoisonne la vie à sa source! Mais c'est la fraude, la fraude universelle, préméditée, obstinée, vantée, qui nous jette à cette décrépitude précoce et qui nous achèvera!.. Songez donc! on ne trompe pas impunément un organe. Imaginez-vous un estomac qu'on nourrirait d'un continuel leurre, dont des corps indigestes appelleraient sans cesse le sang, en ne donnant jamais rien à la digestion? Toute fonction, qui ne s'accomplit pas dans l'ordre normal, devient un danger permanent de troubles. Vous énervez la femme, vous ne contentez chez elle que le spasme, vous en restez à la satisfaction du désir, qui

est simplement l'appât générateur, sans consentir à la fécondation, qui est le but, l'acte nécessaire et indispensable. Et vous ne voulez pas que, dans cet organisme dupé, bousculé, détourné de son usage, se déclarent de terribles désordres, les déchéances, les perversions!.. Ajoutez que, si le mari a fraudé, l'amant fraude de plus belle. C'est un assaut de toutes les heures. Dès que la peur de l'enfant ne modère plus les appétits, l'organe est mis au régime du plaisir facile, répété, exténuant. J'ai vu des cas d'un acharnement, d'une brutalité incroyables. Sans doute, je n'ose demander aux hommes la sagesse des animaux, qui ont leur saison. Mais encore faudrait-il que l'enfant ne fût pas proscrit d'une façon impitoyable, qu'on en laissât pousser un de temps à autre, pour rétablir la fonction abolie. Que de femmes malades, irritées, brisées par des pratiques frauduleuses, j'ai vues se remettre, grâce à une grossesse! Et que d'autres sont retombées aux mêmes souffrances, dès qu'elles se sont refusées de nouveau à vivre la vie comme elle doit être vécue!.. Car, vous entendez bien! mon ami, tout est là. La nature trompée se révolte. Plus on fraude, plus on pervertit, plus la population s'affaiblit et se dégrade. On en arrive à notre fameux nervosisme moderne, à notre prochaine banqueroute physique et morale. Voyez nos femmes, comparez-les aux fortes commères d'autrefois. Nos femmes désexuées, frémissantes, éperdues, c'est nous qui les faisons, par nos pratiques, par notre art et notre littérature, par notre idéal de la famille restreinte, immolée aux furieuses ambitions d'argent et de pouvoir. Mort à l'enfant, et par là même mort à la femme, mort à nous-mêmes, à tout ce qui est la joie, la santé, la force!.. Et, dites-moi, avez-vous jamais mieux senti la fin d'une société que dans cette maison, dans cette pièce aux bibelots rares, d'un luxe défaillant? N'y assistez-vous pas au grand drame actuel, la démoralisation du dégoût de la vie, de l'infécondité voulue et préconisée? A quoi bon vivre, puisque tout être qui naît est un misérable de plus? Les fraudes ont fait leur œuvre de destruction, une querelle d'alcôve a désorganisé le ménage, le mari d'un côté, la femme de l'autre, et voilà les trois pauvres enfants entre les mains de cette fille, l'institutrice, poussant mal,

à l'aventure, exposés aux pires dangers. Ah! les pauvres êtres, ce sont eux que je plains surtout, je ne peux venir ici, sans en avoir le cœur gros!

Plus doucement, Boutan continua, dit combien il aimait la petite Andrée, si jolie, si tendre, si différente, à ce point que la mère, en plaisantant parfois, accusait sa nourrice, la Catiche, de l'avoir faite sienne, d'un lait de bête de ferme, docile, pour qu'elle fût si peu de la famille, toujours tranquille et rieuse, sans révolte sous les continuelles taquineries de son frère. Quant à Gaston, il ne lui plaisait guère, brutal, d'une intelligence étroite, outrant encore l'affinement du père, avec plus d'entêtement, plus de sécheresse, dans l'égoïste certitude de sa supériorité, qu'il ne laissait même pas mettre en discussion. Mais la grande curiosité du docteur était Lucie, alors âgée de douze ans, une mince fille pâle et délicate, aux cheveux d'un blond décoloré, aux yeux d'un bleu vague, noyés de rêve. Formée de très bonne heure, contre toute prévision, elle en avait fait une maladie, révoltée de terreur et de répugnance, devant le flot de sang qui la faisait femme. Et, depuis qu'il l'avait remise debout, il suivait, il étudiait chez elle les phénomènes les plus curieux, un dégoût croissant des sensations charnelles, une sorte de mysticisme précoce dont l'envolement la jetait à d'extraordinaires imaginations d'anges, de vierges, d'une pureté, d'une candeur immatérielle. Toute vie, tout pullulement, une fourmilière, un essaim d'abeilles, un nid avec des petits oiseaux nus encore, la bouleversaient, la faisaient souffrir, jusqu'à lui donner de véritables nausées. Et il disait, en manière de plaisanterie, que celle-là était bien la fille du pessimisme des parents, par son horreur de la chair féconde, vivante et chaude.

Mais, à ce moment, Valentine rentra, dans son habituel coup de vent, toujours en retard, toujours effarée par quelque aventure imprévue. A trente-six ans, elle restait sans âge, aussi maigre, aussi vive qu'elle l'était, lorsqu'elle avait eu Andrée, avec les mêmes petits cheveux blonds envolés, la même petite figure fine et sèche. Elle, plus heureuse que d'autres, selon un mot du docteur, ne faisait que se cuire, que se réduire davantage, à la flamme de ses perversions.

— Bonjour, monsieur Froment... Bonjour, docteur... Ah! docteur, je vous fais toutes mes excuses. Imaginez-vous que j'étais allée à la Madeleine, pour entendre le commencement d'une conférence de l'abbé Levasseur, en me disant que je m'échapperais ensuite, puisque je vous avais donné rendez-vous; et voilà que je vous ai totalement oublié, tant l'abbé m'a prise, oh! prise toute, toute, sans que rien de moi se réserve.

Elle se pâmait encore, les yeux mourants. Pourtant, elle trouvait l'abbé un peu tiède, pactisant avec les idées modernes, parce qu'il avait semblé croire à une entente possible entre la religion et la science.

Boutan l'interrompit, souriant.

— Est-ce que vos douleurs névralgiques vous ont reprise?

— Moi, non, non!.. Ce n'est pas pour moi que je vous ai prié de venir, c'est pour Lucie, qui décidément me désole. Je ne comprends plus rien à cette enfant... Croyez-vous que, ce matin, elle a refusé de se lever! Quand on m'a dit ça, je suis allée la voir; et, d'abord, elle ne m'a pas répondu, elle s'est tournée contre le mur. Puis, à toutes mes questions, elle a répété dix fois, vingt fois, qu'elle voulait entrer au couvent, sans autre explication, la face blanche comme un linge, les yeux fixes... Que pensez-vous de cette nouvelle lubie?

— Mais, demanda le docteur, ne s'est-il rien passé cette nuit, hier soir?

— Cette nuit, non, rien à ma connaissance... Hier soir, non plus. La soirée a été fort calme. J'étais seule à la maison, je ne suis pas sortie; et, notre ami Santerre étant venu de bonne heure me demander une tasse de thé, je me suis réfugiée avec lui dans mon petit salon, après avoir embrassé les enfants, pour qu'ils ne nous cassent pas la tête... Ils ont dû se coucher comme à leur habitude.

— A-t-elle dormi, ne s'est-elle pas plainte?

— Ça, je n'en sais rien. Elle n'a pas l'air de souffrir. Je ne la crois pas malade, car vous pensez bien que je me serais privée de sortir, cette après-midi, si j'avais eu la moindre inquiétude sérieuse. Seulement, j'ai voulu tout de même vous consulter, tant cela me suffoque, une

pareille obstination à ne plus vouloir quitter son lit... Passons dans sa chambre, docteur, et grondez-la moi bien fort, remettez-la-moi vivement sur pied.

A son tour, Séguin venait de rentrer. Il avait écouté les dernières paroles de sa femme, il se contenta de donner une poignée de main silencieuse à Boutan, que celle-ci emmenait. Puis, il s'excusa, lui aussi, auprès de Mathieu.

— Pardonnez-moi, cher monsieur Froment, de vous avoir fait attendre. J'ai un cheval malade, un coureur extraordinaire, en qui j'avais mis de gros espoirs. Enfin, tout va mal... Causons de notre affaire, où j'ai d'ailleurs totalement échoué.

Et il s'emporta contre Lepailleur, qui avait demandé de ses quelques hectares de landes, la fâcheuse enclave, un prix tellement fou, que, désormais, tout marché devenait impossible. Le meunier, du reste, avait laissé percer sa rage sourde du triomphe de Mathieu, ces vastes champs incultes, abandonnés aux ronces depuis des siècles, où il l'avait défié de faire jamais pousser un épi, et que couvraient maintenant de débordantes moissons. Il en était exaspéré dans sa rancune contre la terre, il l'en exécrait davantage, la marâtre injuste, si dure pour lui, un fils de paysan, si bienveillante à ce bourgeois, tombé du ciel pour révolutionner le pays. Et il avait dit en ricanant que ces broussailles valaient de l'or à présent, puisqu'il y avait des sorciers qui faisaient pousser le blé sur les pierres.

— Vous savez que j'ai pris la peine d'aller le voir moi-même. Autrefois, il était venu me proposer à vil prix son bout de landes, et je n'en avais pas voulu, naturellement, car je désirais déjà me débarrasser du domaine. Aussi ne s'est-il pas privé de goguenarder, en me faisant comprendre ma bêtise. Je l'aurais giflé... Il a donc une fillette, maintenant?

— Oui, la petite Thérèse, répondit Mathieu qui souriait, tellement il était certain à l'avance du résultat de la démarche. L'année dernière, il a eu ce malheur, comme il dit. Il n'en a pas encore décoléré, il s'en est pris d'abord à sa femme, puis à la société entière, à tous les saints, au bon Dieu lui-même. C'est un homme vaniteux et vindicatif.

— Parfaitement, j'ai dû le blesser aussi, en ne me récriant pas d'admiration sur son galopin, son Antonin, qui, dès douze ans, paraît-il, vient de remporter son certificat d'études, à l'école de Janville, où il joue le rôle de petit prodige.

Mathieu continuait à s'égayer doucement.

— Bien! bien! je ne m'étonne plus de votre échec. Un jour que je leur conseillais d'envoyer Antonin à une école d'agronomie, l'homme et la femme ont failli me battre. Ils rêvent d'en faire un monsieur.

Enfin, l'affaire était manquée, et Séguin ne s'en consolait pas, car il devait renoncer à voir Mathieu, cette année-là, prendre d'autres terres, en dehors des derniers marais du plateau, vers l'ouest. D'ailleurs, l'acte de cession était prêt, ils échangèrent les signatures. Et il resta deux lots encore, d'une part près de cent hectares de bois, du côté de Lillebonne, de l'autre toutes les landes, jusqu'à Vieux-Bourg, que l'enclave des Lepailleur coupait des terrains pauvres, acquis déjà.

— Je vous aurais fait de meilleures conditions, vous y auriez gagné, répéta Séguin, que le besoin d'argent pressait. Mais vous êtes un sage, je sais que je ne vous déciderai pas, si vous avez résolu d'attendre, de n'obéir qu'aux nécessités des lendemains de victoire... Bonne chance donc, c'est mon intérêt.

Leurs rapports avaient toujours été très corrects, un peu âpres, et ils échangeaient une poignée de main, lorsque la porte s'ouvrit, sans qu'un domestique prît la peine d'annoncer.

— Tiens! c'est vous, dit tranquillement le maître de la maison. Je vous croyais à la répétition générale de votre ami Maindron.

Santerre entrait, souriant de son sourire un peu las d'homme habile que la fortune avait comblé. Il était fort engraissé, engorgé par le succès, avec ses beaux yeux bruns restés caressants, avec sa barbe toujours soignée, qui cachait sa bouche mauvaise. Le premier, il avait senti la faillite prochaine des romans d'alcôve, des aventures de garçonnières, et il était allé rejoindre Valentine dans sa toquade religieuse, écrivant maintenant des histoires où il y avait des conversions, où triomphait l'esprit d'auto-

rité catholique que restaurait la mode. Cela, d'ailleurs, n'avait fait qu'accroître son mépris du troupeau humain.

— Oh! la pièce de Maindron, répondit-il vous n'avez pas idée d'une platitude pareille! Encore un adultère, c'est dégoûtant à la fin! Il est incroyable que le public, mis à un tel régime, ne finisse pas par se révolter, et il faut vraiment que nos tristes psychologues, qui portent si lugubrement le vieille société en terre, aient achevé de la pourrir à jamais, pour qu'elle agonise ainsi dans la boue... Je n'ai pas changé, moi. La règle seule est souveraine, si l'on veut tuer le désir. C'est Dieu qui, pour le bonheur final, anéantira le monde.

Puis, comme il s'aperçut que Mathieu le regardait avec stupeur, en se souvenant sans doute de son ancien rôle de romancier en habit noir, menant la danse, enterrant ce beau monde, qu'il exploitait, il se contenta de couper court, en ajoutant :

— Je me suis enfui du théâtre... Il fait beau, j'ai une voiture, venez-vous aux Pastellistes avec moi?

— Ah! non, mon cher, pas moi du moins, dit Séguin de son air détaché. Les Pastellistes, ça m'assomme... Voyez si Valentine est libre.

Et le geste qui accompagnait cette parole, donnait la femme, dans une de ces confiances de mari, résolues à ne rien savoir. Dix fois, il avait failli tuer Valentine, enragé d'abominables jalousies, l'accusant de trahisons immondes. Puis, sans qu'il y eût une explication raisonnable possible, sans logique, il lui avait toujours toléré Santerre : celui-là sans doute, ne comptait pas; ou, du moins, si le mari avait longtemps ignoré des rapports probables, il s'était accommodé plus tard du fait accompli. Et surtout, depuis, qu'il avait eu la belle idée de ramener l'amant dans la maison, pour y vivre librement lui-même, il l'y laissait venir à chaque heure, s'y installer, sortir avec la femme, rentrer avec elle, en bonne camaraderie tous les trois, riant, discutant comme jadis, d'une élégance exaspérée et désenchantée.

— Ce n'est pas que j'y tienne, aux Pastellistes... Ça ou autre chose. L'affaire est de tuer l'après-midi. Maindron vient de m'achever, avec son premier acte... Dieu! qu'il y a donc des journées bêtes!

— Quand elles ne sont que bêtes encore! Sirius est malade, voilà mon écurie désorganisée, toutes les déveines!... On en finirait si volontiers!

— Comment! c'est vrai? Sirius est malade! Pauvre ami, si vous voulez que nous en finissions ensemble... Je traîne, je bâille ma vie, moi!

— Moi je la crache, je la vomis. A! la sale chose!

Il y eut un silence, puis Séguin, languissamment, recommença.

— Alors, mon cher, pas d'autre malheur aujourd'hui?

— Non. Les cheminées ne me tombent pas encore sur la tête. Ça viendra.

— Espérons-le. Et cette vieille gueuse de terre, avec son ignoble pullulement d'êtres, qui continue à tourner... Sirius malade, c'est la fin de tout!

Mathieu, ennuyé, s'était levé pour partir, lorsqu'une domestique vint expliquer longuement que madame priait monsieur de la rejoindre tout de suite dans la chambre de mademoiselle Lucie, parce que mademoiselle s'obstinait à n'être pas raisonnable. Et Séguin continua de plaisanter; avec son flegme ironique, en se faisant accompagner des deux hommes, afin de l'aider, disait-il à convaincre de bonne heure cette petite femme de la toute puissance masculine.

Dans la chambre de Lucie, se passait une scène extraordinaire. La fillette, couchée sur le dos, avait ramené la couverture à son menton, la tenant de ses deux petites mains crispées, comme pour lutter, pour empêcher qu'on ne la tirât de ce lit, dont elle s'entêtait à ne plus bouger. Elle ne montrait que sa mince face blanche, glacée, noyée dans le flot décoloré de ses cheveux; tandis que ses yeux, d'un bleu si vague, restaient obstinément fixés au plafond, d'un air de résolution farouche. Lorsqu'elle avait vu entrer sa mère et le docteur Boutan, son regard s'était assombri d'une ombre d'affreuse souffrance; mais rien d'elle n'avait remué, le léger souffle de sa maigre poitrine ne soulevait même pas le drap; et pendant plusieurs minutes, elle s'était refusée à répondre, le visage mort.

— Vous êtes donc malade, ma chère enfant? Votre maman vient de me dire que vous n'aviez pas voulu vous lever ce matin... Où souffrez-vous?

Elle resta morte, sans une parole, sans un mouvement.

— Voyons, ce serait très laid d'inquiéter ainsi vos parents, en vous entêtant à ne pas me donner les moyens de vous soulager... Soyez gentille, dites-moi ce que vous avez. Est-ce le ventre qui vous fait mal?

Elles resta morte, sans desserrer les lèvres, sans bouger un doigt.

— Décidément, je vous croyais plus raisonnable, vous nous causez beaucoup de peine à tous... Il faut pourtant que je sache, pour vous guérir.

Et, cette fois, comme il s'avançait, faisant mine de lui dégager et de lui prendre une main, elle eut un tel frémissement de révolte, elle serra si étroitement la couverture autour de son cou, qu'il dut renoncer à lui tâter le pouls, ne voulant pas la violenter.

Valentine, qui attendait, silencieuse, se fâcha.

— En vérité, ma chérie, tu abuses de notre patience, ça devient fou, et je vais finir par appeler ton père, pour qu'il te corrige... Depuis ce matin, tu te cramponnes à ton lit, tu ne veux pas même nous raconter ce qu'il t'arrive. Parle au moins, explique-nous ton affaire, que nous sachions à quoi nous en tenir... As-tu à te plaindre de quelqu'un.

Puis, comme Lucie était retombée dans son immobilité de mort, la mère, sur le conseil du docteur, fit venir Nora, l'institutrice, pour qu'il pût la questionner lui-même. Lorsque la grande fille blonde parut, il crut remarquer, chez l'enfant, le même frisson qu'au moment où il avait voulu la toucher, le même besoin de s'enfuir, de disparaître toute.

Questionnée, Nora, debout au pied du lit, répondit avec le tranquille sourire, l'inconsciente impudeur, dont riaient toujours ses beaux yeux de superbe créature.

— Mais je ne sais rien, monsieur. Ce n'est naturellement pas moi qui couche les enfants. Hier soir mademoiselle Lucie semblait bien portante. Elle a dû se mettre au lit, comme de coutume, à l'heure habituelle, après être allée, dans le petit salon, embrasser sa mère, qui avait une visite... Moi, ainsi que tous les soirs, je ne suis entrée ensuite qu'un instant dans cette chambre, pour lui sou-

haiter une bonne nuit... Que voulez-vous que je vous dise? je ne sais rien de plus.

En parlant, elle ne quittait pas la fillette de ses grands yeux, parfaitement à l'aise du reste, l'air à la fois provocant et certain qu'elle ne dirait rien, qu'elle ne pouvait rien dire. Une gaîté intérieure, comme au souvenir de quelque bonne histoire, finit même par monter à ses lèvres, en découvrant ses dents blanches de jeune louve. Et ce fut trop, l'enfant éclata en sanglots convulsifs, dès que son pâle regard bleu obstinément fixé au plafond, s'abaissa, rencontra cet autre regard si moqueur, si brûlant, qui pesait sur elle.

— Oh! qu'on me laisse, qu'on ne me parle pas, qu'on ne me regarde pas!... Je veux aller au couvent! je veux aller au couvent!

C'était le cri que la femme précoce en elle, restée enfant, exaspérée du dégoût de son sexe, avait déjà poussé le matin. Elle le reprit avec un emportement nouveau, elle ne cessa plus. Et, dans son entêtement à ne pas se lever, à ne pas permettre désormais qu'on pût voir la peau de ses mains, il y avait une volonté de s'ensevelir, de mourir au monde, avec toute sa personne charnelle, en haine de la sensation physique. Elle aurait voulu qu'on fermât les rideaux, pour ne plus être baignée de la lumière du jour. Elle aurait voulu être seule à jamais, sans la chaleur voisine d'un autre être, dans le néant d'une tombe, pour échapper à son horreur de vivre, d'avoir de la vie autour d'elle, en elle.

— Je veux aller au couvent! je veux aller au couvent!

Ce fut alors que Valentine, croyant qu'elle devenait tout à fait folle, envoya chercher Séguin. Et, en l'attendant, elle se remit à la sermonner, très maternelle, très digne.

— Vraiment, tu me désespères... Ce n'est pas à ton âge qu'on parle ainsi d'aller au couvent, comme si l'on ne trouvait, dans sa famille, que des sujets de tristesse et de souffrance. Je crois avoir toujours fait mon devoir, je n'ai heureusement rien à me reprocher... Certes, tu connais assez mes profonds sentiments religieux, je t'ai assez élevée dans le respect de notre religion, pour qu'il me soit permis de te dire que tu outrages Dieu, en le

mêlant à un caprice d'enfant malade... On ne va au couvent que si l'on est obéissante, et Dieu ne veut pas des filles qui offensent leurs mères, après n'avoir reçu d'elles que de bons exemples.

Les yeux de Lucie, maintenant, s'étaient arrêtés sur ceux de sa mère; et, à mesure que celle-ci parlait, ces pauvres yeux d'innocente, bouleversée dans sa folie de pureté divine, s'élargissaient d'effroi, exprimaient la plus atroce douleur, le respect détruit, la tendresse abolie, toute la détresse d'une petite âme d'enfant où croulait la piété filiale.

A ce moment, Séguin entra, suivi de Santerre et de Mathieu. Tandis que Valentine continuait, lui soumettait le cas, faisait appel à son autorité paternelle, il gardait, au coin des lèvres, un léger pli d'ironie, comme pour dire : " Que veux-tu? ma chère, tu les as si mal élevés, qu'ils ont des caprices imbéciles ". Quand la mère eut fini, il se tourna vers le docteur, qui, d'un geste, se désintéressa, puisque la fillette ne voulait pas se laisser examiner. Il regarda Nora elle-même, complaisamment, en voyant qu'elle souriait ainsi que lui de cette scène ridicule. Et il affectait de prendre à témoin Mathieu, avant de juger, lorsque Santerre, par amour de la paix, crut devoir arranger les choses gaîment.

— Comment! ma petite Lucette, c'est vrai, tout ce que ta maman raconte? Non, non! elle se trompe, n'est-ce pas? tu es très raisonnable... Voyons, je vais t'embrasser, moi, et tu m'embrasseras, et tout sera fini. Je me charge de ton papa et de ta maman, qui te pardonneront.

Il riait très haut, il s'avança, la face en avant. Mais, devant cette face d'homme, cette chair aux gros yeux luisants, à la bouche épaisse, à demi perdue dans le flot de la barbe, Lucie s'agita, donna les marques d'un trouble affreux, d'une répugnance terrifiée.

— N'approchez pas, je ne veux pas.... Oh! ne m'embrassez pas, ne m'embrassez pas, vous!

Santerre passait outre, s'entêtait absolument à la saisir, en manière de jeu, espérant ainsi user son caprice.

— Pourquoi donc ne t'embrasserais-je pas, Lucette? Je t'embrasse bien tous les jours.

— Oh! non, je ne veux plus... Laissez-moi, par pitié!... Oh! non, oh! non, pas vous, jamais plus!

Et, comme il poussait le jeu jusqu'au bout, malgré ses cris, elle se souleva, se rejeta en arrière, évita sa bouche ainsi qu'un fer rouge qui l'aurait brûlée. Ce drap qu'elle avait serré si étroitement à son cou, elle l'écartait pour fuir, dans une débâcle éperdue de sa pudeur, montrant ses épaules maigres, son corps gracile de petite femme en formation. Et elle grelottait de terreur, et elle devenait folle de l'ignominie du monde, sanglotante, bégayante.

Puis, quand elle crut qu'il allait la prendre, qu'il la tenait, qu'il l'embrassait, elle lâcha dans une nausée, le secret honteux qui la tenait, depuis le matin, glacée, muette, s'obstinant à ne plus vivre.

— Ne m'embrassez pas! jamais, jamais plus!... Je vous dis que je vous ai vu, hier soir, dans le petit salon, avec maman... Ah! la saleté, la saleté!

Santerre, blêmissant, recula. Il sembla qu'un silence, qu'un froid de mort tombaient du plafond. Tous, béants, attendirent, sans un geste pour empêcher maintenant l'inévitable, l'irréparable.

Lucie, exaspérée, affolée, continuait :

— C'est Nono qui est venue me chercher, comme j'allais m'endormir, pour me montrer quelque chose de drôle... Elle a percé un gros trou dans la porte, Nono, et elle s'amuse à regarder, le soir... Moi, j'ai pensé que Gaston faisait quelque bêtise avec Andrée, j'y suis allée pieds nus, en chemise. Et ce que j'ai vu, ce que j'ai vu... Oh! je suis trop malheureuse, qu'on m'emmène au couvent, qu'on m'emmène au couvent tout de suite!

Elle retomba dans le lit, elle ramena toute la couverture comme pour s'y ensevelir, se tournant vers le mur, ne voulant plus ni voir ni entendre. Et, lorsque les longs frissons qui l'agitaient encore eussent cessé, elle parut morte.

Sous le coup de la révélation publique, sortie d'une telle bouche, Séguin avait eu un flot de sang aux yeux, un réveil de cette jalousie brutale qui le faisait rêver d'égorgement; et déjà, négligeant Santerre, livide, il s'était tourné vers Valentine, si menaçant, que Mathieu s'apprêtait à intervenir, avec le docteur. Mais, presque aus-

sitôt, ceux-ci le virent qui se domptait, qui retrouvait le pli moqueur de ses lèvres, en apercevant de nouveau, debout au pied du lit, Nora, un peu pâle, étonnée que l'enfant eût osé dire la chose, toujours superbe d'ailleurs, et quand même insolente. Ce fut Valentine qui, seule, osa s'indigner, crier sa révolte, en un cri de fierté et d'autorité, où se retrouvait le sang des Vaugelade, si gâté qu'il pût être.

Elle marcha sur l'institutrice, elle lui dit dans la face :

— C'est immonde, ce que vous avez fait là, mademoiselle. La dernière des filles, dans la dernière des maisons publiques, n'aurait pas eu l'idée de cette ignominie, souiller si bêtement, si bassement l'enfance, détruire tout respect, toute tendresse entre une mère et sa fille.

Vous êtes une malade ou la pire des coquines... Allez-vous-en, je vous chasse.

Alors seulement, Séguin, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, daigna intervenir, fit enfin acte de maître. Il dit, de son air sec et souriant :

— Pardon, chère amie, je ne veux pas que Nora s'en aille... Elle restera.. Nous n'allons sûrement pas bouleverser la maison, changer des habitudes dont nous nous trouvons très bien, chaque fois que cette détraquée de Lucie aura des cauchemars, la nuit... Purgez-la moi, docteur, douchez-la moi fortement. Et surtout plus de visions, plus d'histoires à dormir debout, ou je me fâcherai.

Lorsque Mathieu se trouva sur le trottoir, en compagnie du docteur, après que ce dernier se fut contenté de prescrire une potion calmante, ils échangèrent une longue poignée de main silencieuse. Puis, comme Boutan montait dans sa voiture, il dit simplement :

— Est-ce complet? est-ce bien l'écroulement que je vous annonçais tout à l'heure?... Une société à l'agonie, dans sa haine de la vie normale et saine! Tous les déchets, la fortune diminuée, gâchée jour à jour, la famille limitée, souillée, détruite! Les pires abominations hâtant la décomposition finale, les filles de douze ans mystiques, hystériques, jetées avant l'âge au dégoût de toute fécondité, aspirant à la mort charnelle du couvent!...

Ah! nous allons bien, ces malheureux-là veulent décidément la fin du monde!

A Chantebled, Mathieu et Marianne fondaient, créaient, enfantaient. Et, pendant les deux années qui se passèrent ils furent de nouveau victorieux dans l'éternel combat de la vie contre la mort, par cet accroissement continu de famille et de terre fertile, qui était comme leur existence même, leur joie et leur force. Le désir passait en coups de flamme, le divin désir les fécondait, grâce à leur puissance d'aimer, d'être bons, d'être sains; et leur énergie faisait le reste, la volonté de l'action, la tranquille bravoure au travail nécessaire, fabricateur et régulateur du monde. Mais, durant ces deux années, ce ne fut pas sans une lutte constante que la victoire leur resta. A mesure que le domaine s'agrandissait, le roulement de fonds était plus considérable, aggravait les tracas. Les dettes du début venaient pourtant d'être payées, on put dès lors renoncer au système onéreux d'association et de prêt remboursable sur les gains, qu'il avait fallu accepter d'abord. Il n'y eut plus qu'un chef, qu'un patriarche, dont la pensée était de fonder sa famille sur le domaine même, de n'avoir d'autres aides, d'autres associés que ses enfants. C'était pour chacun d'eux qu'il conquérait un champ nouveau, il donnait une patrie à son petit peuple. Plus tard, les racines, tout ce qui attache et nourrit serait là, même si plusieurs se dispersaient, allaient par le monde, aux diverses situations sociales. Aussi, cette fois, quelle décisive expansion, ce dernier lot des marais qui permettait de livrer à la culture le plateau entier, plus de cent hectares! Un enfant encore pouvait naître, il aurait sa part de nourriture, du blé pousserait pour son pain quotidien. Et dès que les travaux furent finis, les dernières sources captées, les terrains drainés et défrichés, ce fut un prodigieux spectacle au printemps suivant, que la vaste, la totale étendue verte, à perte de vue, annonçant la triomphale moisson. Cela payait toutes les larmes, tous les soucis cuisants des premiers temps de labeur.

Puis, à côté de cette création de Mathieu, il y eut aussi, pendant ces deux années, le continuel enfantement de Marianne. Elle n'était pas que l'adroite fermière, l'ai-

dant à l'exploitation, tenant les comptes, s'occupant des soins intérieurs. Elle restait l'épouse adorable, adorée, que le divin désir fécondait, la mère qui, après avoir mis l'enfant au monde, après l'avoir achevé en le nourrissant, devenait l'éducatrice, l'institutrice, pour lui donner encore sa raison et son cœur. Bonne pondeuse, bonne éleveuse, disait Boutan avec son doux rire. Faire beaucoup d'enfants, ce n'est là qu'une aptitude physiologique, que beaucoup de femmes ont sans doute; et l'heureuse rencontre est que ces femmes soient aussi dans de saines conditions morales pour les bien élever. Elle, si sage, si gaie, mettait sa fierté à tout obtenir de ses enfants par la douceur et la grâce. Il lui suffisait de leur plaire, elle était écoutée, obéie, entourée d'un culte, parce qu'elle était très belle, très bonne et très aimée. Et sa tâche n'était point facile, au milieu de ses huit enfants déjà, dont le flot montant aggravait son devoir. Comme en toutes choses, elle apportait là beaucoup d'ordre, employait les aînés à veiller sur les cadets, accordait à chacun sa part de tendre autorité, sortait victorieuse des pires embarras, en faisant régner sur tous la vérité et la justice. Les aînés, Blaise et Denis qui avaient seize ans, Ambroise qui allait en avoir quatorze, lui échappaient un peu, aux mains du père maintenant. Mais les cinq autres, de Rose avec ses onze ans, à Louise avec ses deux ans, en passant par Gervais, Claire et Grégoire, espacés de deux en deux années, l'entouraient toujours du même troupeau, un nouveau venu y remplaçant chaque fois le petit qui s'envolait, dès qu'il se sentait des ailes. Et, cette fois, après ces deux années, ce fut encore d'une fille, Madeleine, que Marianne accoucha, lorsqu'elle eut son neuvième enfant. Les couches furent belles; mais elle avait eu, dix mois plus tôt, une fausse couche, à la suite de grandes fatigues. Aussi, quand Mathieu la revit debout et souriante, avec la chère petite Madeleine au sein, l'embrassa-t-il passionnément, triomphant une fois de plus, par dessus tous les chagrins et toutes les douleurs. Encore un enfant, encore de la richesse et de la puissance, une force nouvelle lancée au travers du monde, un autre champ ensemencé pour demain.

Et c'était toujours la grande œuvre, la bonne œuvre, l'œuvre de fécondité qui s'élargissait par la terre et par la femme, victorieuses de la destruction, créant des subsistances à chaque enfant nouveau, aimant, voulant, luttant, travaillant dans la souffrance, allant sans cesse à plus de vie, à plus d'espoir.

IV

Deux ans se passèrent, Et, pendant ces deux années, Mathieu et Marianne eurent un enfant encore, une fille. Et, cette fois, en même temps que s'augmentait la famille, le domaine de Chantebled s'accrut aussi, à l'est du plateau, de tous les bois restés en vente, jusqu'aux fermes lointaines de Mareuil et de Lillebonne. Maintenant, toute la partie nord du domaine se trouvait acquise, près de deux cents hectares de bois, coupés de larges clairières, qu'un système de routes acheva de relier. Et, transformées en pâturages naturels, ces prairies entourées d'arbres, arrosées par les sources voisines, permirent de tripler le bétail, de tenter en grand l'élevage. C'était la conquête invincible de la vie, la fécondité s'élargissant au soleil, le travail créant toujours, sans relâche, au travers des obstacles et de la douleur, compensant les pertes, mettant à chaque heure dans les veines du monde plus d'énergie, plus de santé et de joie.

Depuis que les Froment devenaient des conquérants, occupés à fonder leur petit royaume, en marche pour la plus solide des fortunes, celle de la terre, les Beauchêne ne plaisantaient plus l'extravagante idée qu'ils avaient

eue de se fixer à la campagne, des paysans amateurs, des cultivateurs d'occasion, comme ils les nommaient d'abord. Etonnés, acquis d'avance à tous les succès, ils les ménageaient, les traitaient désormais en parents riches, daignaient les visiter parfois, l'air ravi de cette grande ferme remuante, vivante, tout sonnante de prospérité. Et ce fut dans une de ces visites que Constance retrouva Mme Angelin, son ancienne amie de pension, qu'elle n'avait jamais d'ailleurs perdue de vue complètement. Le jeune ménage qui, dix ans plus tôt, était venu promener, par les sentiers déserts de Janville, ses amours joyeuses, échangeant des baisers goulus derrière chaque haie, avait fini par acquérir une petite maison, au bout du village, où, chaque année, il passait les beaux jours. Mais ce n'était plus la tendre insouciance d'autrefois, Mme Angelin allait avoir trente-six ans; et, depuis six ans qu'elle et son mari tenaient leur ancienne parole de cesser d'être des amants fraudeurs à la trentaine, depuis six ans qu'ils se conduisaient en époux sérieux, attendant l'enfant qu'ils s'étaient promis, l'enfant ne naissait toujours pas. Ils avaient beau le vouloir de toute la passion qu'ils gardaient l'un pour l'autre, leurs étreintes restaient infécondes, comme frappées de stérilité par le long égoïsme de leur plaisir. Et la maison tombait à une tristesse croissante : lui le beau mousquetaire, grisonnant déjà, perdant la vue, désespéré de voir à peine assez clair pour peindre ses éventails; elle aux rires si gais, prise de peur devant cette cécité menaçante, glacée de l'ombre et du silence qui envahissaient leur foyer peu à peu refroidi.

Maintenant qu'elles avaient renoué, Mme Angelin, lorsqu'elle venait à Paris pour des courses, allait parfois demander à Constance une tasse de thé, vers quatre heures, avant de reprendre son train. Un jour, comme elles étaient seules, elle éclata en gros sanglots, elle lui confia toute l'angoisse de sa misère.

— Ah! ma chère, vous ne saurez jamais ce que nous souffrons. Quand on a un enfant, on ne s'imagine pas à quel chagrin en arrive un ménage, qui n'en peut avoir, et qui en désire un, oh! de toutes ses forces. Mon pauvre mari m'aime toujours, mais je vois bien qu'il est convaincu que c'est de ma faute, et cela me fend le cœur,

j'en sanglote seule des heures entières. Ma faute! est-ce qu'on osera jamais affirmer de qui c'est la faute, de la femme ou de l'homme? Mais je ne lui dis pas ça, il en deviendrait fou. Et, si vous nous voyiez tous les deux, dans notre maison vide, si abandonnés, surtout depuis que ses mauvais yeux le rendent morose! Ah! nous donnerions notre sang, pour qu'un enfant fût là, à faire du tapage, à nous tenir le cœur chaud, maintenant que la vie se glace en nous, autour de nous!

Constance, très surprise, la regardait.

— Comment! ma chère, vous ne pouvez pas avoir un enfant, à trente-six ans à peine? J'ai toujours cru, moi, que si l'on en voulait un, on en faisait un, lorsqu'on était bien portante et solide comme vous... D'ailleurs, ça se soigne, il y a continuellement des annonces dans les journaux.

Un nouveau flot de larmes suffoqua Mme Angelin.

— Vous me forcez à tout dire... Hélas! ma pauvre amie, je me fais soigner depuis trois ans, voici plus de six mois que je suis entre les mains d'une sage-femme de la rue Miromesmil, et, si vous me voyez si souvent, l'été, c'est que je viens à sa consultation. Ce sont toujours de belles promesses, mais rien n'arrive... Aujourd'hui, elle a été plus franche, elle a paru se décourager, voilà pourquoi je n'ai pu retenir mes larmes, tout à l'heure. Excusez-moi.

Puis, les mains jointes, dans une exaltation ardente, éloquente :

— Mon Dieu! mon Dieu! dire qu'il y a des femmes si heureuses, des femmes qui ont des enfants tant qu'elles veulent, tenez! votre cousine, Mme Froment, par exemple! L'a-t-on assez plaisantée, assez blâmée, moi la première! Eh bien! je lui en ai fait mes excuses, cela finit par être très beau, très grand, cet enfantement continu, si tranquille, si victorieux. Et ce que je l'envie, ah! ma chère, à rêver d'aller, un soir, lui en voler un de ces enfants qui poussent si naturellement d'elle, comme les fruits abondants d'un arbre vigoureux!... Mon Dieu! mon Dieu! est-ce donc parce que nous avons trop attendu? notre faute, à tous les deux, serait-elle d'avoir desséché la branche, en l'empêchant de produire, aux saisons des bonnes sèves?

Devenue grave, Constance avait hoché la tête, au nom de sa cousine Marianne. Elle la désapprouvait toujours de ses grossesses excessives, véritablement scandaleuses, et qu'elle expierait certainement un jour.

— Non, non! ma chère, ne tombez pas à l'autre exagération. Un enfant, certes, il n'est pas une femme, pas une mère, qui n'en ait l'impérieux besoin. Mais toute cette bande, tout ce troupeau, non, non! c'est une honte, une folie... Sans doute, maintenant que voilà Marianne riche, elle peut répondre qu'il lui est permis d'être imprévoyante. J'admets qu'il y a là une excuse. N'importe! je garde mes idées, vous verrez que, tôt ou tard, elle en sera terriblement punie.

Cependant, ce soir-là, lorsque Mme Angelin l'eût quittée, Constance resta hantée, troublée de sa confidence. Sa surprise demeurait, qu'on ne pût avoir encore un enfant à leur âge, lorsqu'on en désirait un. Et d'où venait donc le petit froid de glace qu'elle avait alors senti passer dans ses veines? De quel inconnu de quelle crainte d'avenir venait-elle d'être ainsi effleurée, à la sensibilité la plus secrète de son cœur? Ce malaise, d'ailleurs, était vague, à peine formulé, pas même un pressentiment, rien que le léger frisson instinctif de sa fécondité compromise, perdue peut-être. Elle ne s'y serait pas arrêtée, si, déjà, le regret de n'avoir pas un second fils ne l'avait traversée d'une angoisse, le jour où le triste Morange, foudroyé par la mort tragique de sa fille unique, était resté seul. Depuis cet abandon suprême, le misérable vivait dans une sorte de stupeur, l'imbécillité du bon employé médiocre, méticuleux, appliqué mécaniquement à sa besogne. Parlant à peine, très correct, très doux, il avait repris son travail de comptable, en homme à jamais échoué, qui ne devait plus quitter l'usine, où ses appointements étaient montés au chiffre de huit mille francs. On ne savait trop ce qu'il pouvait faire de cette somme, forte pour un homme d'existence si étroite, si régulière, sans dépense aucune, sans fantaisie connue, en dehors de l'appartement, beaucoup trop vaste désormais, qu'il avait obstinément gardé, s'y enfermant, y menant une vie de jaloux qui se verrouille, dans une solitude farouche. Et c'était cette douleur écrasée qui

avait un instant bouleversé Constance, au point de l'attendrir, de la faire sangloter avec Morange, les premiers jours, elle dont les larmes coulaient difficilement. Sans doute, le retour inconscient sur elle-même, la pensée de l'autre enfant qu'elle aurait pu avoir, lui en était demeurée, lui revenait aux heures troubles, lorsque, au fond de sa maternité réveillée, inquiète, montaient des craintes obscures, de brusques effrois qu'elle ne s'était jamais connus. Pourtant, son fils Maurice, après une adolescence délicate, qui avait nécessité de grands soins, était maintenant un beau garçon de dix-neuf ans, toujours un peu pâle, mais d'air vigoureux; il venait de terminer d'assez bonnes études, il aidait déjà son père dans la direction de l'usine; et sa mère, en adoration devant lui, n'avait jamais mis plus de souveraines espérances sur sa tête de fils unique, le voyant maître demain de cette maison dont il élargirait encore la fortune, qui lui donnerait la royauté de l'argent et du pouvoir.

Ce culte de Constance pour le fils, le héros de demain, grandissait surtout depuis que le père, chaque jour davantage, déclinait, tombait en elle au mépris et au dégoût. C'était une déchéance logique, qu'elle ne pouvait arrêter, dont elle-même, fatalement, précipitait les phases. Au début, quand elle avait fermé les yeux sur les premières infidélités, les nuits passées au dehors, avec des filles, elle ne voulait faire que la part des appétits trop gros dont il la brisait, désireuse également d'éviter le plus possible la mauvaise chance de l'enfant. Cependant, elle l'avait longtemps subi par idée de devoir, pour le garder aussi, lui éviter les fautes irréparables, jusqu'au jour où le désaccord d'alcôve s'était fatalement produit, lui de plus en plus brutal, rapportant du dehors des exigences, elle révoltée à la fin, écœurée de ces choses qui la laissaient si froide, déjà souffrante d'ailleurs de son acharnement à frauder, les soirs de bons repas, de grogs et de cigares. Il avait quarante-deux ans, il buvait trop, mangeait trop, fumait trop. Il engraissait, devenait poussif, les lèvres molles, les paupières lourdes, ne se soignant plus comme autrefois, se débraillant, avec de grossières gaîtés, des plaisanteries malsonnantes. Mais surtout il s'encanaillait dehors, allait à la basse débauche, qui l'avait toujours

attiré, dans son besoin glouton de femmes faciles, se donnant toutes, et sans phrases. Aussi, maintenant qu'il était à peu près sevré chez lui, s'abandonnait-il aux pires aventures de la rue. Il disparaissait, découchait, mentait mal, ne prenait même pas la peine de mentir. Comment aurait-elle pu lutter, elle qui n'avait plus le courage que d'accepter de temps à autre l'abominable corvée, afin que leur rupture ne fût pas complète? Elle se sentait impuissante, elle avait fini par le laisser entièrement libre, sans rien ignorer de cette vie d'immonde plaisir. Et le pis était, pour elle, que la désorganisation progressive de ce solide gaillard, la sorte de dégénérescence physique et morale où le jetait l'abus des filles, vues en fraude, avait son terrible contre-coup à l'usine, qui périclitait. L'ancien grand travailleur, le patron d'énergie et de résistance s'empâtait, perdait le flair des opérations heureuses, ne trouvait plus la force des vastes entreprises. Il s'oubliait au lit le matin, restait des trois ou quatre jours sans faire le tour des ateliers, laissait le désordre, le gaspillage grandir, à ce point que les inventaires, si triomphants jadis, accusaient, d'année en année, des défaites qui s'aggravaient. Et quelle fin, pour cet égoïste, ce jouisseur, d'activité si gaie, si bruyante, qui avait toujours professé que l'argent, le capital décuplé grâce au travail des autres, était l'unique puissance désirable, et que trop d'argent, trop de jouissance, par une juste ironie, jetait à une ruine lente, à la paralysie dernière des impuissants!

Une suprême blessure devait frapper Constance, lui donner l'horreur sourde de son mari. Des lettres anonymes, de basses vengeances de domestiques congédiés, lui apprirent les amours de Beauchêne avec Norine, cette ouvrière de la fabrique, devenue grosse de ses œuvres, accouchée clandestinement d'un garçon, qu'on avait fait disparaître. Et, après dix ans, elle ne pouvait, aujourd'hui encore, songer à cette sale aventure, sans une révolte de tout son être. Sans doute, cet enfant, elle n'aurait pas voulu qu'il le lui fît; mais quelle honte, quelle ordure, qu'il fût allé le faire à cette fille! Où l'avait-on jeté? vivait-il? au fond de quelle ignominie? Elle restait bouleversée de cette maternité de débauche

et de raccroc, cette maternité qu'il lui avait volée, dont elle était surprise de sentir le cuisant regret, puisqu'elle l'avait refusée d'une volonté si têtue. Il semblait que la mère, en elle, à mesure qu'elle s'était détachée de lui par dégoût, avait grandi, avec des tendresses jalouses, toute cette flamme de dévoûment, d'abnégation, de passion, qu'elle n'avait jamais eue comme épouse. C'était ainsi qu'elle donnait maintenant sa vie entière à son adoré Maurice, qu'elle faisait de lui un dieu, lui sacrifiant jusqu'à sa juste rancune. Elle avait décidé qu'il ne devait pas souffrir de l'indignité de son père, et il était pour beaucoup dans cette fière attitude qu'elle gardait, avec une extraordinaire force d'âme, ayant l'air de tout ignorer, n'adressant jamais un reproche à son mari, demeurant pour lui devant le monde la femme respectueuse qu'elle avait toujours été. Même, en tête-à-tête, et jusque dans l'alcôve, elle se taisait, elle évitait les explications, les querelles. La bourgeoise prude, l'honnête femme, loin de songer à un amant, à une vengeance possible, semblait au contraire, en haine des débordements de l'homme, s'être fixée plus étroitement au foyer, serrée contre son fils, protégée par lui autant que par sa rigidité de cœur et de chair. Et, blessée, répugnée, cachant son mépris, elle attendait le triomphe de ce fils qui purifierait, qui sauverait la maison, d'une foi ardente en sa force, toute surprise et inquiète les jours où, brusquement, sans cause raisonnable, le petit frisson venu de l'inconnu la glaçait, lui donnait le remords de quelque faute ancienne, dont elle ne se souvenait pas.

Ce fut Constance qui, la première, revint aux confidences que Mme Angelin lui avait faites. Elle se montra très intéressée, très apitoyée. Puis, comme la triste inféconde, que son désir d'un enfant affolait, lui avouait que chacune de ses visites à la sage-femme lui était une désespérance de plus, elle parut chercher quelque consolation, elle s'offrit affectueusement.

— Me permettez-vous, chère amie, de vous accompagner un jour? Peut-être me dira-t-elle ce qu'elle n'ose vous dire.

Surprise, Mme Angelin eut un geste las de refus.

— Oh! à quoi bon? Vous n'en sauriez pas plus que moi.

Je serais désolée de vous faire perdre inutilement votre temps.

— Mais pas du tout! mon temps vous appartient, dans une si grave circonstance. Et je ne vous cacherai pas que je suis curieuse de causer avec cette sage-femme, tellement vous me racontez des choses qui me surprennent.

Alors, elles finirent par prendre rendez-vous, elles décidèrent que, le jeudi suivant, l'après-midi, elles iraient ensemble chez Mme Bourdieu, rue Miromesnil.

Justement, ce jeudi-là, vers deux heures, comme Mathieu, venu à Paris pour voir une batteuse, chez Beauchêne, suivait tranquillement à pied la rue La Boëtie, il y rencontra Cécile Moineaud, qui portait un petit paquet, soigneusement ficelé. Elle allait avoir vingt et un ans, elle était restée mince, très pâle et très faible depuis son opération, mais sans troubles graves. Il lui avait gardé, des quelques mois douloureux passés par elle à la ferme, une grande affection, à laquelle s'était jointe plus tard une compassion attendrie, devant l'affreuse crise où elle avait tant sangloté son désespoir de ne pouvoir plus être mère. Et, dès sa sortie de l'hôpital, il s'occupa d'elle, lui chercha un petit travail facile, lui trouva, chez un fabricant de ses amis, des cartonnages, des boîtes à coller, seule besogne sans fatigue que pouvaient faire ses pauvres mains grêles, des mains de gamine qui n'avaient pas grandi, tout de suite lasses. Depuis qu'elle n'était plus femme, on aurait dit une grande fillette arrêtée dans sa croissance, bien qu'elle ne rencontrât jamais un enfant, sans convoiter de le prendre, pour le couvrir de caresses. Très adroite de ses doigts minces, elle arriva pourtant à gagner deux francs par jour, avec ses petites boîtes. Et, comme elle souffrait beaucoup chez ses parents, toujours frissonnante à présent de la brutalité du milieu, dépouillée chaque semaine de sa paye, elle n'avait plus rêvé que de se mettre chez elle, de trouver le peu d'argent qui lui permettrait de s'installer dans une chambre, où elle serait si tranquille, si heureuse de n'être pas bousculée. Mathieu, projetait de lui faire une bonne surprise, en lui donnant un beau jour ce peu d'argent nécessaire.

— Où allez-vous donc si vite? lui demanda-t-il gaîment.

Elle restait un peu saisie de la rencontre; et, gênée, elle répondit d'abord d'une façon évasive.

— Je vais là, rue Miromesnil, pour une visite.

Puis, le voyant d'une bonté toujours prête à la secourir, elle lui dit bientôt toute la vérité. Cette pauvre Norine, sa sœur, venait d'accoucher une troisième fois, chez Mme Bourdieu : encore une lamentable histoire, cette troisième grossesse tombant dans une vie de noce, lorsqu'elle était avec un monsieur très bien, qui lui avait meublé une jolie chambre; et, comme le monsieur très bien avait filé tout de suite, elle s'était vue forcée, pour vivre, de vendre ses quatre meubles, heureuse d'avoir pu, avec ses derniers deux cents francs, faire de nouveau ses couches chez Mme Bourdieu, dans sa terreur de l'hôpital. Mais, lorsqu'elle sortirait de la maison, prochainement, elle se trouverait de nouveau sur le pavé. À trente et un ans, ça commençait à n'être pas drôle.

— Elle n'a jamais été mauvaise pour moi, continua Cécile. Je suis allée la voir, car je la plains de tout mon cœur. Aujourd'hui, je lui porte un peu de chocolat... Et si vous voyiez son petit garçon, c'est un amour.

Ses yeux brillèrent, elle eut un rire tendre qui fit rayonner sa mince face pâle. C'était merveille, que cette ancienne gamine dégingandée, cette vaurienne des rues de Grenelle, fût devenue, sous le fer brutal, une créature de sensibilité si délicate, une mère déclassée, restée fillette, d'une tendresse frissonnante, et si fragile, qu'un bruit trop fort menaçait de la briser comme verre. La fonction supprimée, il semblait que l'instinct de la maternité se fût exaspéré chez elle.

— Quel malheur qu'elle s'obstine à s'en débarrasser, comme des deux autres! Pourtant, cette fois, il criait si fort, qu'elle lui a donné le sein. Mais c'est en attendant, elle dit qu'elle ne veut pas le voir crever de faim près d'elle... Ça me retourne, moi, cette abomination, qu'on puisse avoir un enfant sans le garder. Alors, j'avais fait le rêve d'arranger très bien les choses. Vous savez que je veux partir de chez mes parents. Je louais donc une chambre assez grande, je prenais ma sœur et son garçon, je lui montrais à découper, à coller mes petites boîtes, et nous vivions tous les trois parfaitement heureux...

C'est là qu'on aurait fait du beau travail, dans la joie d'être libre, de n'être plus forcée à des choses qui vous dégoûtent!

— Et elle n'a pas voulu? demanda Mathieu.

— Elle m'a dit que j'étais folle, et c'est un peu vrai, puisque je n'ai pas le premier sou pour louer la chambre. Ah! si vous saviez comme j'en ai le cœur gros!

Mathieu, qui cachait son émotion, reprit de son air tranquille :

— Une chambre, ça se loue. Vous trouveriez un ami qui vous aiderait. Seulement, je doute fort que vous décidiez jamais votre sœur à garder son enfant, car je crois connaître ses idées sur ce point. Il faudrait un miracle.

Cécile, vivement, avec son intelligence éveillée, le regardait. C'était lui, l'ami. Mon Dieu! son rêve se réaliserait-il? Et elle finit par dire bravement :

— Ecoutez, monsieur, vous êtes si bon pour nous, que vous devriez me faire une grande grâce. Ce serait de venir tout de suite voir Norine avec moi. Vous seul pouvez lui parler et la décider peut-être... Allons doucement, j'étouffe, tant je suis contente!

Très touché, Mathieu s'était mis à marcher près d'elle. Ils tournèrent le coin de la rue Miromesnil, et son cœur battait à lui aussi, lorsqu'ils montèrent l'escalier de la maison d'accouchement. Dix ans déjà! Toute l'horreur ancienne lui revenait, il revit passer la petite figure ahurie de Victoire Coquelet, grosse du fils de ses maîtres, sans savoir comment, le candide visage de Rosine, incestueuse et virginale, telle qu'un lis tragique, la vision effroyable de Mme Charlotte, encore saignante, toute déchirée du fruit de l'adultère, retournant au lit conjugal, pour y mentir, pour y mourir peut-être. Et c'était ensuite, lorsque les misérables enfants venaient au monde, le profil inquiétant de la Couteau qui apparaissait, l'assassine, toujours prête à charrier les nourrissons, qu'on charge et qu'on décharge, ainsi que des paquets encombrants. Ces choses semblaient d'hier, car la maison n'avait pas changé, il lui semblait reconnaître, aux portes des étages, les mêmes taches de graisse.

En haut, dans la chambre, Mathieu fut envahi davan-

tage encore par cette sensation qu'il y était venu la veille. Elle restait la même, avec son papier gris perle, semé de fleurettes bleues, avec son pauvre mobilier dépareillé d'hôtel garni. Les trois lits de fer s'y trouvaient placés de même, deux côte à côte, le troisième en travers. Sur l'un d'eux, une valise bouclée attendait, près d'un petit sac, modestes bagages auxquels il ne fit pas attention d'abord, mais qui achevaient la ressemblance. Et, en face des fenêtres ensoleillées, derrière le grand mur gris les mêmes clairons de la caserne voisine sonnaient les mêmes fanfares.

Assise sur son lit défait, Norine, qui venait de s'habiller, assez forte déjà pour prendre quelque exercice, donnait le sein à son enfant.

— Comment! c'est vous, monsieur! cria-t-elle, lorsqu'elle eut reconnu Mathieu. Cécile est bien gentille de vous amener... Mon Dieu! que de choses! Cela ne nous rajeunit guère.

Il l'examinait, elle lui sembla, en effet, bien vieillie, de cette rapide flétrissure de certaines blondes, qui passé la trentaine, n'ont plus d'âge. Pourtant, elle demeurait agréable, empâtée un peu trop, l'air très las, bien qu'elle parût avoir gardé son insouciance, faite maintenant de beaucoup d'abandon.

Cécile voulut mener l'explication rondement.

— Voici ton chocolat... J'ai rencontré M. Froment dans la rue, et il est si bon, il me porte tant d'intérêt, qu'il a bien voulu s'intéresser à mon idée de louer une chambre, où tu viendrais travailler avec moi... Alors, je l'ai prié de monter te voir pour causer un instant, pour te décider à garder ce pauvre petit. Tu vois qu'on n'entend pas te prendre par traîtrise, puisque je te préviens.

Emotionnée, Norine s'agita, protesta.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire! Non, non, je ne veux pas qu'on me tourmente, je suis déjà trop malheureuse!

Tout de suite, Mathieu intervint, lui fit comprendre que la vie de plaisirs se gâtait à son âge, que ce seraient des chutes de plus en plus profondes, si elle retournait au pavé. Et il la trouva bien d'accord avec lui là-dessus, elle lui parla de son existence de fille amèrement, en désillu-

sionnée qui n'attend plus des hommes que de la misère, des mensonges et des coups. C'était l'âpre réalité où se brise le rêve de libre fortune, que font tant de jolies ouvrières parisiennes, corrompues dès l'atelier, cherchant à se vendre cher pour la possession de ce luxe dévoré des yeux aux étalages des grands quartiers, puis tombant à la rue, après n'avoir tiré des hommes, comme prix de leur beauté, que l'unique, l'affreuse duperie de ces grossesses de hasard, de ces tristes enfants dont elles se débarrassent dans leur rage d'être volées. Elle en était exaspérée maintenant, sans pain, sans métier possible, sans jeunesse et sans espoir. Mais que pouvait-elle faire? Quand on était dans la crotte, il fallait bien y rester,

— Ah! oui, ah! oui, j'en ai assez de cette sacrée vie qu'on croit si drôle, si amusante, lorsqu'on est jeune, et où l'on ne mange même pas souvent à sa faim, sans parler des saletés de toutes sortes... Vous savez, aujourd'hui, c'est comme une pierre à mon cou, autant que je crève là-dedans. D'ailleurs, on ne s'en sauve plus, ça m'attend, et j'y retourne, jusqu'à ce qu'on me ramasse dans quelque coin, pour qu'on m'achève à l'hôpital.

Elle avait dit ces mots avec l'énergie farouche d'une femme, qui brusquement, a la nette vision du destin auquel elle ne saurait échapper. Puis, elle regarda l'enfant qui tétait toujours.

— Vaut mieux qu'il aille de son côté, moi du mien. Ça fait que nous ne nous gênerons pas.

Sa voix s'était attendrie, tandis, que sur son visage désolé, passait une infinie douceur. Et Mathieu, étonné, sentant chez elle cette émotion nouvelle qu'elle ne disait pas, se hâta de reprendre :

— Qu'il aille de son côté, c'est le plus court chemin pour qu'il meure, à présent que vous avez commencé à le nourrir.

Elle se fâcha de nouveau.

— Est-ce ma faute? Je refusais de lui donner le sein, moi. Vous savez quelles étaient mes idées, et je me suis mise en colère, j'ai failli me battre avec Mme Bourdieu, quand elle me l'a posé de force entre les bras. Ensuite, que voulez-vous? il criait tellement la faim, le pauvre être, il avait l'air de tant souffrir de mon refus, que j'ai

eu la faiblesse de le laisser téter un petit peu, en me promettant bien que je ne continuerais pas le lendemain. Et puis, le lendemain, il criait encore, il a fallu continuer quand même... Tout ça pour mon malheur. On n'a pas eu pitié, on m'a rendue beaucoup, beaucoup plus malheureuse, puisque voilà le jour bientôt venu où je vais être forcée de me débarrasser de lui, comme des deux autres.

Des larmes parurent dans ses yeux. C'était l'histoire assez fréquente de la fille mère qu'on finit par décider à nourrir son enfant, pendant quelques jours, avec l'espoir qu'elle s'attachera, qu'elle ne pourra plus se séparer de lui. On agit surtout en vue de le sauver, il n'est d'autre bonne nourrice que la nourrice naturelle, la mère. Aussi avait-elle instinctivement senti ce piège sentimental, se débattant, criant avec raison qu'on ne commençait pas une telle besogne pour l'abandonner ensuite. Dès qu'elle avait cédé, elle était prise, son égoïsme devait être vaincu, sous le flot de pitié, de tendresse, d'espérance, qui allait noyer son cœur. Le pauvre être ne pesait pas lourd, chétif, blême, le jour de la première tétée. Dès ce moment, chaque matin, on l'avait pesé, et l'on avait pendu au mur, au pied du lit, le graphique, le tracé des poids. Elle ne s'y était d'abord que peu intéressée, y jetant parfois un coup d'œil indifférent. Mais à mesure que la courbe s'était élevée, avait dit clairement combien l'enfant profitait, elle avait témoigné une attention grandissante. Brusquement, la courbe était redescendue, à la suite d'un malaise; et, dès ce jour, elle avait attendu l'heure de la pesée avec fièvre, elle se jetait tout de suite sur la feuille, afin de voir si le tracé remontait. Puis, la courbe ayant repris son ascension continue, elle avait ri de joie, elle s'était passionnée pour cette petite ligne si grêle qui montait toujours, qui lui disait que son enfant était sauvé, que tout ce poids, toute cette force acquise, c'était d'elle qu'il la tirait, de son lait, de son sang, de sa chair. Elle achevait de le mettre au monde, la maternité éveillée, enfin, s'épanouissait chez elle en une floraison d'amour.

— Si vous voulez le tuer, répéta Mathieu, vous n'avez qu'à l'enlever de là. Voyez donc comme il s'en donne, le cher petit!

En effet, il tétait de tout son cœur. Et elle éclata en gros sanglots.

— Mon Dieu! voilà que vous recommencez à me torturer... Croyez-vous que ce soit avec plaisir que je vais m'en débarrasser maintenant? Vous me forcez à vous dire des choses qui me font pleurer la nuit, lorsque j'y pense. Je n'ai jamais été mauvaise, vous le savez, n'est-pas? Quand on va venir me le prendre, cet enfant, je sens bien qu'on m'arrachera les entrailles... Là, êtes-vous contents tous les deux, que je vous dise ça? Vous êtes bien avancés de me mettre dans un état pareil, puisque personne n'y peut rien, et qu'il faut qu'il aille à la borne, pendant que, moi, je retournerai au tas, pour le coup de balai qui m'attend!

Pleurante elle aussi, Cécile l'embrassa, baisa l'enfant, en reprenant son rêve, en expliquant tout au long combien ils seraient heureux à trois, dans une jolie chambre, qu'elle voyait pleine de joies sans fin, comme un paradis. Les petites boîtes n'étaient pas difficiles à découper, à coller. Quand Norine saurait, elle qui était forte, gagnerait peut-être trois francs. Cinq francs à elles deux, n'était-ce pas la fortune, l'enfant élevé, toutes les vilaines choses finies, oubliées? Et Norine, de plus en plus lasse, se laissait vaincre, cessait de dire non.

— Vous m'étourdissez, je ne sais plus, faites comme il vous plaira... Ah! bien sûr que ce sera un très grand bonheur pour moi que de le garder, ce cher petit!

Ravie, Cécile battit des mains, tandis que Mathieu, très ému, disait simplement ce mot profond :

— Vous l'avez sauvé, et il vous sauve.

Mais à ce moment, une longue figure noire entra, une grande fille sèche, maigre, au visage sévère, avec des yeux éteints, une bouche pâle. Où donc avait-il vu cette haute planche à peine équarrie, cette taille plate, sans hanches, ni poitrine? Et, brusquement, il eut la stupeur de la reconnaître, c'était Amy, l'Anglaise, qu'il retrouvait toute semblable après dix ans, le même âge, la même robe, la même sérénité de l'étrangère, ignorant jusqu'à la langue du pays où elle venait se débarrasser. Maintenant, il reconnaissait même, sur le lit voisin, la valise bouclée, ainsi que le petit sac. Pour la quatrième fois, elle

accouchait dans la maison; et, cette quatrième fois comme la première, elle y était débarquée un beau matin, sans prévenir, huit jours avant ses couches; puis, après être restée au lit trois semaines, après avoir fait disparaître l'enfant, en l'envoyant aux Enfants-Assistés, elle retournait tranquillement dans son pays, elle reprenait le bateau qui l'avait amenée.

Comme elle partait avec ses légers bagages, Norine la retint.

— Vous avez réglé en bas, nous nous quittez?... Embrassez-moi donc, embrassez mon petit.

L'Anglaise baisa du bout des lèvres le crâne nu du nourrisson, l'air inquiet de cette chair nouvelle, si tiède, si tendre.

— Et bon voyage, dit encore Norine.

— Yes... bonjour, bonjour...

Elle s'en alla, ne regarda même pas une dernière fois la pièce où elle avait souffert. Et Mathieu retombait à son ébahissement de jadis, devant cette grande fille si peu taillée pour l'amour, venant se faire périodiquement délivrer en France, entre deux bateaux. Et de quelles œuvres, grand Dieu! et avec quelle paisible dureté de cœur, sans une émotion au départ, sans une pensée pour l'enfant laissé à la borne!

— Elle ira bien à la demi-douzaine, reprit Norine, lorsqu'elle eut disparu. Ajoutez que ça ne lui apprend guère le français, de venir accoucher chez nous, car j'ai eu beau la questionner sur ce qu'elle faisait en Angleterre, je ne suis pas arrivée à lui tirer quatre mots. Si elle est dans un couvent, comme on dit, ça prouve qu'on peut se mal conduire partout... En voilà une qui aurait besoin de donner à téter, pour qu'un enfant l'empêchât de reprendre si souvent le bateau!

Elle riait maintenant, elle était heureuse, avec un gros poids de moins sur la poitrine. Et elle voulut absolument se lever, descendre avec son enfant dans les bras, désireuse d'accompagner sa sœur et leur ami jusqu'au premier étage.

Depuis une demi-heure, Constance et Mme Angelin se trouvaient enfermées avec Mme Bourdieu, en grande conférence. La première avait évité de se nommer,

jouant simplement le rôle de l'amie complaisante qui accompagne une amie dans une circonstance délicate. Mais la sage-femme, avec le flair de la profession, devinait une cliente possible, chez cette dame si curieuse, qui l'accablait de questions singulières. Il venait d'y avoir une scène douloureuse, lorsque, lasse des insistances désespérées de Mme Angelin, comprenant qu'elle ne pouvait décemment la bercer davantage de faux espoirs, elle s'était décidée à lui faire entendre que tout traitement lui semblait inutile. La triste femme avait fondu en larmes, pleurant sa stérilité, tandis que Constance se récriait, exigeait des explications, étonnée, effrayée qu'une telle chose arrivât, à leur âge. Et c'était alors que Mme Bourdieu avait complaisamment vanté sa méthode, cité des cas extraordinaires, nommé deux dames de cinquante ans passés, qui, grâce à elle, se trouvaient enceintes. Dieu merci! la plupart des cas étaient guérissables, elle réussissait huit fois sur dix, il fallait vraiment des complications rares, pour qu'elle se déclarât vaincue. Les larmes de Mme Angelin redoublèrent, dans sa douleur d'être parmi ce petit nombre de maudites. Vainement Constance s'efforça de la consoler, toute soulagée, elle, par cette consultation : des enfants à cinquante ans, encore dix ans, si elle se repentait. Et elle avait fait des signes, pour supplier la sage-femme d'être charitable, en continuant à tromper son amie.

Mme Bourdieu, quand ces dames se levèrent et qu'elle les accompagna, voulut donc rattraper son fâcheux diagnostic. A quarante-deux ans elle avait engraissé, elle gardait sa face ronde de gaîté, qui aidait si bien à sa fortune. Et, avec le désir d'être aimable :

— Vous savez, chère madame, que vous étiez bâtie pour en avoir des douzaines d'enfants. Vous avez certainement trop attendu, l'organe s'est engorgé, je soupçonne une dégénérescence. Mais j'ai eu tort tout à l'heure, il ne faut jamais se croire vaincue. Mon idée, maintenant, serait de tenter l'électricité... Revenez me voir.

A ce moment, Mathieu et Cécile se trouvaient encore sur le palier, en grande conversation avec Norine, dont l'enfant s'était endormi comme un Jésus, entre ses bras. Tous trois s'attardaient à décider la location immédiate

d'une chambre, lorsque Constance et Mme Angelin parurent. Elles restèrent si surprises de le rencontrer là, en compagnie de ces deux filles, qu'elles feignirent de ne pas le voir. Mais Constance, brusquement, par un travail de mémoire, reconnut Norine, n'ignorant pas que, dix ans plus tôt, il avait servi d'intermédiaire à son mari. Et ce fut, en elle, un soulèvement de révolte, une fièvre d'imaginations folles : que faisait-il dans cette maison? de qui donc était cet enfant, que cette fille avait encore aux bras? L'autre se dressa du passé, elle le revit au maillot comme celui-ci, elle les confondit, ne sut plus si ce n'était pas le même qu'elle avait là, sous les yeux. Et toute sa joie des bons espoirs de Mme Bourdieu fut gâtée, elle s'en alla furieuse, honteuse, comme salie et menacée par ces abominations vagues qu'elle sentait depuis quelque temps autour d'elle, sans savoir d'où venait le petit froid dont elle frissonnait.

Mathieu, comprenant que ni Norine ni Cécile n'avaient reconnu Mme Beauchêne, sous sa voilette, continua tranquillement d'expliquer à la première qu'il allait s'occuper de lui avoir, à l'Assistance publique, un berceau, une layette, ainsi qu'un secours immédiat, puisqu'elle voulait bien garder son enfant et le nourrir. Ensuite, il lui obtiendrait une rente d'une trentaine de francs par mois, au moins pendant une année. Cela serait, pour les deux sœurs, d'une aide puissante, surtout au début de leur ménage à trois, dans la chambre dont la location venait d'être résolue. Quand il eut ajouté qu'il se chargeait de faire face aux premiers frais pour le petit mobilier et l'installation, Norine voulut l'embrasser.

— Allez, c'est de bon cœur. Ça me remet un peu des autres, un homme comme vous... Tenez! embrassez-le aussi, mon pauvre gamin, pour lui porter chance.

Rue La Boëtie, Mathieu, qui se rendait à l'usine Beauchêne eut l'idée de prendre une voiture et d'offrir à Cécile de la reconduire chez ses parents, puisqu'il allait dans son quartier Mais elle lui expliqua qu'elle devait passer d'abord rue Caroline, chez sa sœur Euphrasie. Et, comme cette rue était voisine, il la fit monter quand même, en disant qu'il la mettrait à la porte de sa sœur.

Dans le fiacre, elle était si saisie, si heureuse de voir

enfin se réaliser son rêve, qu'elle ne savait comment le remercier. Elle en avait les yeux tout humides, riant et pleurant.

— Pourtant, monsieur, il ne faut pas me croire une mauvaise fille si je montre une telle joie de partir de chez mes parents... Papa continue de travailler tant qu'il peut à l'usine, sans en être guère récompensé. Maman fait aussi son possible à la maison, quoiqu'elle n'ait plus la force de faire grand'chose. Depuis que Victor est revenu du service, il s'est marié, il a des enfants à son tour, et je crois bien qu'il en aura plus qu'il n'en nourrira, car il semble avoir perdu le goût du travail au régiment. La plus maligne encore, c'est cette paresseuse d'Irma, ma cadette, qui est si gentille, si fine, peut-être parce qu'elle est toujours malade. Vous vous souvenez, maman tremblait de la voir mal finir, comme Norine? Eh bien! pas du tout, elle seule aura réussi, elle va épouser un employé de la poste, dont elle a su se faire adorer, sans lui permettre seulement de baiser le bout de ses cheveux... De sorte qu'il ne reste que moi, chez nous, avec Alfred. Oh! celui-là, c'est un vrai bandit. Je le dis comme je le pense. Il a volé l'autre jour, on a eu bien de la peine à le tirer des mains du commissaire. Avec ça, maman est d'une faiblesse avec lui, au point de lui laisser prendre tout ce que je gagne. Non, non! j'en ai assez, d'autant plus qu'il me donne des peurs atroces, à me menacer de me battre, de me tuer, sachant bien que, depuis mon opération, le moindre bruit un peu fort me fait tomber en défaillance. Et, ma foi! puisque en somme ni maman ni papa n'ont besoin de moi, je suis bien excusable de vouloir vivre à part, tranquillement... N'est-ce pas? monsieur, c'est mon droit.

Ensuite, elle parla de sa sœur Euphrasie.

— Oh! ma pauvre sœur, si vous saviez ce qu'elle est devenue, depuis qu'on l'a opérée!... Moi encore, je n'ai pas trop à me plaindre, en dehors de cette affreuse chose que jamais je n'aurai d'enfant. Vous voyez, je suis debout, pas forte, tout de même assez solide. Je dois dire que les douleurs de reins ne sont jamais revenues. Mais j'ai toujours parfois le clou, là, derrière la tête, ainsi que la boule qui me monte de l'estomac dans la gorge, pour m'étouffer.

Ça se supporte, et c'est le paradis, à côté du misérable état où cette pauvre Euphrasie est tombée. Vous n'avez pas l'idée d'une ruine pareille, son ménage en a été rompu, son mari vit dans la même pièce avec une autre femme, qui fait la cuisine, qui soigne les trois enfants. Elle, vieillie de vingt ans, molle comme une chiffe, ne peut même plus donner un coup de balai... Il faut voir ça, c'est à trembler.

Puis, après un silence, comme le fiacre arrivait rue Caroline :

— Voulez-vous monter la voir? Vous lui diriez quelques bonnes paroles... Ça me serait agréable, car je vais faire chez elle une commission ennuyeuse. J'avais cru qu'elle aurait la force de fabriquer, comme moi, des petites boîtes, pour gagner au moins quelques sous; mais voici qu'elle garde l'ouvrage, depuis plus d'un mois; et, si décidément elle ne peut en venir à bout, il faut bien que je le lui reprenne.

Mathieu consentit. En haut, dans la chambre, ce fut un des spectacles les plus poignants, les plus effroyables qu'il eût jamais vus.

Au milieu de cette unique pièce, où l'on couchait, où l'on mangeait, Euphrasie était assise sur une chaise de paille; et l'on aurait dit une petite vieille de cinquante ans, bien qu'elle en eût à peine trente, si amaigrie, si flétrie, qu'elle ressemblait à un de ces fruits, tout d'un coup privés de sève, qui ont séché sur l'arbre. Ses dents étaient tombées, il ne lui restait que quelques rares cheveux blancs. Mais surtout ce qui caractérisait cette sénilité précoce, c'était une perte incroyable des forces musculaires, une disparition presque complète de la volonté, de l'énergie, du pouvoir d'agir, à ce point qu'elle restait ainsi maintenant les journées entières, oisive, hébétée, sans avoir le courage de lever un doigt.

Quand Cécile lui eut nommé M. Froment, l'ancien dessinateur en chef de l'usine, elle ne parut même pas le reconnaître, elle ne s'intéressait plus à rien. Et, comme sa sœur disait ensuite l'objet de sa visite, réclamait le travail qu'elle lui avait confié elle répondit avec un geste d'immense fatigue :

— Ah! que veux-tu? c'est trop long à coller, tous ces

petits morceaux de carton. Je ne peux plus, ça me met en sueur.

Alors, une grosse femme qui était là et qui s'occupait à faire goûter les trois enfants, en leur distribuant des tartines, intervint d'un air de tranquille autorité.

— Vous devriez bien le remporter, ce travail, mademoiselle Cécile. Elle est incapable de s'en tirer. Il finira par se salir, et l'on ne voudra plus le reprendre.

C'était Mme Joseph une veuve de quarante ans, qui faisait des ménages dans le quartier, et qu'Auguste Bénard, le mari, avait priée de venir, d'abord deux heures le matin, pour soigner la maison, lorsque sa femme n'avait plus eu la force de chausser un enfant, de mettre la soupe au feu, ni même de donner un coup de balai. Les premiers jours, elle s'était furieusement opposée à cette entrée chez elle d'une étrangère, elle luttait, s'exaspérait, malade de sa manie de propreté qu'elle ne contentait plus. Puis, à mesure que sa déchéance physique s'était aggravée, il lui avait bien fallu tolérer que l'étrangère prît peu à peu sa place. Et, naturellement, comme il arrive dans les ménages pauvres où les besoins se satisfont au plus court, Mme Joseph n'avait pas tardé à la lui prendre toute, sa place, auprès des enfants, auprès de l'homme lui-même. L'infirme, après une excitation passagère, était tombée à ce point de détresse de ne plus pouvoir être une épouse pour son mari, malgré l'affreuse jalousie qui survivait à son impuissance. Une autre femme se trouvait là, Bénard s'en était servi, simplement, en gros garçon incapable de jeûner, sans méchanceté d'ailleurs. Il y avait d'abord eu des scènes affreuses, jusqu'au jour, où, bégayante, grelottante, la misérable châtrée en était venue à une résignation ahurie de petite vieille, rayée du monde. Ensuite, elle avait fini par céder d'elle-même le lit conjugal, elle s'était réfugiée dans l'ancien cabinet noir de ses deux fillettes, par peur, par désir de se terrer comme un animal déchu, laissant coucher les enfants près de leur maman de rechange. Et ce qui prouvait bien que ni Bénard ni Mme Joseph n'étaient pas au fond de mauvais cœurs, c'était qu'ils la gardaient avec eux, inutile, encombrante, au lieu de la jeter au tas, ainsi que tant d'autres l'auraient fait.

— Vous voilà encore au milieu de la pièce? dit brusquement la grosse femme, qui, s'empressant, allant et venant, devait chaque fois éviter la chaise. Est-ce drôle, ça, que vous ne puissiez pas vous mettre dans un coin!... Auguste va rentrer pour sa bouchée de quatre heures, et il ne sera guère content, s'il ne trouve pas son fromage et son verre de vin sur la table.

Inquiète, sans répondre, Euphrasie chancelante se leva, eut toutes les peines du monde à traîner sa chaise un peu en arrière, près de la table. Puis, elle se rassit, s'abandonna de nouveau, très lasse.

Justement, comme Mme Joseph apportait le fromage, Bénard, dont le chantier était voisin, parut. C'était toujours le même gros garçon réjoui, il se mit à plaisanter avec sa belle-sœur, se montra très poli pour Mathieu, qu'il remercia de s'intéresser au sort de sa pauvre femme.

— Mon Dieu! monsieur, il n'y a pas de sa faute, c'est ce que je lui répète. Les coupables, ce sont ces brigands qui lui ont tout enlevé, sans même me prévenir. Pendant un an, on a pu croire qu'elle était guérie, et puis vous voyez ce qu'elle est devenue. Ça ne devrait pas être permis d'abîmer une femme comme ça lorsqu'elle a un mari et des enfants, surtout lorsqu'elle ne peut pas vivre de ses rentes... Vous savez ce qu'ils ont fait de Cécile. Et il y en a une autre aussi qu'ils ont bien arrangée, une baronne que vous devez connaître. Elle s'est présentée ici, l'autre jour, pour voir. Je ne la reconnaissais pas, une si belle femme, ah! l'horreur, elle a cent ans... Moi, je dis qu'on devrait les condamner à de la prison, pour le mal qu'ils nous ont fait.

Puis, quand il voulut s'asseoir devant la table, il buta lui aussi contre la chaise d'Euphrasie, qui le suivait des yeux, toujours inquiète, en son hébètement.

— Te voilà encore dans mes jambes! Comment fais-tu pour qu'on ne rencontre que toi?... Voyons, débarrasse un peu le plancher.

Il n'était pas bien terrible. Mais elle se mit à trembler, prise d'une peur enfantine, ainsi que sous une menace de coups affreux qui l'aurait brisée. Cette fois, elle eut la force de traîner sa chaise jusqu'au cabinet noir, où elle couchait. La porte en était ouverte, elle s'y réfugia, elle

s'assit dans l'ombre, on ne la vit plus que comme une petite figure vague, amincie, fondue, une très vieille aïeule qui mettrait encore des années et des années à mourir.

Et ce fut, pour Mathieu, le grand serrement de cœur, cette terreur sénile, cette obéissance grelottante d'une femme dont il se rappelait l'exécrable caractère, rageuse, sèche et dure, toujours en querelle avec sa sœur aînée autrefois, avec son mari ensuite. Elle avait longtemps terrorisé ce dernier, les ongles dehors, le pliant à chacun de ses caprices. Maintenant, c'était elle qui frissonnait au moindre mot de mauvaise humeur. La femme, la créature de volonté, de travail, de vie, s'en était allée avec la fonction de l'épouse et de la mère. Le sexe supprimé, il n'y avait plus que cette loque. Et dire que cette opérée, dans les annales, passait encore pour un des succès, un des miracles de Gaude, qui triomphait de cette ouvrière, mariée, honnête, sauvée d'une mort certaine, rendue plus saine, plus vigoureuse à son mari et à ses enfants! Et comme Boutan avait raison de vouloir attendre, pour juger les vrais résultats de ces belles opérations victorieuses!

Cécile avait embrassé, de son air de vive tendresse, les trois enfants qui poussaient quand même, dans ce ménage rompu. Des larmes lui montaient aux yeux, elle se sauva, emmena Mathieu, quand Mme Joseph lui eut rendu le travail. Puis, en bas sur le trottoir :

— Merci, M. Froment, je vais rentrer à pied chez nous... Est-ce affreux! Je vous disais bien que nous serons au paradis, dans la tranquille chambre dont vous avez la bonté de vous occuper.

A l'usine, Mathieu, qui alla directement dans les ateliers, n'y obtint aucun renseignement précis sur sa batteuse, commandée depuis des mois. On lui dit que le fils du patron, M. Maurice, étant sorti pour affaires, personne ne pouvait lui répondre, d'autant plus que le patron lui-même n'avait point paru de la semaine. Enfin, il sut que ce dernier, rentré de voyage à l'instant, devait être en haut, avec madame. Il prit donc le parti de se présenter chez les Beauchêne, moins pour la batteuse que pour la solution d'une affaire qui lui tenait au cœur,

l'entrée dans la maison de l'un de ses jumeaux, Blaise. Le grand garçon, âgé de dix-neuf ans, était sur le point, au lendemain de sa sortie du lycée, d'épouser une jeune fille sans fortune, Charlotte Desvignes, à la suite d'un roman d'amour qui durait depuis l'enfance. Ses parents, attendris, n'avaient pas voulu le désespérer, en retrouvant chez lui leur divine imprévoyance d'autrefois. Mais, pour qu'on pût le marier tout de suite, il fallait le caser d'abord. Et, pendant que Denis, l'autre jumeau, entrait dans une école spéciale, Beauchêne, mis au courant, avait offert gaîment de prendre Blaise, heureux de témoigner ainsi son estime pour la fortune croissante de ses bons cousins, comme il les nommait.

Mathieu, qu'on introduisit dans le petit salon jaune de Constance, la trouva en train de prendre une tasse de thé avec Mme Angelin, à leur retour de chez la sage-femme. Sans doute, l'arrivée inattendue de Beauchêne venait d'interrompre désagréablement leurs confidences émues. Sous le prétexte d'un court voyage, il rentrait de quelque coucherie, d'une de ses habituelles fringales de chair blonde, nées d'une rencontre de trottoir; et il fatiguait les deux femmes par des mensonges bruyants, un peu ivre encore, la langue pâteuse, les yeux battus et fiévreux, bavant sans honte sa joie de vivre.

— Ah! mon cher, cria-t-il, je racontais à ces dames mon retour d'Amiens... Il y a là-bas des pâtés de canards extraordinaires.

Puis, quand Mathieu lui parla de Blaise, il se répandit en protestations d'amitié : c'était une affaire entendue, qu'on lui amenât le jeune homme, il le mettrait d'abord avec Morange, pour qu'il pût se rendre compte du mécanisme de la maison. Et il soufflait, il crachait, exhalant cette odeur de tabac, d'alcool, de musc, qu'il rapportait de chez les filles; tandis que sa femme, qui lui souriait affectueusement, ainsi qu'à son habitude, devant le monde, laissait par moments tomber sur lui, quand Mme Angelin tournait la tête, des regards désespérés, d'un infini dégoût.

Comme Beauchêne continuait à trop causer, avouant qu'il ne savait pas où en était la construction de la batteuse, Mathieu vit bien que Constance, inquiète, tendait

l'oreille. L'entrée de Blaise dans la maison l'avait déjà rendue grave; maintenant, elle souffrait de cette ignorance où son mari semblait être des travaux; et puis, l'image de Norine revenait, le ressouvenir vivant de l'enfant, la crainte de quelque nouvelle entente entre les deux hommes. Aussi Mathieu, qui devinait, se mit-il à dire le beau résultat des opérations de Gaude, en contant sa rencontre avec Cécile, puis sa visite à Euphrasie. Ces dames frémirent, bien que Beauchêne, très excité, parût s'amuser beaucoup des détails délicats, qu'il forçait le bon cousin à leur donner. Et, tout d'un coup, la mère eut un cri de délivrance :

— Ah! voici Maurice!

C'était son fils qui rentrait, l'unique dieu en qui maintenant elle mettait sa tendresse, son orgueil, le prince héritier qui serait le roi de demain, qui sauverait le royaume en perdition, qui la hausserait à sa droite, dans une gloire. Elle le trouvait beau, grand, fort, invincible à dix-neuf ans, comme les chevaliers des légendes. Quand il expliqua qu'il venait de transiger avec profit dans une affaire fâcheuse, mal engagée par son père, elle le vit réparer les désastres, remporter des victoires. Puis, elle acheva de triompher, en l'entendant promettre que la batteuse serait livrée avant la fin de la semaine.

— Mon chéri, tu devrais prendre une tasse de thé. Tu te casses trop la tête, ça te ferait du bien.

Il accepta. Et, gaîment :

— Tu sais qu'un omnibus a manqué tout à l'heure de m'écraser, rue de Rivoli.

Elle devint livide, la tasse lui échappa des mains. Grand Dieu! son bonheur était-il à la merci d'un accident? Une fois encore, l'affreuse menace passait, ce froid qui venait elle ne savait d'où et qui la glaçait jusqu'aux entrailles.

— Mais, grosse bête, dit Beauchêne avec son rire, c'est lui qui a écrasé l'omnibus, puisque le voilà qui te raconte l'aventure... Ah! mon pauvre Maurice, tu as une maman bien ridicule. Moi, qui sais comment je t'ai bâti, tu vois, je suis tranquille.

Ce jour-là, Mme Angelin revint à Janville avec Mathieu. Dans le wagon, où ils étaient seuls, des larmes jaillirent

encore de ses yeux, sans cause apparente. Elle s'excusa, elle murmura, comme en un rêve :

— Avoir un enfant et le perdre, ah! certes, ce doit être une atroce douleur. Pourtant, il est venu, il a grandi, on en a connu, pendant des années, la joie unique, infinie. Mais quand l'enfant ne vient pas, jamais, jamais... Ah! la souffrance, le deuil, tout plutôt que ce néant!

A Chantebled, Mathieu et Marianne fondaient, créaient, enfantaient. Et, pendant les deux années qui se passèrent, ils furent de nouveau victorieux dans l'éternel combat de la vie contre la mort, par cet accroissement continu de famille et de terre fertile, qui était comme leur existence même, leur joie et leur force. Le désir passait en coups de flamme, le divin désir les fécondait, grâce à leur puissance d'aimer, d'être bons, d'être sains; et leur énergie faisait le reste, la volonté de l'action, la tranquille bravoure au travail nécessaire, fabricateur et régulateur du monde. Mais, durant ces deux années, ce ne fut pas sans une lutte constante que la victoire leur resta. Pourtant, elle devenait de plus en plus large et certaine, à mesure que la conquête s'étendait au domaine entier. Les étroits soucis des premiers temps avaient disparu, il s'agissait maintenant de gouverner en toute raison, en toute justice. Au nord, sur le plateau, de la ferme de Mareuil à la ferme de Lillebonne, l'acquisition totale était faite, il n'y avait plus un bouquet de bois qui ne leur appartînt : vaste lot d'environ deux cents hectares, qui ajoutait aux champs de culture voisins, à la mer roulante des blés, un royal parc d'arbres centenaires. Mathieu, en dehors des coupes réglées, ne croyant pas devoir le garder inutile, pour la beauté seule, avait eu l'idée de réunir entre elles, par des avenues, des larges clairières, transformées en pâturage; et du bétail y fut lâché, tout un élevage, qui réussit admirablement. L'arche de vie pullula, s'augmenta de ces centaines de bêtes, déborda bientôt au travers des grands arbres. Il y eut une poussée nouvelle de fécondité, les étables décuplées, des bergeries créées, des fumiers par tombereaux, qui engraissèrent les terres d'une fertilité formidable. Des enfants, des enfants toujours pouvaient naître, le lait ruisselait à flots, les troupeaux sans fin étaient là pour les vêtir et les nourrir. A côté des

moissons mûres, les bois roulaient leurs ombrages, frémissants des semences éternelles qui germaient dans leur ombre, sous l'éclatant soleil. Et il ne restait qu'un lot à conquérir, celui des dernières pentes sablonneuses, à l'est, pour que le royaume fût complet. Cela payait toutes les anciennes larmes, tous les soucis cuisants des premiers ans de labeur.

Puis, pendant que Mathieu achevait sa conquête, Marianne, au cours de ces deux années, eut la joie de marier son premier enfant, lorsqu'elle-même était enceinte, près d'enfanter encore. Comme la bonne terre, elle restait féconde, même aux jours de maturité où la semence, sortie de ses flancs, allait faire œuvre de vie à son tour. Ce mariage de Blaise, à dix-neuf ans, épousant une adorable fille de dix-huit ans, tout un amour d'une fraîcheur de bouquet, né par les sentiers fleuris de Chantebled, dès leur douzième année, fut une délicieuse fête, d'espérance infinie. Les huit autres enfants étaient là : les grands frères, Denis, Ambroise, Gervais, qui terminaient leurs études; Rose, la fille aînée, dont les quatorze ans promettaient une femme de saine beauté, de gaîté heureuse; puis, Claire enfant encore, Grégoire à peine entré au lycée, sans compter les deux toutes petites, Louise et Madeleine. On accourut par curiosité des villages voisins, pour voir le gai troupeau mener le grand frère à la mairie. Ce fut un cortège merveilleux, des fleurs, des chairs de printemps, une félicité, dont les cœurs s'émurent. D'ailleurs, les jours de vacances où la famille faisait la partie d'aller en bande au marché de quelque village, c'était le long des routes une telle galopade, en voiture, à cheval, à bicyclette, les cheveux au vent, parmi de grands rires, que les bonnes gens s'arrêtaient par amusement, tant le spectacle était joli à voir. Les bonnes gens criaient, en façon de plaisanterie : « Voilà la troupe qui passe! » comme pour dire que rien ne leur résistait, que le pays était à eux par droit de conquête, depuis qu'il en poussait un de plus tous les deux ans. Le pays entier finissait par être à cette joie, à cette santé, à cette force, qui se multipliait ainsi joyeusement, envahissant l'horizon. Et cette fois, après ces deux années, ce fut encore d'une fille, Marguerite, que Marianne accoucha,

lorsqu'elle eut son dixième enfant. Les couches se passèrent bien, elle fut pourtant prise ensuite d'une fièvre inquiétante, des accidents de lait qui la désespérèrent un moment, dans la crainte de ne pouvoir nourrir la dernière venue, comme elle avait nourri tous les autres. Aussi, lorsque Mathieu la revit debout et souriante, avec la chère petite Marguerite au sein, l'embrassa-t-il passionnément, triomphant par-dessus tous les chagrins et toutes les douleurs. Encore un enfant, encore de la richesse et de la puissance, une force nouvelle lancée au travers du monde, un autre champ ensemencé pour demain.

Et c'était toujours la grande œuvre, la bonne œuvre, l'œuvre de fécondité qui s'élargissait par la terre et par la femme, victorieuses de la destruction, créant des subsistances à chaque enfant nouveau, aimant, voulant, luttant, travaillant dans la souffrance, allant sans cesse à plus de vie, à plus d'espoir.

V

Deux ans se passèrent. Et, pendant ces deux années, Mathieu et Marianne eurent un enfant encore, un garçon. Et, cette fois, en même temps que s'augmentait la famille, le domaine de Chantebled s'accrut aussi, de toutes les landes qui s'étendaient à l'est, jusqu'au village de Vieux-Bourg. Mais, dès lors, le dernier lot se trouvait acquis, la conquête du domaine était enfin complète, les cinq cents hectares de terres autrefois incultes, achetées par le père de Séguin, l'ancien fournisseur des armées, pour y installer une royale demeure. Maintenant, d'un bout à l'autre, ces terres devenaient fécondes, une fertilité formidable s'y était déclarée, sous l'effort constant de l'homme; et, seule, l'enclave appartenant aux Lepailleur, qu'ils s'entêtaient à ne pas vendre, coupait cette plaine verte d'une bande pierreuse, désolée de sécheresse. C'était la conquête invincible de la vie, la fécondité s'élargissant au soleil, le travail créant toujours, sans relâche, au travers des obstacles et de la douleur, compensant les pertes, mettant à chaque heure dans les veines du monde plus d'énergie, plus de santé et plus de joie.

Blaise, qui avait maintenant une fillette de dix mois,

habitait depuis le dernier hiver à l'usine, et il y occupait l'ancien petit pavillon où sa mère, autrefois, était accouchée de son frère Gervais. Charlotte, sa femme, avait ravi les Beauchêne par sa grâce blonde, son charme frais et jeune de bouquet, à ce point que Constance elle-même, séduite, avait bien voulu qu'elle logeât près d'elle. La vérité était que Mme Desvignes avait fait de ses deux filles, Charlotte et Marthe, deux adorables créatures. A la mort de son mari, un employé d'agent de change, qui la laissait à trente ans avec une fortune très compromise, elle avait eu la sagesse de réaliser ses maigres rentes, pour se retirer à Janville, son pays d'origine, où elle s'était entièrement consacrée à l'instruction de ses filles. Les sachant presque sans dot, elle les avait très bien élevées, en pensant que cela les aiderait à se marier, ce qui, par hasard, avait réussi. Une affectueuse liaison s'était nouée entre elle et les Froment, les enfants jouaient ensemble, le candide roman d'amour qui devait aboutir au mariage de Blaise et de Charlotte, datait de ces premiers jeux; et, lorsque celle-ci s'était mariée à dix-huit ans, sa sœur Marthe, qui en avait quatorze, avait fini par devenir l'inséparable de Rose Froment, de même âge, jolie comme elle, aussi brune qu'elle était blonde. Charlotte, d'une nature plus fine, plus faible aussi que sa cadette, de raison solide et gaie, s'était passionnée pour l'art de simple agrément que Mme Desvignes avait voulu lui donner, en lui faisant suivre un cours de dessin; si bien qu'elle en était venue à peindre très gentiment la miniature : une ressource en cas de catastrophe, disait la mère. Et, certainement, dans l'accueil sans rudesse de Constance, dont elle avait peint un médaillon ressemblant, mais flatté, entrait beaucoup de l'estime de la bourgeoise pour les belles éducations.

D'ailleurs, Blaise, qui tenait des Froment la flamme créatrice, le travail ardent, toujours en effort, était devenu très vite pour Maurice un aide précieux, dès qu'il s'était trouvé au courant des opérations de la maison, après un court passage dans le bureau de Morange. Aussi était-ce Maurice lui-même, de moins en moins secondé par son père, en continuelle escapade, qui avait insisté pour que le jeune ménage habitât le pavillon, de manière

à pouvoir disposer de son cousin à toute heure; et la mère, prosternée devant son fils, n'avait pu qu'obéir respectueusement. Elle montrait une foi sans bornes dans l'extraordinaire ampleur de son intelligence. Il avait fini par faire d'assez bonnes études, un peu lourd, lent à comprendre, appliqué pourtant, malgré les continuels retards de ses maladies de jeunesse. Comme il parlait peu, elle le donnait pour un génie concentré, caché, dont les actes étonneraient. Il n'avait pas quinze ans, qu'elle disait de lui, dans son adoration : " Oh! c'est un cerveau! " Et Blaise n'était naturellement accepté par elle qu'à titre de lieutenant nécessaire, l'humble serviteur, la main qui exécuterait les ordres du maître sachant tout, voulant tout. Il était si fort maintenant, si beau, en train de relever la maison compromise par la lente déchéance du père, en marche pour la fortune prodigieuse, pour ce définitif triomphe du fils unique qu'elle rêvait, qu'elle préparait si orgueilleusement, si égoïstement, depuis tant d'années!

Alors, ce fut le coup de foudre. Blaise n'avait pas accepté sans hésitation de venir occuper le petit pavillon voisin, n'ignorant pas à quel rôle de rouage obéissant on entendait le réduire. Puis, après les couches de sa femme, devant ce premier enfant, une fillette, qui naissait, il s'était bravement décidé, acceptant la lutte ainsi que l'avait acceptée son père autrefois, dans la pensée de la nombreuse famille qui pouvait aussi lui venir. Et ce fut donc un matin, comme il montait prendre les ordres de Maurice, qu'il apprit de Constance elle-même qu'elle avait empêché son fils de se lever, en le trouvant brisé, après une mauvaise nuit. Elle ne se montrait d'ailleurs pas trop inquiète : ce devait être un peu de fatigue, les deux cousins s'étant, depuis huit jours, exténués de travail, pour une livraison considérable, qui mettait toute l'usine en branle. D'autre part, la veille, Maurice, en sueur, nu-tête, avait eu l'imprudence de s'oublier sous un hangar, dans un courant d'air, pendant qu'on y expérimentait une machine. Le soir, une fièvre intense se déclara, on envoya chercher Boutan, en grande hâte. Le lendemain, alarmé sans trop le dire de la marche foudroyante du mal, il exigea une consultation, deux de

ses confrères vinrent, furent vite d'accord. C'était une phtisie galopante, d'un caractère infectieux particulier, comme si le mal, tombant en un terrain prêt à l'incendie, y prenait une violence de destruction extraordinaire. Beauchêne était absent, en voyage toujours. Constance, malgré les visages graves des médecins, qui ne voulaient pas être brutaux, restait, dans son inquiétude croissante, pleine de l'espoir entêté que son fils, le héros, le dieu, nécessaire à sa propre vie, ne pouvait être malade sérieusement, et mourir. Le surlendemain, il mourut entre ses bras, la nuit même où Beauchêne, rappelé par dépêche, rentrait. Ce n'était, en somme, que la décomposition dernière d'un sang bourgeois appauvri, gâté à sa source, la brusque disparition d'un pauvre être médiocre. souffrant depuis l'enfance, derrière sa façade de santé. Mais quel foudroîment pour la mère, dont tous les calculs étaient détruits! L'héritier unique, le prince de l'industrie qu'ils avaient voulu, par un calcul d'égoïsme si obstiné, passait comme une ombre, et la réalité affreuse, lorsque leurs bras ne serrèrent que le vide, se dressa. D'une seconde à l'autre, plus d'enfant.

Blaise était avec les parents au chevet du lit, au moment où Maurice expira, vers deux heures du matin; et, dès qu'il le put, il annonça la mort à Chantebled, par dépêche. Neuf heures sonnaient lorsque, dans la cour de la ferme, Marianne, très pâle, bouleversée, appela Mathieu.

— Maurice est mort!... Mon Dieu! ce fils unique, les pauvres gens!

Ils en restèrent éperdus, glacés d'un frisson. A peine avaient-ils su la maladie, qu'ils ne croyaient même pas grave.

— Je vais m'habiller, dit Mathieu, et je prendrai le train de dix heures un quart. Il faut aller les embrasser.

Marianne, bien qu'elle fût alors grosse de huit mois, décida qu'elle irait aussi. Elle aurait souffert de ne pouvoir donner cette preuve d'affection à ses cousins, qui s'étaient montrés, en somme, très bons pour le jeune ménage de Blaise. Puis, elle avait vraiment le cœur déchiré d'une telle catastrophe. Et tous deux, s'étant attardés à distribuer le travail du jour, n'arrivèrent à la gare de Janville que pour prendre, en hâte, le train de

dix heures un quart. Le train déjà roulait, lorsqu'ils reconnurent les Lepailleur et leur fils Antonin, installés dans le compartiment qu'ils venaient d'envahir.

En les voyant partir ensemble, en cérémonie, le meunier crut qu'ils allaient à la noce; et, quand il sut que c'était à une visite de deuil :

— Alors, c'est le contraire, dit-il. N'importe, ça fait sortir, ça distrait.

Depuis la victoire de Mathieu, le vaste domaine entièrement conquis, fertilisé. Lepailleur traitait ce bourgeois avec quelque considération. Mais, tout en ne pouvant nier les résultats obtenus, il ne se rendait pas, il continuait à ricaner sournoisement, ayant l'air d'attendre quelque cataclysme de la terre ou du ciel qui lui donnerait raison. Il ne voulait pas avoir eu tort, il répétait qu'il savait ce qu'il savait, et qu'on verrait bien un jour si le métier de paysan n'était pas le dernier des métiers, depuis la faillite de cette sale gredine de terre où rien ne poussait plus. D'ailleurs, il tenait sa vengeance, cette enclave dont il laissait les maigres champs incultes, pour protester contre le domaine voisin, qu'elle coupait, qu'elle salissait. Cela le rendait ironique.

— Alors, reprit-il, avec sa goguenardise vaniteuse, nous aussi nous allons à Paris... Tenez! nous allons y installer ce monsieur-là.

Et il désignait son fils Antonin, âgé de dix-huit ans, un grand garçon roux, qui avait la tête longue de son père, mais aveulie, semée déjà de quelques poils d'une barbe rare et décolorée. Il était habillé en citadin, chapeau de soie, gants, cravate d'un bleu vif. Après avoir étonné Janville par ses succès scolaires, il venait de montrer une telle répugnance pour tout travail manuel, que son père s'était décidé à faire de lui, comme il le disait, un Parisien.

— C'est donc résolu, votre parti est définitif? demanda obligeamment Mathieu, qui était au courant.

— Eh! oui, pourquoi voulez-vous que je le force à suer sang et eau, sans le moindre espoir de s'enrichir? Ni mon père ni moi n'avons jamais pu mettre un sou de côté, avec ce damné moulin dont les meules se pourrissent plus qu'elles n'écrasent de farine. De même, d'ailleurs, que

nos champs de misère produisent plus de cailloux que d'écus. Alors, puisque le voilà un savant, qu'il fasse donc à sa tête, qu'il aille à Paris tenter la fortune! Il n'y a que la ville pour se débrouiller.

Mme Lepailleur, qui ne quittait pas des yeux son fils, en admiration devant lui, comme autrefois elle l'était devant son mari, dit à son tour d'une mine béate :

— Oui, oui, il a une place de clerc, chez maître Rousselet, l'avoué? Nous lui avons loué une petite chambre, je suis allée m'occuper des meubles, du linge; et c'est le grand jour, aujourd'hui, il y couchera ce soir, après que nous aurons tous les trois dîné dans un bon restaurant... Ah! je suis contente, le voilà donc qui part!

— Et il arrivera peut-être ministre, dit Mathieu souriant. Qui sait? tout est possible.

C'était l'exode des campagnes vers les villes, la fiévreuse impatience d'une fortune rapide, les parents eux-mêmes fêtant le départ, accompagnant le transfuge, dans la hâte orgueilleuse de monter avec lui d'une classe. Et ce qui faisait sourire le fermier de Chantebled, de bourgeois redevenu paysan, c'était aussi l'idée de ce chassé-croisé, le fils du moulin allant à Paris, tandis que lui était retourné à la terre, à la commune mère de toute force et de toute régénération.

Antonin s'était mis à rire également, de son air de fainéant malin, que la libre noce de Paris attirait surtout.

— Oh! ministre, je n'en ai guère le goût. Ça donne trop de peine... J'aimerais mieux gagner tout de suite un million, pour me reposer ensuite.

Les Lepailleur s'égayèrent bruyamment, émerveillés de tant d'esprit. Oh! le garçon irait loin, c'était bien sûr!

Marianne, silencieuse, le cœur gros du deuil qui l'attendait, voulut pourtant dire un mot; et elle demanda pourquoi la petite Thérèse n'était pas de la fête. Sèchement, Lepailleur répondit qu'il n'allait point s'embarrasser d'une mioche de six ans, qui ne savait pas encore se conduire. En voilà une, par exemple, qui aurait mieux fait de rester où elle était, car elle avait tout dérangé dans la maison! Et, comme Marianne se récriait, disant qu'elle avait rarement vu une fillette si intelligente et si jolie, Mme Lepailleur répondit plus doucement :

— C'est bien vrai qu'elle est futée, mais tout de même, les filles, ça ne peut pas s'envoyer à Paris, faudra la caser, et c'est bien du souci, bien de l'argent... Enfin, ne parlons pas de ça, puisqu'on est tout au bonheur, ce matin.

A Paris, au sortir de la gare du Nord, les Lepailleur furent pris, emportés, dans le flot brutal de la foule, et s'y noyèrent.

Quand le fiacre s'arrêta, quai d'Orsay, devant l'hôtel des Beauchêne, Mathieu et Marianne reconnurent, au bord du trottoir, le coupé des Séguin. Ils y virent, muettes, immobiles derrière les glaces, les deux filles, Lucie et Andrée, en toilettes claires, qui attendaient. Et, comme ils s'approchaient de la porte, ils virent en sortir Valentine, dans son éternel coup de vent, l'air très pressé. Mais, lorsqu'elle les aperçut, elle prit un air de pitié profonde, elle dit le mot de la situation :

— Hein? quel affreux malheur, un fils unique!

Puis, elle eut un flot de paroles.

— Vous accourez, comme moi, c'est bien naturel... Imaginez-vous que j'ai su la catastrophe par hasard, il n'y a pas une heure; et, voyez ma chance, mes filles étaient habillées, je m'habillais moi-même pour les mener à une messe de mariage, une cousine de notre ami Santerre qui épouse un diplomate. Ajoutez que toute mon après-midi est prise. Alors, bien que la messe fût pour onze heures et quart, je n'ai pas hésité, je me suis fait conduire ici, avant de me rendre à l'église; et, naturellement, je suis montée seule, mes filles m'attendent, là, dans la voiture. Nous serons un peu en retard, à ce mariage... Vous allez les voir, ces pauvres parents, dans leur maison vide, près du corps qu'ils ont très bien arrangé, sur le lit. Ça fend le cœur.

Mathieu la regardait, surpris de constater qu'elle ne vieillissait plus, comme séchée à la flamme de sa vie folle. Il savait la désorganisation dernière du ménage, par ses continuels rapports d'affaires. Ouvertement, désormais, Séguin vivait chez Nora, l'ancienne institutrice, qui avait préféré se faire meubler un petit hôtel, lorsque la bonne vie à quatre s'était gâtée, avenue d'Antin. C'était même chez sa maîtresse qu'il avait pris rendez-vous, pour signer la vente définitive et totale du domaine de Chan-

tebled. Et, depuis que Gaston était entré à Saint-Cyr, Valentine n'avait donc plus avec elle que ses deux filles, dans la vaste et luxueuse demeure, dont le vent de ruine achevait la destruction lente.

— J'ai envie, reprit-elle, que Gaston demande la permission d'assister au convoi, car je ne suis pas sûre que son père soit à Paris en ce moment... C'est comme notre ami Santerre, il part demain pour un petit voyage. Ah! il n'y a pas que les morts qui s'en vont, c'est effrayant le nombre des vivants qui s'éloignent, disparaissent... N'est-ce pas? chère madame, la vie est bien triste!

Un petit frisson avait passé sur sa face, la menace de la rupture prochaine qu'elle sentait venir depuis plusieurs mois, dans les habiles préparations dont Santerre l'entourait, quelque projet sourd longtemps mûri, une dernière incarnation du romancier, qu'elle ne devinait pas encore. Elle eut un geste pâmé de dévote.

— Nous sommes dans la main de Dieu.

Marianne, qui souriait aux deux jeunes filles, toujours muettes, immobiles dans le coupé fermé, changea la conversation.

— Comme elles ont grandi, embelli! votre Andrée est adorable... Quel âge a donc votre Lucie? La voilà bientôt bonne à marier.

— Ah! bien, s'écria Valentine, qu'elle ne vous entende pas, vous la feriez fondre en larmes! Elle a dix-sept ans; mais, pour la raison, elle n'en a pas douze. Croyez-vous que, ce matin, elle sanglotait, refusait d'aller à cette messe de mariage, en disant que ça la rendait malade? Elle parle toujours du couvent, il va falloir prendre une décision... Andrée, avec ses treize ans, est déjà beaucoup plus femme. Mais c'est une petite bête, elle est comme un mouton. J'en suis malade parfois, tant sa douceur me porte sur les nerfs.

Et elle finissait par monter en voiture, elle serrait la main de Marianne, lorsqu'elle la vit enceinte.

— Vrai! je perds la tête. Moi qui ne vous demande pas des nouvelles de votre santé!... Vous êtes à votre huitième mois, n'est-ce pas? Et ça fera votre onzième enfant. C'est terrible, terrible! Enfin, puisque ça vous

réussit... Ah! ces pauvres gens que vous allez voir, là-haut! En voilà dont la maison va rester vide!

Quand le coupé fut parti, Mathieu et Marianne songèrent qu'ils devraient, avant de monter, passer par le pavillon, où leurs enfants leur donneraient peut-être quelque renseignement utile. Mais ni Blaise ni Charlotte ne s'y trouvaient. Ils n'y rencontrèrent que la bonne, qui gardait la fillette, Berthe. Cette bonne n'avait pas même, depuis la veille, revu monsieur, resté là-haut, près du corps. Quant à madame, elle y était aussi montée, dès le matin, et elle avait même donné l'ordre qu'on lui amenât Berthe, vers midi, à l'heure de la tétée, pour qu'elle n'eût pas la peine de redescendre, tant elle désirait ne pas perdre une minute. Et, comme Marianne, surprise, la questionnait :

— Madame a pris sa boîte, expliqua la bonne. Je crois qu'elle fait le portrait de ce pauvre jeune homme qui est mort.

En traversant la cour de l'usine, Mathieu et Marianne eurent le cœur serré par le grand silence de tombe qui régnait là, dans cette vaste ville du travail, si retentissante d'ordinaire. La mort avait brusquement passé, et toute cette vie ardente s'était arrêtée d'un coup, les machines refroidies et muettes, les ateliers silencieux et déserts. Plus un bruit, plus une âme, plus un souffle de cette vapeur qui était comme l'haleine même de la maison. La maître mort, elle était morte. Et leur navrement grandit, lorsqu'ils passèrent de l'usine à l'hôtel, au travers de cette absolue solitude, la galerie ensommeillée, l'escalier frissonnant du lourd silence, toutes les portes ouvertes, en haut, comme en une demeure inhabitée, abandonnée depuis longtemps. Dans l'antichambre, ils ne rencontrèrent pas de domestique. Le salon lui-même leur parut vide, à demi obscur, les stores de mousseline brodée baissés complètement, les fauteuils rangés en cercle, ainsi qu'aux jours de réception, lorsqu'on attendait beaucoup de monde. Puis, enfin, ils se trouvèrent en face d'une ombre, d'une figure indécise, qui, debout au milieu de la pièce, marchait à petits pas. C'était Morange, nu-tête, en redingote, accouru dès la terrible nouvelle, venu là ponctuellement, du même air correct qu'il serait

venu à son bureau. Il paraissait être chez lui, il recevait, effaré, hébété par cette perte d'un enfant, dont la brusque disparition devait lui faire revivre la mort abominable de sa fille. Sa plaie s'était rouverte, il était livide, avec sa grande barbe grise, dans un tel désarroi, qu'il piétinait sans fin, s'oubliant là, faisant sienne toute la douleur épandue.

Quand il eut reconnu les visiteurs, lui aussi eut le mot qui sortait de toutes les lèvres :

— Quel affreux malheur, un fils unique!

Il leur avait serré la main, il chuchotait, il expliqua que Mme Beauchêne, brisée, venait de se retirer un moment, tandis que Beauchêne et Blaise s'occupaient, en bas, des détails à régler. Et, reprenant sa marche lente de maniaque, il leur montra du geste la chambre voisine, dont la porte était ouverte à deux battants.

— Il est là, sur le lit où il est mort. On a mis des fleurs, c'est très bien... Vous pouvez entrer.

C'était en effet, la chambre de Maurice. On avait fermé les grands rideaux, de façon à faire la nuit complète. Des cierges brûlaient près du lit, éclairant d'une clarté douce le visage du mort, très calme, très blanc, les yeux clos, comme s'il dormait. Il n'était point changé, amaigri seulement, épuré dans le coup de foudre qui l'avait emporté. Les deux mains jointes tenaient un crucifix. Des fleurs, des roses, semées sur le drap, lui faisaient une couche de printemps. L'odeur, mêlée à celle de la cire chaude, en était un peu suffocante, au milieu du grand silence qui tombait de toute cette tragique immobilité. Et, dans les demi-ténèbres, où seul le lit se voyait, pas un souffle n'agitait la haute flamme droite des cierges.

Lorsque Mathieu et Marianne furent entrés, ils aperçurent près de la porte, derrière un paravent, leur belle-fille Charlotte, qui, assise, éclairée par une petite lampe, un carton sur les genoux, prenait un dessin de la tête du mort, parmi les roses. Elle avait cédé au désir éperdu de la mère, malgré l'angoisse d'une telle œuvre pour son cœur de vingt ans. Depuis trois heures, elle était là, s'appliquant, voulant bien faire, très pâle, d'une beauté de jeunesse extraordinaire, avec son visage en fleur, ses yeux bleus élargis, dans l'or fin de ses cheveux. Quand

Mathieu et Marianne s'approchèrent, elle ne voulut pas leur parler, elle n'eut qu'un léger signe de tête. Mais un peu de sang était remonté à ses joues, ses yeux sourirent; et, lorsqu'ils retournèrent sans bruit dans le salon, après être demeurés là un instant, en une contemplation douloureuse, elle continua son travail, seule en face du mort, parmi les roses et parmi les cierges.

Dans le salon, Morange allait et venait toujours, de son air d'ombre égarée. Mathieu resta debout, pendant que Marianne, à qui son état ne permettait pas les longues fatigues, s'asseyait près de la porte. Il n'y eut plus une parole échangée, l'attente lourde continua, sous le silence étouffant de ces pièces closes, envahies d'ombre. Au bout d'une dizaine de minutes, une nouvelle visite se présenta, une dame et un monsieur, qu'ils ne purent reconnaître d'abord. Morange s'était incliné, avait reçu, dans son hébétement. Puis, comme la dame ne quittait pas la main du monsieur, l'amenait ainsi qu'un aveugle, parmi les meubles, afin qu'il ne se cognât pas, Marianne et Mathieu reconnurent les Angelin. Depuis le dernier hiver, ceux-ci avaient vendu leur maison de Janville, pour s'installer à Paris, frappés d'un dernier malheur, la perte presque complète de leur petite fortune, emportée dans le désastre d'une grande maison de banque. La femme, cherchant une occupation, venait d'être nommée, à l'Assistance publique, dame déléguée, une de ces inspectrices qui surveillent les mères secourues, visitent les enfants, rédigent des rapports; et, comme elle le disait, avec une tristesse souriante, c'était encore une consolation, ce petit monde à gouverner, pour elle que sa stérilité, maintenant certaine, désespérait. Quant au mari, la vue de plus en plus malade, il avait dû cesser tout travail de peinture, il ne vivait plus que dans la désolation morose de sa vie gâtée, tombée au néant.

A petits pas, comme si elle avait conduit un enfant, Mme Angelin l'amena près de Marianne, l'assit elle-même dans un fauteuil voisin. Il avait gardé sa mine haute de mousquetaire, mais ravagée d'inquiétude, déjà blanchie à quarante-quatre ans. Et quel souvenir, cette dame triste amenant cet infirme, pour ceux qui se rappelaient le jeune ménage de tendresse et de beauté,

dans la joie insouciante de son libre amour, courant les sentiers discrets de Janville!

Dès qu'elle tint, dans ses mains tremblantes, les mains de Marianne, Mme Angelin, elle aussi, ne trouva que le mot désespéré, bégayé tout bas :

— Ah! l'affreux malheur, un fils unique!

Ses yeux s'emplirent de larmes, elle ne voulut pas s'asseoir, sans être allée un instant dans la chambre, devant le corps. Quand elle en revint, elle étouffait des sanglots sous son mouchoir, elle s'affaissa sur un fauteuil, entre Marianne et son mari, qui demeurait immobile avec ses pauvres yeux fixes. Et le silence recommença dans la maison morte, où ne montait plus le branle de l'usine, éteinte, déserte et glacée.

Enfin, Beauchêne parut, suivi de Blaise. Il semblait vieilli de dix ans, sous le coup de massue qu'il venait de recevoir. C'était, brusquement, comme si le ciel lui fût tombé sur la tête. Jamais, dans son égoïsme vainqueur, dans son orgueil d'homme fort, au milieu de ses plaisirs, il n'avait pensé qu'un pareil écroulement fût possible. Jamais il n'avait voulu voir Maurice malade, une telle idée était une sorte d'attentat à sa propre santé, à sa certitude de n'avoir pu faire qu'un garçon solide, défiant toute catastrophe. Il se croyait au-dessus de la foudre, le malheur n'oserait pas. Et, dans le premier écrasement, il s'était trouvé d'une faiblesse de femme, la chair lasse, amolli déjà par sa vie d'inconduite, par la désorganisation lente de ses facultés. Il avait sangloté comme un enfant, devant son fils mort, toutes ses vanités brisées, tous ses calculs anéantis. La foudre avait passé, il n'y avait plus rien. D'une minute à l'autre, sa vie était balayée, le monde devenait noir et vide. Et il en restait blême, atterré, son gros visage boursouflé de chagrin, ses paupières lourdes meurtries de larmes.

Quand il aperçut les Froment, il fut repris d'une défaillance, il vint à eux, chancelant, les bras ouverts, suffoqué par de nouveaux sanglots.

— Ah! mes pauvres amis, quel coup terrible! Et je n'étais pas là! Lorsque je suis rentré, il avait perdu connaissance, il ne m'a pas même reconnu... Est-ce possible? un garçon si bien portant! Je crois que je

rêve, qu'il va se lever et descendre avec moi dans les ateliers.

Ils l'embrassèrent, il leur faisait pitié, foudroyé ainsi, revenu de quelque noce, ivre peut-être encore, pour tomber au milieu de ce deuil affreux, frappé d'une stupeur où se mêlait la fatigue des vins bus, des caresses prolongées. Sa barbe, trempée de larmes, empoisonnait le cigare et le musc.

Puis, il serra dans ses bras les Angelin eux-mêmes, qu'il connaissait à peine.

— Ah! mes pauvres amis, quel coup terrible, quel coup terrible!

Blaise vint, lui aussi, embrasser ses parents. Malgré l'horrible nuit passée, malgré son chagrin, il avait ses beaux yeux clairs, son frais visage de jeunesse. Des larmes, pourtant, roulaient encore sur ses joues, car il s'était pris pour Maurice d'une bonne amitié, dans leur commun travail de chaque jour.

Le silence recommença. Morange, comme s'il était seul, sans paraître avoir conscience de ce qui se passait autour de lui, continuait à marcher doucement, d'un pas de somnambule. Beauchêne, égaré, disparut, puis reparut, avec de petits registres. Il tourna un instant encore, finit par s'asseoir devant un bureau, qu'on avait sorti de la chambre de Maurice. Et, obsédé, si peu habitué au chagrin, qu'il avait l'instinctif besoin de s'étourdir, il se mit à fouiller les petits registres, des livres d'adresse, pour dresser la liste des invitations. Mais ses yeux se brouillaient, il appela d'un geste Blaise, qui, après être allé jeter un regard sur le dessin de sa femme, rentrait dans le salon. Le jeune homme vint se tenir debout près du bureau, dictant des noms à voix basse; et il y eut dès lors, au milieu du grand silence, ce léger murmure, d'une régularité monotone.

Les minutes, lentement, s'écoulaient. Les visiteurs attendaient toujours Constance. Dans la chambre mortuaire, une petite porte de communication s'ouvrit avec lenteur, et Constance entra, sans bruit, sans que personne eût conscience qu'elle fut là. C'était un spectre qui sortait de l'ombre, dans la pâle lumière des cierges. Elle n'avait pas encore pleuré, la face livide, contractée,

durcie par une rage froide. Comme soulevée d'une furieuse révolte, sa petite taille, loin de plier, semblait avoir grandi, sous l'injustice du destin. Pourtant, son deuil, à elle, était sans surprise : elle avait tout de suite senti qu'elle s'y attendait, bien qu'une minute avant la mort, elle se fût entêtée à ne pas y croire. Cela était resté latent depuis des mois, au fond même de ses entrailles, dans un mystère qui éclatait brusquement en une effroyable évidence. Soudain, elle venait d'entendre, de comprendre les chuchotements de l'inconnu, ces petits froids qui glaçaient sa chair, ces regrets vagues et terrifiés de n'avoir pas un autre enfant. Et la menace se réalisait, l'irréparable destin voulait que ce fils unique, ce salut de la maison en péril, ce prince de demain dont son orgueil partagerait l'empire, fût emporté comme une feuille sèche. C'était l'effondrement, elle tombait au gouffre. Et sa pire douleur était la sécheresse où elle restait, cette fureur qui brûlait en elle les larmes, tandis que la bonne mère qu'elle avait toujours été, souffrait l'atroce torture d'une maternité exaspérée, empoisonnée par la perte de son enfant.

Elle s'approcha de Charlotte, s'arrêta derrière elle, regardant le mince profil de son fils mort, parmi les fleurs. Et elle ne pleura toujours pas. Lentement, elle contemplait le lit, s'emplissait les yeux du douloureux spectacle, puis les reportait sur le papier, comme pour voir ce qu'elle aurait encore de cet enfant adoré, ces quelques traits de crayon, lorsque la terre, le lendemain, le lui aurait pris à jamais. Charlotte, l'ayant sentie derrière son dos, eut un tressaillement, en levant la tête. Elle avait eu peur, elle ne lui parla pas. Toutes deux, seulement, échangèrent un regard. Et quel serrement de cœur, pour la mère, au milieu de cet appareil de mort, en face de son néant, que ce visage de tendresse, de santé, de beauté, qui se levait ainsi, comme un jeune astre rayonnant d'avenir, parmi l'or fin de sa chevelure.

Mais, à ce moment, Constance eut une autre douleur, des paroles basses, chuchotées dans le salon, à la porte même de la chambre, et qui lui parvenaient distinctement. Elle ne bougea pas, resta debout derrière Charlotte, qui s'était remise au travail. L'oreille tendue, elle

écoutait, sans se montrer encore, bien qu'elle eût aperçu déjà Marianne et Mme Angelin, assises contre la porte, presque dans les plis de la tenture.

— Ah! disait Mme Angelin, la pauvre mère avait comme un pressentiment. Je l'ai vue très inquiète, quand je lui ai confié ma triste histoire... Moi, c'est fini. Et la mort a passé, voilà que c'est aussi fini pour elle.

Il y eut un silence. Puis, une relation dut se faire, elle reprit doucement, dans son besoin de parler :

— Vous, c'est pour le mois prochain, n'est-ce pas?.. Le onzième, et sans vos deux fausses couches, cela vous en ferait treize... Onze enfants, ce n'est pas un compte, vous irez bien au douzième.

Elle oubliait le deuil voisin un pâle sourire était monté à ses lèvres, comme si sa jalousie sourde se trouvait désarmée par une telle fécondité.

Mais, vivement, Marianne protestait.

— Oh! cette fois, non! je crois bien que le douzième restera en route. Songez donc que j'ai quarante et un ans. Il est temps que je m'arrête, mon rôle est rempli. C'est désormais à mes garçons et à mes filles, de faire des enfants.

Et Constance frémit, soulevée par un accès de cette rage qui brûlait ses larmes. D'un regard oblique, elle pouvait la voir, cette mère de dix enfants vivants, enceinte du onzième, avec sa taille toute gonflée de vie prochaine, qu'elle apportait dans cette maison de mort. Elle la retrouvait toujours jeune, toujours fraîche, débordante de joie, de santé, d'espoir infini. Et, dans l'arrachement suprême, quand elle-même perdait son unique enfant, l'autre était encore là, près de la couche funèbre, telle que la bonne déesse des moissons sans fin, au ventre ruisselant d'une éternelle fertilité.

— Puis, dit encore Marianne, en souriant à son tour, vous oubliez que je suis déjà grand'mère... Tenez! voyez moi ça! Voilà qui met à la retraite!

D'un geste, elle montrait à Mme Angelin la bonne de sa fille Charlotte, qui, exécutant l'ordre reçu, apportait sur son bras la petite Berthe, à l'heure de la tétée, pour que madame ne prît pas la peine de descendre. Cette fille, hésitant, n'osant entrer dans tout ce deuil, était

restée à la porte du salon. Mais l'enfant, joyeuse, amusée, agita ses menottes grasses, eut un léger rire. Et Charlotte, qui l'entendit, se hâta de se lever, de traverser le salon légèrement, pour l'emmener dans la salle voisine, où elle put lui donner le sein.

— Est-elle mignonne! murmura Mme Angelin. C'est un bouquet, ces petits êtres. Ça met de la fraicheur et de la clarté, partout où ça entre.

Constance venait d'en avoir comme un éblouissement. Tout d'un coup, dans les demi-ténèbres étoilés par les flammes des cierges, dans l'air mort, que l'odeur des roses coupées alourdissait, l'enfant rieuse avait mis une entrée de printemps, l'air frais et clair d'une longue promesse de vie. Et cela, c'était la victoire accrue des mères fécondes, c'était l'enfant de l'enfant, Marianne féconde encore dans la fécondité de son fils. Grand-mère déjà, elle en avait souri. Une beauté, une majesté de plus lui étaient venues, le fleuve coulé de ses flancs allait s'élargir sans fin. Et le coup de hache retentissait plus affreusement au cœur de Constance, l'arbre coupé à sa racine, l'unique rejeton tranché, plus rien à naître d'elle.

Un instant encore, elle resta seule dans ce néant, dans cette chambre où gisaient les restes de son fils. Puis, elle se décida, elle passa dans le salon, de son air de spectre glacé. Tous se levèrent, l'embrassèrent, frémirent au contact de ses froides joues, que le sang ne chauffait plus. Une pitié profonde étreignait les âmes, tant elle était effrayante, avec son calme. On cherchait de bonnes paroles, mais elle les arrêtait d'un petit geste sec.

— C'est fini, disait-elle, que voulez-vous? c'est fini, bien fini.

Mme Angelin sanglotait, Angelin lui-même essuyait ses pauvres yeux fixes et troubles. Marianne et Mathieu lui avaient gardé les mains dans les leurs, en pleurant. Elle, rigide, ne pouvait toujours pas pleurer, refusait les consolations, répétant d'une voix monotone :

— C'est fini, rien ne me le rendra, n'est-ce pas? Alors, il n'y a plus rien, c'est fini, bien fini.

Il fallait être brave pourtant, tout un flot de visites allait venir. Mais il lui restait à recevoir un dervier coup au cœur. Beauchêne, que les larmes avaient repris, depuis

qu'elle était entrée, ne voyait plus clair à écrire. Sa main tremblait, il dut quitter le bureau, se jeter dans un fauteuil, en disant à Blaise :

— Tiens! mets-toi là, continue.

Et Constance vit Blaise qui s'installait au bureau de son fils, qui prenait la place de son fils, trempant sa plume dans l'encrier, écrivant, comme elle avait vu si souvent Maurice écrire, du même geste. Ce Blaise, cet aîné des Froment! Le pauvre mort n'était pas encore enseveli, et déjà un Froment le remplaçait, de même que les plantes vivaces, pullulantes, envahissent les champs déserts du voisinage. Elle sentit plus menaçant, tout ce flot de vie qui roulait autour d'elle, pour l'universelle conquête : les grand'mères enceintes encore, les belles-filles allaitant déjà, les fils s'emparant des royautés vacantes. Et elle restait seule, elle n'avait là que son indigne mari, effondré, achevé, tandis que le maniaque Morange, piétinant sans fin, était comme le fantôme de sa détresse, un pauvre homme dont la fille unique, en sa mort affreuse, avait emporté toute l'âme, la force et la raison. Pas un bruit ne montait de l'usine vide et refroidie, l'usine était morte.

Le surlendemain, au convoi, la cérémonie fut imposante. Les cinq cents ouvriers de l'usine suivirent, des notabilités de toutes les classes firent un cortège immense. On remarqua beaucoup qu'un vieil ouvrier, le père Moineaud, le doyen de l'usine, tenait un des cordons du poêle; et cela fut trouvé touchant, bien que le brave homme traînât un peu la jambe, ahuri dans sa redingote, hébété par ses trente ans de travail. Au cimetière, près du tombeau, Mathieu fut surpris d'être abordé par une dame âgée, qui descendait d'une voiture de deuil,

— Je vois, mon ami, que vous ne me reconnaissez pas.

Il eut un geste d'excuse. C'était Sérafine, toujours haute et mince, mais si décharnée, si flétrie, qu'elle avait cent ans, telles les vieilles reines déchues des contes. Cécile, la triste opérée, avait eu beau le prévenir, jamais il n'aurait cru à une si rapide destruction de cette insolente beauté rousse, qui défiait l'âge. Quel vent d'effroyable déchéance avait donc passé?

— Ah! mon ami, dit-elle encore, je suis plus morte

que le pauvre mort qu'on va descendre, là... Venez donc causer un jour. Vous êtes le seul homme, le seul confident à qui je puisse tout dire.

On descendait le corps, les cordes criaient, il y eut un petit choc sourd, le dernier. Beauchêne, que soutenait un parent, regardait, d'un regard éteint. Constance, qui avait eu l'atroce courage de venir, maintenant épuisée de larmes, défaillit. On l'emporta, on la ramena dans la maison vide, à jamais vide, pareille à un de ces champs foudroyés qui restent nus, frappés de stérilité. La terre avait tout repris.

A Chantebled, Mathieu et Marianne fondaient, créaient, enfantaient. Et, pendant les deux années qui se passèrent, ils furent de nouveau victorieux dans l'éternel combat de la vie contre la mort, par cet accroissement continu de famille et de terre fertile, qui était comme leur existence même, leur joie et leur force. Le désir passait en coups de flamme, le divin désir les fécondait, grâce à leur puissance d'aimer, d'être bons, d'être sains; et leur énergie faisait le reste, la volonté de l'action, la tranquille bravoure au travail nécessaire, fabricateur et régulateur du monde. Mais, durant ces deux années, ce ne fut pas sans une lutte constante que la victoire leur resta. Aujourd'hui, elle était complète. Séguin avait, lambeau à lambeau, cédé le domaine entier, dont Mathieu était roi, par sa conquête prudente, élargissant son empire, à mesure qu'il se sentait devenir fort, dans son combat pour les subsistances. La fortune que l'oisif avait dédaignée, gaspillée, passait aux mains du travailleur, du créateur. C'étaient les cinq cents hectares qui se déroulaient d'un bout à l'autre de l'horizon; c'étaient les bois coupés à présent de larges prairies, où paissaient de nombreux troupeaux; c'étaient les marais desséchés, changés en une grasse terre, débordante de moissons; c'étaient les landes que les sources captées, distribuées au loin, arrosaient, trempaient chaque année d'une fertilité plus grande. Seule, la lande inculte des Lepailleur restait là, comme pour attester le prodige, l'effort humain qui avait engrossé ce désert de sable et de boue, dont les récoltes désormais nourrissaient un petit peuple heureux. Il ne mangeait la part de personne, il avait taillé, dé-

friché sa part, augmentant la richesse commune, subjuguant un peu plus du vaste monde, si pauvrement peuplé encore, si mal utilisé pour le bonheur. Au milieu du domaine, la ferme avait poussé, grandi, ainsi qu'une ville prospère, avec sa population, son personnel, ses bêtes, tout un foyer de vie ardente, triomphante. Et quelle souveraine puissance, cette fécondité heureuse qui ne s'était pas lassée d'engendrer, ces créatures et ces choses pullulantes depuis douze ans, cette ville envahissante qui n'était que l'expansion d'une famille, ces arbres, ces plantes, ces blés, ces fruits, dont le flot nourricier montait sans cesse, sous l'éclatant soleil! Toutes les douleurs et toutes les larmes étaient oubliées, dans cette joie de la création, l'œuvre faite, l'avenir conquis, ouvrant l'infini de l'action.

Puis, pendant que Mathieu teminait sa conquête, Marianne, au cours de ces deux années, eut le bonheur de voir naître une fille de son fils Blaise, lorsqu'elle-même était enceinte, près d'enfanter encore. C'était l'arbre puissant dont les branches commençaient à se bifurquer, pour se multiplier ensuite sans fin, tel qu'un grand chêne royal couvrant au loin le sol. Les enfants de ses enfants les enfants de ses petits-enfants, toute la descendance, de plus en plus élargie, à travers les générations, se mettait en marche. Et, de quelle main soigneuse et tendre, elle rassemblait encore, autour d'elle, les onze de la nichée première, depuis les deux aînés, les jumeaux Blaise et Denis, qui avaient vingt et un ans déjà, jusqu'au dernier venu, une frêle créature à peine existante, dont les lèvres goulues la buvaient jusqu'au sang! Dans sa nichée, il y en avait de tout âge, un grand qui était père lui-même, d'autres qui allaient aux écoles, d'autres qu'il fallait culotter le matin; il y avait des garçons, Ambroise Gervais, Grégoire, Nicolas; il y avait des filles, Rose, bientôt bonne à marier, Claire, Louise, Madeleine, Marguerite, celle-ci qui marchait à peine. Et il fallait les voir lâchés au travers du domaine, comme une bande de petits chevaux, se suivant d'un galop inégal, selon la taille, filant aux quatre points de l'horizon! Elle savait bien qu'elle ne les retiendrait pas toujours dans ses jupes, heureuse si la ferme en gardait deux ou trois, résignée

à laisser les cadets, ceux qui n'y trouveraient pas leur place, s'en aller à la conquête des pays voisins. C'était l'expansion fatale, la terre réservée, acquise à la race la plus nombreuse, Blaise installé dans l'usine depuis deux ans bientôt, ses frères partis déjà pour d'autres envahissements. Puisqu'ils étaient le nombre, ils seraient la force, le monde leur appartiendrait. Eux aussi, le père et la mère, à chaque enfant nouveau, s'étaient sentis plus forts. Chaque enfant les avait rapprochés, unis davantage. S'ils avaient vaincu toujours, malgré de terribles soucis, c'était à leur amour, à leur travail, au continuel enfantement de leur cœur et de leur volonté, qu'ils devaient cette continuelle victoire. La fécondité est la grande victorieuse, elle fait les héros pacifiques, qui soumettent la terre, en la peuplant. Et, cette fois surtout, après ces deux années, lorsque Marianne accoucha d'un garçon, Nicolas, le onzième, Mathieu l'embrassa passionnément, triomphant par-dessus tous les chagrins et toutes les douleurs. Encore un enfant, encore de la richesse et de la puissance, une force nouvelle lancée au travers du monde un autre champ ensemencé pour demain.

Et c'était toujours la grande œuvre, la bonne œuvre, l'œuvre de fécondité qui s'élargissait par la terre et par la femme, victorieuses de la destruction, créant des subsistances à chaque enfant nouveau, aimant, voulant, luttant, travaillant dans la souffrance, allant sans cesse à plus de vie, à plus d'espoir.

Livre Cinquième

I

La vie, lentement, reprit à l'usine, dans le grand deuil. Sous le coup terrible qui l'écrasait, Beauchêne ne sortit plus, resta les premières semaines au foyer, comme anéanti, sans désir. Il paraissait corrigé, ne mentant plus ne prétextant plus de continuels voyages d'affaires pour assouvir au dehors les brusques fringales de femmes, dont l'âge exaspérait chez lui le besoin. Et il s'était remis au travail, il s'occupait de sa maison, descendait de nouveau chaque matin dans les ateliers, aidé de Blaise, un lieutenant dévoué, actif, sur lequel il se déchargeait chaque jour davantage des besognes trop lourdes. Mais, surtout, ce qui frappait les intimes, c'était le rapprochement, du ménage. Constance aux petits soins pour son mari, Beauchêne ne quittant plus sa femme, tous les deux très d'accord, vivant à l'écart dans leur hôtel fermé, comme drapé de noir, où n'étaient reçus que les parents.

Chez Constance, au lendemain de l'horrible douleur, de cette perte soudaine de Maurice qui la laissait amputée et saignante, il y avait eu la sensation affreuse d'une infirme dont un membre a été tranché. Elle n'était plus

entière, elle éprouvait une honte à se sentir défigurée, amoindrie. Et, dans son regret, où sanglotait sa tendresse déçue, il entrait aussi une révolte exaspérée d'orgueil, tellement elle souffrait de sa diminution, depuis qu'elle n'était plus mère, qu'elle n'avait plus là, près d'elle, le dauphin pour prendre l'empire. Elle qui s'était obstinée à ce fils unique, dans le désir qu'il fût le seul maître de la fortune, le roi tout-puissant de demain! L'imbécile mort le lui avait volé, et la maison lui semblait moins à elle, l'usine lui échappait, maintenant surtout que ce Blaise s'y trouvait installé, avec sa femme, son enfant, toute cette fécondité pullulante des Froment envahisseurs. Elle ne se pardonnait pas de les y avoir accueillis, logés, elle ne brûlait plus que de la passion de se défendre, de ressusciter son fils, d'avoir un fils encore, afin de reconquérir son bien, sa place, sa royauté. Sans doute, elle avait adoré Maurice, elle n'avait même jamais aimé que lui, d'une froideur d'épouse simplement résignée aux caresses conjugales. Mais son amour maternel, jusque-là sans éclat, muet et profond, se rallumait à présent d'une brusque flambée de fièvre, où s'embrasait tout son être. Cette maternité violente, exigente, qu'elle avait comme pervertie en la mettant sur un seul, elle en sentait désormais le continuel tourment. Elle était la mère dupée, volée, la mère à qui l'on a pris son enfant, qui le veut, qui en veut un autre, dont rien n'apaisera plus l'ardente soif d'aimer, si elle n'est pas mère encore. Pour son cœur, pour son orgueil, pour sa chair comme pour son ambition, un enfant, il lui fallait un enfant. Et c'était pourquoi, sans calcul, même d'instinct, elle s'était rapprochée de son mari.

Dans le deuil de la maison close, des vêtements noirs, il y eut un renouveau de lune de miel. Ils ne fraudaient plus, tous deux attendirent, pleins de confiance d'abord. Constance avait à peine quarante et un ans. Beauchêne, de six ans plus âgé, affectait la certitude d'un gaillard solide, capable encore de peupler un monde. On ne les voyait plus qu'ensemble. Ils se couchaient tôt. Pendant six mois, ils eurent une existence réglée, étroite, dans laquelle on les sentait d'accord, mettant toute leur bonne volonté, toute leur puissance à réussir l'œuvre commune.

Mais l'enfant désiré, attendu, ne vint pas. Et six mois encore se passèrent, et dès lors il sembla que la bonne entente se rompait, que des inquiétudes, des reproches, des colères devaient commencer à troubler l'alcôve, car Beauchêne s'échappait de nouveau parfois, pour prendre l'air, disait-il, tandis que Constance, les yeux rouges, fièvreuse, restait seule au foyer.

Un jour que Mathieu était venu rendre visite à sa belle-fille Charlotte, et qu'il s'oubliait, dans le jardin, à jouer avec la petite Berthe, grimpée sur ses genoux, il fut surpris de voir descendre Constance, qui devait l'avoir aperçu des fenêtres de l'hôtel voisin. Elle finit par l'emmener sous un prétexte, elle le garda près d'un quart d'heure, sans se décider à parler. Puis, brusquement :

— Mon cher Mathieu, excusez-moi de vous entretenir d'une chose qui ne peut que nous être pénible... Il y a bientôt quinze ans déjà, mon mari a eu, je le sais, un enfant, d'une ouvrière de l'usine. Et je sais aussi que, dans cette circonstance, vous lui avez rendu le service d'être son intermédiaire, de vous occuper de cette fille et de son enfant, un garçon, n'est-ce pas?

Elle attendit une réponse. Mais Mathieu, stupéfait de la voir si bien renseignée, ne comprenant pas pourquoi, après tant d'années, elle s'adressait à lui, au sujet de cette histoire fâcheuse, n'eut qu'un geste, où se trahirent sa surprise et son inquétude.

— Oh! reprit-elle, je ne vous fais aucun reproche, je suis convaincue que votre rôle, là dedans, a été tout amical, même affectueux pour moi, dans la crainte de quelque scandale qui aurait pu m'atteindre. D'ailleurs, vous le pensez bien, je ne récrimine pas sur une trahison si ancienne. Mon désir est simplement d'être renseignée. Longtemps, je n'ai pas voulu approfondir les dénonciations qui m'ont mise au courant. Aujourd'hui, cette chose me revient, m'obsède, et il est bien naturel que je m'adresse à vous, car je n'ai jamais soufflé mot à mon mari, je croirais très mauvais pour notre tranquillité de lui arracher une confession, des détails, toute l'irréparable faute. Enfin, ce qui achève de me décider, c'est le souvenir de notre rencontre, le jour où j'ai accompagné

Mme Angelin chez la sage-femme de la rue Miromesnil, et où je vous ai aperçu, avec cette fille, qui avait de nouveau un enfant au bras... Vous l'avez donc revue, vous devez savoir ce qu'elle devient, si son premier enfant vit encore, et, dans ce cas, où il est, ce qu'il fait.

Il ne répondit toujours pas. La fièvre dont il la voyait peu à peu brûler le mettait en garde, lui faisait chercher le motif d'une si étrange démarche, de la part de cette femme si fière, si discrète d'habitude. Que se passait-il donc? Pourquoi s'efforçait-elle de l'amener à des confidences, dont il ne pouvait prévoir les résultats? Puis, comme elle le dévisageait, le fouillait de ses yeux aigus, il chercha de bonnes paroles évasives.

— Vous m'embarrassez beaucoup. Et, d'ailleurs, je ne sais rien qui puisse vous intéresser... Pour votre mari, pour vous plus encore, à quoi vous servirait de remuer ce passé lointain?.. Croyez-moi, oubliez ce qu'on a pu vous dire, vous qui avez tant de raison, tant de sagesse...

Elle l'interrompit, elle lui saisit les mains, les garda dans les siennes, d'une étreinte chaude et tremblante. Jamais elle n'avait eu ce geste, d'une passion qui s'oubliait, qui se livrait.

— Mais je vous répète que personne n'a rien à craindre de moi, ni mon mari, ni cette fille, ni l'enfant. Comprenez donc! je suis seulement tourmentée, je souffre de ne pas savoir, oui! il me semble que je serai plus tranquille, dès que je saurai. C'est pour moi que je vous interroge, pour mon repos... Ah! si je vous disais, si je vous disais!

Il commençait à deviner bien des choses, elle n'avait pas besoin de tout lui dire. Déjà, le rapprochement du ménage le renseignait, il s'était douté, au lendemain de la mort de Maurice, du désir ardent qu'ils avaient de le remplacer, des efforts qu'ils faisaient pour avoir un fils encore. Et, depuis un an que ce fils ne venait pas, il avait pu suivre leur déception, leur tristesse croissante, la colère enfin, les amertumes et les querelles, où leur impuissance les jetait. Puis, voilà qu'il assistait, chez l'épouse vieillie, à cette crise de jalousie singulière, cette hantise de l'enfant que son mari ne lui faisait pas maintenant, qu'il avait fait à cette fille autrefois. La femme ne comptait plus, elle avait su cette fille belle, fraîche,

de chair adorable, autant qu'elle-même était sèche, jaune, glacée avant l'âge; et elle n'avait pas un mot d'amoureuse blessée. C'était la mère seule qui souffrait en elle, c'était l'enfant qu'elle jalousait d'un cœur éperdu. Elle ne pouvait le chasser de son souvenir, il revenait sans cesse comme une moquerie, comme une insulte, chaque fois qu'elle constatait l'inutilité de son attente, la débâcle d'une espérance nouvelle. Et, chaque mois, la désillusion s'aggravait, elle rêvait plus passionnément de l'enfant de l'autre, elle le voulait, elle s'irritait à se demander où il était, ce qu'il était devenu, et s'il se portait bien, et s'il ressemblait à son père.

— Je vous assure, mon cher Mathieu, reprit-elle, que vous ferez une bonne œuvre en me répondant... Vit-il? dites-moi seulement s'il vit. Mais ne me mentez pas... S'il était mort, je crois qu'il me laisserait plus calme. Et grand Dieu! je ne lui souhaite pourtant pas de mal!

Alors, Mathieu, qu'elle finissait par toucher beaucoup, lui dit la vérité toute simple.

— Puisque vous insistez, au nom de votre repos, puisque ceci doit rester entre nous, sans que votre ménage ait à en souffrir, je ne vois pas de mal à vous confier ce que je sais; et, je le répète, ce que je sais est peu de chose... L'enfant a été mis, sous mes yeux, aux Enfants-Assistés. Depuis, la mère, n'en ayant jamais demandé, n'en a jamais eu de nouvelles. Je n'ai pas besoin d'ajouter que votre mari est également dans une ignorance profonde, car il a toujours refusé de s'occuper de cet enfant... Vit-il encore? où est-il? c'est donc ce que je ne puis vous dire. Il faudrait faire toute une enquête. Cependant, si vous voulez mon opinion, il y a de grandes probabilités pour qu'il soit mort, tant la mortalité est grande sur ces pauvres petits êtres.

Elle le regardait fixement.

— Vous me dites bien la vérité, vous ne me cachez rien?

Et, comme il protestait :

— Oui, oui, j'ai confiance en vous... Alors, il serait mort, c'est votre pensée? Ah! tous ces enfants qui meurent, quand il y a des femmes qui seraient si heureuses d'en sauver un, d'en avoir un à elles!... Enfin,

si ce n'est pas une certitude, c'est tout de même un renseignement. Merci.

Pendant les mois qui suivirent, Mathieu se retrouva plusieurs fois seul avec Constance; mais elle ne revint jamais sur ce sujet. Elle semblait ignorer de nouveau, vouloir oublier, par un effort d'énergie. Pourtant, il la sentait hantée toujours, et il n'était point difficile de deviner que les rapports du ménage se gâtaient davantage, à mesure que les époux perdaient l'espoir d'avoir un enfant, cet espoir qui, seul, les avait rapprochés. S'ils gardaient encore devant le monde leur attitude de bonne entente, des faits disaient la lente désunion, la rupture nouvelle, s'aggravant de semaine en semaine. Beauchêne avait repris presque complètement sa vie au dehors, en homme harassé, irrité des corvées conjugales, si peu douces, d'autant moins agréables, qu'elles restaient parfaitement inutiles. Constance luttait quand même, le retenait, d'une âpreté de guerrière qui se trahissait dans le regard de possession dont elle l'enveloppait, résolue à ne le rejeter que vide et mort. Etait-ce donc possible, en étaient-ils à l'impuissance des Angelin? tout ce qu'elle avait pressenti, redouté, allait-il se réaliser, faire choir son ménage au vide affreux où elle voyait sombrer le ménage de son amie? Cette idée d'impuissance l'exaspérait, la rendait honteuse, comme d'une tare, d'une déchéance. Elle ne l'acceptait pas pour elle. Son mari peut-être, car il s'était prodigué, usé partout. Et il y eut une heure furieuse où la querelle d'alcôve éclata, où ils s'accusèrent mutuellement de la stérilité qui les désolait, dans la colère enfin débordante de leurs vaines étreintes.

Beauchêne déclarait que ça se soignait. Mais qui consulter? Quand il nomma Boutan, Constance protesta, d'abord, car elle le redoutait, elle craignait de le voir triompher, avec ses théories, qu'elle avait si longtemps combattues. Puis, elle céda, d'une pruderie toujours en éveil, ne consentant encore à se laisser examiner que par l'accoucheur qui la connaissait.

Le matin où Boutan fut appelé, il trouva les époux dans le petit salon jaune, qu'il connaissait bien, pour y être venu tant de fois en visite, lors de l'enfance maladive

de Maurice. Tout de suite, les portes soigneusement fermées, Beauchêne voulut le prendre sur le ton de la plaisanterie, afin d'esquiver l'embarras des premières explications. Il amena Boutan devant sa femme, debout, très pâle, très grave.

— Docteur, voici une dame qui désire redevenir une jeune mariée... Elle veut un enfant, et il faut que vous lui disiez comment ça se fait.

Le bon docteur se prêta volontiers au jeu. Il avait sa grosse face de brave homme, son doux regard, sans qu'il parût triompher le moins du monde d'une catastrophe, prévue par lui depuis longtemps. Il se contenta de rire avec gaîté.

— Un enfant, c'est parfait! Mais vous savez aussi bien que moi comment on s'y prend.

— Ma foi, non, docteur! reprit Beauchêne, de son air gaillard. Du moins, nous l'avons oublié, car voici bientôt un an que nous faisons tout ce qu'il faut pour en avoir un, et le cher petit s'entête à ne pas venir.

Il eut le tort d'ajouter, sans attendre, dans le vaniteux besoin de sauver de la défaite sa responsabilité de bon mâle :

— Je crois bien qu'il y a quelque chose de détraqué chez la maman, et si nous avons recours à vous, c'est pour vous prier de voir et de raccommoder ça.

Blessée du tour qu'il donnait à la consultation, le sang brusquement au visage, Constance, muette, jusque-là intervint, d'un ton de colère.

— Pourquoi m'accuses-tu? En sais-tu quelque chose?... Docteur, selon moi, c'est le père que vous aurez raison d'examiner et de soigner.

— Voyons, chère amie, je n'ai pas voulu te faire de la peine.

— De la peine, ah! grand Dieu, qu'importe! Je pleure maintenant les journées entières... Mais je ne veux pas que tu commences par jeter sur moi toute la cause de notre chagrin. Et, puisque tu m'y pousses, je suis bien forcée de prévenir le docteur, pour qu'il sache au moins à quoi s'en tenir sur ton compte.

Vainement, Beauchêne tenta de la calmer. Elle s'affolait, perdait toute mesure.

— Le mari que tu as été, le mari que tu es encore, penses-tu donc que je le connaisse seulement d'aujourd'hui? Ah! pauvre homme, j'ai toujours été au courant de ton abominable existence!

Il voulut l'interrompre, lui prendre les mains, inquiet de la crise qu'il sentait venir.

— Tais-toi! c'est stupide, à quoi bon tout ça?

— Ne me touche pas, tu me fais horreur!... Est-ce parce que le docteur est là? Mais tu me l'as dit toi-même, un médecin est un confesseur, on lui avoue tout, on lui montre tout. D'ailleurs, t'imagines-tu qu'il ne sache pas, lui aussi, ton affreuse conduite? Tout le monde la sait... Quand je pense que, pendant plus de vingt années, tu as pu croire à mon aveuglement, à ma bêtise! Et cela, parce que je me taisais!

Elle s'était plantée devant lui, petite, noire, rageuse. C'était vrai, elle avait eu vingt ans la force héroïque de se taire. Non seulement elle n'avait jamais, devant le monde, laissé voir des soupçons, des colères, une attitude de femme délaissée, irritée; mais elle s'était même abstenue de tout reproche, de tout changement d'humeur, dans le secret de l'alcôve. L'orgueil, la dignité la tenaient ainsi debout, méprisante et muette. Puis, que lui importait le père indigne, qu'elle n'aimait pas, dont les caresses trop rudes avaient fini par la blesser, lui répugner! N'avait-elle pas son fils, le dieu, en qui elle s'était réfugiée, qui était devenu sa vie, sa joie, sa gloire? Elle serait morte sans daigner se plaindre; et, pour qu'elle rompît son long silence, il fallait que le destin eût passé, lui arrachant l'enfant qui faisait son héroïsme, la laissant vide, désemparée, en proie aux tempêtes. Alors, cette silencieuse éclatait, tout sortait, la débâcle roulait les trahisons de vingt années, son mépris, son dégoût, ce qu'elle avait caché et qui l'étouffait depuis si longtemps.

— Mais, pauvre homme, je me suis doutée que tu courais, tout de suite, pas trois mois après notre mariage. Oh! ce n'était pas grave, simplement de petites infidélités, celles que les femmes intelligentes tolèrent... Seulement, ça s'est gâté bientôt, tu t'es mis à me mentir avec impudence, toujours un mensonge t'a forcé de m'en

faire un autre. Et tu es tombé à la rue, aux dernières des filles, tu m'es revenu, la nuit, pendant que je dormais, ivre parfois, empoisonné de vice ignoble... Ne dis pas non, ne cherche pas un mensonge encore! Tu vois bien que je sais tout!

Et elle marchait sur lui, l'acculait, sans lui laisser placer une parole.

— Alors, cet enfant que tu ne peux plus me faire, tu es allé le faire au dehors, à toutes les filles qui ont bien voulu. La première venue, la passante du trottoir en avait un, si le cœur lui en disait. Tu jetais ça au vent, pour ton plaisir, et ça pouvait pousser, tant pis! Des enfants, mais tu dois en avoir partout! Où sont-il? où sont-ils donc?... Quoi! tu ris, tu n'as pas eu d'enfant? Eh bien! et celui de cette Norine, de cette ouvrière, que tu as été assez bas de ramasser ici, près de moi, dans ton usine? N'as-tu pas payé pour les couches, n'as-tu pas fait porter le petit aux Enfants-Assistés? Ne mens donc plus, puisque tu vois bien que je sais tout! Et où est-il encore, celui-là, où est-il, dis-moi?

Beauchêne ne plaisantait plus, blême, les lèvres tremblantes. Il avait d'abord imploré du regard l'aide de Boutan, qui s'était simplement assis, d'un air d'attente. A combien de scènes semblables, et de plus grossières, et de plus dangereuses, le docteur avait-il assisté, en confident naturel de ces drames secrets, que déterminent les fraudes! Aussi s'était-il donné pour règle de laisser parler la colère des gens, ayant acquis l'expérience que c'était la seule occasion de tirer d'eux des renseignements vrais, car ils mentaient toujours, dès qu'ils étaient de sang-froid.

— Ma chère amie, finit par répondre Beauchêne, en jouant la douleur, tu es vraiment sans pitié, veux-tu donc nous achever l'un et l'autre? Si j'ai commis des fautes, crois bien que je les pleure amèrement... Mais, enfin, il ne faudrait pas pourtant m'accabler, mettre tout notre malheur à ma charge. Tu me reproches d'avoir couru, n'est-ce donc pas que tu m'as laissé courir?... C'est un peu ta faute.

— Comment, ma faute!

— Certainement... Tu l'avoues toi-même, tu fermais

les yeux, tu tolérais mon égarement. Ne pouvais-tu donc me retenir? Qui te dit que des remontrances, des tendresses de ta part ne m'auraient pas corrigé?... Vois-tu, un homme qui ne trouve pas chez lui la femme aimable, dévouée, dont il a besoin pour vivre, surtout un homme caressant comme moi, a souvent quelque excuse, lorsqu'il se dérange... C'est ta faute.

— Ma faute! est-ce que je me suis jamais refusée?

— Oh! il y a une façon de se refuser en se donnant. Ça ne se discute pas, ça se sent, cette chose-là... Enfin, puisque tu me forces à être brutal, une femme est mal venue de reprocher des maîtresses à son mari, quand elle n'a pas su faire ce qu'il fallait pour le garder tout à elle. Je ne suis pas un ange. Tu devais te livrer, m'exiger, t'arranger pour que je n'aie pas en tête d'autre idée de plaisir.

Elle l'écoutait, indignée, hors d'elle.

— Mais c'est immonde, ce que tu me dis là! Alors, c'est parce que tu n'avais pas assez de plaisir avec ta femme, que tu es allé en demander à toutes les filles des rues? Et quel plaisir? est-ce que je sais, est-ce que je n'ai pas rempli mon devoir? Reproche-moi d'avoir été honnête, d'avoir été propre, de n'avoir pas été une de ces misérables qui ont fait de toi l'être dégradé, imbécile et impuissant que tu es devenu.

Il l'interrompit d'un geste violent, la face cravachée par ce reproche d'impuissance, sur le point de soulager la répulsion que lui avaient toujours causée sa maigreur, sa peau sèche, son teint de plomb. Une telle femme, " cet os ", si maladroite à l'amour, si froide, qu'elle ne s'était jamais réchauffée dans ses bras, sans un rire, sans un bonheur, avait-elle le droit de lui jeter tant de reproches au visage?

— Eh bien! bats-moi maintenant, s'écria-t-elle, ce sera le comble!... Et si ça ne se passait pas à ton idée, si tu désirais autre chose, pourquoi ne t'expliquais-tu pas? Nous ne voulions pas d'enfant, nous étions bien forcés de prendre les précautions nécessaires. C'est toi, d'ailleurs, qui me les avais apprises, je n'ai jamais fait que ce que tu m'as dit de faire... Tu ne vas pas prétendre que tu voulais un enfant?

— Non, et pourtant il y aurait encore beaucoup à dire là-dessus.

— Comment! tu voulais un enfant?

— Si je n'en voulais pas un, je n'étais pas, en tout cas, sans cesse en éveil, à surveiller les moindres caresses, à ne songer éperdûment qu'aux suites possibles d'un oubli. Dans ces conditions, il vaut mieux se tourner le dos... Voyons, ma chère amie, rappelle-toi, de grâce! Est-ce que, vingt fois, je ne me serais pas laissé aller, si tu ne m'avais pas retenu?

Cette dernière affirmation acheva de la rendre folle.

— Tu mens, tu mens encore!... Oh! je comprends, tu veux faire croire que c'est moi la coupable, la seule coupable, si nous n'avons pas aujourd'hui un autre fils, qui prendrait la place vide de notre pauvre Maurice. Oui! tu es assez lâche pour en jeter sur moi toute la responsabilité... Mon Dieu! notre pauvre Maurice! n'est-ce pas parce que nous le voulions riche, heureux, triomphant, que nous sommes dans un tel chagrin aujourd'hui? Si nous avons péché, c'est par excès de tendresse, par adoration. Et tu disais comme moi, et tu as toujours agi comme moi!

Il ne céda point, fort maintenant de ne pas mentir.

— Comme toi, non! je te répète que tu n'aurais eu qu'à ne pas faire le gendarme, et ça y était... Puis, je ne sais ce que tu manigançais, tu prenais des précautions de ton côté.

— Moi! moi!

— Parfaitement! Tu me l'as même laissé entendre un soir. Tu te méfiais et tu t'arrangeais, dans le cas d'une brusque folie de ma part... Enfin, je sais bien ce que les femmes sont capables de se fourrer, je ne suis pas né d'hier.

Elle s'était dressée, elle cherchait le coup de massue pour l'écraser. Mais un souvenir aigu lui revint, il disait vrai cette fois, elle se rappelait comment, sans le mettre dans le secret, elle avait jadis, par un luxe de prudence, barré la route aux grossesses possibles, sur le conseil d'une amie, dont le mari rêvait d'enfants nombreux, et qui n'en voulait point. Ce souvenir la bouleversa, la déchira d'un remords éperdu, dans la pensée que, ces

nuits-là, elle aurait eu un second enfant peut-être; et elle l'avait tué, elle en était punie à cette heure, seule au monde, le cœur arraché, avec sa maternité vide et saignante! Trop orgueilleuse pour consentir à un aveu, elle finit par trembler, par bégayer.

— Tu me rends folle... Vous voyez, docteur, que notre maison est un enfer à présent... Excusez-moi, je ne peux plus, je ne peux plus!

Et elle s'en alla, elle fit claquer les portes, on l'entendit s'enfermer dans sa chambre, à double tour.

Au bout d'un silence, Beauchêne, qui s'était mis à se promener de long en large, s'approcha de Boutan, pour lui dire, en haussant les épaules :

— Elles sont toutes pareilles, ça ne pouvait pas finir autrement... J'ai eu tort de rester là, j'aurais dû filer, ne pas assister à la consultation... Enfin, vous reviendrez, mon pauvre docteur. Vous la verrez seule, ça vaudra mieux.

Puis, de son air d'homme heureux de vivre, qu'il avait déjà retrouvé :

— Elle est convaincue que c'est moi, l'impuissant, et elle vous appelle surtout pour que vous lui donniez raison. Je n'ai pas de méchanceté, je vous demande même de dire comme elle, si cela doit la calmer et ramener un peu la paix dans le ménage... Mais, entre nous, et vous le savez mieux que moi, c'est elle qui est malade.

C'était, en effet, l'opinion de Boutan. Il connaissait bien le cas, il le rencontrait constamment dans sa clientèle. Pourtant, il questionna Beauchêne, bien qu'il n'eût guère besoin des confidences du mari fraudeur. Les fraudes restaient les grandes désorganisatrices, même lorsqu'elles prenaient une sorte de caractère normal, dans les prudes alcôves bourgeoises. Par leur fréquence, par les secousses dont elles ébranlaient l'organisme, elles déterminaient les pires ravages, elles amenaient des occlusions chroniques. Le docteur en soupçonnait une, surtout depuis qu'il avait soigné Constance pour une inflammation locale. Et la stérilité devait en être l'inguérissable résultat.

— Je ne veux plus m'en mêler, vous prendrez un nouveau rendez-vous avec elle, répéta Beauchêne, en le

reconduisant. Et guérissez-la, ça ne doit pas être impossible, car elle a raison de dire qu'elle est presque toute neuve, qu'elle n'a pas commis d'excès, elle. Vous le savez, d'ailleurs, je ne crois pas à votre théorie, qu'il faut faire toujours des enfants, pour en faire un, quand on le veut... Si l'on ne triche pas, la vie n'est plus possible.

— Que diriez-vous, répondit le docteur, d'un monsieur qui aurait un pommier dont il arracherait les fleurs, à chaque renouveau, et qui s'étonnerait, plus tard, de ne pas le voir produire des pommes?... Vous avez brutalisé l'arbre, il est infécond.

Lorsque, le surlendemain, Boutan eut examiné Constance, il se confirma dans son diagnostic, tout en ne pouvant le formuler qu'à titre d'hypothèse infiniment probable, car ces sources de la vie sont si obscures, qu'il est impossible d'y lire en pleine certitude. Il se montra très prudent, très sobre de paroles, ne voulant pas la jeter d'un coup au complet désespoir. Un instant, il eut même l'air d'accueillir ses récriminations sur son mari, que les désordres, les fatigues de sales amours avaient pu briser, user avant l'âge. En tout cas, elle était bien forcée de mettre son unique espérance de fécondité en cet homme, solide encore, malgré le gaspillage de son existence. Et il finit par lui faire admettre, chez elle, un dérangement d'organe, des troubles qu'il allait soigner, guérir sans doute. Ce serait évidemment très long, il faudrait avoir de la patience. Lui-même espéra d'abord s'être trompé, se trouver simplement devant un état congestif, dont il serait vainqueur par une médication opiniâtre. Un jour pourtant, comme il laissait échapper le mot grave d'occlusion, elle s'effara, il dut rattraper le terme. Et des mois s'écoulèrent, des soins qu'il lui donnait deux fois par semaine, tout un traitement religieusement suivi, dans une attente anxieuse qui, chaque mois, aboutissait à la même déception, à des crises grandissantes d'affreux découragement.

Un moment devait venir où Constance n'aurait plus confiance en ce docteur dont la science ne pouvait même pas la rendre mère. Elle le trouva trop doux, de médication trop prudente, de moyens trop corrects. Puis, elle

le sentait évasif, elle devinait qu'il l'endormait avec des promesses sans cesse reculées, convaincu au fond de l'inutilité de tous les efforts. Et elle résolut de tenter autre chose, elle se mit dans les mains de Mme Bourdieu, à la suite d'une visite, où celle-ci, après l'avoir examinée, se récria, s'engagea formellement à la guérison, en expliquant que le cas de Mme Angelin était bien différent, un cas d'abus, de délais destructif, de perversion lente de l'organe. Alors, un nouveau régime, une nouvelle attente commencèrent. Pendant des mois encore, elle alla rue Miromesnil, elle se soumit aux soins les plus rudes, aux pratiques les plus douloureuses. Mais rien ne venait toujours, la nature si longtemps dupée se refusait à lui refaire une fertilité, elle retomba dans l'angoisse de sa maternité morte, brisée par les continuelles alternatives d'espoir et de désespoir. Et ce fut l'affolement, la course aux empiriques, les journaux lus chaque matin pour y trouver l'annonce d'un remède, l'adresse de quelque officine louche, où l'on trafiquait sur les mères stériles, comme on spéculait dans d'autres sur les mères trop fécondes. Un soir, elle se rendit chez la Rouche, qui avait joint à sa spécialité des mort-nés la vente d'une drogue infaillible contre la stérilité chronique, supprimant ou donnant ainsi des enfants, selon le désir des clientes. Désormais, cette bourgeoise prude, qui refusait de se montrer même à son accoucheur, fréquentait des cliniques de charlatans, provoquait d'incessantes visites, se serait dénudée sur une place publique, si la foi lui était venue qu'une grossesse miraculeuse lui tomberait du ciel. Elle en arrivait à l'idée fixe, à un enragement de volonté contrecarrée, de tendresse inassouvie, si douloureux, que son mari parfois la crut folle, la nuit, en la voyant mordre son oreiller, pour ne pas hurler à la mort. Et, lorsqu'elle eut tout essayé, tout épuisé, jusqu'aux saisons d'eau et aux neuvaines, aux cierges brûlés devant des Vierges propices, elle ne voulut pas encore s'avouer vaincue, elle s'entêta longtemps dans l'attente d'un prodige, elle s'acharna, jura qu'elle violenterait le destin.

Beauchêne était fort ennuyé. Elle ne l'accusait plus d'impuissance, elle le gardait, fermait les portes, le voulait tout à elle, dans l'idée que chacune de ses tra-

hisons, maintenant, lui volerait un peu de son espoir. Et cela sans tendresse, d'une main rude, d'un air de commandement, où il y avait toujours pour lui le même mépris, le même dégoût. Elle l'acceptait, l'exigeait, comme les drogues nauséabondes qu'elle consentait à prendre, si répugnée souvent, qu'elle l'aurait chassé, renvoyé à son ordure coutumière, avec un soupir de soulagement immense. Elle le martyrisait aussi, en ne lui parlant que de l'enfant voulu, attendu, rêvant tout haut, répétant à satiété ce qu'elle faisait, ce qu'elle espérait. Puis, à chaque mécompte, c'étaient des querelles infernales, le flot des anciens reproches, les bâtards inconnus jetés à sa face; et cette déconvenue amère revenait comme un glas, son succès de mâle avec les autres femmes, lorsque rien avec elle ne réussissait. Etait-ce donc que l'un et l'autre se neutralisaient, qu'ils n'étaient pas faits pour s'appareiller? Peut-être, un moment, songea-t-elle à un adultère de simple expérience, torturée par cette idée que là se trouvait l'unique façon de savoir si, vraiment, la stérilité venait d'elle. Mais elle ne pouvait s'y résoudre, tout son être protestait, se révoltait, son tempérament, son éducation. Et ce dernier doute, ce point qui devait rester à jamais obscur, acheva de l'exaspérer, en empoisonnant son tourment.

Depuis près de deux années, Constance luttait ainsi, lorsqu'il lui vint un espoir encore, l'idée d'une partie suprême. Elle avait reçu les confidences de Sérafine, qui s'était rapprochée de sa famille, si fréquemment malade à présent, si lasse, si vieillie, qu'elle s'oubliait volontiers au foyer des autres, dans la terreur de se retrouver seule chez elle. En l'écoutant raconter, avec une amertume affreuse, les opérations de Gaude, le chirurgien illustre, Constance s'était dit qu'un homme, capable d'accomplir de tels miracles pour empêcher les enfants de naître, devait aussi pouvoir les faire éclore, sous ses doigts de magicien. Elle avait toujours en tête le mot de Boutan, l'occlusion, qui la ravageait, éveillait en elle une idée d'obstacle, de route obstruée et close. Mais cela dépendait de la chirurgie, pourquoi ne s'adresserait-elle pas à Gaude? Elle ne voulut même pas consulter de nouveau le docteur, son plan fut d'aller à Gaude tout droit,

afin qu'on ne la décourageât pas, en discutant l'utilité de sa visite. Seulement, lorsqu'elle supplia Sérafine de l'accompagner chez le terrible opérateur, celle-ci refusa furieusement, déclarant qu'elle ne pourrait le revoir sans lui arracher un peu de son abominable chair d'homme, destructeur de la femme, tueur du désir. Et Constance, qui parut abandonner son projet, s'exalta, attendit l'heure du courage, pour faire seule, en grand secret, la démarche.

Un jour que Sérafine revenait justement de chez les Beauchêne, elle rencontra Mathieu, l'emmena chez elle, tant elle l'apitoya. C'était un besoin qu'elle lui avait témoigné dix fois, un très ancien besoin de l'avoir pour confident, de se soulager en lui confessant le désastre de sa vie, qu'elle ne pouvait dire à personne. Lui, l'amant d'autrefois, l'ami de vingt ans, l'entendrait.

— Ah! mon ami, je ne vis plus, excusez-moi si vous trouvez ici tout à l'abandon, lui dit-elle, en l'introduisant dans son rez-de-chaussée de la rue de Marignan, autrefois si discrètement, si voluptueusement tenu.

Il en fut très frappé. Sans doute elle n'y recevait plus les mystérieuses visites pour lesquelles l'appartement semblait avoir été fait. Les pièces closes, aux lourdes tentures, aux épais tapis, semblaient envahies de poussière et de froid, comme mortes. Mais surtout il reconnut à peine le petit salon préféré, sans fenêtres apparentes, d'un silence de tombe, où il se souvenait d'avoir été reçu en plein jour, aux lueurs adoucies de deux candélabres. Il en avait emporté le parfum troublant, il se rappelait la crise de désir fou qui avait failli l'y ramener, un soir d'ivresse. Et ce salon n'était plus le même, une fenêtre sans rideau l'éclairait d'une lumière livide, il apparaissait glacé, usé, dans un désordre honteux.

— Ah! mon ami, répéta Sérafine, asseyez-vous comme vous pourrez. Je n'ai plus de chez moi, je ne rentre ici que pour y agoniser de regrets et de colère.

Elle retira ses gants, elle ôta son chapeau et sa voilette. Et il la regardait, telle qu'elle lui était apparue déjà, lors de leurs quelques rencontres, mais saisi d'un véritable effroi, à la voir de près, à l'étudier dans son inquiétante déchéance. Il l'évoquait quelques

années plus tôt, à trente-cinq ans, avec son insolente beauté rousse, sa haute taille de conquête, sa chevelure de soleil, sa gorge ses épaules impudiques, sans une flétrissure. Quel vent terrible l'avait donc détruite, pour la vieillir brusquement ainsi, d'un néant de spectre, comme si la mort avait déjà passé, et qu'il vit se lever là, devant lui, le squelette décharné de la femme triomphante qu'il avait connue! Elle avait cent ans.

— Oui, vous me regardez encore, vous ne pouvez pas le croire. C'est comme moi, lorsque je m'aperçois dans une glace, j'ai peur... Aussi, vous le voyez, j'ai voilé toutes les glaces, ici, tant je tremble à l'idée de rencontrer mon fantôme.

Il s'était assis sur un canapé très bas, elle vint se mettre à son côté, lui prit les mains amicalement, entre ses doigts amaigris.

— Hein? vous ne craignez plus que je vous violente, me voilà trop vieille, et je puis tout vous dire... Mon histoire, vous la savez bien. C'est vrai, je n'étais pas née pour être mère, ni même épouse. J'ai eu deux fausses couches, je ne les ai jamais regrettées. Quant à mon mari, je ne l'ai pas pleuré davantage, c'était un fou dangereux. Ensuite, veuve, j'étais libre de vivre à ma guise, n'est-ce pas? On ne peut me reprocher aucun scandale, j'ai gardé mon rang, j'ai fait ce qui m'a plu, les portes fermées... Une créature d'amour, uniquement de beauté, de volupté, oui, voilà bien ce que j'ai rêvé d'être, de toute ma force, de tout le désir dont je brûlais. Et c'est vrai encore, je vous ai menti autrefois, lorsque je vous ai raconté que j'étais malade, afin d'expliquer l'opération à laquelle je feignais de me résigner. D'ailleurs, vous ne devez pas avoir été ma dupe, c'était trop clair... Ah! j'avoue! j'ai cédé à cette folie d'être la maîtresse de mon plaisir, de le prendre comme je voudrais, autant que je voudrais, sans être continuellement inquiétée, empêchée par la crainte imbécile de l'enfant. Et je me suis fait opérer pour être à part, libérée de la nature, supérieure ainsi qu'une chair divine, hors de la loi. Et je n'ai eu que la faim de connaître où peut monter la jouissance humaine, dans toutes les étreintes, impunément... J'avoue, j'avoue! J'ai beau être foudroyée, je recommencerais demain si

l'expérience était à refaire, je ne résisterais pas au besoin de tenter encore l'infini du plaisir.

Ce cri, qui lui échappait, l'avait à demi soulevée, dans une sorte d'exaltation farouche. Elle continua, elle osa dire son triomphe, au lendemain de l'opération, lorsqu'elle avait senti d'abord ses désirs croître, sous les blessures irritées du fer. C'était bien la nature battue, le spasme décuplé, l'accueil fait sans danger à tous les amants. Puis, la lente déchéance avait commencé, une sénilité précoce, dont les symptômes, un à un, se déclaraient. Elle n'était plus femme, il semblait que le sexe, amputé, emportait avec lui tout ce qui faisait sa grâce, sa gloire de femme. Puisqu'elle ne pouvait plus être ni épouse, ni mère, à quoi bon la beauté conquérante des épouses et des mères? Ses cheveux tombèrent, elle vit ses dents jaunir et s'ébranler. Il survint aussi une faiblesse progressive de la vue, tandis que des bourdonnements d'oreille, presque incessants, l'affolaient. Mais ce dont elle s'épouvanta le plus, ce fut de cet amaigrissement qui la desséchait, la décharnait, balafrée de rides, la peau dure, jaunie, cassante comme un parchemin. Et elle eut un geste affreux, dans son impudeur de femme agonisante.

— Oh! vous ne voyez pas tout, mon ami... Tenez! regardez!

Et, des deux mains, elle ouvrit, elle arracha son corsage. Sa gorge, ses épaules apparurent, tout le désastre de sa beauté détruite, tout le deuil effroyable de sa chair, autrefois si chaude, si odorante, si éclatante, aujourd'hui crevassée, vidée, tel qu'un fruit trop mûr qui tombe et se gâte. C'était le saccage de sa nudité secrète, la défaite à jamais de l'amour. Et ses deux mains tremblèrent d'une honte enragée, quand elle se recouvrit peureusement, pour cacher cette vieillesse hâtive, ainsi qu'un ulcère immonde, qui l'aurait rongée.

— Alors, mon ami, que faire? Mes mains elles-mêmes ne me semblent plus être à moi, je ne sais plus à quoi les occuper. Il ne me reste qu'une envie, dormir toujours, dormir sans rêves. Mais, dès que je m'assoupis, j'ai des cauchemars affreux. Je passe mes nuits comme mes jours, à me traîner de chaise en chaise, dans une exaspération

de continuelle colère, qui achève de me rendre la vie intolérable... Et tout cela, ce n'est rien. La vieillesse, la ruine de mon corps, je l'accepterais. Si ce Gaude n'avait fait que hâter mes rides, l'inévitable flétrissure, je pourrais lui pardonner, en me disant qu'il faut bien payer toute chose. Ce qui me rend folle, c'est qu'il a tué en moi la sensation, tué le plaisir, la seule raison que j'avais de vivre. Et ça, voyez-vous, mon ami, c'est le crime, c'est la plus abominable des tortures.

Elle s'était levée, elle marchait maintenant devant lui, dans une audace croissante de paroles, ravagée d'une telle souffrance, que l'ignominie de sa confession en arrivait à une sauvage grandeur. Et elle donnait des détails crus, comme si un homme ne l'avait pas écoutée, et il en tremblait d'un effroi pitoyable, sans en être blessé, tant son cri de furieuse impuissance disait la misère humaine. Ah! qu'elle les enviait, les autres opérées, celles qui, en perdant tout, avaient perdu le désir, cette Euphrasie Moineaud, par exemple, si anéantie, la chair froide! Elles n'étaient plus que des choses, elles pouvaient vivre, comme cette petite Cécile, cette vierge qui n'avait jamais rien connu, qui ne connaîtrait jamais rien. Mais elle, misérable, agonisait de la sensation morte, elle en qui le désir irrité, inassouvi, brûlait toujours, et qui n'arrivait plus à le contenter. S'imaginait-on ce diabolique supplice, n'étreindre que du néant, mâcher à vide le plaisir, ne plus l'atteindre, quel que fût l'effort, l'enragement à le poursuivre! De la fatigue, des crises nerveuses dont elle sortait brisée, oui! mais du plaisir, jamais, jamais plus! Et c'était son besoin de plaisir sans fin, de plaisir libre, impuni, qui l'avait décidée à cette opération imbécile dont son plaisir était mort! L'atroce ironie de cela, ces représailles vengeresses de la nature dupée, cette idée qu'elle avait assassiné la volupté en amputant la femme, la jetait dans une fureur sombre. Elle! grand Dieu! elle, la curieuse qui, à quinze ans, s'était livrée! elle, dont le mariage n'avait été qu'une débauche! elle, dont les débordements de veuve avaient roulé tant d'amants, jusqu'aux passants des rues! elle, la jouisseuse effrénée, sans conscience ni morale, finir ainsi, par l'impuissance absolue du spasme! Dans le vent qui l'avait flétrie, elle

croyait entendre passer une grande voix, qui criait : “ Plus d’enfant, mais plus de joie charnelle! ” Et cette joie perdue, elle la pleurait en éternelle affamée, rôdeuse inassouvie, au travers de ce petit salon poussiéreux et glacé maintenant, où jadis elle avait connu tant d’heures délirantes, noyée d’ombre chaude, ivre d’odeurs.

Elle s’arrêta brusquement devant Mathieu.

— Vous savez que j’en deviendrais folle... On dit que nous sommes plus de vingt milles châtrées à Paris. Cela doit faire un joli peuple. Je voudrais les connaître toutes, je les mènerais toutes chez Gaude, et la conversation serait drôle, n’est-ce pas?

Puis, se laissant de nouveau tomber sur le canapé, près de lui :

— Oh! ce Gaude! Vous ai-je dit que Constance m’a suppliée de la conduire à sa consultation, dans l’espoir qu’il lui ferait faire un enfant?.. Cette pauvre Constance, je la crois aussi détraquée que moi, tellement elle s’enrage à son idée de remplacer son Maurice. Elle m’a prise pour confidente, elle me raconte des choses extraordinaires, jamais je n’ai battu Paris plus éperdument, même dans mes heures de pire folie. Il faut, en vérité, que ce désir d’être mère soit aussi violent, aussi dévastateur que l’autre désir, le grand désir, le mien... Et n’importe! c’est encore moi qui souffre le plus. Sans doute, elle lutte avec désespoir, elle essaye tout. Mais si je vous contais, moi! l’horrible bataille que j’ai menée, en quête du plaisir perdu! J’ai tenté l’infamie, je suis descendue aux étreintes abominables. Et rien, et jamais rien, le grand froid de la mort, même sous les brutalités... Un enfant! elle veut un enfant! ça se remplace, on prend un petit chien! Mais cette nécessité vitale de contenter le désir! Est-ce qu’on peut vivre sans nourrir le corps? est-ce qu’on peut vivre sans que la chair ait sa flambée de joie? Et c’est moi la torturée, la crucifiée, car il n’est pas d’autre souffrance!

Des sanglots la suffoquèrent. Mathieu lui reprit les mains, pour la calmer, bouleversé lui-même par cette clameur de détresse. Jamais il n’en avait entendu de plus douloureuses, arrachée du plus profond de l’être. Et il resta frissonnant, devant cette figure farouche du désir qui veut être infécond, et qui en meurt.

Tous deux causaient encore, lorsqu'une visite inattendue stupéfia Sérafine. C'était Constance qui s'était décidée, qui sortait justement de chez Gaude. Jamais elle ne venait ainsi, à pareille heure, rue de Marignan. Mais, frappée au cœur par les paroles du chirurgien, la tête perdue, elle s'était, dehors, trouvée si seule, elle avait éprouvé un tel besoin de parler, de se soulager, qu'elle accourait là, inconsciente, toute à sa passion.

Dès la porte, elle parla fièvreusement, sans s'étonner, sans se préoccuper de la présence de Mathieu.

— Ah! ma chère, j'avais peur de ne pas vous rencontrer... Vous savez ce qu'il vient de me dire, votre Gaude : " Madame, je ne tiens pas l'enfant sur commande ". Et il riait, et il était fort, et il était beau!.. Ah! le vilain homme!

— Je vous avais prévenue, fit remarquer Sérafine. Il s'est moqué de vous, j'en étais sûre. L'enfant sur commande, non, certes! puisqu'il le décommande!

Constance, les jambes molles, s'était assise sur le canapé, à la place que quittait sa belle-sœur. Alors, elle conta toute sa visite, elle expliqua comment elle avait quand même obtenu de Gaude qu'il l'examinât. Et son désespoir venait de la brutalité tranquille avec laquelle il lui avait déclaré que jamais plus elle n'aurait d'enfant. Sa condamnation était formelle, des charlatans pouvaient seuls l'exploiter, en la leurrant de mensonges. Pour lui, l'occlusion des trompes, à la suite d'inflammations successives, devenues chroniques, ne faisait pas de doute. Et c'était fini, et il avait laissé voir une sorte de surprise amusée de la douleur où il la plongeait, lui donnant à entendre qu'une grossesse tardive, à son âge, était un désastre. Tant d'autres, parmi les dames ses clientes, se seraient montrées si heureuses de la bonne nouvelle! Par centaines, il les avait châtrées, et il continuait à les châtrer par centaines, dans sa gaîté sonnante de bel opérateur, convaincu, comme il le disait parfois, que ses petits couteaux travaillaient à la richesse, à la joie du monde.

— Il ment, il ment! cria furieusement Sérafine. C'est un assassin, et c'est ma joie qu'il a tuée!

— Quand je suis sortie de chez lui, acheva Constance,

j'ai cru que j'allais tomber dans l'escalier... N'importe! il a eu raison d'être brutal. Maintenant, je sais, c'est fini, bien fini à jamais!

Et des sanglots, à son tour, l'étouffèrent. Longuement, Constance pleura sa maternité, à la place où Sérafine avait pleuré son plaisir; tandis que Mathieu, maintenant, les regardait aux bras l'une de l'autre, la prude et l'impure, la mère et l'amante, rapprochées, confondues, dans le même désespoir d'impuissance.

Lorsque Constance quitta sa belle-sœur, elle pria Mathieu de lui offrir le bras, pour la reconduire. Elle avait renvoyé sa voiture, elle étouffait, elle voulait marcher. Et lui, bientôt, comprit dans quel but secret elle venait, saisissant l'occasion, de l'emmener ainsi.

— Mon cher cousin, lui dit-elle brusquement, dès qu'ils furent sur les quais déserts, marchant à petits pas, pardonnez-moi de revenir sur un sujet pénible, mais je souffre trop, ce dernier coup m'achève... L'enfant de mon mari, l'enfant qu'il a eu de cette fille, me hante, me torture l'esprit et le cœur. Voulez-vous me rendre un grand service? faites l'enquête dont vous m'avez parlé, tâchez de me savoir s'il est vivant ou s'il est mort... Quand je saurai, il me semble que la paix me reviendra.

Surpris, Mathieu fut sur le point de répondre que cet enfant retrouvé ne lui donnerait pas l'enfant qu'elle se désespérait de ne plus pouvoir faire. Il avait bien deviné l'angoisse où elle agonissait, en voyant Blaise prendre à l'usine la place de Maurice, surtout depuis que Beauchêne, retournant à son vice, se déchargeait sur lui de la maison, lui abandonnait chaque jour une autorité plus large. Le jeune ménage fructifiait, Charlotte venait d'accoucher encore, cette fois d'un garçon, et quel nouveau foyer de fécondité envahissante, quelle menace d'usurpation prochaine, maintenant qu'elle-même, stérile, n'aurait jamais plus d'héritier légitime, le dauphin tant caressé, pour barrer la route à la conquête étrangère! Sans pénétrer le singulier sentiment auquel elle cédait, il pensa qu'elle désirait le sonder simplement, voir s'il n'était pas derrière son fils Blaise, à mener le complot de spoliation. Peut-être allait-il s'inquiéter, refuser de faire toutes

recherches. Et cela le décida, dans sa croyance aux seules forces vivantes, en dehors des bas calculs ambitieux.

— Je suis à votre disposition, ma cousine. Il suffit que vous attendiez d'une telle enquête un peu de soulagement. Et, si cet enfant vit, faudra-t-il vous l'amener?

— Oh! non, oh! non, je ne demande pas cela!

Puis d'une voix bégayante, avec un geste égaré :

— Je ne sais pas ce que je demande, je souffre à en mourir!

Elle ne mentait pas, elle n'avait aucun projet arrêté, sous la tempête qui la ravageait. Songeait-elle à cet héritier possible? Irait-elle jamais, dans sa haine contre le conquérant du dehors, jusqu'à l'accepter, malgré l'injure, malgré sa révolte de femme, son horreur bourgeoise de la bâtardise, souillée de basse débauche? S'il n'était pas d'elle pourtant, il était du sang de son mari. Et, peut-être déjà, l'idée de l'empire à sauver, de l'usine à remettre entre les mains de l'héritier, la grandissait-elle, au-dessus de ses préjugés et de ses rancunes. Mais ce n'était encore là qu'un ouragan de sensations confuses, et il n'y avait toujours, en son être, que cette tourmente éperdue de la mère qui n'a plus d'enfant, qui n'en aura jamais plus, qui en est à vouloir retrouver l'enfant d'une autre, torturée du rêve fou de le faire un peu sien.

— Dois-je mettre Beauchêne au courant de mes recherches? demanda Mathieu.

— Faites comme il vous plaira. Cela vaudrait mieux pourtant.

Le soir même, Constance rompit rudement avec son mari. Elle le chassa du lit conjugal, elle le chassa de la chambre. Puisqu'elle le voyait perdu, incapable désormais de diriger l'usine, puisqu'elle n'attendait plus de lui l'enfant, elle pouvait donc lui cracher tout le mépris, tout le dégoût qu'elle avait de son étreinte, depuis tant d'années. Il y avait, pour elle, un sentiment si vif de délivrance, dans cette idée de n'être plus touchée par cet homme, qu'elle eut une heure de joie vengeresse, à lui dire sa nausée, combien il lui avait répugné toujours, avec son odeur de débauche. Et il eut peur, il s'en alla

coucher dehors, tellement elle lui parut grande et redoutable, toute grêle et noire qu'elle était, lorsqu'elle lui cria qu'elle ne le retenait plus, qu'il pouvait retourner à son ordure, y rester librement, s'y noyer. C'était la logique en marche, l'inévitable désorganisation qui s'achevait, d'abord les fraudes nécessitées par l'égoïste orgueil de l'argent, l'exutoire d'un peu de vice toléré aux appétits mal satisfaits du mari, puis la déchéance lente de l'homme intelligent, du travailleur tombé à la crapule du plaisir, puis enfin, après la mort du fils unique, la débâcle du ménage, la mère devenue stérile, le père chassé par elle, roulant au gâtisme final. Et la vie continuait.

II

Lorsque Mathieu commença ses recherches discrètes, la première idée qu'il eut, même avant de consulter Beauchêne, fut de s'adresser directement à la maison des Enfants-Assistés. Si l'enfant était mort, comme il le pensait, cela enterrait l'affaire. Il se rappelait heureusement les moindres détails, le double prénom Alexandre-Honoré, la date exacte du dépôt, tous les petits faits du jour où il avait accompagné la Couteau en fiacre. Et, quand il eut été reçu par le directeur de la maison, qu'il lui eut expliqué le motif vrai de son enquête, en se nommant, il fut surpris de la prompte et nette réponse : Alexandre-Honoré, mis en nourrice, à Rougemont chez la femme Loiseau, après avoir gardé les vaches, puis essayé l'état de serrurier, était depuis trois mois en apprentissage chez un charron, le sieur Montoir, à Saint-Pierre, un hameau voisin. L'enfant vivait, avait quinze ans, et ce fut tout, il ne put avoir aucun renseignement autre, ni sur les conditions physiques, ni sur la moralité.

Dans la rue, Mathieu, un peu étourdi, se souvint que la Couteau lui avait dit, en effet, d'après une infirmière, que l'enfant allait être envoyé à Rougemont. Toujours,

il l'y avait vu mort, emporté par la rafale qui décimait les nouveau-nés, couché dans le muet cimetière de village que pavaient les petits Parisiens. Le retrouver ainsi, sauvé du massacre, était une surprise de la destinée, une vague angoisse au cœur, comme une crainte de pires catastrophes. Mais, puisque l'enfant vivait, et qu'il savait maintenant où le chercher, il fut pris d'un scrupule, il sentit la nécessité de prévenir Beauchêne, avant de pousser son enquête plus loin. Cela devenait grave, il ne croyait plus pouvoir agir sans l'autorisation du père.

Immédiatement, avant de rentrer à Chantebled, Mathieu se rendit à l'usine, où il eut la chance de rencontrer le patron, qu'une absence de Blaise clouait à son bureau. Aussi l'y trouva-t-il très maussade, bâillant, soufflant, à moitié endormi. Trois heures sonnaient, et il ne digérait plus, disait-il, lorsqu'il ne sortait pas après son déjeuner. La vérité était que, depuis sa rupture avec sa femme, il donnait ses après-midi entières à une fille de brasserie, qu'il venait de mettre dans ses meubles.

— Ah! mon bon ami, soupira-t-il en s'étirant, j'ai décidément le sang qui s'épaissit. Il faut que je me remue. Sans ça, j'y laisserai la peau.

Mais il se réveilla, quand Mathieu, très nettement, lui eut expliqué le motif de sa visite. D'abord, il ne comprit pas, tant l'histoire lui paraissait extraordinaire, imbécile.

— Quoi? qu'est-ce que vous dites? C'est ma femme qui vous a parlé de cet enfant? c'est elle qui a la belle idée de vouloir qu'on se renseigne, qu'on le cherche?

Sa grosse figure congestionnée se décomposait, il bégayait, outré de colère. Et, lorsqu'il sut la mission décisive dont elle avait chargé le cousin, il éclata.

— Elle est folle! je vous dis qu'elle est folle furieuse! A-t-on jamais vu des imaginations pareilles? Chaque matin, c'est une nouvelle invention, une torture, pour me faire perdre la tête.

Tranquillement, Mathieu finit par conclure :

— Je reviens donc des Enfants-Assistés, où j'ai su que l'enfant vivait. J'ai l'adresse... Maintenant, que dois-je faire?

Ce fut le coup de massue. Beauchêne, exaspéré, serra les poings, leva les deux bras.

— Ah bien! nous voilà propres!.. Mais, tonnerre de Dieu! qu'a-t-elle donc à m'embêter avec cet enfant? Il n'est pas d'elle, qu'elle nous fiche la paix, à l'enfant et à moi! Ça me regarde, les enfants que j'ai pu faire. Je vous demande un peu si c'est convenable, que ma femme vous fasse courir après eux? Et puis, quoi? vous n'allez pas le lui amener, j'espère? qu'en ferions-nous, de ce petit paysan, qui a peut-être tous les vices? Le voyez-vous entre nous deux... Je vous dis qu'elle est folle, folle, folle!

Il s'était mis à marcher rageusement. Tout d'un coup, il s'arrêta.

— Mon cher, vous allez me faire un plaisir, c'est de lui dire qu'il est mort.

Mais il devint pâle, il recula. Constance, sur le seuil de la porte, venait d'entendre. Depuis quelque temps, elle rôdait ainsi par les bureaux de l'usine, sans bruit, apparaissant partout à la fois, comme si elle eût voulu exercer une surveillance. Un instant, devant l'embarras des deux hommes, elle resta silencieuse. Ensuite, sans même s'adresser à son mari, elle demanda simplement :

— Il vit, n'est-ce pas?

Mathieu ne pouvait que dire la vérité. Il répondit d'un signe affirmatif. Et Beauchêne, désespéré, tenta un dernier effort.

— Voyons, ma chère amie, sois raisonnable. Je le disais à l'instant, nous ne savons même pas ce qu'il vaut, ce petit. Tu ne vas pas troubler notre vie à plaisir.

Sèche et froide, elle le regardait d'un air dur. Elle lui tourna le dos, elle exigea le nom de l'enfant, les noms du charron et du hameau.

— Bon! vous dites Alexandre-Honoré, chez le charron Montoir, à Saint-Pierre, près de Rougemont, dans le Calvados... Eh bien! mon ami, rendez-moi le service de continuer vos recherches, tâchez de m'avoir des renseignements précis sur les habitudes et le caractère de cet enfant. Soyez prudent, n'est-ce pas? ne nommez personne... Merci déjà, merci de tout ce que vous faites pour moi!

Et elle s'en alla, sans autre explication, sans même dire à son mari ses projets, peut-être si confus encore, qu'elle les ignorait elle-même. Lui, sous cet écrasant

mépris, s'était calmé. Pourquoi aurait-il gâté sa vie d'égoïste jouissance, en tenant tête à la folle qu'il avait désormais chez-lui? Il en était quitte pour prendre son chapeau et s'en aller dehors, à son plaisir coutumier. Aussi finit-il par hausser ses lourdes épaules.

— Après tout, qu'elle le ramasse, ce n'est pas moi qui aurais fait la bêtise... Obéissez-lui, mon cher, poursuivez vos recherches, contentez-là. Peut-être me fichera-t-elle la paix... Et j'en ai assez aujourd'hui, bonsoir! je sors.

La première pensée de Mathieu fut, pour se renseigner sur Rougemont, de s'adresser à la Couteau, s'il la retrouvait. Elle était discrète par métier, il suffirait d'acheter son silence. Déjà, le lendemain, il projetait d'aller aux nouvelles, rue Miromesnil, chez Mme Bourdieu, lorsque l'idée lui vint d'une autre piste, qui lui parut plus sûre. Après être longtemps resté sans voir les Séguin, à la suite de la cession totale de Chantebled, il venait de renouer avec eux, dans des circonstances particulières; et il avait eu la surprise de retrouver, près de Valentine, l'ancienne femme de chambre Céleste, autrefois congédiée, rentrée en grâce depuis quelques mois. Ses souvenirs s'éveillaient, il décida que, par Céleste, il arriverait directement à la Couteau.

C'était toute une heureuse aventure que ce lien nouveau qui se nouait entre les Séguin et les Froment. Ambroise, le cadet des deux jumeaux, qui allait avoir vingt et un ans, était entré, dès sa sortie du lycée, à dix-huit ans, chez un oncle de Séguin, Thomas Du Hordel, un des commissionnaires en marchandises les plus riches de Paris. Depuis trois années, le vieillard, fort âgé, solide encore, dirigeant toujours sa maison avec une flamme de jeunesse, s'était pris d'une tendresse peu à peu croissante pour ce garçon admirablement doué, en qui s'embrasait le génie du commerce. Il n'avait eu que deux filles, l'une morte de bonne heure, l'autre mariée à un fou, qui s'était logé une balle dans la tête, en la laissant détraquée elle-même, sans enfant. Ainsi s'expliquait l'intérêt passionné de grand-père que Du Hortel témoignait à cet Ambroise, cette merveille qui lui tombait du ciel, le plus beau des Froment, le teint clair, de grands yeux noirs, des cheveux bruns naturellement

frisés, surtout d'une finesse, d'une élégance parfaite. Mais ce qui plus encore l'avait séduit, c'était l'extraordinaire esprit d'entreprise du jeune homme, les quatre langues vivantes qu'il parlait comme en se jouant, la maîtrise évidente qu'il apporterait un jour dans la conduite d'une maison dont le commerce s'étendait sur les cinq parties du monde. Tout jeune, parmi ses frères et ses sœurs, il était déjà le plus hardi, le séduisant, l'envahissant. Les autres pouvaient être meilleurs, il régnait en joli gamin ambitieux et gourmand, le futur homme de joie et de conquête. Et c'était bien cela, le vieux Du Hordel conquis en quelques mois, par son charme de victorieuse intelligence, de même qu'il devait conquérir plus tard tout ce qu'il lui plairait de soumettre à sa fortune, les gens comme les choses. Sa force était de plaire et d'agir, de la grâce dans le plus acharné des labeurs.

Vers ce temps, il y eut un rapprochement entre Séguin et son oncle, qui ne remettait plus les pieds dans l'hôtel de l'avenue d'Antin, depuis que la démence y soufflait. Et ce fut d'ailleurs à la suite de tout un drame tenu secret, que l'apparente réconciliation se produisit. Endetté maintenant, lâché par Nora qui sentait venir la ruine, tombé entre les mains pires de filles voraces. Séguin avait fini par commettre, aux courses, une de ces indélicatesses qu'on appelle des vols, dans le monde des honnêtes gens. Averti, Du Hordel était accouru, avait payé, pour éviter l'effroyable scandale, si bouleversé de l'extraordinaire gâchis où il retrouvait la maison de son neveu, autrefois prospère, qu'il en avait éprouvé un cuisant remords, comme s'il s'était senti un peu responsable de ce qui s'y passait, depuis qu'il avait résolu de s'en écarter, par égoïsme, désireux de ne pas troubler sa paix. Mais surtout son cœur venait d'être pris par sa petite nièce Andrée, une délicieuse enfant de dix-huit ans bientôt, bonne à marier, qui aurait suffi désormais à le retenir là, tant il était navré du dangereux abandon où il la voyait. Le père achevait de traîner sa vie au dehors. La mère, Valentine, sortait à peine d'une crise affreuse, sa rupture définitive avec Santerre, qui, las de subir les charges du mariage sans en avoir les bénéfices, s'était décidé à épouser une vieille dame fort riche, fin

logique de cet exploiteur rusé de la femme, l'âme la plus basse et la plus goulue, derrière sa pose de lettré pessimiste monnayant la sottise d'une société en décomposition. Eperdue, Valentine, à quarante-trois ans, tremblant de n'être plus aimée, s'était donnée davantage à la religion, où elle semblait avoir trouvé des consolations presque immédiates, dans la compagnie d'hommes discrets. Maintenant, elle aussi disparaissait les journées entières, on la disait la collaboratrice active du vieux comte de Navarède, président d'une Œuvre de propagande catholique. Sorti de Saint-Cyr depuis trois mois, Gaston était à l'Ecole de Saumur, dans un si beau feu de la carrière militaire, qu'il parlait déjà de rester garçon, un officier ne devant avoir d'autre amour, d'autre femme légitime, que son épée. Lucie, à dix-neuf ans, était entrée enfin chez les Ursulines, où elle devait prendre le voile, ravie de consommer le sacrifice de son corps dont le dégoût l'affolait, toute à l'exaltation mystique d'être stérile, sans sexe ni chair. Et, dans le grand hôtel vide, d'où le père, la mère, le frère, la sœur étaient partis, il ne restait que la douce et adorable Andrée, sous la menace des folies qui soufflaient là, au milieu d'une telle détresse, que l'oncle Du Hordel, envahi d'une tendresse pitoyable, avait conçu la bonne idée de lui donner Ambroise, le futur conquérant, pour mari.

Ce fut alors que la rentrée de Céleste dans la maison hâta ce projet de mariage. Huit ans déjà s'étaient écoulés, depuis que Valentine avait dû congédier la femme de chambre, enceinte une troisième fois, impuissante désormais à dissimuler sa taille épaissie. Et, pendant ces huit années, dégoutée de servir, Céleste s'était essayée à des métiers louches, dont elle ne parlait pas : d'abord, vendeuse vague de layettes à bas prix pour les filles en couches, ce qui, en lui permettant de s'introduire chez les sages-femmes, la faisait la confidente, la commissionnaire, l'entremetteuse, parfois payée grassement; puis, d'une façon plus directe, employée à tout faire d'une maison close, de compagnie avec la Couteau, qui amenait de Normandie, parmi ses lots de nourrices, des paysannes jeunes, jolies et complaisantes. Mais, la maison ayant eu des malheurs, Céleste avait disparu, après s'être

sauvée d'une descente de police, en sautant par une fenêtre. Là, se creusait une lacune de dix-huit mois, comme si elle eût sombré dans une nuit totale. On la retrouvait enfin à Rougemont, son pays, malade, très misérable, allant en journée pour vivre, peu à peu rétablie, nippée, grâce à la protection du curé, que sa dévotion extrême avait conquis. Et ce fut là qu'elle dut projeter sa rentrée chez les Séguin, tenue au courant de ce qui s'y passait par la Couteau, qui était restée en rapport avec Mme Menoux, la petite mercière voisine. Au lendemain de sa rupture avec Santerre, un jour de furieux désespoir où elle venait une fois de plus de congédier d'un coup tous ses domestiques, Valentine la vit tomber chez elle, si repentante, l'air si dévoué, si sérieux, qu'elle en fut touchée. Quand elle lui rappela sa faute, elle la fit pleurer, en lui demandant de jurer devant Dieu de ne jamais se laisser reprendre; car Céleste se confessait, communiait à présent, apportait même du curé de Rougemont un certificat de piété profonde et de haute moralité. Ce certificat acheva de décider Valentine, qui comprit quelle aide précieuse elle allait avoir en cette fille, dans son horreur croissante à vivre chez elle, lasse des tracas de la maison. C'était bien sur cet abandon du pouvoir entre ses mains que Céleste comptait. Deux mois plus tard, elle avait, en favorisant l'excès de ses pratiques religieuses, achevé de pousser Lucie au couvent. Gaston n'apparaissait plus que les jours de permission. Andrée restait donc seule au logis, gênante encore, empêchant par sa présence le grand pillage rêvé. Et la femme de chambre était ainsi devenue l'ouvrière la plus active du mariage de mademoiselle.

Ambroise, d'ailleurs, avait conquis Andrée, dans son universelle conquête. Depuis un an déjà, elle le rencontrait chez l'oncle Du Hordel, avant que celui-ci eût l'idée de les marier. C'était une grande enfant très douce, un petit mouton blond, comme l'appelait sa mère. Ce beau jeune homme souriant, si tendre pour elle, était devenu sa pensée, un espoir où elle aimait à se réfugier, lorsqu'elle souffrait trop de solitude et d'abandon. Elle n'était plus battue par son frère, mais elle avait senti croître le malaise de la famille détruite, elle se

savait mise en péril par tout ce qui l'entourait de honteux et de louche, sans qu'elle en eût la nette conscience. Aussi, lorsque son oncle, rêvant son œuvre de salut, l'avait questionnée prudemment sur le mariage, sur Ambroise, s'était-elle jetée dans ses bras, avec de grosses larmes de gratitude et d'aveu. Valentine, pressentie, témoigna d'abord quelque surprise : un fils des Froment? ils leur avaient pris Chantebled, voulaient-ils donc leur prendre encore l'une de leurs filles? Puis, elle ne trouva aucune objection raisonnable, dans la débâcle de fortune où s'effondrait la maison. Jamais elle n'avait aimé Andrée, qu'elle accusait sa nourrice, la Catiche, d'avoir faite sienne, de son lait de bête de ferme. Ainsi qu'elle le disait souvent, ce mouton-là, si docile, d'un charme si attendri, n'était pas une Séguin. Tout en ayant l'air de défendre l'enfant, Céleste aigrissait la mère contre elle, lui inspirait le désir qu'un prompt mariage en débarrassât son existence, donnée à d'autres passions. Et Du Hordel, après avoir longuement causé avec Mathieu, qui promit son consentement, n'avait donc plus qu'à s'assurer celui de Séguin, avant que les parents fissent la demande officielle. Mais il n'était pas facile de trouver Séguin dans des conditions convenables. Des semaines furent perdues, on dut calmer Ambroise, devenu très amoureux, averti sans doute, par son génie envahisseur, du futur royaume que cette enfant, si aimante et si simple, lui apportait discrètement, dans n pli de sa robe.

Un jour que Mathieu passait avenue d'Antin, il eut l'idée d'entrer, désireux de savoir si Séguin avait reparu, depuis un brusque départ, une disparition inexpliquée, en Italie, croyait-on. Puis, comme il se trouvait seul avec Céleste, l'occasion lui parut excellente pour retrouver la Couteau. Il causa donc un instant, il finit par demander des nouvelles de la meneuse, ayant un ami, disait-il, qui cherchait une bonne nourrice.

— Vous tombez bien, répondit obligeamment la femme de chambre, la Couteau doit ramener aujourd'hui un enfant chez notre petite voisine, Mme Menoux. Quatre heures vont sonner, et c'est justement l'heure où elle a promis d'être là... Vous savez, Mme Menoux, la troi-

sième boutique, dans la première rue, en tournant à gauche.

Puis, elle s'excusa de ne pouvoir l'y conduire.

— Je suis seule à la maison. On n'a toujours pas de nouvelles de monsieur. Le mercredi, madame préside sa séance de l'Œuvre, et mademoiselle Andrée vient d'être emmenée par son oncle, pour une promenade, je crois.

Mathieu se hâte de se rendre chez Mme Menoux. De loin, sur le seuil de la boutique, il aperçut la mercière, encore réduite par l'âge, redevenue à quarante ans d'une maigreur de fillette, le visage effilé en lame mince. Elle était comme brûlée d'activité muette, elle s'acharnait depuis vingt années à vendre ses deux sous de fil et ses trois sous d'aiguilles, sans jamais faire fortune, heureuse simplement d'ajouter chaque mois son pauvre gain aux appointements de son mari, pour lui donner des douceurs. Ses rhumatismes allaient sans doute le forcer à quitter sa place du musée, que deviendraient-ils avec les quelques centaines de francs de la retraite, si elle ne continuait pas son commerce? Puis, ils n'avaient pas eu de chance : la mort de leur premier enfant, la naissance tardive du second, certes passionnément accueilli, mais tout de même bien lourd à leurs épaules, maintenant surtout qu'elle avait dû se décider à le reprendre. Et Mathieu la trouvait ainsi dans la grosse émotion de l'attente, sur le seuil de la boutique, les regards au loin, guettant le coin de l'avenue.

— C'est Céleste qui vous envoie, monsieur... Non, la Couteau n'est pas encore là. Mais j'en suis étonnée, je l'attends d'une minute à l'autre... Si vous voulez bien, monsieur, prendre la peine d'entrer et de vous asseoir.

Il refusa l'unique chaise qui barrait l'étroit couloir, où trois clientes avaient peine à se tenir debout. Derrière une cloison vitrée, on apercevait, au fond, la pièce obscure dans laquelle vivait le ménage, à la fois cuisine, salle à manger et chambre à coucher, ne prenant un peu d'air que sur une cour humide, pareille à un regard d'égout.

— Vous voyez, monsieur, nous n'avons guère de place. Seulement, nous ne payons que huit cents francs, et où trouverions-nous une boutique, à ce prix-là? Sans

compter que, depuis vingt ans bientôt, ma petite clientèle est faite dans le quartier... Oh! moi, je ne me plains pas, je ne suis pas grosse, il y a toujours assez d'espace pour moi. Et, comme mon mari ne rentre que le soir, il s'installe à fumer sa pipe dans son fauteuil, il ne souffre pas trop. Je le gâte le plus que je peux, il est assez raisonnable pour ne pas en demander davantage... Mais, avec un enfant, ça devient impossible.

Le souvenir de son premier garçon, de son petit Pierre, lui revint, lui emplit les yeux de larmes.

— Tenez! monsieur, il y a dix ans de cela. Je vois encore la Couteau me ramener le petit, comme elle va, tout à l'heure, me ramener l'autre. On me racontait tant d'histoires, et le bon air de Rougemont, et la vie saine des enfants, et les joues rouges du mien, que je l'y avais laissé jusqu'à l'âge de cinq ans, désolée de ne pas avoir ici de place pour lui. Les cadeaux que la nourrice a tirés de moi, tout l'argent que j'ai donné, non! vous ne pouvez pas vous en faire idée, c'était la ruine. Et puis, brusquement, je n'ai eu que le temps de le faire revenir, on m'a rendu un enfant si maigre, si blême, si faible, comme s'il n'avait jamais de sa vie mangé du bon pain. Deux mois plus tard, il mourait dans mes bras... Le père en a fait une maladie, monsieur, et, si nous n'avions pas eu de la tendresse l'un pour l'autre, je crois bien que nous serions allés tous les deux nous jeter à l'eau.

Elle retourna, fiévreuse, les yeux mal essuyés, sur le seuil de la boutique, jeta de nouveau, vers l'avenue, son regard passionné d'attente. Et, lorsqu'elle revint, n'ayant rien vu :

— Alors, vous comprenez notre émotion, il y a deux ans, lorsque je suis accouchée d'un garçon encore, à trente-sept ans passés. Nous en étions fous de joie, comme des jeunes mariés. Mais, tout de même, quel souci, quels embarras! Il a bien fallu l'envoyer aussi en nourrice, puisque nous ne pouvions pas le garder avec nous. Même après avoir juré qu'il n'irait pas à Rougemont, nous avons fini par nous dire que nous connaissions l'endroit, qu'il ne serait pas plus mal là qu'ailleurs. Seulement, je l'ai mis chez la Vimeux, ne voulant plus entendre parler de la Loiseau, qui m'avait rendu mon

Pierre dans un si bel état. Et, cette fois, quand le petit a eu deux ans, je n'ai pas écouté les belles offres, les belles promesses, j'ai voulu qu'on me le ramenât, sans même savoir où je vais le loger... Je l'attends depuis une heure, et je tremble, tant j'ai peur toujours de quelque catastrophe.

Elle ne pouvait plus rester dans la boutique, elle se tint à la porte, le cou tendu, les yeux fixés là-bas, au coin de la rue. Soudain, elle eut un cri profond.

— Ah! les voilà!

Sans hâte, l'air maussade et harassé, le Couteau entra, mit l'enfant endormi sur les bras de Mme Menoux, en disant :

— Je vous reponds qu'il pèse son poids, votre Georges. Celui-là, vous ne direz pas qu'on vous le rend à l'état de squelette.

Frémissante, les jambes cassées par la joie, la mère avait dû s'asseoir, gardant le petit sur les genoux, le baisant, l'examinant, ayant hâte de voir s'il se portait bien, s'il vivrait. Il avait une grosse face un peu pâle, il semblait fort, l'air empâté. Mais, lorsqu'elle l'eut démailloté, de ses mains que l'inquiétude agitait, elle lui trouva les jambes et les bras petits, le ventre fort.

— Il a le ventre bien gros, murmura-t-elle, cessant de rire, assombrie d'une nouvelle crainte.

— Plaignez-vous donc! cria la Couteau. L'autre était trop maigre, celui-ci va être trop gras... Jamais les mères ne sont contentes.

Du premier coup d'œil, Mathieu avait reconnu un de ces enfants nourris de soupe, bourrés par économie de pain et d'eau, victimes désignées à tous les détraquements d'estomac de la petite enfance. Et, devant ce pauvre être, l'effroyable Rougemont, avec son massacre quotidien d'innocents, se dressait dans sa mémoire, tel qu'on le lui avait conté jadis. C'était la Loiseau, d'une saleté si répugnante, que les nourrissons y pourrissaient sur un fumier; c'était la Vimeux n'achetant jamais une goutte de lait, ramassant les croûtes du village, faisant la pâtée au son pour ses pensionnaires, comme pour des porcs; c'était la Gavette toujours aux champs, les confiant à la garde d'un vieux paralytique, qui en laissait parfois tomber un dans le feu; c'était la Cauchois qui se contentait

de les attacher dans leurs berceaux, n'ayant personne pour les surveiller, les abandonnant en compagnie des poules, dont la bande entrait leur piquer les yeux, mangés par les mouches. Et les coups de mortalité passaient, les assassinats en masse, les portes grandes ouvertes sur une file de berceau, afin de faire plus vite de la place aux nouveaux paquets expédiés de Paris. Pourtant, tous ne mourraient pas, puisque celui-ci, au moins, revenait. Mais, quand on les ramenait vivants, la plupart rapportaient en eux un peu de la mort de là-bas, et il y avait là encore une hécatombe, payée au dieu monstrueux de l'égoïsme social.

— Je n'en puis plus, je m'assois, reprit la Couteau, en s'installant sur l'étroite banquette, derrière le comptoir. Ah! quel métier! Et dire qu'on nous reçoit toujours mal, comme si nous étions des sans-cœur, des criminelles et des voleuses!

Elle aussi s'était desséchée, la face hâlée, tannée, telle qu'un bec d'oiseau. Mais elle avait gardé ses yeux vifs, aiguisés d'une cruauté rageuse. Sans doute elle ne s'enrichissait pas assez vite, car elle continua ses lamentations, se plaignant du métier, de l'avarice croissante des parents, des exigences de l'administration, de la guerre qu'on déclarait de toutes parts aux meneuses. C'était un métier perdu, il fallait qu'elle fût abandonnée de Dieu pour le continuer à quarante-cinq ans, sans avoir mis encore des rentes de côté.

— J'y laisserai la peau, je n'y trouverai jusqu'a la fin que peu d'argent, avec beaucoup de mauvaises paroles. Vous voyez l'injustice, je vous rapporte un enfant superbe et vous n'avez pas l'air content... Vrai, c'est à dégoûter de bien faire!

Peut-être aussi sa plainte n'était-elle destinée qu'à tirer de la mercière le plus gros cadeau possible. Celle-ci en fut troublée. L'enfant sorti de sa somnolence, s'était mis à pleurer très fort. On lui fit avaler un peu de lait tiède. Et, quand on eut réglé les comptes, la meneuse se radoucit, en voyant qu'elle aurait dix francs de pourboire.

Puis, comme elle allait prendre congé :

— Monsieur vous attendait pour une affaire, dit Mme Menoux en montrant Mathieu.

La Couteau reconnaissait parfaitement le monsieur, qu'elle n'avait pourtant pas revu depuis des années. Mais elle ne s'était même pas tournée vers lui, elle le savait mêlé à trop de choses, pour n'être pas d'une absolue discrétion, profitable à ses propres intérêts. Aussi se contenta-t-elle de dire :

— Si monsieur veut bien m'expliquer ce dont il s'agit, je suis tout à son service.

— Je vais vous accompagner, répondit Mathieu. Nous causerons en marchant.

— C'est parfait, ça m'arrange, car je suis un peu pressée.

Dehors, il résolut de ne pas ruser avec elle. Le mieux était de lui dire nettement ce qu'il voulait, puis de la payer, pour acheter son silence. Dès les premiers mots, elle comprit. Elle se rappelait parfaitement l'enfant de Norine, bien qu'elle en eût porté des douzaines aux Enfants-Assistés; mais les circonstances particulières, les paroles échangées, la course en voiture, lui étaient restées dans la mémoire. D'ailleurs, cet enfant, elle l'avait retrouvé cinq jours plus tard à Rougemont, elle se souvenait même que son amie, l'infirmière, était venue le placer chez la Loiseau. Seulement, elle ne s'en était plus occupée, elle le croyait mort, emporté avec tant d'autres. Et, lorsqu'elle entendit parler du hameau de Saint-Pierre, du charron Montoir, de cet Alexandre-Honoré, âgé de quinze ans, qui devait se trouver là, comme apprenti, elle parut très surprise.

— Oh! monsieur, vous devez vous tromper. Je connais bien Montoir, à Saint-Pierre. En effet, il a chez lui un enfant de l'administration, de l'âge que vous dites. Mais celui-là vient de chez la Cauchois, il s'agit d'un grand garçon roux nommé Richard, amené quelques jours avant l'autre. J'ai su qui était la mère, et tenez! vous l'avez vue comme moi : c'est l'Anglaise, cette Amy qui se trouvait chez Mme Bourdieu, une habituée de la maison, où elle est revenue trois fois, à ce qu'on m'a raconté... Ce rougeaud-là n'est sûrement pas l'enfant de votre Norine. Alexandre-Honoré était brun.

— Alors, dit Mathieu, c'est qu'il y a un autre apprenti chez le charron. Mes renseignements sont précis, je les tiens de source officielle.

La Couteau, perplexe, eut un geste d'ignorance, se rendit tout de suite.

— C'est bien possible, il y a peut-être deux apprentis chez Montoir. La maison est forte, et comme voilà des mois que je ne suis pas allée à Saint-Pierre, je n'affirme rien... Enfin, que désirez-vous de moi, monsieur?

Très clairement, il lui donna sa mission. Elle prendrait sur l'enfant les renseignements les plus précis, sa santé, son caractère, sa conduite, si l'instituteur avait toujours été content de lui, si son patron se montrait également satisfait, en un mot une enquête complète. Mais, surtout, elle devait la mener de façon que personne ne s'en doutât, ni l'enfant, ni les gens de l'entourage. L'absolu secret.

— Tout cela est facile, monsieur. Je comprends parfaitement, vous pouvez vous fier à moi... Il me faudra un peu de temps, le mieux est que je vous apporte de vive voix le résultat de mes recherches, dans quinze jours, lors de mon prochain voyage à Paris... Et, si vous le voulez bien, vous me trouverez d'aujourd'hui en quinze, à deux heures, dans le bureau de la maison Broquette, rue Roquépine. J'y suis comme chez moi, et c'est une tombe.

Quelques jours plus tard, comme Mathieu était à l'usine, avec son fils Blaise, il fut aperçu par Constance, qui l'appela, le questionna si directement, qu'il dut lui apprendre ce qu'il avait fait, où en était l'enquête dont elle l'avait chargé, Puis, quand elle sut le rendez-vous pris avec la Couteau, pour le mercredi de la semaine suivante, elle dit de sa voix résolue :

— Venez me chercher, je veux interroger moi-même cette femme... J'ai besoin d'une certitude.

Rue Roquépine, la maison Broquette, après quinze ans, était restée la même, avec cette unique différence que, Mme Broquette étant morte, sa fille Herminie lui avait succédé. D'abord, la perte brusque de cette dame blonde, si digne, la prestance, l'enseigne décorative, morale et bourgeoise de l'établissement avait paru sensible. Mais il s'était trouvé qu'Herminie, bourrée de romans, longue, exangue, promenant d'un air de langueur sa virginité fade, au milieu du lait débordant des nourrices, était aussi d'une représentation distinguée, flatteuse pour la

clientèle. A trente ans déjà, elle ne s'était pas encore mariée, sans désirs, comme dégoûtée par toutes ces filles à grosse gorge, les bras chargés d'enfants pleurards. Et, d'ailleurs, le père, M. Broquette, malgré ses soixante-cinq ans sonnés, restait secrètement l'âme toute-puissante et remuante de la maison, faisant la police intérieuse, instruisant les nourrices nouvelles ainsi que des recrues, le nez et la main partout, dans un continuel galop au travers des trois étages de son vague et louche hôtel garni.

La Couteau attendait Mathieu, sous le porche. En apercevant Constance, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais vue, elle parut surprise. Quelle était donc cette dame, qu'avait-elle à voir dans l'affaire? Du reste, elle éteignit tout de suite la curiosité vive dont ses yeux avaient flambé. Et, comme Herminie, avec une distinction nonchalante, occupait le bureau, où elle déballait un lot de nourrices devant deux messieurs, la meneuse fit entrer son monde dans le réfectoire, alors vide, empoisonné par une horrible odeur de graillon.

— Excusez-moi, monsieur et madame, il n'y a pas d'autre coin libre. La maison regorge.

Puis, elle promena ses regards aigus de Mathieu à Constance, préférant être interrogée, puisqu'il y avait une personne nouvelle dans le secret.

— Vous pouvez parler librement... Avez-vous fait les recherches dont je vous ai chargée?

— Parfaitement, monsieur. Tout est fait et bien fait, je crois.

— Alors, dites-nous le résultat... Je vous répète que vous pouvez parler devant madame..

— Oh! monsieur, ce ne sera pas long... Vous étiez dans la vérité, il y avait bien deux apprentis chez Montoir, le charron de Saint-Pierre, et l'un d'eux était en effet Alexandre-Honoré, l'enfant de la jolie blonde, celui que nous avons conduit ensemble là-bas. Il s'y trouvait depuis deux mois à peine, après avoir essayé de trois ou quatre autres métiers, ce qui explique mon ignorance. Seulement, de même qu'il n'est resté nulle part, voici trois semaines qu'il en a filé...

Constance, l'interrompit ne pouvant retenir un cri d'inquiétude.

— Comment, filé?

— Oui, madame. Je veux dire qu'il s'est sauvé, et cette fois on est même certain qu'il a tout à fait quitté le pays, car il a disparu en emportant trois cents francs à Montoir, son patron.

Sa petite voix sèche sonna, comme si elle donnait un coup de hache. Bien qu'elle ne comprît rien à la brusque pâleur, à l'émotion désespérée de cette dame, il sembla qu'elle y prenait une jouissance cruelle.

— Etes-vous sûre de vos renseignements? reprit Constance, qui se débattait. Ce ne sont là peut-être que des cancans de village.

— Des cancans, madame, non! quand j'ai accepté de m'occuper d'une affaire, moi, je suis sérieuse... J'ai vu les gendarmes. Ils ont battu tout le pays, il est certain qu'Alexandre-Honoré n'a pas laissé son adresse, en partant avec les trois cents francs. Il court encore. Ça, voyez-vous, j'en donne ma main à couper.

C'était bien, pour Constance, le coup de hache : cet enfant qu'elle croyait avoir retrouvé, dont elle rêvait, sur la tête duquel elle bâtissait tant de projets de revanche, inavouables, inavoués encore, et qui, brusquement, lui échappait, retombait dans son louche inconnu. Elle en restait bouleversée, comme devant un acharnement du sort, une défaite nouvelle, irréparable. Et ce fut elle qui continua l'interrogatoire.

— Vous n'avez pas vu que les gendarmes, on vous avait chargée de questionner tout le monde..

— C'est bien ce que j'ai fait, madame. J'ai vu l'instituteur, j'ai causé avec les autres patrons, chez qui l'enfant avait passé. Tous m'ont dit qu'il ne valait pas grand'chose, l'instituteur s'en souvient comme d'un menteur et d'un brutal. Enfin, le voilà voleur, ça le complète... Moi, que voulez-vous? je ne puis pas dire autre chose, puisque c'est la vérité que vous avez voulu connaître.

Elle insistait, en voyant grandir la souffrance de cette dame. Et quelle étrange souffrance, les coups au cœur que lui portait chacune de ces accusations, comme si l'enfant de son mari, dans le désastre de sa stérilité,

était devenu un peu de sa propre chair! Elle finit par faire taire la meneuse.

— Merci. L'enfant n'est plus à Rougemont, c'est tout ce que nous désirions savoir.

Alors, la Couteau se tourna vers Mathieu, continuant, voulant lui en donner pour son argent.

— J'ai aussi fait bavarder l'autre apprenti, le fils de l'Anglaise, Richard, vous vous souvenez bien, ce grand garçon roux dont je vous ai parlé. Encore un à qui je ne donnerais pas le bon Dieu sans confession. Mais, pour sûr, il ne sait pas où a filé son camarade... Les gendarmes croient qu'Alexandre est à Paris.

A son tour, Mathieu la remercia, lui mit dans la main un billet de cinquante francs, ce qui la rendit muette, souriante, obséquieuse, d'une discrétion de tombe, selon son mot favori. Et, comme trois nourrices entraient, étalant de la charcuterie, tandis qu'on entendait M. Broquette, dans la cuisine, laver furieusement à la brosse les mains d'une quatrième, pour lui apprendre comment on se décrottait du fumier natal, Constance se hâta de suivre son compagnon, le cœur soulevé d'une nausée de dégoût. Mais, sur le trottoir, elle s'arrêta, ne remonta pas tout de suite dans sa voiture, pensive, hantée de nouveau par le dernier mot qu'elle emportait.

— Vous avez entendu, ce malheureux enfant serait à Paris.

— C'est probable, tous viennent échouer là.

Elle se tut encore, parut réfléchir, hésiter, enfin se décida, la voix un peu tremblante.

— Et la mère, mon ami, vous savez où elle demeure. Ne m'avez-vous pas dit que vous vous étiez occupé d'elle?

— En effet.

— Alors, écoutez... Et surtout ne vous étonnez pas, mon ami, plaignez-moi plutôt, car je souffre vraiment beaucoup... Une idée vient de m'envahir, je m'imagine que, si l'enfant est à Paris, il a pu y retrouver sa mère, et qu'il est peut-être chez elle, ou qu'elle sait du moins où il loge... Non, non! ne me dites pas que c'est impossible Tout est possible.

Surpris, ému de la voir céder à de telles imaginations, elle si calme, il ne voulut pas l'agiter davantage, il pro-

mit de se renseigner. Mais elle ne montait toujours pas dans la voiture, elle regardait fixement le trottoir. Et, quand elle leva les yeux, elle le supplia, gênée, très humble.

— Vous ne savez pas ce que nous devrions faire?... Excusez-moi. C'est un service que jamais je n'oublierai. Si je pouvais me calmer un peu, en sachant tout de suite... Eh bien! nous allons aller immédiatement chez cette fille. Oh! je ne monterai pas, moi! Vous monterez seul, pendant que je vous attendrai dans la voiture, au coin de la rue... Et peut-être aurez-vous des nouvelles.

C'était fou. Il éprouva d'abord le besoin de le lui démontrer. Puis, en la regardant, elle lui apparut si misérable d'abandon, si douloureuse d'inavouable torture, qu'il consentit sans une parole, d'un geste de pitoyable bienveillance. Et la voiture les emporta.

La grande chambre où Norine et Cécile avaient installé leur commun ménage, se trouvait à Grenelle, au bout de la rue de la Fédération, près du Champ de Mars. Elles y étaient depuis six ans bientôt, elles y avaient eu, dans les commencements, beaucoup de tracas et de misère. Mais l'enfant qu'elles avaient à nourrir, à sauver, les avait sauvées elles-mêmes. La mère qui sommeillait en Norine, s'était éveillée passionnément pour ce petit être, depuis qu'elle lui avait donné le sein, le faisant de sa chair, le veillant, le baisant; et c'était merveille de voir comment Cécile, dans son désespoir de vierge à jamais stérile, l'avait adopté, le regardait elle aussi comme sien. L'enfant avait deux mères, uniquement occupées de lui. Si Norine, les premiers mois, s'était rebutée souvent de passer ses jours à coller des petites boîtes, si même des idées de fuite lui étaient venues, elle avait toujours été retenue par les deux bras frêles qui se nouaient à son cou. Maintenant, elle était calmée, raisonnable, travailleuse, devenue très adroite à ces légers travaux de cartonnage, que Cécile lui avait enseignés. Et il fallait les voir toutes deux, très unies, très gaies, vivant sans homme comme au couvent, assises les journées entières aux deux côtés de leur petite table, avec le cher enfant entre elles, qui était leur unique raison de vivre, de travailler et d'être heureuses.

Les deux sœurs n'avaient fait qu'une grande amie,

Mme Angelin. Justement, cette dernière, comme dame déléguée de l'Assistance publique, chargée d'un quartier de Grenelle, avait eu Norine parmi les pensionnées qu'elle devait inspecter. Prise de tendresse pour ce gentil ménage des deux mères, ainsi qu'elle les nommait, elle avait réussi à maintenir sur la tête de l'enfant la petite rente mensuelle de trente francs, pendant trois années. Puis, à trois ans, elle lui avait fait obtenir l'assistance scolaire, sans compter les continuels cadeaux qu'elle apportait, des effets, du linge, même de l'argent, des sommes assez fortes qu'elle récoltait chez des personnes charitables, en dehors de l'administration, et qu'elle distribuait ainsi entre les mères pauvres les plus méritantes. Maintenant encore, elle venait parfois, aimait à passer là une heure, dans ce coin de tranquille besogne, égayée par les rires et les jeux de l'enfant. Elle y était loin du monde, elle y souffrait moins de sa maternité détruite. Et Norine lui baisait les mains, en disant que sans elle, jamais le ménage des deux mères n'aurait pu vivre.

Lorsque Mathieu parut, il y eut des cris de joie. Lui aussi était un ami, un sauveur, celui qui, en louant et en meublant la grande chambre, avait fondé le ménage. Elle était très propre, cette grande chambre, très coquettement arrangée avec ses rideaux blancs, très égayée aussi par les deux larges fenêtres, qui laissaient entrer la nappe d'or du soleil à son déclin. Norine et Cécile, devant leur table, travaillaient, découpaient, collaient; et le petit lui-même, rentré de l'école, assis entre elles sur une haute chaise, maniait gravement une paire de ciseaux, en croyant qu'il les aidait.

— Ah! c'est vous, ah! que vous êtes gentil de venir nous voir! Voici cinq jours que personne n'est venu. Oh! nous ne nous en plaignons pas. Nous sommes si contentes, toutes seules!... Depuis qu'elle a épousé un employé, Irma nous dédaigne. Euphrasie ne descend plus son escalier. Victor demeure au diable avec sa femme. Et, quant à ce vaurien d'Alfred, il ne monte ici que pour voir s'il n'y a rien à voler... Maman est venue, il y a cinq jours, nous dire que papa, la veille, avait failli être tué à l'usine. Pauvre maman! elle est si lasse, qu'il lui sera bientôt impossible de mettre un pied devant l'autre.

Pendant qu'elles parlaient toutes les deux à la fois, se coupant vivement la parole, reprenant, achevant la phrase, Mathieu regardait Norine, qui, dans cette vie régulière et calme, retrouvait, à trente-six ans, une fraîcheur apaisée, une pleine maturité de fruit superbe, doré de soleil. Et Cécile, elle-même si mince, restée fillette à jamais, avait pris de la force, l'énergique amour dans un corps d'enfant.

Cette dernière jeta brusquement une exclamation de terreur.

— Mais il s'est blessé, le malheureux!

Et elle arracha les ciseaux des mains du petit, qui, une goutte de sang au bout d'un doigt, riait.

— Ah! mon Dieu! murmura Norine toute pâle, j'ai cru qu'il s'était fendu la main.

Un instant, Mathieu se demanda s'il était bien utile de remplir jusqu'au bout son étrange mission. Puis, il lui parut bon de prévenir au moins la jeune femme, qu'il voyait là si paisible, dans la vie de travail qu'elle avait fini par se faire. Et il procéda prudemment, ne lâcha la vérité que peu à peu. Pourtant, il vint un moment où, après lui avoir rappelé la naissance d'Alexandre-Honoré, il dut lui dire que cet enfant vivait.

Elle le regarda, bouleversée.

— Il vit, il vit!... Pourquoi me dites vous cela? J'étais si tranquille de ne pas savoir!

— Sans doute, mais il vaut mieux que vous sachiez. On m'a même assuré que l'enfant devait être à Paris et je me demandais s'il ne vous avait pas retrouvée, s'il n'était pas venu vous voir.

Alors elle s'affola complètement.

— Comment! venu me voir!... Personne n'est venu me voir... Et vous pensez qu'il pourrait venir? Mais je ne veux pas! mais j'en perdrais la tête! Un grand garçon de quinze ans, qui me tomberait comme ça, que je ne connais pas, que je n'aime pas!... Oh! non, oh! non, empêchez-le, je ne veux pas, je ne veux pas!

Elle s'était mise à fondre en larmes, elle avait saisi d'un geste éperdu le petit qui se trouvait près d'elle, et elle le serrait sur sa poitrine, comme pour le défendre

contre l'autre, l'inconnu, l'étranger, dont la résurrection menaçait de lui voler un peu de sa place.

— Non, non! je n'ai qu'un enfant, je n'en aime qu'un, je ne veux pas de l'autre, jamais, jamais!

Très émue, Cécile s'était levée, désirant lui faire entendre raison. S'il venait pourtant, comment le mettre à la porte? Et elle aussi pleurait déjà leur bonheur, malgré sa pitié inquiète pour l'abandonné. Il fallut que Mathieu les rassurât, en leur jurant qu'une pareille visite lui semblait tout à fait improbable. Sans leur conter l'histoire vraie, il dit la disparition de l'enfant, l'ignorance où il devait être du nom même de sa mère. Et, quand il les quitta, les deux sœurs collaient de nouveau leurs petites boîtes, soulagées, riant au gamin, à qui elles avaient rendu les ciseaux, pour qu'il découpât des bonshommes.

En bas, au coin de la rue, Constance, dans une mortelle impatience, allongeait la tête en dehors de la voiture, guettant de loin la porte.

— Eh bien? demanda-t-elle, frémissante, dès que Mathieu fut près d'elle.

— Eh bien! la mère ne sait rien, n'a vu personne, c'était certain à l'avance.

Elle plia les épaules, comme sous un écroulement suprême, tandis que sa face blême se décomposait.

— C'était certain, vous avez raison. Mais on espère toujours.

Et, avec un geste d'anéantissement :

— Maintenant, c'est fini, tout casse entre mes doigts, mon dernier rêve est mort.

Mathieu, qui lui avait serré la main, attendait qu'elle donnât une adresse, pour la transmettre au cocher. Mais elle restait égarée, ne semblait plus savoir elle-même où elle allait. Puis, comme elle lui demandait s'il voulait qu'elle le mît quelque part, il dit qu'il se rendait chez les Séguin. Et, sans doute par terreur de se retrouver tout de suite seule, elle eut alors l'idée de faire une visite à Valentine, se souvenant qu'elle ne l'avait pas vue depuis longtemps.

— Montez, nous irons ensemble, avenue d'Antin.

La voiture roula, un lourd silence, se fit, ils n'avaient

pas une parole à échanger. Pourtant, comme ils arrivaient, elle dit encore, amèrement :

— Vous donnerez à mon mari la bonne nouvelle, vous lui annoncerez que l'enfant a disparu. Ah! quel soulagement pour lui!

En allant chez les Séguin, Mathieu espérait y trouver toute la famille réunie. Huit jours auparavant, Séguin étant enfin revenu, on ne savait d'où, la demande officielle de la main d'Andrée avait pu lui être faite, et il s'était montré charmant, à la suite d'un entretien avec l'oncle Du Hordel. On avait même tout de suite fixé la date du mariage, le reculant un peu, l'attardant jusqu'au mois de mai, parce qu'à cette époque les Froment devaient aussi marier leur fille aînée, Rose : ce serait délicieux, on ferait les deux mariages le même jour à Chantebled. Et, dès ce moment, Ambroise, accepté comme fiancé, ravi, put venir chaque soir, vers cinq heures, faire sa cour. C'était pourquoi Mathieu comptait bien se rencontrer là, avec toute la famille.

Mais, lorsque Constance demanda Valentine, un valet lui dit que madame était sortie. Et, lorsque Mathieu demanda Séguin, la valet lui répondit que monsieur n'était pas là non plus. Il n'y avait en haut que mademoiselle Andrée avecson fiancé. Les deux visiteurs montèrent.

— Comment! on vous laisse tout seuls? cria Mathieu, en les apercevant assis côte à côte, sur un étroit canapé, au fond de la vaste salle du premier étage.

— Mais oui, nous sommes tout seuls dans la maison, répondit Andrée avec un beau rire. Nous sommes bien contents.

Ils étaient adorables, ainsi serrés l'un contre l'autre, elle si douce si tendrement jolie, lui d'un charme d'homme fort, dont la grâce surtout avait vaincu. Ils s'étaient plaisamment donné le bras, tout en restant assis, comme s'ils allaient se lever, pour entreprendre ainsi, au bras l'un de l'autre, leur long voyage.

— Céleste est là, au moins?

— Non, pas même Céleste! Elle a disparu, nous ne savons pas où elle est.

Et de rire, et d'être gais comme des oiseaux libres et jaseurs, lâchés dans la fraîche solitude d'une forêt!

— Mais enfin que faites-vous là, tout seuls?

— Oh! nous ne nous ennuyons pas, nous avons tant de choses à faire! D'abord, nous causons. Ensuite, nous nous regardons. Et ça dure, et jamais on n'en verrait la fin!

Constance les admirait, le cœur saignant. Ah! tant de grâce, tant de santé, et tant d'espoir! Tandis que, chez elle, le vent de stérilité avait tout brûlé, tout anéanti, la race féconde de ces Froment pullulerait donc, s'élargirait donc toujours? Car c'était une conquête encore, ces deux enfants laissés de la sorte libres de s'aimer, seuls désormais dans cet hôtel luxueux, dont ils seraient demain les maîtres.

— Ne mariez-vous pas aussi votre fille aînée? demanda-t-elle.

— Oui, Rose, répondit gaîment Mathieu. En mai prochain, grande fête à Chantebled. Il faudra que vous y veniez tous.

C'était bien cela, la force du nombre, la victoire de la vie, Chantebled conquis sur les Séguin, leur hôtel envahi bientôt par Ambroise, l'usine elle-même à moitié tombée aux mains de Blaise.

— Nous irons, dit-elle frémissante. Et que votre bonne chance continue, c'est ce que je vous souhaite!

III

Rose, dans l'allégresse du double mariage qui allait être comme le sacre glorieux de Chantebled, avait eu l'idée d'y réunir toute la famille, un dimanche, dix jours avant la cérémonie. Dès le matin, elle irait avec son fiancé, suivie de la famille entière, chercher à la gare de Janville l'autre couple, Ambroise et Andrée, qu'on amènerait triomphalement à la ferme, pour y déjeuner. Ce serait une répétition, expliquait-elle en riant de son beau rire : on s'entendrait, on arrêterait ensemble le programme du grand jour, Et elle était si heureuse de son idée, et elle se promettait une telle joie de cette première fête, que Mathieu et Marianne, qui l'adoraient, consentirent.

Ce mariage de Rose achevait le bonheur de la maison, telle que la floraison suprême d'une longue prospérité. Elle était la plus jolie des filles, les cheveux bruns, le teint doré, avec sa figure ronde et fraîche, ses yeux de gaîté, sa bouche de charme. Et d'une douceur toujours égale, d'un rire toujours sonnant, l'âme même de cette grande ferme vivante, dont elle semblait être la bonne fée, la chanson victorieuse. Mais le choix de son fiancé avait

surtout montré toute la raison, toute l'énergique tendresse de son cœur, sous cette continuelle belle humeur qui la faisait chanter du matin au soir. Depuis huit ans, Mathieu avait engagé le fils d'un petit cultivateur voisin, Frédéric Berthaud, un solide garçon, qui s'était passionné pour les travaux créateurs de Chantebled, s'y instruisant, y montrant un esprit d'une activité, d'une intelligence rares. Il n'avait d'ailleurs aucune fortune. Rose, grandie près de lui, le savait l'aide préféré de son père; et, dès son retour du service, comme il rentrait à la ferme, elle avait très simplement provoqué son aveu, se sentant aimée. Elle fixait son destin, elle était résolue à ne pas quitter ses parents, à rester dans cette ferme où son bonheur avait tenu jusque-là. Ni Mathieu ni Marianne ne furent surpris. Emus aux larmes, ils avaient approuvé un choix où entrait tant de sage affection pour eux. Le lien de famille se trouvait comme resserré, et il n'y avait eu que plus de joie encore dans la maison.

Tout fut donc réglé. Il était convenu que, ce dimanche-là, par le train de dix heures, Ambroise amènerait à Janville sa fiancée Andrée, accompagnée de sa mère, Mme Séguin. Et, dès huit heures, Rose eut à combattre, pour que toute la famille fût du cortège qui se rendrait à la gare, au-devant des fiancés.

— Voyons, mon enfant, c'est fou, disait doucement Marianne. Il faut bien que quelqu'un reste ici. Je garderai Nicolas, les enfants de cinq ans n'ont pas besoin de courir les chemins. Je garderai aussi Gervais et Claire... Emmène tous les autres, je veux bien, et ton père vous conduira.

Mais Rose, au milieu de ses grands rires, tenait bon, ne voulait rien lâcher de son idée plaisante, qui l'égayait tant.

— Non, non! maman, tu viendras, et tous viendront, c'est promis... Comprends donc qu'Ambroise et Andrée, c'est, comme dans les contes, le royal couple d'un empire voisin. Mon frère Ambroise, ayant obtenu la main d'une princesse étrangère, l'amène pour nous la présenter... Alors, naturellement, afin de lui faire les honneurs de notre empire, à nous, Frédéric et moi, nous allons à leur rencontre, accompagnés de toute la cour. Vous êtes

la cour, vous ne pouvez pas faire autrement que de venir... Hein? quelle pompe, quel spectacle, dans la campagne, quand nous nous déroulerons, au retour!

Marianne, que cette gaîté débordante gagnait, finit par rire et par céder.

— Voici l'ordre et la marche, reprit Rose, Oh! j'ai tout organisé, tu vas voir... Frédéric et moi, nous irons à bicyclette, c'est plus moderne. Nous emmènerons, à bicyclette aussi, mes suivantes, mes trois petites sœurs, Louise, Madeleine, Marguerite, onze, neuf et sept ans : ça fera l'escalier derrière moi, un joli effet. Et nous pouvons encore accepter à bicyclette mon frère Grégoire, un page de treize ans, fermant l'escorte de nos augustes personnes... Tout le reste de la cour s'empile dans le char, je veux dire dans le grand break de famille, où l'on tient huit. Toi, la reine mère, tu pourras garder Nicolas, ton dernier rejeton, sur les genoux. Papa, lui, n'aura que sa royauté de chef de dynastie à porter dignement. Et mon frère Gervais, jeune hercule de dix-sept ans, conduira, ayant près de lui, sur la banquette, ma sœur Claire, dont les quinze ans fleurissent en haute sagesse... Quant aux deux aînés, aux illustres jumeaux, les puissants seigneurs Blaise et Denis, nous les prendrons à Janville, chez Mme Desvignes, puisqu'ils nous y attendent.

Elle triompha, elle dansa, chanta, en tapant des mains.

— Ah! pour un beau cortège, je crois que voilà un beau cortège!

Une telle hâte joyeuse la pressait, qu'elle fit partir tout son monde beaucoup trop tôt et qu'on fut à Janville, dès neuf heures et demie. Mais il s'agissait d'y prendre le reste de la famille.

La maison où Mme Desvignes s'était réfugiée, après la mort de son mari, et qu'elle occupait depuis douze ans déjà, en y vivant des petites rentes sauvées du désastre, très paisible, très retirée, tout entière à l'éducation de ses deux filles, se trouvait sur la route, la première du village. Depuis huit jours, sa fille ainée, Charlotte, que Blaise avait épousée, était venue s'y installer pour un mois, avec ses deux enfants, Berthe et Christophe, qui avaient besoin de grand air; et, la veille au soir, Blaise

lui-même les y avait rejoints, lâchant l'usine jusqu'au lundi, ravi de passer avec eux la journée du dimanche. C'était une joie pour la cadette, Marthe, lorsque la grande sœur revenait vivre ainsi quelques semaines dans l'ancien nid, amenant les bébés, retrouvant sa chambre de jeune fille, où l'on mettait deux berceaux. Les jeux et les rires d'autrefois recommençaient, la bonne Mme Desvignes ne rêvait plus, dans sa fierté d'être grand'mère, que d'achever sa tâche, si prudemment menée, en mariant Marthe à son tour. Et la vérité était qu'on avait pu croire un instant qu'il y aurait trois mariages à Chantebled, au lieu de deux. Denis, qui, au sortir de son Ecole spéciale, s'était lancé dans de nouvelles études techniques, couchait souvent à la ferme, voyait presque tous les dimanches Marthe, de même âge que Rose, les deux inséparables, ainsi qu'on les nommait; et la jeune fille, blonde et jolie comme sa sœur Charlotte, mais d'une intelligence plus pratique, d'une raison plus froide, l'avait séduit, au point de le décider à l'épouser, même sans dot, depuis qu'il avait découvert en elle les qualités des compagnes solides, celles qui aident aux grandes fortunes. Seulement, dans leurs causeries d'amoureux, tous deux étaient si sages, si pleins d'une sereine confiance, qu'ils n'éprouvaient aucune hâte, lui surtout, très méthodique, désireux de ne pas risquer le bonheur d'une femme, avant de pouvoir lui offrir une situation certaine. Et voilà comment ils avaient, d'eux-mêmes, ajourné leur mariage, résistant, avec de paisibles sourires, aux assauts passionnés de Rose, que l'idée des trois noces à la fois exaltait. Denis n'en continuait pas moins ses tendres visites chez Mme Desvignes, qui le recevait comme un fils, confiante et prudente, elle aussi. Ce matin-là, il était même parti de la ferme, dès sept heures, en disant qu'elle allait surprendre Blaise en famille, au saut du lit, de sorte qu'on devait également le retrouver à Janville.

Justement, la fête de Janville tombait ce dimanche, le deuxième de mai. Devant la gare, la Grand'Place était envahie par des chevaux de bois, des guinguettes volantes, des baraques et des tirs. Pendant la nuit, des ondées orageuses avaient lavé le ciel, il était d'un bleu

pur, avec un soleil flamboyant, trop chaud pour la saison. Aussi, du monde était déjà là, tous les badauds du pays, des bandes d'enfants, des paysans d'alentour pressés de voir. Et ce fut au milieu de cette foule que la famille tomba, les bicyclistes d'abord, le break ensuite, puis la queue qu'on avait prise à l'entrée du village.

— Nous produisons notre petit effet, dit Rose, en sautant de sa machine.

C'était incontestable. Les premières années, Janville tout entier s'était montré dur pour les Froment, ces bourgeois venus on ne savait d'où, qui avaient l'outrecuidance de vouloir faire pousser du blé où ne poussaient que des pierres, depuis des siècles. Puis, le miracle, l'extraordinaire victoire, en blessant les vanités, avait longtemps encore exaspéré les haines. Mais tout s'use, on ne tient pas rancune au succès, les gens qui s'enrichissent finissent toujours par avoir raison. Et, maintenant, Janville souriait avec complaisance de cette famille pullulante qui avait grandi là, oubliant que chaque enfant de plus, autrefois, était un nouveau scandale pour les commères. D'ailleurs, comment resister à la force heureuse, à la gaîté de cette invasion, lorsque, comme par ce dimanche de fête, la famille entière arrivait au galop, conquérait les routes, les rues et les places? Le père et la mère, onze enfants, dont six garçons et cinq filles, plus deux petits-enfants déjà, ça faisait quinze. Les deux aînés, les jumeaux, avaient vingt-quatre ans, si semblables encore, que les gens parfois les confondaient, bien qu'ils ne fussent plus tout à fait pareils, comme jadis dans leur berceau, où il leur fallait ouvrir les yeux pour qu'on les reconnût, Blaise les ayant gris, Denis les ayant noirs. Le plus jeune, Nicolas, à l'autre bout, n'avait que cinq ans, un délicieux gamin, un petit homme précoce, d'une énergie, d'un courage qui semblait drôle. Et, des deux grands frères à ce petit, les huit autres s'étageaient, de deux ans en deux ans : Ambroise, le mari séducteur de demain, en marche pour toutes les conquêtes; Rose, si éclatante de vie, à la veille également d'être femme, d'être mère; Gervais, au front carré, aux membres de lutteur, qui bientôt livrerait le bon combat de la grande culture; Claire, silencieuse, laborieuse, sans beauté, un

cœur solide, une tête sage de ménagère; Grégoire, l'écolier indiscipliné, la volonté toujours en éveil, battant les buissons, cherchant l'aventure; les trois dernières fillettes enfin, Louise la bonne grosse fille, Madeleine la délicate et la rêveuse, Marguerite la moins jolie, la plus tendre. Et, lorsque, derrière le père et la mère, les onze débouchaient à la file, lorsqu'ils étaient suivis de Berthe et de Christophe, ceux de l'autre génération déjà, ça faisait une vraie queue de monde, comme ce beau dimanche, au travers de la Grand'Place de Janville, emplie de la population en fête. Et c'était irrésistible, même ceux qui gardaient en travers la prodigieuse création de Chantebled, s'égayaient, s'amusaient de les voir galoper de la sorte, envahir le pays où ils tombaient, tant ils apportaient avec eux de santé, de joie et de puissance, comme si la terre elle-même, en son débordement de vie, les eût enfantés à profusion, pour les éternels espoirs de demain.

— Que ceux qui sont davantage se montrent! reprit gaîment Rose. On se comptera.

— Tais-toi, voyons! dit Marianne, qui, descendue de la voiture, venait de poser Nicolas à terre. Tu finiras par nous faire huer.

— Huer! mais ils nous admirent tous, regarde-les! Est-ce drôle, maman, que tu ne sois pas plus orgueilleuse de toi et de nous.

— J'en suis tellement orgueilleuse, que je crains d'humilier les autres.

Tous se mirent à rire. Et Mathieu, près de Marianne, était très fier, lui aussi, bien qu'il gardât sa bonhomie tranquille, lorsqu'il se trouvait de la sorte, en public, au milieu du bataillon sacré, comme il nommait plaisamment ses fils et ses filles. La bonne Mme Desvignes, souriante, en faisait également partie, depuis que sa fille Charlotte, en attendant que Marthe à son tour s'y employât, continuait l'œuvre de vie, donnait des soldats au bataillon toujours grandissant, qui finirait par devenir une armée. Ce n'était qu'un commencement encore, on verrait plus tard s'élargir sans cesse, pulluler sans fin la race victorieuse, les petits-fils, les fils des petits-fils. On serait cinquante, on serait cent, on serait deux cents,

pour le bonheur et pour la beauté du monde. Et, dans l'ébahissement, dans l'indulgence amusée de Janville, autour de cette famille féconde, il entrait certainement l'inconsciente admiration de la force et de la santé qui créent les grands peuples.

— D'ailleurs, nous n'avons plus que des amis, fit remarquer Mathieu. Tous nous aiment.

— Oh! tous! murmura Rose. Regarde donc les Lepailleur, là, devant cette baraque.

En effet, les Lepailleur étaient là, le père, la mère, Antonin, Thérèse. Afin de ne pas voir les Froment, ils affectaient de s'intéresser à un jeu de tourniquet, chargé de porcelaines violemment peintes. Du reste, ils ne les saluaient plus, ils avaient profité d'une légère discussion pour rompre, dans leur rage impuissante de tant de prospérités ininterrompues. Lepailleur considérait la création de Chantebled comme une insulte personnelle, car il n'oubliait pas ses goguenardises, ses défis, au sujet de ces landes où l'on devait ne jamais récolter que des cailloux. Et, quand il eut bien examiné les porcelaines, l'idée lui vint d'être insolent, il se retourna, il regarda de ses yeux fixes la famille, qui, débarquée trop tôt, ayant un grand quart d'heure à tuer, avant l'arrivée du train, défilait gaîment au milieu de la fête.

L'exécrable humeur du meunier, depuis deux mois, s'aggravait de la rentrée à Janville de son fils Antonin, dans les conditions déplorables. Le garçon, parti un matin à la conquête de Paris, installé par ses parents pleins d'une aveugle confiance en sa belle écriture, était resté quatre ans chez maître Rousselet, petit clerc, d'un esprit lourd, d'une paresse insigne. Il n'avait pas fait un progrès, il ne s'était lancé, peu à peu, que dans une noce facile, d'abord la tentation du café, de la fille qui passe, puis la pente fatale, l'alcool, le jeu, les amours crapuleuses. Paris conquis, c'étaient les bas plaisirs, rêvés au village, réalisés sans mesure, avec une voracité gloutonne. Tout son argent y passait, l'argent qu'il tirait de sa mère par de continuelles promesses de victoire, dont elle acceptait le mensonge dévotement, d'une foi totale devant lui, comme devant un bon Dieu. Puis, il finit par y laisser sa santé, il devint si maigre, si jaune, perdant ses cheveux à

vingt-trois ans, que sa mère, prise de peur, le ramena un soir, en déclarant qu'il travaillait trop et qu'elle ne lui permettrait pas de se tuer ainsi. On le sut plus tard, maître Rousselet l'avait simplement mis à la porte. Mais cette retraite nécessaire, ce désastreux retour au bercail, n'alla pas sans faire grogner Lepailleur, qui commençait à comprendre. S'il ne se fâchait pas encore ouvertement, c'était par orgueil, pour ne pas avouer son mécompte, le doute où il tombait du bel avenir d'Antonin. Les portes closes, il se vengeait sur sa femme, la poursuivait de querelles affreuses, depuis qu'il avait découvert ses continuels envois d'argent; et elle lui tenait tête, admirant son garçon comme elle l'avait admiré lui-même autrefois, sacrifiant le père au fils, maintenant que l'instruction plus grande de celui-ci la stupéfiait davantage; de sorte que le désaccord se mettait dans le ménage, né justement de leur tentative d'avoir pour héritier un monsieur, un Parisien, qui les avait gonflés d'un si vaniteux espoir. Antonin, lui, ricanait, haussait les épaules, promenait au soleil sa laide maladie, en attendant d'être assez fort pour retourner à son vice.

Lorsque les Froment passèrent, ce fut un beau spectacle de voir les Lepailleur raidis, les mangeant des yeux. Le père tordit la bouche comme pour se moquer, la mère eut un hochement de bravade. Debout, les mains dans ses poches, le garçon parut lamentable, avec sa tête déjà chauve, son dos qui se voûtait, la ruine blême où sombrait sa jeunesse. Et ils cherchaient tous les trois ce qu'ils pourraient bien trouver de désagréable, lorsqu'une occasion se présenta.

— Eh bien! où donc est Thérèse? glapit tout d'un coup la Lepailleur. Elle était là, qu'est-elle encore devenue? Je ne veux pas qu'elle me quitte, quand il y a tout ce monde.

En effet, Thérèse avait disparu depuis un instant. Elle venait d'entrer dans sa dixième année, elle était jolie comme un cœur, une petite blonde déjà grasse, avec des cheveux fous, des yeux noirs qui luisaient, pareils à des chandelles. On se l'imaginait toute rose, toute dorée, poudrée à blanc, dans la farine du moulin. Mais elle se montrait terrible, d'une vivacité, d'une décision à faire

frémir, s'échappant et disparaissant pendant des heures, pour battre les buissons, en quête d'oiseaux, de fleurs, de fruits sauvages. Et, si sa mère s'effarait ainsi, courant à sa recherche, lorsque les Froment passaient, c'était que, l'autre semaine, elle avait constaté un grand scandale. Le rêve passionné de Thérèse était d'avoir une bicyclette, surtout depuis que ses parents la lui refusaient avec obstination, déclarant ces machines-là bonnes pour les bourgeois, pas convenables pour les filles honnêtes. Or, une après-midi qu'elle s'en était allée par les champs, à sa coutume, sa mère qui revenait du marché, l'avait aperçue sur un bout de route déserte, en compagnie du petit Grégoire Froment, un autre rôdeur de buissons, un coureur de son espèce, avec lequel elle se retrouvait souvent de la sorte, dans des coins connus d'eux seuls. Ils faisaient bien la paire, on ne voyait qu'eux deux s'égayant, galopant, par les sentes, sous les feuilles, le long des ruisseaux. Et l'abomination, ce jour-là, était que Grégoire, ayant installé Thérèse d'aplomb sur sa bicyclette, la tenait à la taille, d'un bras ferme, courant près d'elle l'aidant à rouler. Enfin, une vraie leçon que le petit gueux lui donnait et que la petite gueuse recevait de tout son cœur; et des rires, et des tapes, et des joujoux de gamins qui pouvaient très mal tourner. Aussi, lorsqu'elle était revenue, le soir, Thérèse avait-elle reçu deux maîtresses gifles.

— Mais où a-t-elle passé, cette sacrée coureuse? continuait à crier la Lepailleur. On ne peut pas la quitter des yeux, sans qu'elle file.

Antonin, ayant allongé la tête derrière la baraque aux porcelaines, revint en traînant la jambe, les mains toujours dans les poches, avec son ricanement vicieux.

— Regarde donc là, maman. Ça chauffe.

Et, derrière la baraque, la mère surprit encore Thérèse et Grégoire ensemble. Lui tenait d'une main sa bicyclette, dont il devait expliquer la mécanisme; tandis qu'elle, figée d'admiration et de convoitise, regardait la machine de ses yeux de péché. Elle ne put résister au désir, il la soulevait toute rieuse dans ses bras de petit homme, pour l'asseoir une minute sur la selle, lorsque la terrible voix de la mère éclata.

— Sacrée gueuse, qu'est-ce que tu fais là encore? Veux-tu bien vite revenir, ou je vas te régler ton compte!

Mathieu, qui s'était aperçu de la scène, rappela Grégoire, lui aussi, sévèrement.

— Va mettre ta machine avec les autres, et tu sais ce que je t'ai déjà défendu, ne recommence pas.

C'était la guerre. Lepailleur, impudent, gronda des menaces, avec des mots ignobles, que les brusques accords d'un orgue de Barbarie couvrirent. Et les deux familles se séparèrent, s'éloignèrent au milieu de la foule endimanchée, dont le flot grandissait.

— Mon Dieu! ce train n'arrivera donc pas! reprit Rose, qui, dans son impatience joyeuse, se tournait à chaque instant vers l'horloge de la petite gare, au fond de la place. Encore dix minutes, qu'est-ce que nous pourrions bien faire?

Justement, elle s'était arrêtée devant un homme, debout au coin d'un trottoir, en train de vendre des écrevisses, un plein panier d'écrevisses, grouillant à ses pieds. Elles venaient sûrement des sources de l'Yeuse, à trois lieues de là : des écrevisses pas grosses, mais excellentes, qu'elle connaissait bien, pour en avoir elle-même pêché parfois quelques-unes, le long du ruisseau. Une idée de gourmandise lui vint, qui était aussi une idée de jeu.

— Oh! maman, nous allons lui acheter tout son panier... Tu comprends, c'est pour le festin de bienvenue, c'est notre cadeau au royal couple que nous attendons. On ne dira pas que Nos Majestés ne font pas bien les choses, quand elles attendent des Majestés voisines... Et c'est moi qui vais les faire cuire en rentrant, vous verrez si je les réussis!

Alors, on la plaisanta, et les parents cédèrent à cette grande enfant, qui ne savait plus, dans son bonheur, à quel amusement se dépenser, tant la vie lui semblait en fête. Mais, comme elle s'entêtait à vouloir compter les écrevisses, en manière de distraction, ce fut une rude affaire; car elle fut pincée par quelques-unes, elle les lâcha, avec de petits cris; et voilà que, le panier s'étant renversé, toutes galopèrent. Les garçons, les fillettes se jetèrent à leur poursuite, il y eut une chasse en règle, même les gens sérieux de la famille finirent pas s'en

mêler. Et c'était si drôle, si gai, si bon enfant, de les entendre rire, de les voir s'exciter à cette poursuite, les grands comme les petits, toute la nichée heureuse, que Janville s'amassa de nouveau, prenant sa part de l'amusement, plein de bienveillance.

Soudain, il y eut au loin un grondement de roues, un train siffla.

— Ah! mon Dieu! les voilà! dit Rose effarée. Vite! vite! nous allons manquer la réception!

Et ce fut une bousculade, on paya l'homme, on n'eut que le temps de fermer le panier et de le porter dans la voiture. Déjà, toute la famille courait, envahissait l'étroite gare, pour se ranger en bon ordre sur le quai de débarquement.

— Non, non! pas comme ça, répétait Rose, en replaçant son monde. Vous n'observez pas les préséances. La reine mère avec le roi son époux, puis les princes par rang de taille. Frédéric va se mettre à ma droite. Nous sommes les fiancés... Et, vous savez, c'est moi qui fais le compliment.

Le train s'arrêtait. Lorsque Ambroise et Andrée descendirent, ils furent d'abord stupéfaits que tout le monde fût ainsi venu les attendre, en rang, d'un air de solennité. Mais, Rose s'étant mise à leur adresser un petit discours pompeux, traitant la fiancée en princesse lointaine qu'elle avait charge de saluer, au seuil des Etats de son père, le couple finit par rire, voulut bien continuer la plaisanterie, en répondant sur le même ton. Les employés de la gare regardaient, écoutaient, bouche béante. Ce fut d'une bonne folie, ils étaient tous ravis de se montrer si enfants, par cette chaude matinée de mai.

Cependant, Marianne eut une exclamation de surprise.

— Comment! madame Séguin n'est pas venue avec vous? Elle avait tant promis!

En effet, derrière Ambroise et Andrée, Celeste seule, la femme de chambre, venait de descendre du train. Et elle expliqua les choses.

— Madame m'a chargée de dire qu'elle était vraiment au désespoir. Hier encore, elle espérait bien tenir sa promesse. Seulement, elle a reçu, dans la soirée, la visite de M. de Navarède, qui préside, aujourd'hui dimanche,

une conférence donnée par l'Œuvre, et il a été naturellement impossible à madame de ne pas y assister. Alors, madame s'est fiée à moi pour vous amener les jeunes gens. Vous voyez que tout va bien, les voilà à bon port.

Au fond, personne ne regrettait Valentine, que la campagne attristait. Et Mathieu résuma l'opinion générale, en exprimant un regret poli.

— Enfin, vous lui direz combien elle nous a manqué... En route, maintenant!

Mais Céleste, de nouveau, intervint.

— Pardon, monsieur, je ne reste pas avec vous... Non, madame m'a bien recommandé de revenir tout de suite auprès d'elle, car elle a besoin de moi pour l'habiller. Et puis, elle s'ennuie trop seule... Il y a un train pour Paris à dix heures un quart, n'est-ce pas? Je vais le prendre. Puis, ce soir, je serai ici dès huit heures, je ramènerai mademoiselle... Nous avons réglé tout ça sur un indicateur des trains. A ce soir, monsieur.

— A ce soir, c'est chose entendue.

Et, laissant la femme de chambre dans la petite gare déserte, tous sortirent, se retrouvèrent sur la place du village, où attendaient le break et les bicyclettes.

— Nous voilà au grand complet, cria Rose. Enfin, la vraie fête commence... Laissez-moi organiser le cortège pour la rentrée triomphale au château de nos pères.

— Je crains bien, dit Marianne, que ton cortège ne soit trempé. Vois là-bas cette averse qui arrive.

Depuis un instant, le ciel, si pur, était envahi par une grande nuée livide, qui montait de l'ouest, flagellée d'un vent de bourrasque. C'était comme une suite des violentes ondées orageuses de la nuit précédente.

— La pluie! nous nous en moquons bien! répondit superbement la jeune fille. Jamais elle n'osera tomber avant que nous soyons chez nous.

Et elle plaça son monde, avec une autorité comique, selon l'ordre arrêté depuis huit jours dans sa tête. Et le cortège s'ébranla, traversa Janville émerveillé, au milieu des sourires de toutes les commères qui accouraient sur les portes, se déroula le long de la route blanche, à travers les champs fertiles, faisant lever des bandes

d'alouettes, dont la claire chanson montait au ciel. Ce fut vraiment magnifique.

En tête, Rose et Fréderic, le couple, filaient à bicyclette, côte à côte, ouvrant la marche nuptiale, d'une majestueuse allure. Derrière eux, les trois demoiselles d'apparat, les trois sœurs cadettes, Louise, Madeleine et Marguerite, s'étageaient de la plus grande à la plus petite, sur des machines faites à leur taille; et, coiffées de bérets, avec leurs chevelures dans le dos, flottantes au vent de la course, elles étaient adorables, un vol d'hirondelles messagères qui rasaient le sol, porteuses de bonnes nouvelles. Quant au page Grégoire, toujours emballé, à pleines pédales, il ne se conduisait pas très bien, s'oubliait parfois jusqu'à vouloir dépasser le royal couple tenant la tête, ce qui lui attirait de sévères objurgations, tant qu'il n'était pas rentré dans le devoir, à son rang de déférence et de modestie. Seulement, les trois demoiselles d'apparat s'étant mises à chanter la complainte de Cendrillon, en marche pour le palais du prince Charmant, le royal couple avait daigné trouver d'un aimable effet ce chant de circonstance, malgré l'étiquette. Et Rose, et Frédéric, et Grégoire aussi, tous avaient fini par le chanter, à pleine voix. Et cette chanson, dans la vaste campagne sereine, faisait la plus belle musique du monde.

Puis, à quelque distance, venait le char, le bon vieux break familial, bondé maintenant. Selon le programme arrêté, Gervais conduisait, ayant Claire à sa gauche, sur la banquette de cuir. Les deux forts chevaux allaient de leur train bonhomme, malgré les coups du fouet qu'il faisait claquer allègrement au-dessus de leurs oreilles, désireux de faire lui aussi de la musique. A l'intérieur, pour les six places, on était sept, en comptant trois gamins qui tout de même tenaient leur coin, tant ils se démenaient. C'était d'abord Ambroise et Andrée, les fiancés qu'on honorait de cette glorieuse bienvenue, assis en face l'un de l'autre. Ensuite, c'étaient, également face à face les hauts seigneurs du pays. Mathieu et Marianne, laquelle gardait sur les genoux le petit Nicolas, le dernier prince de la lignée, qui braillait comme un petit âne, parce qu'il avait de la joie. Enfin, les deux

dernières places se trouvaient occupées par la petite-fille et le petit-fils des hauts seigneurs, mademoiselle Berthe et monsieur Christophe. incapables encore d'une longue course à pied. Et le char s'avançait en grande pompe, bien que, dans la crainte de la pluie prochaine, on en eût déjà tiré à demi les rideaux de grosse toile blanche, ce qui le faisait ressembler, de loin, à quelque charrette de meunier.

Puis, derrière encore, en guise d'arrière-garde, marchait à pied un groupe formé de Blaise et de Denis, de Mme Desvignes et de ses deux filles, Charlotte et Marthe. Ils avaient absolument refusé de prendre une voiture, ils trouvaient très agréable de faire, en se promenant les deux kilomètres qui séparaient Chantebled de Janville. S'il pleuvait, ils se réfugieraient bien quelque part. D'ailleurs, Rose l'avait déclaré : c'était parfait, il fallait une suite à pied, pour que le cortège eût tout le développement, toute la signification désirable : ces cinq-là faisaient la foule, l'immense concours de peuple qui suivait ses souverains, en les acclamant. Ou bien encore ils étaient la garde nécessaire, les aînés, les hommes d'armes qui veillaient, en queue, afin de déjouer l'attaque possible de quelque voisin félon. Le malheur advint que, la bonne Mme Desvignes ne marchant pas vite, l'arrière-garde se trouva vite distancée, à ce point qu'elle ne forma bientôt plus, au loin, qu'un très petit groupe perdu.

Mais cela ne déconcertait pas Rose, dont les mécomptes redoublaient le grand rire. Au premier coude de la route, elle se retourna sur sa selle; et, lorsqu'elle vit son arrière-garde à plus de trois cents mètres, elle se récria d'admiration.

— Oh! regardez donc, Frédéric. Quel cortège interminable! En tenons-nous, une place! Ça s'allonge, ça s'allonge toujours, et la campagne ne va pas être assez longue.

Et, comme les trois demoiselles d'apparat, ainsi que le page, se permettaient de gouailler :

— Dites donc, vous autres, si vous étiez respectueux... Comptez donc un peu, pour voir! Nous sommes six à l'avant-garde, n'est-ce pas? Dans le char, ils sont neuf, ça fait quinze! Ajoutez les cinq de l'arrière-garde, ça fait

vingt... On vous en donnera des familles pareilles! Les lapins qui nous regardent passer, sont muets de stupeur et d'humiliation.

Et de rire, et de reprendre tous à la fois la complainte de Cendrillon, en marche pour le palais du prince Charmant.

Ce fut au pont de l'Yeuse que les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber, des gouttes larges. La nuée livide, que poussait un vent terrible, galopait au ciel, l'emplissait d'une clameur de tempête. Et, presque tout de suite, les gouttes s'élargirent encore, se multiplièrent, fouettées par une si violente rafale, que l'eau ruissela, s'abattit brusquement en paquets, comme si quelque formidable écluse se rompait là-haut. On ne voyait plus à vingt mètres devant soi. En deux minutes, la route déborda, telle qu'un lit de torrent.

Alors, dans le cortège, il y eut un sauve-qui-peut. On ne sut que plus tard la chance heureuse de l'arrière-garde, qui, surprise près de la maison d'un paysan, s'y réfugia, en toute tranquillité. Ceux du break, simplement, fermèrent les rideaux, puis firent halte à l'abri d'un arbre, au bord du chemin, par crainte de quelque effarement des chevaux, sous une averse pareille. Ils crièrent aux bicyclistes, qui tenaient la tête, de s'arrêter eux aussi, de ne pas être assez fous, pour s'entêter à recevoir un tel déluge; et leur voix se perdit dans le grondement de l'eau. Pourtant, ce fut le sage parti que prirent les fillettes et le page, en s'abritant derrière une haie épaisse, avec leurs machines. Mais, devant eux, le couple des fiancés, éperdument, continua.

Frédéric, le plus raisonnable des deux, avait eu le bon sens de dire :

— Ce n'est pas prudent, ce que nous faisons là. Je vous en prie, arrêtons-nous comme les autres.

Et il s'était attiré cette réponse de Rose, excitée, emportée dans sa fièvre heureuse, comme insensible au cinglement de la pluie :

— Bah! maintenant, nous sommes trempés. C'est en nous arrêtant, que nous prendrions du mal... Filons! filons! en trois minutes nous sommes chez nous, et nous nous moquerons de tous ces traînards, quand ils arriveront dans un grand quart d'heure.

Ils venaient de franchir le pont de l'Yeuse, ils volaient côte à côte, bien que la route se fît dure, une montée d'un bon kilomètre, entre les hauts peupliers.

— Je vous assure que nous avons tort, répéta-t-il. On me grondera, on aura raison.

— Ah bien! cria-t-elle, moi qui m'amuse tant! C'est très drôle, ce bain à bicyclette!.. Laissez-moi, si vous ne m'aimez pas assez pour me suivre.

Il la suivit, se serra contre elle, tâcha de la protéger un peu contre la pluie oblique. Et ce fut une course éperdue, une course démente, ce couple ainsi lié, dont les coudes se touchaient, filant à une vitesse folle, comme soulevé, emporté par toute cette eau galopante, hurlante, qui faisait rage. Il semblait que l'orage les charriât avec son tonnerre. Au moment où ils sautaient de machine, dans la cour de la ferme. l'averse cessa tout d'un coup, le ciel redevint bleu.

Rose riait follement, très rouge, essoufflée, mouillée à un tel point, que ses vêtements, ses cheveux, ses mains ruisselaient, une fée des sources qui aurait renversé son urne sur elle.

— Hein? la fête est complète!.. Ça n'empêche pas que nous arrivons les premiers.

Elle se sauva, monta se peigner et changer de robe. Mais ce qu'elle n'avoua pas, ce fut qu'elle ne prit pas même la peine de mettre du linge sec, pour gagner quelques minutes, dans la hâte où elle était de préparer la cuisson des écrevisses. Avant que toute la famille arrivât, elle voulait que l'eau fût sur le feu, avec le vin blanc, les carottes, les épices du court-bouillon. Et elle allait, et elle venait, activant la flamme, emplissant la cuisine de son allègre activité, en bonne ménagère heureuse de montrer son savoir; tandis que son fiancé, redescendu, lui aussi, la suivait des yeux, d'un air d'admiration béate.

Enfin, lorsque la famille entière fut là, ceux du break, et même les gens à pied, il y eut une explication assez vive, car le père et la mère se fâchaient, tellement cette course sous l'orage les avait inquiétés.

— Ma fille, répétait Marianne, ça manque de tout bon sens... Au moins as-tu bien changé de linge?

— Mais oui! mais oui! répondit Rose. Où sont les écrevisses?

De son côté, Mathieu sermonnait Frédéric.

— Vous pouviez vous casser le cou, sans compter que ce n'est guère bon de recevoir toute cette eau froide, lorsqu'on a chaud... Vous auriez dû l'arrêter.

— Dame! elle a voulu filer quand même, et moi, vous savez, quand elle veut quelque chose, je n'ai pas la force de ne pas le vouloir.

Ce fut Rose qui, gentiment, mit fin aux reproches.

— Voyons, voyons, assez de gronderies, j'ai eu tort... Et personne qui me ferait un compliment sur mon court-bouillon! Avez-vous jamais vu des écrevisses sur le feu, qui sentissent aussi bon que celles-là?

Le déjeuner fut d'une gaîté débordante. Comme on était vingt, et qu'on désirait faire une vraie répétition des noces, on avait mis la table dans une grande salle, voisine de l'ordinaire salle à manger. Elle était nue encore; mais, tout le temps du déjeuner, on ne parla que de la façon dont on comptait l'embellir, avec des arbustes, des guirlandes de feuillages, des touffes de fleurs. Au dessert, on fît même apporter une échelle, pour tracer sur les murs les grandes lignes de la décoration.

Depuis un instant, Rose, si bavarde jusque-là, se taisait. Elle avait pourtant mangé de grand appétit. Mais, sous sa lourde chevelure, mouillée encore, elle n'avait plus le sang au visage, elle était devenue d'une pâleur de cire. Et, comme elle voulait monter elle-même à l'échelle, pour indiquer un motif d'ornement, elle trébucha, elle eut une brusque syncope. Vivement, on l'avait installée sur une chaise, tout le monde s'effarait. Pendant quelques minutes, elle resta sans connaissance. Puis, quand elle revint à elle, une sorte d'angoisse la tint encore un instant étouffée, muette, sans paraître comprendre ce qui s'était passé. Mathieu et Marianne, bouleversés, la pressaient de questions, voulaient savoir. Evidemment, elle devait avoir pris froid, c'était le beau résultat de cette course imbécile. Pourtant, la jeune fille se remettait, souriait de nouveau; et elle expliqua qu'elle ne souffrait pas, qu'elle avait senti tout d'un coup comme un gros pavé sur sa poitrine, mais que ça

s'était ensuite fondu, qu'elle respirait mieux. En effet, elle fut bientôt debout, elle acheva de donner ses idées pour la décoration de la salle, si bien qu'on finit par se rassurer et que l'après-midi se passa joyeusement à tirer des plans, à faire les plus beaux projets du monde. Au dîner, on mangea peu, tant on avait fêté les écrevisses, le matin. Puis, dès neuf heures, dès que Céleste fut revenue chercher Andrée, on se sépara. Ambroise retournait le soir même à Paris. Blaise et Denis devaient prendre le premier train, le lendemain, à sept heures. Et Rose, en accompagnant Mme Desvignes et ses filles, jusque sur la route, leur criait encore dans la nuit des au revoir, des à bientôt, toute vibrante de la gaîté dernière de ce rendez-vous que la famille se donnait, pour les prochaines noces heureuses.

Cependant, ni Mathieu ni Marianne ne se couchèrent tout de suite. Sans vouloir même en causer entre eux, ils trouvaient Rose singulière, les yeux troubles, l'air ivre. Elle avait de nouveau trébuché en rentrant, ils la décidèrent à se mettre au lit, bien qu'elle se plaignît seulement d'un peu de suffocation. Puis, lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre, qui était voisine de la leur, ils attendirent, la mère alla plusieurs fois s'assurer qu'elle était bien couverte, qu'elle s'endormait tranquillement, pendant que le père veillait, inquiet et rêveur sous la lampe. Enfin, elle dormit, et tous deux alors, après avoir laissé la porte de communication ouverte, s'entretinrent un instant à demi-voix, voulant se tranquilliser : ce ne serait rien, une bonne nuit suffirait. Ils se couchèrent à leur tour, toute la ferme fit silence, anéantie de sommeil, jusqu'au premier chant du coq. Mais, vers quatre heures, avant l'aube, une brusque plainte sourde, étouffée : Maman! maman! éveilla les époux, les jeta sur le parquet, pieds nus, frissonnants, tâtonnants, en quête de la bougie. C'était Rose qui étouffait, qui se débattait contre une nouvelle crise, d'une violence extrême. Pour la seconde fois, après quelques minutes, elle reprit connaissance, elle parut soulagée, et les parents, dans leur angoisse pourtant si vive, préférèrent n'appeler personne, attendirent le jour. Leur terreur, surtout, venait de ce qu'ils trouvaient leur fille

méconnaissable, la face gonflée, décomposée, comme si quelque puissance mauvaise la leur changeait, la leur volait, en une seule nuit. Elle s'était pourtant rendormie, d'un air d'accablement. Et ils ne bougeaient plus, de peur de troubler ce repos, et ils veillaient, ils attendaient, en écoutant la ferme revivre, à mesure que grandissait le jour. Les heures sonnèrent, cinq heures, six heures. Vers sept heures moins vingt, Mathieu, apercevant dans la cour Denis qui devait rentrer à Paris par le train de sept heures, descendit en hâte lui dire de passer chez Boutan, pour le supplier d'accourir sans perdre une minute. Et, après le départ de son fils, il était remonté près de Marianne, ne voulant encore appeler ni même prévenir personne, lorsqu'une troisième crise se produisait. Et, cette fois, ce fut la foudre.

Rose s'était soulevée, les bras ouverts, la bouche élargie, en jetant sa plainte.

— Maman! maman!

Puis, dans une révolte, dans une dernière flambée de vie, elle sauta de sa couche, voulut marcher, alla jusqu'à la fenêtre, que le soleil levant embrasait. Un instant, elle s'y appuya, les jambes nues, les épaules nues, d'une nudité pure de vierge, avec ses lourds cheveux dénoués, qui la couvraient d'un royal manteau. Jamais elle n'avait paru plus belle, plus éclatante de force et d'amour.

— Oh! que je souffre! C'est fini, je vais mourir.

Le père s'était précipité, la mère la soutenait, l'enveloppait de ses deux bras, comme d'une invincible armure, pour la défendre contre tout péril.

— Tais-toi, malheureuse enfant! Ce n'est rien, c'est une crise encore qui va se calmer... Recouche-toi, de grâce! Ton vieil ami Boutan est en route, demain tu seras debout.

— Non, non! je vais mourir, c'est fini!

Elle tomba dans leurs bras, ils n'eurent que le temps de la recoucher. Et ce fut la foudre, elle mourut sans un mot, sans un regard, en quelques minutes, d'une congestion pulmonaire.

La foudre imbécile, la faux aveugle qui, d'un coup sabre tout le printemps. Cela fut si brutal, si violemment inattendu, que la stupeur, d'abord, l'emporta sur le

désespoir. Aux cris de Marianne et de Mathieu, la ferme entière accourut, s'emplit de la rumeur affreuse, puis tomba au grand silence de la mort, toute besogne, toute vie ayant cessé. Et ils étaient là, effarés, écrasés, les autres enfants: le petit Nicolas qui ne comprenait pas encore; Grégoire, le page de la veille; les trois demoiselles d'apparat, Louise, Madeleine et Marguerite; les plus grands, les plus frappés, Claire et Gervais. Mais il y en avait d'autres par les chemins, les aînés, Blaise, Denis, Ambroise, qui roulaient vers Paris à ce moment même, ignorant l'imprévu, l'effroyable coup de hache qui s'abattait sur la famille. Où la nouvelle terrible les rattraperait-elle? dans quelle cruelle détresse reviendraient-ils? Et ce médecin qui allait accourir! Et, tout d'un coup, au milieu de la confusion terrifiée des premières minutes, éclatèrent les cris de Frédéric, le fiancé, hurlant son désastre. Il devenait fou, il voulait se tuer, en disant qu'il était l'assassin, qu'il aurait dû empêcher Rose de rentrer sous l'orage. On l'écarta, il fallut l'emmener de la ferme, dans la crainte de quelque nouveau malheur. Sa subite démence avait rompu les cœurs, les sanglots coulèrent, il y eut une lamentation des misérables parents, des frères, des sœurs, de tout Chantebled foudroyé, que la mort, pour la première fois, visitait.

Rose, grand Dieu! sur ce lit de deuil, blanche, froide, morte! La plus jolie, la plus gaie, la plus aimée! Celle devant qui tous les autres étaient en admiration, en fierté, en amour! Et cela dans un tel espoir de longue vie et de solide bonheur, dix jours avant le mariage, le lendemain même de cette belle journée de gaîté folle, où elle avait tant plaisanté, tant ri! On la revoyait si vivante, si adorable, avec ses imaginations de grande enfant heureuse, ses réceptions princières, son royal cortège. Les deux prochains mariages, célébrés ensemble, c'était comme la floraison même du bonheur constant, la longue prospérité de la famille épanouie en une suprême joie. Jusque-là, sans doute, on avait peiné souvent, pleuré parfois; mais on s'était serré, consolé, les uns contre les autres; pas un encore n'avait manqué, le soir, à la bonne embrassade qui guérissait de tout. Et voilà que la meilleure partait, la mort venait dire qu'il n'y

avait de joie absolue pour personne, que les plus vaillants, les plus heureux ne triomphaient jamais dans la plénitude de leur espérance. La vie n'était pas sans la mort. En une fois, ils payaient leur dette de misère humaine, d'autant plus chèrement, qu'ils s'étaient taillé une plus large part de vie, créant beaucoup pour vivre beaucoup. Lorsque tout germe, tout pousse autour de soi, lorsqu'on a voulu la fécondité sans réserve, l'œuvre d'enfantement continu, quel rappel atroce à l'éternel gouffre obscur, dans lequel s'élabore le monde, le jour où le malheur s'abat, creuse la première fosse, emporte un être cher! C'est la brusque cassure, l'arrachement des espoirs qui semblaient sans fin, la stupeur qu'on ne puisse vivre et s'aimer toujours.

Ah! les deux terribles journées qui suivirent, la ferme morte, elle aussi, sans autre bruit que le souffle du bétail, la famille entière accourue, anéantie de cruelle attente, brûlée de larmes, tant que le pauvre corps resta là, sous une moisson de fleurs! Et il y eut cette aggravation de cruauté que, la veille des obsèques, le corps, mis en bière, fut descendu dans la salle où l'on avait déjeuné si joyeusement, en discutant la façon magnifique dont on la décorerait, pour la grande fête des deux noces. Ce fut là que se fit la dernière veillée funèbre, et il n'y avait pas d'arbustes verts, pas de guirlandes de feuillages, quatre cierges brûlaient seuls, des roses blanches se fanaient, cueillies du matin. Ni la mère ni le père ne voulurent se coucher pendant cette nuit suprême. Ils restèrent côte à côte près de l'enfant que la terre leur reprenait. Ils la voyaient toute petite, à seize mois, dès leur premier séjour à Chantebled, dans l'ancien pavillon de chasse, lorsqu'elle venait d'être sevrée et qu'ils allaient la recouvrir la nuit. Ils la revoyaient, plus tard, à Paris, si petite encore, accourant le matin, grimpant, envahissant leur lit mis au saccage, avec des rires de conquête. Ils la revoyaient surtout grandie, embellie, à mesure que Chantebled s'agrandissait, comme si elle s'était épanouie elle-même de toute la santé, de toute la beauté de cette terre devenue fertile. Et elle n'était plus, et, quand cette pensée leur revenait qu'ils ne la reverraient jamais plus, leurs mains se cherchaient, se

nouaient d'une étreinte affreuse, tandis que, d'une même plaie, de leurs deux cœurs écrasés ensemble, il leur semblait que toute leur vie, que tous leurs jours futurs coulaient au néant. Désormais, la brèche était faite, est-ce que les autres bonheurs n'allaient pas suivre, emportés à leur tour? Et les dix autres enfants avaient beau être là, depuis le petit de cinq ans jusqu'aux deux aînés de vingt-quatre ans, vêtus de noir, en larmes, autour de la sœur endormie, ainsi qu'un douloureux bataillon qui lui aurait rendu les honneurs funèbres : ni le père ni la mère ne les voyaient plus, ne les comptaient plus, le cœur déchiré, arraché par la perte de celle qui partait, qui emportait de leur chair. Et, dans la grande salle nue, que les quatre cierges éclairaient mal, l'aube se leva sur cette veillée de mort, ce dernier adieu de toute la famille.

Puis, ce fut encore la douleur du convoi se déroulant par la route blanche, entre les hauts peupliers, au milieu des blés verts, cette route que Rose avait si follement montée sous l'orage. Tous les parents, tous les amis étaient venus, tout le pays avait apporté son émotion d'une mort si foudroyante. Aussi le cortège, cette fois, s'allongeait-il réellement au loin, derrière le char drapé de blanc, comme fleuri, dans le clair soleil, d'un buisson de roses blanches. La famille entière avait voulu mener le deuil, la mère elle-même, ainsi que les sœurs, ayant déclaré qu'elles ne quitteraient la chère morte qu'au bord de la fosse. Ensuite, marchaient les intimes, les Beauchêne, les Séguin. Mais, dans leurs larmes, ni Mathieu ni Marianne, brisés de fatigue, anéantis de souffrance, ne reconnaissaient plus les gens. Ils se souvinrent, seulement le lendemain, qu'ils avaient dû voir Morange, sans être certains pourtant que ce fût bien Morange, ce monsieur silencieux, effacé, entrevu comme une ombre, qui leur avait serré les mains, en pleurant. Et ce fut de même, dans une sorte de rêve horrible, que Mathieu se rappela la maigre figure, le profil sec de Constance s'approchant de lui, au cimetière, après la descente du corps, et lui disant de vagues bonnes paroles, tandis qu'il avait cru voir flamber ses yeux d'un triomphe abominable.

Qu'avait-elle dit? il ne savait plus. Des paroles correctes

naturellement, de même que son attitude était celle d'une parente affligée. Mais un souvenir brûlant lui revenait, d'autres paroles qu'elle avait prononcées, le jour où elle avait promis d'assister aux deux noces, en lui souhaitant, d'une bouche amère, que la bonne chance de Chantebled continuât. Et ils étaient donc foudroyés à leur tour, ces Froment si féconds, si prospères! et c'était peut-être leur bonne chance finie à jamais! Il en garda un long frisson, ébranlé dans sa foi en l'avenir, hanté par la peur de voir la prospérité, la fécondité s'interrompre et se perdre, maintenant que la brèche était ouverte.

IV

Un an plus tard, Ambroise et Andrée baptisaient leur premier enfant, un garçon, le petit Léonce. Ils s'étaient mariés six semaines après la mort de Rose, dans l'intimité, sans fête. Et ce baptême allait être la première heureuse occasion de sortie, pour Mathieu et Marianne, encore en deuil, mal remis de la terrible secousse. D'ailleurs, il était décidé qu'après la cérémonie, on déjeunerait simplement chez le jeune ménage, et que chacun retournerait ensuite à ses affaires. Toute la famille ne pouvant venir, il n'y aurait là, en dehors du grand-père et de la grand'mère, que les deux aînés, Denis et Blaise, ce dernier avec sa femme Charlotte. Beauchêne, le parrain, avait choisi Mme Séguin pour commère, car la pauvre Constance, comme il le disait, frissonnait à la seule pensée de toucher un enfant, depuis la mort de leur Maurice. Elle avait pourtant accepté d'être du déjeuner, auquel Séguin s'était excusé de ne pouvoir prendre part. Et, de cette façon, on était encore dix, de quoi emplir la petite salle à manger, dans l'appartement modeste que le ménage occupait rue La Boëtie, en attendant la fortune prochaine.

Ce fut une matinée d'une grande douceur. Mathieu et Marianne qui, même pour cette réjouissance, n'avaient pas voulu quitter leurs vêtements noirs, finirent par s'égayer tendrement, devant le berceau de ce petit-fils, dont la venue leur apportait comme un renouveau d'espoir. Au début de l'hiver, un autre deuil avait frappé la famille. Blaise avait perdu son petit Christophe, à deux ans et demi, victime du croup. Mais, par une sorte de compensation, Charlotte se trouvait de nouveau enceinte, de quatre mois déjà, et la douleur des premiers jours s'était changée en une attente émue. Puis, l'étroit appartement sentait bon, tout parfumé de la grâce blonde d'Andrée, tout ensoleillé du charme victorieux d'Ambroise, un couple de beaux amoureux qui s'adoraient, qui partaient bravement, au bras l'un de l'autre, à la conquête du monde. Et il y eut, en outre, pendant le déjeuner, le gros appétit, les gros rires de Beauchêne, le compère, très occupé de sa commère Valentine, plaisantant, lui faisant une cour outrée, dont elle s'amusait elle-même, si mince à quarante-cinq ans, qu'elle jouait encore les jeunes filles, bien qu'elle fût grand'mère, elle aussi. Seule Constance restait grave, ne daignant sourire que d'un léger pli de ses lèvres minces, tandis que, par moments, une ombre d'atroce souffrance passait sur sa face séchée, lorsque son regard se promenait autour de cette table réjouie, d'où se levait, malgré les deuils récents, une force nouvelle d'invincible avenir.

Vers trois heures, Blaise quitta la table, sans vouloir que Beauchêne reprît de la chartreuse.

— C'est vrai, mes enfants, il a raison, finit par dire celui-ci, docile. On est très bien chez vous, mais il faut absolument que nous rentrions à l'usine. Et nous allons vous enlever Denis, nous avons besoin de ses lumières pour toute une grosse histoire de construction... Voilà comme nous sommes, nous autres. Nous ne boudons pas contre le devoir.

Constance s'était également levée.

— La voiture doit être en bas, est-ce que tu la prends?

— Non, non, nous irons à pied, ça nous débarbouillera un peu la tête.

Le temps était couvert; et, comme le jour baissait de

plus en plus, Ambroise, qui s'était approché de la fenêtre, cria :

— Vous allez être mouillés.

— Bah! ça menace depuis ce matin, nous aurons bien le temps d'arriver jusqu'à l'usine.

Il fut entendu que Constance prendrait Charlotte, dans la voiture, pour la mettre chez elle, à la porte du petit pavillon. Rien ne pressait Valentine, elle rentrerait tranquillement avenue d'Antin, à deux pas, dès que le temps se serait éclairci. Et quant à Marianne, quant à Mathieu, ils venaient de céder aux tendres supplications d'Andrée, ils voulaient bien dîner là, passer la journée entière, de façon à ne regagner Chantebled que par le dernier train. Ce serait la fête complète, le jeune ménage en était ravi, dansait et tapait des mains.

Mais le départ des autres fut égayé encore par un incident, une erreur de Constance, qui parut très comique, dans la joie dernière du plantureux déjeuner. Elle s'était tournée vers Denis, elle lui demanda tranquillement, en le regardant de ses yeux pâles :

— Blaise, mon ami, donnez-moi donc mon boa, que j'ai dû laisser dans l'antichambre.

Tout le monde se mit à rire, sans qu'elle en comprît la cause. Et ce fut avec la même tranquillité qu'elle remercia Denis, lorsqu'il lui apporta l'objet.

— Merci, Blaise, vous êtes très aimable.

Alors, ce fut une explosion, on étouffait, tellement sa paisible assurance semblait drôle. Quoi donc? qu'avaient-ils tous à se moquer de la sorte? Elle finit par soupçonner sa méprise, elle regarda plus attentivement le jeune homme.

— Ah! oui, ce n'est pas Blaise, c'est Denis... Que voulez-vous? moi, je les confonds toujours, surtout depuis qu'ils portent la barbe taillée de même.

Obligeamment, pour corriger ce que de tels rires pouvaient avoir d'un peu railleur, Marianne rappela l'anecdote, si connue dans la famille, qu'elle-même, lorsqu'ils étaient petits et qu'ils dormaient ensemble, les réveillait, pour les reconnaître, à la couleur différente de leurs yeux. Puis, les autres, Beauchêne, Valentine, s'en mêlèrent,

racontèrent chacun les incroyables circonstances dans lesquelles ils avaient confondu les deux jumeaux, tant leur ressemblance, certains jours, sous certains éclairages, devenait complète. Et ce fut au milieu de cette gaie animation qu'on se sépara, après avoir échangé toutes sortes d'embrassades et de poignées de main.

Dans la voiture qui les ramenait, Constance n'adressa que de rares paroles à Charlotte, en prétextant une violente migraine, que le déjeuner, trop prolongé, venait d'accroître. L'air las, les yeux clos à demi, elle songeait. Au lendemain de la mort de Rose, lorsque le petit Christophe s'en était allé lui aussi, élargissant la plaie ouverte au cœur des Froment, elle avait eu comme une résurrection d'espoir. Une fièvre s'était déclarée, où elle crut reconnaître un réveil de tout son être. Des flots de sang lui montaient au visage, des frissons brûlaient sa chair, elle passa des nuits troublées de désirs, elle qui n'en avait jamais eu. Etait-ce donc, grand Dieu! sa fécondité, sa maternité qui revenait? Parfois n'arrive-t-il pas ainsi que, déjà dépouillés, certains arbres robustes, par de beaux automnes, se recouvrent de feuilles et de fleurs? Alors, il y eut, chez elle, une allégresse folle. A mesure qu'elle s'était éloignée du jour affreux où Gaude lui avait brutalement dit qu'elle n'aurait plus d'enfant, elle avait douté davantage de sa parole de praticien, ne pouvant admettre sa propre impuissance, préférant croire à l'erreur d'un autre, toujours possible, si autorisé qu'il fût. Et c'était bien cela. Gaude avait dû se tromper. Elle écouta la vie battre en ses veines, elle se mit à suivre avec passion cette crise de son sang, ces brûlures, ces angoisses, qu'elle ne s'expliquait pas, qu'elle pensait être un renouveau tardif de son sexe. Une nuit même, comme elle entendait rentrer son mari, elle fut sur le point de se lever, de l'appeler dans sa couche, éperdue, prise de la certitude de l'enfant. Puis, des douleurs graves survinrent, Boutan dut être consulté, et ce fut un écroulement encore, le coup de massue, lorsqu'il constata simplement un précoce retour d'âge, à quarante-six ans à peine, en laissant entendre que les fraudes avaient pu le hâter. Cette fois, l'arbre de vie était bien mort, rien désormais ne pousserait plus de la branche

desséchée, d'où elle venait de voir tomber les dernières fleurs de sang.

Depuis deux mois, Constance mâchait ainsi sourdement sa rage de n'être plus une femme. Et, le matin, pendant ce baptême, et maintenant, dans cette voiture, près de cette jeune femme enceinte, c'était sa déchéance inavouée encore, tenue secrète comme un mal honteux, qui empoisonnait son rire, qui la rendait jaune et mauvaise, capable des pires méchancetés. L'enfant qu'elle avait perdu, l'enfant qu'elle ne pouvait plus avoir, cette maternité longtemps contentée dans le calme, aujourd'hui dupée, inassouvie, la jetait à une véritable perversion morbide, où passaient des souhaits de monstrueuse rancune, qu'elle n'osait se dire à elle-même. Elle accusait le monde entier, et les événements, et les hommes, de s'entendre pour l'écraser. Son mari était le plus lâche, le plus imbécile des traîtres, car il la trahissait, en laissant aller, davantage chaque jour, un peu de l'usine à ce Blaise, dont la femme, si elle perdait un fils, en faisait tout de suite un autre. Elle s'irritait de voir ce mari si gai, si heureux, depuis qu'elle l'avait abandonné à ses basses jouissances du dehors, sans rien lui demander du devoir conjugal, pas même la présence. Il gardait son air de supériorité victorieuse, déclarant qu'il n'avait pas changé; et c'était vrai, le patron actif d'autrefois avait beau être devenu le rôdeur sénile, en marche pour la paralysie générale, il n'était toujours que l'égoïste pratique tirant de sa vie la plus grande somme de jouissance possible. Il suivait sa pente, il n'adoptait Blaise que dans son ravissement d'avoir rencontré un garçon intelligent, travailleur, qui lui évitait des soucis devenus trop lourds à ses épaules lasses, tout en lui gagnant encore l'argent de ses plaisirs. Constance savait qu'un projet d'association allait intervenir, son mari devait même avoir touché déjà une forte somme pour boucher des trous qu'il lui cachait, des opérations ineptes, des dettes ignobles. Et, les yeux clos, pendant que la voiture roulait, elle achevait de s'empoisonner de ces choses, elle en aurait crié de fureur, en se jetant sur cette jeune femme, cette Charlotte qui était près d'elle, l'épouse aimée, la mère féconde, pour la gifler et lui déchirer le visage.

Puis, l'idée de Denis lui revint. Pourquoi l'emmenait-on à l'usine? allait-il la voler aussi, celui-là? Elle savait pourtant que, sans situation encore, il avait refusé de s'adjoindre à son frère, estimant qu'il n'y avait point là place pour deux. Il possédait des connaissances techniques très étendues en mécanique, il ambitionnait la direction de quelque vaste chantier de construction; et c'étaient même ces connaissances qui faisaient de lui un conseiller précieux, lorsque l'usine avait à établir le modèle nouveau de quelque importante machine agricole. Mais elle l'écarta pourtant, il ne comptait pas dans ses craintes, puisqu'il n'était chez elle que le passant d'une heure, qui, le lendemain peut-être, s'installerait à l'autre bout de la France. La pensée de Blaise était revenue, obsédante, étouffante, et elle eut tout d'un coup l'inspiration que, si elle se hâtait de rentrer, avant que les trois hommes fussent là, elle pourrait voir Morange seul dans son bureau, le faire causer, savoir bien des choses. Evidemment, lui, le comptable, connaissait le traité d'association, même si ce traité n'était qu'à l'état de projet. Et elle se passionna, brûla dès lors d'être arrivée, certaine d'obtenir les confidences de Morange, dont elle croyait pouvoir disposer à sa guise.

Comme la voiture filait sur le pont d'Iéna, elle regarda par la portière.

— Mon Dieu! que cette voiture est lente!... S'il pouvait pleuvoir, cela me soulagerait peut-être un peu la tête.

Elle songeait qu'une violente averse lui donnerait plus de temps, en arrêtant les trois hommes sous quelque porte cochère. Et, devant l'usine enfin, elle fit arrêter, sans même reconduire sa compagne jusqu'au pavillon.

— Ma chère, vous m'excusez, n'est-ce pas? Vous n'avez qu'à tourner le coin de la rue.

Charlotte, souriante, affectueuse, lui prit la main, la garda quelques secondes dans la sienne, lorsqu'elles furent toutes deux descendues.

— Sans doute, et merci mille fois. Vous êtes trop aimable... Et veuillez prévenir mon mari que vous m'avez mise à bon port, car il s'inquiète aisément, depuis que me revoilà intéressante.

Il fallut que Constance sourit à son tour, promit de faire la commission, avec de nouveaux témoignages de tendre amitié.

— Au revoir, à demain.

— Oui, oui, à demain, au revoir.

Il y avait dix-huit ans déjà que Morange avait perdu sa femme Valérie, neuf ans que sa fille Reine était morte. Et il semblait toujours au lendemain de ces catastrophes, dans les vêtements noirs qu'il avait gardés, dans la vie qu'il menait à l'écart, se cloîtrant, ne disant plus que les paroles indispensables. Il était d'ailleurs redevenu le bon employé modèle, le comptable correct, méticuleux, toujours à l'heure, comme cloué sur le fauteuil de bureau, où, depuis bientôt trente ans, il s'asseyait chaque matin; car ses deux femmes, ainsi qu'il appelait passionnément ses chères disparues, avaient emporté avec elles sa volonté, son ambition, tout ce qu'il s'était un instant efforcé de rêver pour elles de conquête, de haute fortune, de vie luxueuse, triomphante. Lui, si seul désormais, retombé à sa faiblesse, à sa timidité d'enfant, ne souhaitait pour mourir que ce coin d'ombre habituel, cette besogne obscure dont il recommençait l'effort chaque jour, en bête de manège tournant sa roue. Mais on le soupçonnait d'avoir chez lui, dans cet appartement du boulevard de Grenelle qu'il s'obstinait à ne point quitter, une vie de mystère, toute une existence de maniaque, tenue secrète, en jaloux inquiet. La bonne avait l'ordre de ne laisser entrer personne. Du reste, elle-même ne savait rien. S'il lui abandonnait la salle à manger et le salon, il ne tolérait pas qu'elle mît le pied dans sa chambre, l'ancienne chambre conjugale, ni dans la chambre de Reine, où lui seul entrait. Il s'y enfermait pour les nettoyages, sans qu'on sût au juste quels soins il pouvait y prendre, C'étaient comme des sanctuaires sacrés, redoutables, dont il était l'unique prêtre, en dévot fervent qui assumait tout le culte. Vainement, la bonne avait tenté d'y jeter un coup d'œil; vainement, lorsqu'il y vivait ses journées libres, elle collait l'oreille à la porte : elle ne voyait rien, n'entendait rien. Pas une âme n'aurait pu dire les reliques que contenaient ces chapelles, ni de quelles pratiques religieuses il les honorait. Une autre

raison de surprise était sa chiche vie d'avare dont il aggravait de plus en plus la rudesse, n'ayant comme frais que les seize cents francs du loyer, les gages de la bonne, les quelques sous par jour qu'elle avait grand'peine à lui tirer, pour la nourriture et l'entretien. Il était arrivé au chiffre de huit mille francs d'appointements, il n'en dépensait pas la moitié, à coup sûr. Où passaient ses grosses économies, dont il refusait de jouir? Dans quel trou caché les enfouissait-il? Pour quelle passion secrète, pour quel rêve de tendresse folle? Et il était très doux, très propre, la barbe très soignée, maintenant toute blanche, et il venait à son bureau avec un petit sourire, sans que rien, chez cet homme si régulier, si méthodique, révélât l'effondrement intérieur, tout ce que le désastre avait laissé de cendre et d'incendie mal éteint.

Un lien s'était peu à peu noué entre Constance et Morange. Lorsqu'elle l'avait vu revenir à l'usine, après la mort de sa fille, dévasté, elle s'était prise pour lui d'une pitié profonde, dans laquelle, confusément, entrait une sourde inquiétude personnelle. Son Maurice devait vivre cinq ans encore, mais elle était hantée déjà, elle ne pouvait rencontrer Morange sans qu'un petit frisson lui glaçât la chair : c'était celui qui avait perdu son enfant unique. Grand Dieu! une telle catastrophe était donc possible? Puis, quand, frappée, elle-même, elle avait connu l'horrible détresse, la brusque plaie béante, inguérissable, elle s'était rapprochée de ce frère en douleur, l'accueillant, le traitant avec une bienveillance qu'elle ne montrait pour personne. Parfois, elle l'invitait à venir passer la soirée, et tous deux causaient, souvent même ne disaient rien, mettaient leur misère en commun, dans leur silence. Elle avait profité plus tard de cette intimité pour être, grâce à lui, au courant des choses de l'usine, dont son mari évitait de lui parler. Depuis surtout qu'elle soupçonnait ce dernier de gestion mauvaise, de fautes, de dettes, elle tâchait de faire du comptable un confident, un espion même, qui l'aidât à prendre le plus possible d'une direction qu'elle sentait compromise. Et c'était pourquoi elle se hâtait tant de rentrer à l'usine, ce jour-là, saisissant l'occasion d'y être seule avec Morange, certaine de le forcer aux confidences, en l'absence des patrons.

A peine prit-elle le temps d'ôter ses gants et son chapeau. Elle le trouva dans son bureau étroit, assis à sa place immuable, penché sur l'éternel registre, grand ouvert devant lui.

— Tiens! dit-il étonné, c'est donc fini déjà, ce baptême?

Tout de suite, elle conta les choses en les arrangeant, pour servir de transition.

— Mais oui. C'est-à-dire que je suis revenue, moi, parce que j'avais un mal de tête fou. Les autres sont restés là-bas... Alors, comme nous voilà seuls ici, j'ai pensé que ça me ferait du bien de causer un peu avec vous, mon ami. Vous savez à quel point je vous estime... Ah! je ne suis pas heureuse, pas heureuse!

Elle était tombée sur une chaise, suffoquée par les larmes qu'elle contenait depuis si longtemps, devant le bonheur des autres. Bouleversé de la voir ainsi, sans force lui-même, il voulait appeler la femme de chambre, dans la crainte qu'elle ne se trouvât mal. Mais elle l'en empêcha.

— Je n'ai plus que vous, mon ami... Tout le monde m'abandonne, tout le monde est contre moi. Je le sens bien, on me ruine, on travaille à ma perte, comme si je n'avais déjà pas tout perdu, en perdant mon enfant... Et, puisque vous me restez seul, vous qui savez ma torture, vous qui n'avez plus de fille, soyez avec moi, de grâce! dites-moi la vérité. Au moins, je pourrai me défendre.

En l'entendant parler de sa fille, il s'était mis à pleurer avec elle. Et elle pouvait le questionner maintenant, il répondrait, dirait tout, anéanti dans cette douleur commune qu'elle venait d'évoquer. Il lui apprit donc qu'en effet un traité allait intervenir entre Blaise et Beauchêne; mais ce n'était pas précisément une association. Beauchêne, ayant prélevé des sommes considérables sur la caisse de l'usine, pour des dépenses inavouables, tout un chantage, disait-on, la mère d'une fillette qui parlait des assises, avait dû se confier à Blaise, au lieutenant dont les mains actives menaient la maison, en lui chargeant de lui trouver un prêteur; et c'était alors que le jeune homme avait lui-même prêté l'argent, sans

doute un argent que Mathieu Froment, son père, avançait, heureux de le mettre ainsi dans l'usine, au nom de son fils. Aujourd'hui, pour régulariser la situation, on avait simplement résolu de diviser la propriété de la maison en six parts, afin de céder à Blaise une de ces parts, en remboursement. Celui-ci devenait donc propriétaire pour un sixième, si toutefois Beauchêne ne rachetait pas ce sixième, dans de certains délais. Le pire danger était qu'au lieu de se libérer, il ne succombât désormais à la tentation de vendre une à une les autres parts, sur la pente de gaspillages et de sottises où il roulait.

Constance avait écouté, frémissante, toute pâle.

— C'est signé, ça?

— Non, pas encore. Mais les pièces sont prêtes, on signera ces jours-ci. D'ailleurs, c'est une solution raisonnable, et qui s'impose.

Mais elle n'était évidemment pas de cet avis, soulevée de révolte, cherchant de toutes les forces de son être l'obstacle, ce qu'elle pourrait inventer d'irréparable pour empêcher sa ruine, sa honte.

— Mon Dieu! que faire? comment agir?

Puis, dans sa rage de ne rien trouver, d'être impuissante, ce cri lui échappa :

— Ah! ce misérable Blaise!

Le bon Morange en fut tout ému. Il n'avait pas compris encore. Aussi, tranquillement, s'efforça-t-il de la calmer, en lui expliquant que Blaise était un brave cœur, que dans cette circonstance il s'était montré parfait, s'employant à étouffer le scandale, se montrant même très désintéressé. Et, comme elle s'était mise debout, satisfaite de savoir, désireuse de n'être pas trouvée là par les trois hommes, qui rentraient à pied, le comptable se leva, lui aussi, l'accompagna le long de la galerie qu'elle devait suivre pour retourner à son appartement.

— Je vous en donne ma parole d'honneur, madame, ce jeune homme n'a fait aucun vilain calcul... Toutes les pièces me passent par les mains, personne n'est mieux renseigné que moi... Et, si j'avais eu quelque doute d'une machination, j'aurais eu le courage de reconnaître vos bontés en vous prévenant.

Elle ne l'écoutait plus, tâchait de se débarrasser de

lui. A ce moment, la violente averse, longtemps menaçante, s'abattait, fouettait furieusement les vitres. Le ciel s'était obscurci d'une nuée si noire qu'il faisait presque nuit, bien qu'il fût quatre heures à peine. Et cette idée lui vint : les trois hommes, sous un tel déluge, allaient prendre une voiture. Elle hâta le pas, toujours suivie du comptable.

— Tenez! un exemple, continua-t-il. Lorsqu'il s'est agi de rédiger le traité...

Tout d'un coup, il s'interrompit, eut une exclamation rauque, en l'arrêtant, en la rejetant en arrière, d'un geste d'épouvante.

— Prenez garde!

Sous leurs pas, s'ouvrait un abîme. Il y avait là, au bout de la galerie, avant le corridor qui servait de communication avec l'hôtel, un monte-charge d'une grande puissance, actionné par la vapeur, destiné à descendre les grosses pièces aux ateliers d'emballage. D'ailleurs, on ne l'utilisait que certains jours. Habituellement, l'énorme trappe restait fermée; et, quand l'appareil fonctionnait, un homme, un gardien spécial se tenait là, veillant, réglant la besogne.

— Prenez garde! prenez garde! répétait Morange, glacé, affolé.

La trappe était descendue, l'immense trou s'enfonçait, béant. Pas une barrière, rien qui pût les avertir, qui les eût empêchés de faire le terrible saut. La pluie claquait toujours sur les vitres, l'obscurité devenait si complète dans la galerie, qu'ils y marchaient de confiance, sans rien voir devant eux. Et un pas de plus, ils étaient précipités. C'était miracle que le comptable se fût inquiété de cet épaississement d'ombre, de ce gouffre qu'il avait plutôt senti qu'aperçu, le sachant là.

Cependant, Constance, ne comprenant pas encore, voulait se dégager de l'étreinte éperdue de Morange.

— Mais voyez donc! cria-t-il.

Et il se pencha, et il la força de se pencher au-dessus du trou. Cela s'enfonçait dans les sous-sols, à trois étages, tel qu'un puits de ténèbres. Un souffle humide de cave s'exhalait, on distinguait à peine des profils vagues de grosses ferrures. Seule, tout en bas, une lanterne

brûlait, une clarté lointaine, comme pour mieux montrer la profondeur et l'horreur du gouffre. Et ils s'écartèrent, pâlissant.

Maintenant, Morange se fâchait.

— C'est idiot! qu'est-ce qu'ils font? pourquoi n'obéissent-ils pas au règlement?... D'habitude, il y a un homme là, un homme exprès, qui ne doit pas quitter son poste, tant que la trappe n'est pas remontée... Où est-il? qu'est-ce qu'il fiche, celui-là?

Il retourna près du trou, il y jeta un furieux appel.

— Bonnard!

Rien ne répondit, le trou restait sans fond, noir et vide. Ce silence l'enragea.

— Bonnard! Bonnard!

Et toujours rien, pas un bruit, l'humide souffle des ténèbres montait seul, comme du lourd silence d'une tombe.

Alors, il prit un parti violent.

— Je vais descendre, il faut que je trouve Bonnard... Nous voyez-vous, là-bas, au fond?... Non, non! on ne peut accepter ça. Et puis, je veux qu'il la ferme, sa trappe ou bien qu'il reprenne son poste... Qu'est-ce qu'il fiche où peut-il être?

Déjà, il s'était engagé dans un petit escalier tournant qui desservait tous les étages, le long du monte-charge lorsqu'il cria encore, d'une voix peu à peu perdue :

— Je vous en prie, madame, attendez-moi, restez là, pour avertir, si quelqu'un passait.

Constance était seule. Le roulement sourd de l'averse continuait contre les vitres, mais un peu de jour livide renaissait, sous la rafale qui emportait la nuée. Et voilà que, dans cette pâle lumière. Blaise apparut, au bout de la galerie. Il rentrait, il venait de laisser un instant les deux autres, pour descendre aux ateliers, en quête d'un renseignement, dont ils avaient besoin. Préoccupé, tout à l'œuvre qui le reprenait, il s'avançait la tête un peu basse, d'un pas tranquille. Et, quand elle le vit apparaître, elle eut seulement au cœur la cuisson de la rancune, la colère avivée de ce qu'elle avait appris, ce traité qu'on signerait le lendemain et qui la dépouillerait. C'était l'ennemi, chez elle, contre elle, qu'un soulèvement

de tout son être aurait voulu exterminer, jeter dehors, ainsi qu'un usurpateur de ruse et de mensonge.

Il avançait. Elle se trouvait dans l'ombre épaisse, près du mur, de sorte qu'il ne pouvait la voir. Mais elle, à mesure qu'il approchait doucement, le voyait avec une netteté singulière, baigné de clarté grise. Jamais elle n'avait senti à ce point la puissance de son front, l'intelligence de ses yeux, la volonté ferme de sa bouche. Et, brusquement, le fait la frappa d'une fulgurante certitude : il marchait vers le trou sans l'apercevoir, il allait sûrement y culbuter, à moins qu'elle ne l'arrêtât au passage. Tout à l'heure, comme lui, elle était venue de là-bas, elle y serait tombée, si une main amie ne l'avait retenue; et elle avait encore l'affreux frisson dans les veines, elle voyait toujours l'humide gouffre noir, avec la petite lanterne, au fond. L'effroyable chose s'évoqua, se précisa : le sol qui manque sous les pieds, la chute dans un cri, l'écrasement.

Il avançait. Certes, une telle chose était impossible, elle l'empêcherait, puisqu'un petit geste de la main devait suffire. Quand il serait là, devant elle, n'aurait-elle pas toujours le temps d'allonger le bras? Cependant, d'un coin obscur de son être, une voix très claire, très froide, montait, disait de brèves paroles, qu'elle entendait comme si des trompettes les eussent sonnées à ses oreilles. Lui mort, c'était fini, jamais il n'aurait l'usine. Elle qui, passionnément, se désespérait de ne pouvoir imaginer un obstacle, n'avait qu'à laisser faire le hasard secourable. Et la voix disait cela, répétait cela, d'une insistance aiguë, sans rien ajouter d'autre. Après, il n'y avait rien. Après, il n'y avait qu'un homme broyé, supprimé, un trou de ténèbres éclaboussé de sang, où elle ne voyait plus, ne prévoyait plus, ne raisonnait plus. Que se passerait-il le lendemain? elle ne voulait rien en savoir, il n'y avait même pas de lendemain. Et ce n'était que le fait brutal, immédiat, qu'exigeait la voix impérieuse. Lui mort, c'était fini, jamais il n'aurait l'usine.

Il avançait. En elle, ce fut alors un effrayant combat. Combien dura-t-il? des journées, des années? A peine quelques secondes sans doute. Elle était toujours résolue à l'arrêter au passage, certaine qu'elle allait vaincre

l'atroce pensée, quand viendrait l'instant du geste décisif. Mais cette pensée pourtant l'envahissait, se matérialisait dans sa chair, comme un besoin physique, la soif, la faim. Elle avait faim de cela, elle en souffrait, prise d'une de ces fringales qui font le crime, le passant dépouillé, égorgé, au coin d'une rue. Il lui semblait que, si elle ne pouvait s'assouvir, elle allait y laisser sa propre vie. Une passion brûlante, un désir fou de l'anéantissement de cet homme la submergeait, à mesure qu'elle le voyait se rapprocher. Elle le voyait mieux, elle en était exaspérée. Son front, ses yeux, sa bouche, la torturaient d'une exécration. Un autre pas, un pas encore, puis un autre, et il serait devant elle. Encore un pas, et elle allongeait déjà la main, prête à l'arrêter, lorsqu'il la toucherait.

Il avançait. Que se passa-t-il donc, grand Dieu? Quand il fut là, si songeur, qu'il la frôla sans la sentir, elle devint de pierre. Sa main était glacée, elle ne put la soulever, trop pesante à son bras. Un grand frisson froid l'avait prise, dans le brasier de sa fièvre, l'immobilisant, la stupéfiant, tandis qu'une clameur, montée d'elle-même, l'assourdissait. Tout débat fut emporté, le besoin de cette mort restait dévorant, invincible, sous l'impérieuse obstination de la voix intérieure, qui l'empêchait de vouloir et d'agir. Il serait mort, il n'aurait pas l'usine. Et, rigide, rasée contre le mur, sans un souffle, elle ne l'arrêta pas. Elle entendit sa respiration légère, elle vit son profil, puis sa nuque. Il était passé. Encore un pas, encore un pas. Si pourtant elle avait jeté un appel, elle pouvait de nouveau, à cette dernière seconde, changer le destin. Elle crut en avoir l'intention, mais elle serrait les dents à les casser. Et ce fut un pas encore, de cette tranquille marche confiante sur un sol ami, sans même un regard, tout à la préoccupation du travail. Et le sol manqua, et il y eut un grand cri terrible, le vent brusque de la chute, l'écrasement sourd, au fond, dans les ténèbres.

Constance ne bougeait pas. Un moment, elle resta pétrifiée, écoutant toujours, attendant encore. Mais rien ne montait du gouffre qu'un profond silence. Elle entendait seulement la pluie cingler les vitres, avec une rage nouvelle. Alors, elle s'enfuit, enfila le couloir, rentra

dans son salon. Là, elle se retrouva, elle s'interrogea. Avait-elle donc voulu cette abominable chose? Non, sa volonté n'y était pour rien. Certainement, sa volonté s'était trouvée comme paralysée, empêchée d'agir. Si la chose avait pu se faire, la chose venait de se faire en dehors d'elle, car sûrement elle était absente. Le mot, la puissance du mot, la rassura. Elle s'y raccrocha, le répéta. C'était bien cela, oui, oui! elle était absente. Sa vie entière se déroulait sans une faute, sans une action mauvaise. Jamais elle n'avait péché, pas une méchanceté coupable, jusqu'à ce jour, ne pesait même à sa conscience. Honnête femme, elle était restée digne, au milieu des débordements de son mari. Mère passionnée, elle montait son calvaire, depuis la mort de son fils. Et ce souvenir de Maurice, seul, la tira un instant de sa sécheresse, l'étrangla d'un commencement de larmes, comme si sa démence était là, l'explication du crime qu'elle cherchait en vain. Un vertige la reprenait, son fils mort, l'autre maître à sa place, toute cette passion pervertie de l'enfant unique, du petit prince dépossédé, toute cette rage empoisonnée, fermentant, la détraquant, l'affolant jusqu'au meurtre. Cette végétation monstrueuse, en elle, avait-elle donc gagné le cerveau? Un flot de sang suffit pour obscurcir une conscience. Mais elle s'entêtait à rester absente, elle renfonça ses larmes, demeura glacée. Aucun remords ne lui vint. C'était fait, c'était bien ainsi. Il fallait que cela fût. Elle ne l'avait pas poussé, il était tombé tout seul. Si elle ne s'était pas trouvée là, il serait tombé de même. Alors, puisqu'elle n'y était pas, que son cerveau, que son cœur n'y étaient pas, ça ne la regardait pas. Et le mot renaissait toujours, l'absolvait, chantait la victoire : il était mort, il n'aurait pas l'usine.

Cependant, debout au milieu du salon, l'oreille tendue, Constance écoutait. Pourquoi donc n'entendait-elle rien? Comme ils étaient lents à descendre le ramasser! Anxieuse, le tumulte qu'elle attendait, l'effroi grandissant qui monterait de l'usine, les gros pas, les grosses voix, lui faisaient retenir son souffle, frémissante aux moindres bruits épars. Mais le calme était sans fin, il ne montait que du silence. Des minutes s'écoulèrent encore, elle fut heureuse de la paix tiède de son salon. C'était comme un

asile d'honnêteté bourgeoise, de luxueuse dignité, où elle se sentait protégée, sauvée. Des objets intimes, un flacon de poche orné d'une opale, un couteau à papier d'argent bruni, laissé dans un livre, la rassurèrent complètement. Elle les retrouvait, elle était surprise, émue, de les voir, comme s'ils avaient pris un sens nouveau. Puis, elle eut un petit frisson, elle s'aperçut que ses mains étaient glacées. Doucement, elle les frotta, elle voulut les réchauffer un peu. Pourquoi donc, maintenant, éprouvait-elle une si grande lassitude? Il lui semblait rentrer d'une longue marche, revenir de quelque accident, des coups qu'on lui avait donnés, qui l'auraient meurtrie. D'ailleurs, c'était, en elle, une sorte de somnolence repue, quelque nourriture dont elle se serait trop rassasiée, après avoir eu trop faim. Quand son mari rentrait du vice, elle l'avait vu ainsi parfois, la chair à ce point satisfaite, qu'il dormait debout, enfin calmé, sans désir ni regret. Elle, de même, ne désirait plus rien, dans la fatigue qui l'engourdissait, étonnée seulement d'elle ne savait quoi, gardant une stupeur des choses. Pourtant, elle s'était remise à écouter, en se disant que, si cet effrayant silence continuait, elle allait s'asseoir, fermer les yeux, dormir. Et, très loin encore, il lui sembla percevoir un bruit léger, à peine un souffle.

Qu'était-ce donc? Non, rien encore. Peut-être avait-elle rêvé cet affreux cauchemar, l'homme en marche, le gouffre, le grand cri terrible. Peut-être n'y avait-il rien de tout cela, puisqu'elle n'entendait rien. D'en bas, la clameur serait montée, en une vague grandissante, tandis qu'un galop éperdu, à travers l'escalier et les couloirs, lui aurait apporté la nouvelle. Puis, de nouveau, elle perçut le petit bruit, très lointain, qui se rapprochait pourtant. Ce n'était point une foule, à peine un pas isolé, sans doute le pas d'un promeneur sur le quai. Mais non, cela sortait de l'usine, très distinct maintenant, d'abord gravissant des marches, puis filant le long d'un corridor. Et les pas se précipitèrent, et une respiration haletante se fit entendre, si tragique, qu'elle sentit enfin l'horrible chose venir. La porte s'ouvrit violemment.

Ce fut Morange qui entra. Il était seul, bouleversé, la face blême, la parole bégayante.

— Il respire encore, mais il a le crâne défoncé, c'est fini.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle. Qu'arrive-t-il?

Béant, il la regarda. Il était monté en courant, pour lui demander une explication, tant sa pauvre tête se perdait, devant une catastrophe qui confondait toutes ses idées. L'apparente ignorance, la tranquillité où il la retrouvait, achevaient de l'égarer.

— Mais, cria-t-il, je vous ai laissée près de la trappe.

— Près de la trappe, oui. Vous êtes descendu, et moi, je suis rentrée ici directement.

— Mais, reprit-il avec une violence désespérée, avant de descendre, je vous ai priée de m'attendre là, de garder le trou, pour que personne ne tombe.

— Ah! ça, non! vous ne m'avez rien dit, ou, du moins, je n'ai rien entendu, je n'ai rien compris de pareil.

Terrifié, il continuait à la regarder dans les yeux. Elle mentait sûrement. Elle avait beau être très calme, il entendait trembler sa voix. Puis, c'était l'évidence, elle devait être encore là, puisqu'il n'avait pas même eu le temps de descendre. Tout d'un coup, il se rappela leur conversation, les questions posées par elle, son cri de haine contre celui qu'on avait ramassé sanglant, au fond du gouffre. Le pauvre homme, sous le vent d'horreur qui le glaçait, ne trouva que cette phrase :

— Eh bien! madame, derrière votre dos, ce pauvre Blaise est venu et s'est brisé le crâne.

Elle fut parfaite, leva des mains frémissantes, dit d'une voix entrecoupée :

— Mon Dieu! mon Dieu! quel effroyable malheur!

Mais, à ce moment, une rumeur grandissait dans la maison. La porte du salon était restée ouverte, et l'on entendait s'approcher des voix, des pas, une foule de plus en plus prochaine et grondante. Il y eut, le long de l'escalier, des ordres donnés, des efforts sourds, des poitrines qui reprenaient haleine, toute l'approche d'un fardeau embarrassant, porté avec douceur.

— On me le monte donc! dit Constance pâlissante, en un cri involontaire qui aurait achevé de renseigner le omptable. On me l'apporte ici!

Ce ne fut pas Morange qui répondit, comme hébété

sous le coup de hache. Brusquement, Beauchêne avait paru, précédant le corps, livide, décomposé lui aussi, tant cette soudaine visite de la mort le ravageait de peur, dans son besoin de vie heureuse.

— Ma chère, Morange t'a dit l'épouvantable catastrophe... Heureusement que Denis était là, pour les responsabilités, devant la famille... Et c'est Denis justement, comme nous allions porter le malheureux chez lui, au pavillon, qui s'y est opposé, en criant que nous tuerions sa femme, si nous lui ramenions son mari mourant, dans l'état de grossesse où elle est... Alors, n'est-ce pas? il n'y avait qu'à le faire monter ici.

Il la quitta, avec des gestes éperdus, retourna sur le palier, où l'on entendit sa voix grelottante, qui reprenait :

— Doucement, doucement... Méfiez-vous de la rampe.

Le convoi lugubre entra dans le salon. On avait couché Blaise fracassé sur une civière garnie d'un matelas. Denis, d'une pâleur de linge, suivait, soutenant l'oreiller où posait la tête de son frère, les yeux clos, un filet de sang au front; tandis que quatre hommes, quatre ouvriers de l'usine, étaient aux brancards. Les gros souliers écrasaient le tapis, des meubles frêles furent bousculés, pour ouvrir un passage, dans cette invasion d'horreur et d'effroi.

Beauchêne, qui continuait à commander la manœuvre, eut une idée, au milieu de son effarement.

— Non, non, ne le laissez pas là... Il y a un lit, dans la chambre d'à côté... Nous allons le soulever doucement avec le matelas, et nous poserons le tout sur le lit.

C'était la chambre de Maurice, c'était le lit où Maurice était mort, et que Constance, par dévotion maternelle avait gardé intact, consacrant la pièce à la mémoire de son fils, telle qu'il l'avait quittée. Mais que dire? comment empêcher que ce Blaise n'y mourût à son tour, tué par elle?

L'abomination de cela, le destin vengeur qui voulait ce sacrilège, l'emplit d'une telle révolte, qu'elle en fut comme fouettée, tenue debout, au moment où elle sentait le parquet fuir, un vertige l'abattre. Et elle se montra extraordinaire de force, de volonté, d'insolent courage.

Quand le blessé passa devant elle, son petit corps maigre se raidit, sembla grandir. Elle le regarda, elle n'eut, dans sa face jaune, immobile, qu'un battement des paupières, qu'un tic nerveux involontaire, au coin gauche de sa bouche, qui la lui tira en une légère grimace. Et ce fut tout, et elle fut de nouveau parfaite de geste, de voix, faisant et disant le nécessaire, sans se prodiguer, l'air saisi simplement par la soudaineté de la catastrophe.

Dans la chambre, cependant, la manœuvre venait d'être exécutée, et les porteurs, bouleversés, se retiraient. Tout de suite, en bas, dès l'accident, on avait dit au père Moineaud de sauter dans une voiture, de courir chez Boutan, pour le ramener, avec un chirurgien, s'il en pouvait trouver un, en route.

— Je l'aime mieux là que dans le sous-sol, tout de même, répétait machinalement Beauchêne, devant le lit. Il respire toujours, tenez! voyez en ce moment, c'est très sensible... Qui sait? Boutan va peut-être le tirer d'affaire.

Mais Denis ne se faisait point d'illusion. Il avait pris, dans ses mains, une des mains molles et froides de son frère, et il la sentait bien redevenir une chose, comme brisée elle-même, arrachée de la vie, dans la chute. Un instant encore, il resta là, contre ce lit de deuil, immobile, avec l'espoir fou que son étreinte donnerait au mourant un peu du sang de son cœur. Ce sang, ne leur était-il pas commun? leur fraternité jumelle ne l'avait-elle pas bu à la même source? C'était la moitié de lui qui allait mourir. En bas, après un cri d'affreuse détresse, il n'avait plus rien dit. Et, tout d'un coup, il parla.

— Il faut aller chez Ambroise prévenir ma mère et mon père. Puisqu'il respire encore, ils arriveront assez tôt pour l'embrasser peut-être.

— Veux-tu que je coure les chercher? offrit complaisamment Beauchêne.

— Non, non! merci, j'avais d'abord voulu vous demander ce service, mais j'ai réfléchi, il n'y a que moi qui puisse dire à maman l'horrible chose... Qu'on attende aussi pour Charlotte. Nous verrons tout à l'heure, quand je serai revenu... Et que la mort veuille bien patienter un peu, pour que je le retrouve, mon pauvre frère!

Il s'était penché, il baisa Blaise immobile, les yeux clos,

qui respirait toujours d'un petit souffle. Ensuite, éperdument, il lui baisa encore la main, il partit.

Constance s'occupait, appelait la femme de chambre, désireuse d'avoir de l'eau tiède, afin de laver le front ensanglanté du mourant. On ne pouvait songer à lui retirer sa jaquette, on se contenta de l'arranger le plus proprement possible, en attendant le médecin. Et, pendant ces apprêts, Beauchêne revint à l'accident, le discuta de nouveau, obsédé, hors de lui.

— Comprend-on ça! faut-il qu'il y ait des fatalités imbéciles!... En bas, une courroie de transmission qui se déplace, qui empêche le mécanicien de faire remonter la trappe. En haut, Bonnard qui se fâche, qui appelle, qui se décide à descendre, furieux, en voyant qu'on ne lui répond pas. Et puis, Morange qui arrive, qui se fâche aussi, qui descend à son tour, exaspéré d'appeler Bonnard sans recevoir de réponse. Et, alors, Blaise qui arrive, qui tombe... Ce pauvre Bonnard! il sanglote, il voulait se tuer, quand il a vu son chef-d'œuvre.

Tout d'un coup, il s'interrompit, pour demander à Constance :

— Dis donc, et toi, là dedans?... Morange m'a dit qu'il t'avait laissée en haut: près de la trappe.

Elle était debout devant lui, en plein dans le jour de la fenêtre. Elle n'eut que son battement, que son petit tic nerveux qui tordit légèrement le coin gauche de sa bouche.

— Moi, mais j'avais pris le corridor, j'étais rentrée tout de suite ici... Morange le sait bien.

Depuis un instant, Morange, les jambes cassées, anéanti, s'était laissé tomber sur une chaise. Incapable d'aider en rien, il se taisait, il attendait la fin des choses. Quand il entendit Constance mentir avec cette tranquillité, il la regarda. C'était elle, l'assassine, il n'en doutait plus. Et il eut, à cette seconde, le besoin de le dire, de le crier tout haut.

— Tiens! avait repris Beauchêne, il croyait t'avoir priée de ne pas t'éloigner, de rester là, en faction.

— En tout cas, pas un mot ne m'en est parvenu, répondit-elle sèchement. Voyons, s'il m'avait demandé cela, est-ce que j'aurais bougé?

Et, se tournant vers le comptable, elle osa le regarder à son tour, de ses yeux pâles.

— Rappelez-vous, Morange... Vous êtes descendu comme un fou, vous ne m'avez rien dit, et j'ai continué mon chemin.

Sous ces yeux pâles, qui entraient dans les siens, d'une dureté d'acier, il fut pris d'une véritable peur. Toute sa faiblesse revenait, sa lâcheté de cœur tendre et docile. Pouvait-il l'accuser d'un forfait si atroce? Il vit les suites inacceptables. Puis, lui-même ne savait plus, sa pauvre tête de maniaque se perdait, Il bégaya :

— C'est bien possible, j'aurai cru parler... Enfin, c'est ainsi, puisque ça ne peut pas être autrement.

Il retomba dans son silence, avec un geste d'immense lassitude. C'était la complicité voulue, acceptée. Un instant, il eut le désir de se lever, pour voir si Blaise respirait toujours. Puis, il n'osa pas. Dans la pièce, une grande paix s'était faite.

Ah! quelle angoisse, quelle torture, dans le fiacre, lorsque Denis ramena Mathieu et Marianne! Il ne leur avait parlé d'abord que d'un accident, une chute assez grave. Mais, à mesure que la voiture roulait, il s'était affolé lui-même, pleurant, avouant, devant leurs questions désespérées. Et, quand ils arrivèrent enfin à l'usine, ils n'eurent plus de doute, leur enfant était mort. On venait d'y arrêter le travail, ils se rappelèrent leur visite, au lendemain de la mort de Maurice. C'était dans la même immobilité, dans le même silence de tombe qu'ils rentraient. Toute la vie grondante avait cessé d'un coup, les machines refroidies et muettes, les ateliers assombris et déserts. Plus un bruit, plus une âme, plus un souffle de cette vapeur qui était comme l'haleine même de la maison. Le chef était mort, elle était morte. Puis, leur effroi s'accrut, lorsqu'ils passèrent de l'usine à l'hôtel, au milieu de cette absolue solitude, la galerie ensommeillée, l'escalier frissonnant, toutes les portes ouvertes, en haut, ainsi qu'en une demeure inhabitée, abandonnée depuis longtemps. Dans l'antichambre, ils ne rencontrèrent pas un domestique. Et c'était bien le même drame de mort soudaine qu'ils recommençaient, qu'ils revivaient, mais c'était leur fils, cette fois, qu'ils allaient trouver dans la

même chambre, sur le même lit, glacé, pâle et sans vie.

Blaise venait d'expirer. Boutan était là, au chevet, tenant la main inanimée, où la dernière pulsation du sang s'éteignait. Et, quand il vit entrer Mathieu et Marianne, qui, d'instinct, avaient franchi le salon en désordre, s'étaient précipités dans cette chambre dont ils reconnaissaient l'odeur de néant, il ne put que murmurer, les yeux pleins de grosses larmes :

— Mes pauvres amis, embrassez-le, vous aurez encore un peu de son dernier souffle.

Le petit souffle cessait à peine, et la pauvre mère, le pauvre père s'étaient rués, baisant ces lèvres d'où s'exhalait le frisson de vie, sanglotant, criant leur détresse. Leur Blaise était mort. Comme Rose, à une année de distance, il était mort brusquement, le jour d'une fête. La plaie de leur cœur, encore mal fermée, se rouvrait, en un déchirement tragique. Dans leur long bonheur, c'était le second rappel terrible à la misère humaine, c'était le second coup de hache qui s'abattait, en pleine poussée de la famille saine et heureuse. Et leur effroi grandissait : n'avaient-ils pas fini de payer au malheur leur dette amassée? était-ce donc la destruction lente qui arrivait maintenant, coup à coup? Déjà, depuis le départ de leur Rose au milieu des fleurs, ils avaient eu cette crainte de voir la prospérité, la fécondité s'interrompre et se perdre, à présent que la brèche était ouverte. Et, par cette brèche saignante, voilà que leur Blaise aujourd'hui s'en allait affreusement, comme broyé, sous une colère jalouse du destin. Et demain, peut-être, quel autre de leurs enfants serait arraché de leur chair commune, pour payer à son tour la rançon de leur joie et de leur beauté?

Longtemps, Mathieu et Marianne sanglotèrent, tombés à genoux devant le lit. Constance se tenait à quelques pas, muette, d'un air de désolation frissonnante. Depuis un instant, Beauchêne, comme pour combattre cette peur de la mort qui le faisait grelotter, s'était assis à l'ancien petit bureau de Maurice, laissé dans le salon, en pieux souvenir, et s'efforçait de rédiger un avis aux ouvriers, les avertissant que l'usine resterait fermée jusqu'au lendemain des obsèques. Vainement, il cherchait les mots,

lorsqu'il aperçut Denis qui sortait de la chambre, ayant pleuré toutes ses larmes et mis tout son cœur dans un dernier baiser à son frère. Il l'appela, sembla vouloir le distraire, en se faisant aider.

— Tiens! mets-toi là, continue.

Et Constance, qui entrait, elle aussi, entendit le mot. C'était le mot que son mari avait prononcé, en faisant asseoir Blaise à ce même bureau de Maurice, autrefois, le jour où il lui avait donné la place du pauvre enfant, dont le corps était encore sur le lit, dans la pièce voisine. Et elle eut un recul, une épouvante, à voir Denis écrivant, assis à ce bureau. N'était-ce point Blaise ressuscité? Ainsi qu'elle avait confondu les deux jumeaux, cette même après-midi, au sortir du gai déjeuner de baptême, elle revoyait là Blaise dans Denis, si pareils l'un à l'autre, que les parents ne les avaient longtemps distingués qu'à la couleur différente de leurs yeux. C'était Blaise qui revenait, qui reprenait sa place, qui aurait l'usine, bien qu'elle l'eût tué. Elle s'était trompée, il avait beau être mort, il aurait l'usine. Elle en avait tué un, de ces Froment, mais il en renaissait un autre. Quand un mourait, un autre bouchait la brèche. Et son crime lui apparut alors d'une telle inutilité, d'une telle stupidité, qu'elle en restait abêtie, le poil de sa nuque hérissé, suant la peur, reculant comme devant un spectre.

— C'est un avis pour les ouvriers, répétait Beauchêne. Nous le collerons à la porte.

Elle voulut être brave, s'approcha, dit à son mari :

— Fais donc cela toi-même. Pourquoi, en un tel moment, donnes-tu cette peine à Blaise?

Elle avait dit Blaise, son horreur froide la reprit. Inconsciemment, elle s'était entendue, là-bas, dans l'antichambre. " Blaise, où ai-je donc mis mon boa? " Et c'était Denis qui le lui avait apporté. A quoi bon avoir tué Blaise, puisque Denis était là? Quand la mort fauche un de ces soldats de la vie, il y en a toujours un autre, pour prendre la place de combat restée vide.

Mais une dernière défaite l'attendait. Marianne et Mathieu reparurent, tandis que Morange, saisi d'un besoin d'agitation, allait et venait, piétinait de son air hébété, dans le désarroi des douleurs atroces, des choses

sans nom qui achevaient de détraquer son crâne étroit de pauvre homme.

— Je vais descendre, bégaya Marianne, tâchant d'essuyer ses larmes, s'efforçant de se tenir debout. Je veux voir Charlotte, la préparer, lui dire le malheur... Moi seule saurai trouver les mots, pour qu'elle n'en meure pas, avec le pauvre petit qu'elle porte.

Plein d'inquiétude, dans son bouleversement, Mathieu la retenait, désireux de lui éviter cette épreuve nouvelle.

— Non, je t'en prie. Denis descendra, ou bien j'irai moi-même.

Avec une obstination douce, elle marchait toujours vers l'escalier.

— Il n'y a que moi pour lui dire les choses, je t'assure. J'aurai la force.

Et, tout d'un coup, elle défaillit, elle eut une syncope. Il fallut la coucher sur un canapé du salon. Puis, comme elle revenait à elle, toute blanche, la face convulsée, elle fut prise de vomissements terribles, une crise dont la violence lui arrachait les entrailles.

Alors, en voyant Constance qui s'empressait d'un air d'inquiète sollicitude, sonnant sa femme de chambre, se faisant apporter sa petite pharmacie, Mathieu avoua la vérité, que le ménage n'avait point dite encore.

— Elle est enceinte, oui! de quatre mois, de la même époque que Charlotte. A son âge, à quarante-trois ans elle en est un peu confuse, nous n'en parlions pas... Ah! la chère femme, si vaillante, elle qui voulait éviter un coup trop violent à sa belle-fille, pourvu qu'elle n'y succombe pas elle-même!

Enceinte, grand Dieu! Constance avait reçu la nouvelle, comme le coup de massue qui achève la déroute. Alors, si elle laissait Denis se tuer maintenant, un autre Froment poussait encore, qui le remplacerait? Et toujours un autre, et toujours un autre, à l'infini! C'était un pullulement de force, de vie intarissable, contre lequel toute lutte devenait impossible. Dans sa stupeur que la brèche, aussitôt ouverte, fût réparée ainsi, elle sentit la misérable impuissance, le néant de sa stérilité. Et elle fut vaincue, prise d'une terreur sacrée, comme balayée elle-même, emportée par le débordement victorieux de cette fécondité sans fin.

V

Il y eut fête à Chantebled, quatorze mois plus tard. Denis, qui avait pris à l'usine la succession de Blaise, épousait Marthe Desvignes. Et, dans le deuil si douloureux de la maison, c'était le premier sourire, comme le clair, le tiède soleil de printemps, après le rude hiver. Mathieu et Marianne, jusque-là endoloris, vêtus de noir, s'égayaient d'une émotion tendre, devant cet éternel recommencement de la vie. La mère avait bien voulu mettre une robe moins sombre, le père s'était résigné à ne pas retarder davantage un mariage résolu depuis des mois, que toutes les circonstances nécessitaient. Il y avait plus de deux ans déjà que Rose dormait dans le petit cimetière de Janville, plus d'un an que Blaise était venu l'y rejoindre, sous des fleurs toujours fraîches. Et le souvenir des chers morts, visités de tous, restés vivants au fond de tous les cœurs, allait être de la fête, à la place familiale qui leur était réservée, comme s'ils eussent décidés eux-mêmes, avec les parents, que l'heure des noces était sonnée, pour que leur regret n'entravât pas plus longtemps la joie de s'accroître et de créer encore.

Cette installation de Denis à l'usine s'était faite naturellement. S'il n'y était pas entré, dès sa sortie de l'Ecole spéciale où il avait passé trois ans, c'était que la situation se trouvait alors prise par son frère. Toutes ses études techniques l'y destinaient, il y fut du matin au soir à sa vraie place, il n'eut qu'à occuper l'ancien pavillon, d'où Charlotte s'était enfuie, avec sa petite Berthe, dans l'épouvante de la catastrophe, pour se réfugier à Chantebled. En outre, cette entrée de Denis arrangeait la grosse affaire de l'argent prêté à Beauchêne, que devait rembourser une part, un sixième de la propriété de l'usine. L'argent venant de la famille, le frère simplement se substituait au frère, signait le traité que l'autre aurait signé; et il voulut cependant, par une honnêteté délicate, qu'on prélevât sur les bénéfices une pension pour Charlotte, la veuve. Ces choses s'étaient réglées en huit jours, sans discussion possible, sous la logique des faits. Etourdie, écrasée, Constance n'avait même pu entrer en lutte, réduite au silence par son mari, qui lui répétait : “ Que veux-tu que je fasse? Il me faut un aide, autant Denis qu'un étranger; et puis, je lui rachèterai cette part avant un an, je le flanquerai dehors, s'il m'embête! ” Et elle se taisait, pour ne pas lui jeter son ignominie au visage, dans son désespoir de sentir les murs de la maison, morceau à morceau, crouler sur elle.

Ce fut alors que Denis pensa l'heure venue de réaliser le projet de mariage qu'il avait arrêté si longtemps à l'avance avec Marthe Desvignes. Cette sœur cadette de Charlotte, cette inséparable amie de Rose, l'attendait depuis trois ans bientôt, de son clair sourire, de son air de tendre sagesse. Ils s'étaient connus enfants, ils avaient échangé des serments, par tous les sentiers perdus de Janville; mais ils s'étaient dit qu'ils ne hâteraient rien, que le bonheur de toute l'existence valait bien qu'on patientât d'avoir l'âge et la force de fonder sérieusement une famille. On s'étonna fort qu'un garçon d'un si grand avenir, dans une position déjà superbe, à vingt-six ans, s'obstinât de la sorte à épouser une fille qui ne lui apportait pas un sou. Mathieu et Marianne souriaient, consentaient, sachant les bonnes raisons de leur fils. Il ne voulait pas d'une fille riche qui lui aurait coûté plus cher que sa

dot, il était ravi d'avoir découvert une femme jolie, très saine, très raisonnable, adroite et sensée, qui serait la compagne, l'aide et la consolation de chaque heure. Avec elle, il ne redoutait pas de surprise, il l'avait étudiée : elle était à la fois le charme, la sagesse, la bonté, tout l'unique bonheur solide d'un ménage. Et lui aussi était très bon, très sage, trop sage, disait-on, et elle le savait, se mettait en route à son bras, heureuse, certaine qu'ils iraient ensemble du même pas tranquille, jusqu'au bout de la vie, sous ce limpide et divin soleil de la raison dans l'amour.

La veille du mariage, on fit de gros préparatifs à Chantebled. Pourtant, la fête devait rester intime, à cause du deuil récent. En dehors de la famille, on n'avait invité que les Séguin et les Beauchêne; encore ces derniers étaient-ils des cousins. On ne serait guère plus d'une vingtaine, et il n'y aurait qu'un déjeuner. Mais on avait le désir d'être tendres, d'être beaux, et chacun s'ingéniait à trouver quelque tendresse, quelque beauté nouvelle, comme pour resserrer davantage le lien étroit des cœurs. Aussi s'occupait-on de la table, de l'endroit où elle serait dressée, de la façon dont on l'ornerait. Ces premiers jours de juillet étaient si ensoleillés, si chauds, qu'on décida tout de suite de dresser la table dehors, sous les arbres. Il y avait là un emplacement délicieux, devant l'ancien rendez-vous de chasse, le pavillon primitif, habité par les parents autrefois, dès leur arrivée à Janville. C'était comme le nid même de la famille, le foyer d'où elle avait ensuite rayonné sur tout le pays voisin. Ce pavillon, qui finissait par tomber en ruine, Mathieu venait de le faire réparer et élargir, dans la pensée de s'y retirer avec Marianne, en ne gardant près d'eux que Charlotte et ses enfants, lorsqu'il abandonnerait prochainement la ferme à son fils Gervais, heureux de vivre de bonne heure en patriarche, en roi descendu du trône, encore obéi pour la sagesse de ses conseils. Et, remplaçant l'ancien jardin inculte, toute une pelouse s'étendait là, un grand carré d'herbe fraîche, que d'admirables arbres, des ormes et des charmes, entouraient, tels qu'un peuple de grands et bienveillants amis. Ces arbres, il les avait plantés, il les avait vus grandir, ils étaient un

peu de sa chair. Mais son véritable enfant bien-aimé, le préféré de son cœur, était, au milieu de la pelouse, un chêne déjà fort, âgé de vingt ans bientôt, dont il avait mis la tige frêle en terre, aidé de Marianne, qui tenait le plant, tandis que lui manœuvrait la bêche, le jour où ils avaient fondé leur domaine de Chantebled. Leur œuvre même avait poussé, s'était étendue avec les branches, comme si le sang de leur effort remontait en un flot croissant de sève, à chaque printemps nouveau. Et il y avait encore, près de ce chêne, qui était ainsi de leur robuste famille, un bassin d'eau vivante, alimenté par les sources du plateau qu'ils avaient captées, et dont le petit bruit cristallin entretenait là une perpétuelle allégresse.

La veille du mariage, ce fut donc là qu'il y eut conseil. Mathieu et Marianne étaient venus les premiers, pour voir les préparatifs à faire; et ils y trouvèrent Charlotte, un album sur les genoux, qui achevait un rapide croquis du grand chêne.

— Quoi donc, une surprise?

Elle souriait, gênée, un peu confuse.

— Oui, oui, une surprise, vous verrez.

Puis, elle leur avoua que, depuis quinze jours, elle décorait, à l'aquarelle, des menus pour le déjeuner des noces. Et son idée gentille et tendre était de n'avoir mis que des jeux d'enfants, des têtes d'enfants, toute la poussée des enfants de la famille, dont elle avait pu prendre les ressemblances sur d'anciennes photographies. Son croquis du grand chêne allait servir de fond aux deux derniers venus, le petit Benjamin et le petit Guillaume.

Mathieu et Marianne s'émerveillèrent, ravis, attendris par ce défilé, cette galopade de museaux roses, qu'ils reconnaissaient parfaitement au passage. C'étaient les deux jumeaux dans leur berceau encore, aux bras l'un de l'autre; c'était Rose elle-même, la chère disparue, en petite chemise; c'était Ambroise, c'était Gervais, nus au grand air, luttant sur l'herbe; c'était Grégoire, c'était Nicolas, en école buissonnière, dénichant des pies; c'était Claire, c'étaient les trois autres filles, Louise, Madeleine, Marguerite, lâchées par la ferme, se querellant avec les poules, sautant à califourchon sur les che-

vaux. Mais ce qui toucha surtout Marianne, ce fut son dernier, Benjamin, qui avait tout juste neuf mois, et que Charlotte avait mis, sous le chêne, dans une même petite voiture, avec son fils à elle, son Guillaume, exactement du même âge, né huit jours plus tard.

— L'oncle et le neveu, dit Mathieu en plaisantant. N'importe! l'oncle est tout de même l'ancêtre, il a une semaine de plus.

Des larmes douces étaient montées aux yeux de Marianne, dans son sourire. L'aquarelle tremblait un peu entre ses mains heureuses.

— Les chers trésors! mon cher fils, mon cher petit-fils! et me voilà une fois de plus mère et grand'mère, avec ces chers petits êtres!... Ah! ces deux-là sont la consolation suprême, ils ont pansé la blessure, nous leur devons d'avoir repris espoir et courage!

Et c'était vrai. Quel deuil, quelle tristesse, les premiers temps, lorsque Charlotte, quittant l'usine, s'était réfugiée à la ferme! Enceinte de quatre mois, comme Marianne, elle avait failli mourir du tragique accident qui venait d'emporter Blaise. Son premier adoucissement fut de voir que sa fillette, Berthe, un peu chétive à Paris, retrouvait de bonnes joues roses, au grand air de Chantebled. D'ailleurs, elle avait fixé sa vie, elle vieillirait là, en la paix de cette maison hospitalière, se donnant toute à ses deux enfants, bien heureuse de cette grand'mère, de ce grand-père si tendres, qui l'aideraient, la soutiendraient. Toujours elle s'était montrée un peu en dehors de l'existence, d'un charme de rêveuse, n'ayant que le besoin d'aimer, d'être aimée. Elle se reprit doucement à vivre, quand elle fut installée avec ses grands-parents, dans l'ancien pavillon que Mathieu aménageait pour eux trois. Elle se remit même au travail, voulut s'occuper, sans compter sur son intérêt dans l'usine, peignit des miniatures que lui achetait un marchand de Paris. Mais, surtout, après ses couches, le réconfort, la guérison de tant de douleurs, ce fut son petit Guillaume, le cadeau de son mari mourant, l'enfant en qui ressuscitait le père, qui semblait le rendre à sa tendresse d'épouse. Et il en était de même pour Marianne, depuis que son Benjamin était né, un fils encore qui remplaçait le fils perdu, un

revenant lui aussi, qui reprenait dans son cœur la place laissée vide. Alors, les deux femmes, les deux mères, goûtèrent une douceur infinie à nourrir ensemble les deux chers petits consolateurs. Elles s'oubliaient en eux, les regardaient croître côte à côte, leur donnaient le sein aux mêmes heures, comme pour ne point les séparer, dans leur désir commun de les voir devenir très forts, très beaux, très bons. Bien que l'une eût presque le double de l'âge de l'autre, elles se retrouvaient sœurs, le même lait nourricier coulait de leur gorge féconde. Et leur deuil s'éclairait, elles en arrivaient à rire quand riaient leurs petits anges, et rien n'était plus gai ni plus touchant que cette belle-mère et cette bru confondues ainsi, n'ayant qu'un berceau, dans une floraison sans fin de maternité.

— Prenez garde, cachez vos aquarelles, dit Mathieu. Voici Gervais et Claire qui viennent pour la table.

A dix-neuf ans, Gervais était un colosse, le plus grand, le plus fort de la famille, avec des cheveux noirs, courts et frisés, de vastes yeux clairs, une face pleine, taillée à larges pans. Mathieu l'appelait par plaisanterie " le fils de Cybèle ", ce qui faisait sourire Marianne, au souvenir de la nuit où elle l'avait conçu, dans un frisson des germes, lorsque tout Chantebled sommeillait encore, à la veille d'être enfanté. Il était resté le préféré du père, le fils de la terre fertile, celui qu'il élevait dans l'amour du domaine, dans la passion de la culture intelligente, conquérante, afin qu'il pût continuer l'œuvre, un jour. Déjà, il se déchargeait sur lui d'une partie des travaux, il n'attendait que de l'avoir marié, pour lui laisser la direction de la ferme entière. Et, volontiers, il rêvait de lui adjoindre Claire, lorsqu'elle-même aurait épousé quelque brave et solide garçon, qui prendrait sa part de la besogne. Deux hommes qui s'entendraient bien, ce n'était pas de trop, dans une exploitation dont l'importance grandissait chaque jour. Depuis que sa mère allaitait de nouveau, Claire la suppléait, gaillarde elle aussi à dix-sept ans, sans beauté, mais d'une santé vigoureuse. Elle s'occupait surtout de la cuisine et du ménage, tenait également les comptes, fille de tête, d'une stricte économie, dont la plaisantaient les prodigues de la famille.

— Alors, c'est là qu'on mettra la table, dit Gervais. Il faut que je fasse faucher la pelouse.

De son côté, Claire s'inquiétait du nombre des convives, du couvert qu'il faudrait dresser. Et, comme Gervais avait appelé Frédéric pour qu'il donnât un coup de faux, tous trois discutèrent les dispositions à prendre. Après la mort de Rose, Frédéric, son fiancé, n'ayant pu quitter la ferme, avait continué son travail près de Gervais, dont il était devenu le camarade, l'aide le plus actif, le plus intelligent. Depuis quelques mois, Mathieu et Marianne s'étaient aperçus, que le garçon tournait autour de Claire, comme si, à défaut de l'aînée, il voulait bien de la cadette, moins belle, mais solide et bonne ménagère. D'abord, ils en avaient éprouvé une tristesse : pouvait-on oublier leur chère enfant? Ensuite, un attendrissement leur était venu, la pensée que le lien de la famille serait resserré encore, que le cœur de ce garçon n'irait point aimer autre part, leur resterait acquis, en leur devenant deux fois cher. Et ils fermaient les yeux, ils souriaient, trouvant en Frédéric le beau-frère associé dont Gervais avait besoin, attendant que Claire fût d'âge à être mariée.

Mais, comme la question de la table était réglée, il y eut sous le chêne, à travers l'herbe haute, une brusque invasion, des jupes volantes, des chevelures dénouées dans le soleil.

— Oh! criait Louise, il n'y a pas de roses!

— Non! répétait Madeleine, pas une rose blanche!

— Et, confirmait Marguerite, nous avons visité tous les rosiers. Pas une blanche, rien que des rouges!

Treize ans, onze ans et neuf ans. Louise, forte et gaie, semblait déjà une petite femme. Madeleine, fluette, jolie, passait des heures à son piano, les yeux noyés de rêve. Marguerite, le nez trop fort, la bouche épaisse, avec d'admirables cheveux dorés, ramassait les oiseaux l'hiver, pour les réchauffer dans ses mains tièdes. Et toutes trois, qui avaient battu le potager où les fleurs se mêlaient aux légumes, accouraient ainsi, désespérées de leurs recherches vaines. Pas de roses blanches pour une noce, c'était la fin de tout. Qu'allait-on offrir à la mariée? que mettrait-on sur la table?

Derrière les trois filles, Grégoire, dont les quinze ans poussaient en terrible malice, venait de paraître, goguenard, les mains dans les poches. Il était le turbulent, l'inquiétant de la famille, toujours en inventions diaboliques. Son nez pointu, ses lèvres fines, disaient l'aventure, la volonté aussi, l'adresse à vaincre. Et, l'air amusé de la déconvenue de ses trois sœurs, il s'oublia, il cria, pour les taquiner :

— Moi, je sais où il y en a, des roses blanches, et des belles!

— Où donc? demanda Mathieu.

— Mais au Moulin, après la roue, dans le petit clos. Trois gros rosiers qui en sont tout blancs. Des roses comme des choux.

Puis, il rougit, se troubla, lorsque son père le regarda d'un air de sévérité, en lui disant :

— Comment! tu rôdes encore autour du Moulin. Je te l'avais absolument défendu... Et, pour savoir qu'il y a des roses blanches dans le clos, tu es rentré?

— Non, j'ai regardé par-dessus le mur.

— Tu es monté sur le mur, c'est complet. Tu veux donc me faire avoir des ennuis avec ces Lepailleur, qui sont décidément de sottes et méchantes gens?... En vérité, mon garçon, tu as le diable dans le corps.

Ce que Grégoire ne disait pas, c'était qu'il allait retrouver dans le clos Thérèse, la petite meunière, la blondine rose, au museau si drôlement enfariné, dont les treize ans étaient eux aussi terriblement aventureux. Leurs jeux, d'ailleurs, restaient encore des jeux de gamins, en toute innocence. Mais il y avait, au fond du clos, sous des pommiers, un endroit délicieux, où l'on s'amusait bien, à causer et à rire.

— Entends-tu! répéta Mathieu, je ne veux pas que tu retournes jouer avec Thérèse. Elle est très gentille, la chère enfant. Seulement, c'est une maison où tu ne dois pas aller... Il paraît qu'on s'y bat, maintenant.

C'était vrai. Lorsque Antonin s'était cru guéri du vilain mal dont causaient les commères de Janville, le regret de Paris l'avait tourmenté, il avait tout fait pour retourner y reprendre sa belle existence de paresse et de fête. D'abord, Lepailleur, désabusé, irrité d'être dupe,

s'y était opposé violemment. Mais que faire, aux champs, de ce gaillard qu'il avait élevé lui-même dans la haine de la terre, dans le mépris du vieux moulin, à moitié pourri? Puis, il avait désormais contre lui la mère, en admiration béate devant la science de son garçon, d'une foi têtue, certaine que cette fois il finirait par avoir une bonne place. Et le père avait dû céder, Antonin s'achevait à Paris, petit employé chez un commerçant de la rue du Mail. Seulement, la querelle s'aggravait dans le ménage, surtout lorsque Lepailleur soupçonnait sa femme de le voler pour envoyer de l'argent à son grand fainéant de fils. Du pont de l'Yeuse, certains jours, on entendait voler les jurons et les gifles. Et, là encore, c'était la famille détruite, de la force et du bonheur gâchés.

Mathieu continuait, soulevé d'une véritable colère.

— Des gens qui avaient tout pour être heureux! On n'est pas bête à ce point, on ne veut pas sa propre misère avec une telle obstination... Leur idée d'un fils unique, par gloriole d'en faire un monsieur, ah! la réussite est belle, ils en sont contents aujourd'hui!... C'est comme sa haine de la terre, sa culture de routine, son entêtement à laisser stériles les landes qu'il refuse de me céder, sans doute pour protester contre le succès de nos défrichements, s'imagine-t-on quelque chose de plus bassement stupide!... Et c'est comme son moulin encore, qu'il regarde, par sottise et paresse, tomber en ruine. Autrefois, il avait au moins une raison, il disait que, le pays ayant presque renoncé au blé, les paysans ne lui apportaient plus de quoi faire tourner ses meules. Mais, aujourd'hui que, grâce à nous, le blé déborde, est-ce qu'il n'aurait pas dû jeter par terre la vieille roue, pour la remplacer par une bonne machine à vapeur?... Ah! si j'étais à sa place, il y aurait déjà là un moulin tout neuf, reconstruit, élargi, utilisant les eaux de l'Yeuse, se reliant à la gare de Janville par une voie qui ne coûterait pas cher à établir!

Grégoire écoutait, heureux que l'orage se fût détourné. Et Marianne, voyant ses trois filles désolées de n'avoir point de roses blanches, les consola.

— Pour la table, vous cueillerez demain matin les moins rouges, les roses pâles, et ça sera tout de même très bien.

Alors, Mathieu se calma, fit rire les enfants en concluant gaîment :

— Cueillez donc aussi les roses rouges, mettez les plus rouges. C'est le sang de la vie.

Cependant, Marianne et Charlotte s'attardaient à causer de tous ces apprêts, lorsque des petits pieds encore accoururent dans l'herbe. Nicolas, fier de ses sept ans, amenait par la main sa nièce Berthe, une grande fille de six ans. Ils s'entendaient très bien ensemble. Ce jour-là, ils étaient restés près du berceau de Benjamin et de Guillaume, dans la maison, jouant au ménage, disant que les deux enfants étaient leurs bébés. Mais voilà que, se réveillant, les deux enfants avaient crié la faim. Alors, ayant pris peur, Nicolas et Berthe s'étaient mis à galoper, pour venir chercher les deux mères.

— Maman! appela Nicolas, c'est Benjamin qui te demande. Il a soif.

— Maman, maman! répéta Berthe, c'est Guillaume qui a soif. Viens vite, ça presse.

Marianne et Charlotte s'égayèrent. C'était vrai, pourtant, que ce mariage du lendemain leur avait fait oublier les chers mignons. Et elles se hâtèrent de rentrer, car l'heure de la tétée était venue.

Ah! le lendemain, ces noces heureuses, dans quelle intimité tendre elles se firent! On ne fut que vingt et un à table, sous le grand chêne, au milieu de la pelouse, entourée des charmes et des ormes amis, telle qu'une discrète salle de verdure. Toute la famille se trouvait là, d'abord tous ceux de la ferme, puis Denis, le marié, qu'on voyait rarement, cloué à l'usine, puis Ambroise et sa femme Andrée, qui avaient amené leur petit Léonce, de visite rare, eux aussi, dans les nécessités de vie active où Paris les tenait. Et c'était une joie, ce retour au nid familial des oiseaux envolés déjà, ce bonheur de pouvoir se réunir au grand complet, malgré la dispersion continuelle de l'existence. En dehors, il n'y avait que les parents invités, Beauchêne et Constance, Séguin et Valentine, sans compter naturellement Mme Desvignes, la mère de Marthe, la mariée. On était vingt et un à la table, mais il y en avait trois autres, les tout petits, la petite table : Léonce qu'on venait de sevrer, à quinze

mois, Benjamin et Guillaume encore au sein; et, pour qu'ils fussent de la fête, on avait approché leurs voitures, ils tenaient tout de même leur place. Ça faisait donc vingt-quatre, un compte rond, les deux douzaines. La table, fleurie de roses, embaumait, à l'ombre fraîche, sous la pluie du soleil d'été qui la criblait d'or, au travers des feuillages. Un triomphal ciel de juillet tendait, d'un bout de l'horizon à l'autre, une prodigieuse tente d'azur. Et la robe blanche de Marthe, les robes claires des petites et des grandes filles, ces toilettes gaies, ces belles santés de jeunesse, semblaient être la floraison même de ce coin verdoyant de bonheur. On mangea joyeusement, on finit par trinquer à la campagnarde, en souhaitant toutes les prospérités au jeune ménage, ainsi qu'aux personnes présentes.

Alors, pendant que les servantes enlevaient le couvert. Séguin, qui affectait de s'intéresser à l'élevage, voulut que Mathieu lui montrât ses étables. Il n'avait fait que causer chevaux pendant le déjeuner, il désirait voir surtout des paires de forts chevaux de labour, dont son hôte lui vantait la qualité d'extraordinaire vigueur. Et il détermina Beauchêne à être de la visite. Puis, comme les trois hommes partaient, Constance et Valentine, désœuvrées, curieuses de cette ferme dont le pullulement si prompt restait pour elles une stupeur, eurent l'idée de les suivre, laissant sous les arbres le reste de la famille s'installer, dans la paix rieuse de la belle après-midi de fête.

Les étables et les écuries se trouvaient sur la droite. Mais, pour s'y rendre, il fallait traverser la vaste cour, d'où l'on découvrait le domaine entier. Et il y eut là une halte, un brusque arrêt d'admiration, tant la grandeur de l'œuvre accomplie éclatait sous le soleil. Ils avaient connu cette terre embroussaillée, desséchée, stérile, ils la revoyaient roulant une mer de blé, couverte de moissons dont le flot montait davantage, à chaque saison nouvelle. Là-haut, sur l'ancien plateau marécageux, c'était une telle fertilité, dans les terreaux amassés par les siècles, qu'on ne fumait pas encore. Ensuite, à droite, à gauche, les pentes autrefois sablonneuses s'étendaient verdoyantes, engraissées aujourd'hui par les sources qui

les trempaient d'une fécondité sans cesse accrue. Et les bois eux-mêmes, au loin, aménagés, aérés de larges clairières, semblaient déborder de plus de sève, comme si toute la vie décuplée, autour d'eux, les eût gonflés d'un redoublement de force et de puissance. C'était cette force, c'était cette puissance qui montaient du domaine entier, l'œuvre de vie enfantée, créée, le travail de l'homme engrossant la terre stérile, l'accouchant des richesses nourricières, pour une humanité élargie, conquérante du monde.

Il y eut un long silence. Séguin dit simplement de sa petite voix sèche, avec un ricanement que sa ruine personnelle aiguisait d'amertume :

— Vous avez fait une bonne affaire. Jamais je n'aurais cru ça.

Puis, on se remit en marche. Mais, dans les étables, dans la vacherie, dans la bergerie, cette sensation de force et de puissance s'accrut encore. La création continuait, une création vivante, les vaches, les moutons, les poules, les lapins, tout ce qui grouillait là, tout ce qui pullulait en une éclosion continue. Chaque année, l'arche s'emplissait, se faisait trop petite, nécessitait d'autres parcs, d'autres bâtiments. La vie augmentait la vie, on marchait au milieu d'un peuple en perpétuelles couches, partout des couvées, des nichées qui lâchaient de nouveaux vols, de nouveaux troupeaux, tandis que, derrière, les germes se multipliaient, l'enfantement recommençait, d'un flot débordé, montant toujours. Là encore, c'était la richesse conquérante de l'inépuisable fécondité.

Dans les écuries, Séguin admira beaucoup les paires de forts chevaux, avec des mots de connaisseur. Ensuite, il revint sur l'élevage, il cita un de ses amis qui obtenait, par certains croisements, des résultats extraordinaires. Et, revenant à ses idées anciennes, il ajouta, en manière d'explication :

— Oh! pour les bêtes, j'accepte le " Croissez et multipliez ", lorsque c'est nous, les éleveurs, qui, par besoin ou par curiosité, tenons la chandelle.

Il ricana, trouva son mot très drôle. Puis, comme Valentine et Constance, muettes, un peu répugnées de

toute cette fermentation adorante de vie, revenaient lentement sur leurs pas, il déblatéra contre le siècle, recommença ses vieilles théories, sans autre transition. Peut-être une sourde rancune jalouse le poussait-elle à protester contre la victoire de la vie, que clamait la ferme entière. La dépopulation, ah! certes, elle ne marchait pas assez vite! Ce Paris qui voulait mourir, il y mettait vraiment le temps! Tout de même, il notait certains bons symptômes, car la banqueroute s'aggravait partout, dans la science, dans la politique, dans les lettres et les arts eux-mêmes. La liberté était déjà morte. La démocratie, en exaspérant les instincts d'ambition, en déchaînant la lutte des classes pour le pouvoir, aboutissait au rapide effondrement social. Il n'y avait plus que la populace, les humbles, les pauvres, qui faisaient encore des enfants, par stupidité, sur leur fumier d'ignorance et de misère. Quant à l'élite, aux intelligents, aux riches, ils enfantaient de moins en moins, ce qui permettait d'espérer, avant l'heureux anéantissement final, une dernière période de civilisation acceptable, lorsqu'on serait entre soi, très peu, quelques hommes et quelques femmes, parvenus au raffinement suprême, ne vivant plus que d'odeurs, ne jouissant plus que de souffles. Mais il se disait dégoûté, certain maintenant de ne pas voir cette époque trop lente à venir.

— Encore, si le christianisme, revenant à la foi première, condamnait la femme, comme impure, diabolique et néfaste, on irait revivre la vie sainte au désert, on en finirait plus vite. Ce qui m'enrage, c'est ce catholicisme politique, qui, pour vivre lui-même, règle et tolère l'ignominie du mariage, en couvrant ainsi l'ordure et le crime d'enfanter... Dieu merci! si j'ai péché moi-même, si j'ai mis au monde des malheureux de plus, j'ai la douceur de croire qu'ils rachèteront ma faute, en restant eux-mêmes inféconds. Gaston dit qu'il ne se mariera pas, qu'un officier ne doit avoir d'autre femme que son épée; et, quant à Lucie, depuis le jour où elle a prononcé ses vœux, aux Ursulines, je suis bien tranquille... Ma race est morte, c'est ma joie.

Mathieu écoutait en souriant. Il connaissait ce pessimisme littéraire. Autrefois, de tels arguments, la civili-

sation en lutte avec la natalité, l'infécondité relative des plus intelligents, des plus forts, l'avaient troublé. Mais, dès le moment où il avait lutté pour l'amour, la simple joie d'agir lui était devenue une foi, une certitude de bien faire. Aussi se contenta-t-il de dire, un peu méchamment :

— Eh bien! et votre Andrée, avec son petit Léonce?

— Oh! Andrée! répondit Séguin, en faisant un geste, qui la rejetait, comme n'étant pas sienne.

Valentine s'était arrêtée, levant les yeux, le regardant fixement. Depuis qu'ils menaient leur vie chacun de son côté, sans rien de commun, elle ne tolérait plus sa brutalité folle, ses anciennes crises de jalousie, pareilles à des coups de démence. Dans l'engloutissement de leur fortune, elle le tenait aussi, par la crainte de certains règlements de comptes.

— Oui, accorda-t-il, il y a Andrée. Mais les filles, ça ne compte pas.

On recommençait à marcher, lorsque Beauchêne, qui s'était contenté, jusque-là, de souffler, de mâchonner son cigare, dans la réserve que lui imposait sur la question son affreux drame personnel, ne put se taire davantage, oublieux, reconquis à l'extraordinaire inconscience qui le remettait toujours d'aplomb, supérieur, victorieux quand même. Il parla carrément, très haut.

— Je ne suis pas de l'école de Séguin. Tout de même, il dit des choses justes... Cette question de la natalité, vous n'avez pas idée comme elle me passionne encore. Je puis me vanter de la connaître à fond. Eh bien! il est évident que Malthus avait raison, on n'a pas le droit de pondre des enfants à l'infini, sans s'inquiéter de savoir d'abord comment on les nourrira... Si les pauvres crèvent de faim, c'est leur faute, ce n'est pas la nôtre, car ce n'est pas nous, bien sûr, qui allons engrosser leurs femmes.

Il éclata d'un rire énorme. Et il continua, sortit la conférence qu'il faisait d'habitude sur la question. Seules, les classes dirigeantes étaient raisonnables, en se restreignant. Un pays ne pouvait produire qu'une quantité déterminée de subsistance, de sorte qu'il se trouvait par là même astreint à une quantité déterminée de population. De là, les coups de misère, lorsque les

pauvres s'oubliaient, s'amusaient trop sur leurs grabats. On accusait la mauvaise distribution de la richesse; mais c'était fou d'espérer une cité utopique, où il n'y aurait plus de patrons, rien que des frères, des travailleurs égaux, se partageant, comme un gâteau de fête, le bonheur universel. Alors, la faute en était donc certainement à l'imprévoyance des misérables, bien qu'il reconnût, avec une brutale franchise, la nécessité où les patrons se trouvaient d'utiliser ce trop d'enfants, pour embaucher au rabais les ouvriers nécessaires.

Et, se grisant, perdant tout souvenir, dans l'infatuation vaniteuse et têtue de ses idées, il en arriva bruyamment à son cas.

— On nous dit que nous ne sommes pas des patriotes, parce que nous n'avons pas des queues de mioches derrière nous. C'est stupide, chacun sert la patrie à sa façon. Si les pauvres bougres lui donnent des soldats, nous autres nous lui donnons nos capitaux, l'effort de notre industrie et de notre commerce... Enfin, n'est-ce pas? chacun connaît ses affaires. La patrie sera bien avancée, quand nous nous serons ruinés à faire pour elle des enfants, qui nous casseront les bras, nous empêcheront de nous enrichir, détruiront derrière nous les œuvres créées, en se les partageant! Avec nos lois, avec nos mœurs, il n'y a de solide fortune que pour le fils unique... Eh, mon Dieu! oui, il s'impose, le fils unique, il est la seule sagesse, le seul bonheur possible.

Cela devenait si pénible, si douloureux, que tous, pris de gêne, se taisaient. Lui triomphait, croyant les convaincre.

— Ainsi, moi...

Constance l'interrompit. Elle avait marché d'abord la tête basse sous ce flot de paroles qui l'accablaient, la rendaient honteuse, comme sous une aggravation de sa défaite. Et elle venait de relever la face, où coulaient deux grosses larmes.

— Alexandre!

— Quoi donc, ma chère?

Il ne comprenait pas encore. Puis, en la voyant pleurer, il finit par être pris d'un trouble, dans sa belle assurance. Il regarda les autres, voulut avoir le dernier mot.

— Ah! oui, notre pauvre enfant... Mais les cas particuliers n'ont rien à voir dans la théorie, les idées restent les idées.

Il y eut un lourd silence, on se retrouvait d'ailleurs près de la pelouse, où la famille était restée. Et, depuis un instant, Mathieu songeait à Morange, qu'il avait invité mais qui s'était excusé comme pris de terreur devant cette joie des autres, inquiet aussi d'un tel voyage, d'une absence pendant laquelle il redoutait toutes sortes d'attentats contre le mystérieux sanctuaire de son culte. Se serait-il également obstiné dans ses idées d'autrefois, Morange? aurait-il encore défendu la théorie de l'enfant unique, l'exécrable calcul d'ambition qui lui avait coûté sa femme et sa fille? Et sa figure éperdue passait, blême, sous l'orage trop rude pour son pauvre crâne de médiocre, et il piétinait d'un pas de maniaque, il marchait à quelque fin énigmatique, guetté par la démence. Mais la vision lugubre disparut, la pelouse s'étendait de nouveau sous le joyeux soleil, offrant, dans son cadre de grands arbres, un tel tableau de santé heureuse, de beauté triomphante, que Mathieu rompit le silence de deuil, en criant malgré lui :

— Voyez donc, voyez donc! est-ce gai, est-ce délicieux, ces chères femmes, ces chers enfants, dans toute cette verdure! On devrait peindre cela, pour apprendre aux gens combien il est sain et beau de vivre.

Sur la pelouse, on n'avait pas perdu le temps, depuis que les Beauchêne et les Séguin s'en étaient allés visiter les étables. D'abord, il y avait eu un partage des menus, ornés par Charlotte de si délicates aquarelles. La surprise, au déjeuner, les avait tous ravis, de bons rires couraient encore dans cette débandade de têtes d'enfants, une descendance de mère Gigogne assez nombreuse pour qu'on en décorât des services de table entiers. Puis, pendant que les servantes enlevaient le couvert, Grégoire eut un gros succès, en offrant à la mariée un bouquet d'admirables roses blanches, qu'il tira d'un buisson voisin, où il l'avait tenu caché jusque-là. Sans doute il guettait une absence de son père. C'étaient les roses du Moulin, il avait dû saccager les rosiers du clos, aidé de Thérèse. Marianne, sentant l'horreur de la faute, voulut le gronder.

Mais quelles roses blanches superbes, grosses comme des choux, ainsi qu'il le disait! Et il avait raison, il pouvait triompher, ses roses étaient les seules roses blanches, qu'il avait conquises, en gamin coureur et chevaleresque, capable de sauter des murs, de séduire des fillettes, pour fleurir de blanc une mariée.

— Elles sont trop belles, déclara-t-il avec assurance, papa ne me dira rien.

Cela fit rire, et il y eut toute une émotion nouvelle. Benjamin et Guillaume, qui s'étaient réveillés, criaient la faim. Ainsi qu'on le fit remarquer gaîment, leur tour était bien venu. Puisque la grande table avait déjeuné d'un si bel appétit, rien n'était plus juste qu'on servît à son tour la petite table. Et, comme on se trouvait en famille, cela fut fait bonnement, sans embarras. Marianne, assise à l'ombre du grand chêne, prit Benjamin sur ses genoux, se dégrafa, lui donna le sein de son air riant et grave; tandis que, près d'elle, à sa droite, Charlotte, avec la même sérénité, faisait de même, dévorée par Guillaume, qui était très goulu; et, à sa gauche, Andrée vint également s'asseoir, son petit Léonce aux bras, ne tétant plus, sevré depuis huit jours, mais désireux de caresse, heureux contre cette gorge tiède où il avait jusque-là vécu. La conversation était tombée sur l'allaitement. Ambroise raconta comment sa femme, Andrée, avait la conviction de ne pouvoir nourrir, de n'avoir pas de lait, si bien que, sans lui, elle n'aurait pas même essayé; puis, le lait était venu tout de même, elle avait parfaitement nourri. Il n'y avait certainement qu'à vouloir.

— C'est vrai, ce qu'il raconte, dit Andrée en riant. J'avais une terreur de nourrir, toutes mes amies me disaient que ce n'était pas possible. D'abord, ça m'a semblé dur, et maintenant je suis si heureuse!

Elle donna un gros baiser à Léonce. Alors, la mariée, Marthe, eut un involontaire cri du cœur, qui redoubla la gaîté.

— Tu entends, maman! Je ne suis pas si forte que ma sœur Charlotte, qui nourrit déjà son troisième. Mais ça ne fait rien, je nourrirai.

Ce fut à ce moment, au milieu des rires, dont la rou-

geur brusque de Marthe augmentait l'éclat, que les Beauchêne et les Séguin reparurent, avec Mathieu. Ils s'arrêtèrent, frappés du délicieux, du puissant tableau. Dans le cadre des grands arbres, sous le chêne patriarcal, comme née de la même terre grasse, parmi l'herbe drue, toute la famille était là, d'une poussée vigoureuse, en un groupe triomphant de joie, de force et de beauté. Gervais et Claire, toujours actifs, s'occupaient avec Frédéric de hâter les servantes, qui n'en finissaient pas d'apporter le café sur la table desservie. Les trois filles, qui se faisaient aider par le chevalier Grégoire, imaginaient une nouvelle décoration de cette table, perdus tous quatre dans un monçeau de fleurs, des roses-thé, des roses tendres, des roses rouges. A quelques pas, les mariés, Denis et Marthe, causaient à demi-voix, tandis que la mère, Mme Desvignes, les écoutait en silence, avec un discret sourire, d'une infinie douceur. Et c'était au milieu que Marianne rayonnante allaitait son douzième enfant, le chair blanche, fraîche encore, belle toujours de sa sérénité forte, de sa volonté saine, riant à son Benjamin qui la buvait toute une fois de plus, accueillant sur son autre genou Nicolas, l'avant-dernier, jaloux de se garder cette place. Et ses deux brus ne semblaient être qu'un prolongement d'elle-même, Andrée à sa gauche, qu'Ambroise était venu rejoindre pour taquiner son petit Léonce, Charlotte à sa droite, avec ses deux enfants, Guillaume au sein, Berthe dans ses jupes. La foi en la vie avait germé là en une prospérité, en une richesse sans cesse accrue et débordante, toute la souveraine floraison de la fécondité heureuse.

Séguin, s'adressant à Marianne, plaisanta.

— Alors, ce petit monsieur est le quatorzième que vous nourrissez?

Gaîment, elle se mit à rire elle-même.

— Non, il ne faut pas mentir... Ça m'en ferait bien quatorze, mais j'ai eu deux fausses couches. J'en aurai nourri douze, voilà le chiffre exact.

Beauchêne, qui retrouvait sa carrure, ne put s'empêcher d'intervenir encore.

— Enfin, la douzaine. C'est fou!

— Je suis bien de cet avis, dit à son tour Mathieu, en

s'égayant lui aussi. Si ce n'est pas fou, c'est vraiment désordonné... Quand nous sommes seuls, ma femme et moi, nous nous avouons que nous sommes allés un peu loin. D'ailleurs, nous ne pensons pas que tous devraient suivre notre exemple, oh non!... Mais, baste! par le temps qui court, on peut sans crainte dépasser la mesure. Trop, c'est à peine assez. Si nous avons exagéré l'exemple, notre pauvre pays s'en trouverait bien, le jour où notre folie deviendrait contagieuse... Et il n'y a qu'une chose à redouter, c'est que la sagesse ne l'emporte.

Marianne écoutait, en souriant toujours, tandis que des larmes montaient à ses yeux. Une tristesse attendrie l'envahissait, la blessure encore saignante de son cœur s'était rouverte, au milieu de la joie rare de voir là, réunis autour d'elle, les enfants nés de sa chair, nourris de son lait.

— Oui, murmura-t-elle d'une voix tremblante, cela m'en ferait douze, mais je n'en ai plus que dix. Deux déjà dorment là-bas, dans la terre où ils nous attendent.

Et cette évocation, faite par la mère, du petit cimetière de Janville, si paisible, de la tombe de famille, dans laquelle, l'un après l'autre, tous les enfants espéraient bien se coucher côte à côte, fut sans effroi, prit une douceur de bonne promesse, au milieu de ces noces rieuses. Le cher souvenir des deux disparus restait vivant, et tous en gardaient une gravité tendre, même dans la gaîté, maintenant que des mois avaient déjà pansé la plaie. N'était-ce point la vie qu'on ne pouvait accepter sans la mort? Chacun venait faire sa part de besogne, puis allait, sa journée finie, retrouver les aînés dans l'éternel sommeil, où se réalisait la grande fraternité humaine.

Mais, devant ce Beauchêne et ce Séguin qui plaisantaient, tout un flot de paroles montait aux lèvres de Mathieu, il aurait voulu leur répondre, triompher des théories menteuses qu'ils osaient soutenir encore, dans leur défaite. La crainte de la terre trop peuplée, de trop de vie amenant la famine, n'était-ce point imbécile? On n'avait qu'à faire comme lui, à créer les subsistances nécessaires, chaque fois qu'on mettait un enfant au monde; et il aurait montré Chantebled, son œuvre, le

blé poussant sous le soleil, à mesure que poussaient les hommes. Certes, on n'accuserait pas ses enfants d'être venus manger la part des autres, puisque chacun d'eux était né avec son pain. Des millions de nouveaux êtres pouvaient naître, la terre était grande, plus des deux tiers restaient à défricher, à ensemencer, il y avait là une fertilité sans fin pour notre humanité sans limites. Puis, est-ce que toutes les civilisations, tous les progrès ne s'étaient pas produits sous la poussée du nombre? Seule, l'imprévoyance des pauvres avait jeté les foules révolutionnaires à la conquête de la vérité, de la justice, du bonheur. Chaque jour encore, le torrent humain nécessiterait plus de bonté, plus d'équité, la logique répartition des richesses par de justes lois réglant le travail universel. Et, s'il était vrai que la civilisation fût un frein à la natalité trop grande, ce phénomène précisément pouvait faire espérer l'équilibre final, dans le lointain des siècles, lorsque la terre, entièrement peuplée, serait devenue assez sage pour vivre dans une sorte d'immobilité divine. Mais il n'y avait là d'ailleurs qu'une spéculation pure, devant les nécessités du moment, les nations à refaire, à élargir sans cesse, en attendant la définitive fédération humaine. Et c'était bien l'exemple brave, l'exemple nécessaire, que Marianne et lui donnaient, pour changer les mœurs, et l'idée de morale, et l'idée de beauté.

Déjà, Mathieu ouvrait les lèvres. Tout d'un coup, il sentit l'inutilité de la discussion, devant l'admirable tableau, cette mère entourée d'une telle floraison de vigoureux enfants, allaitant un enfant encore, sous le grand chêne planté par elle. Bravement, elle faisait sa besogne, le monde à continuer, à créer sans fin. Elle était la beauté souveraine.

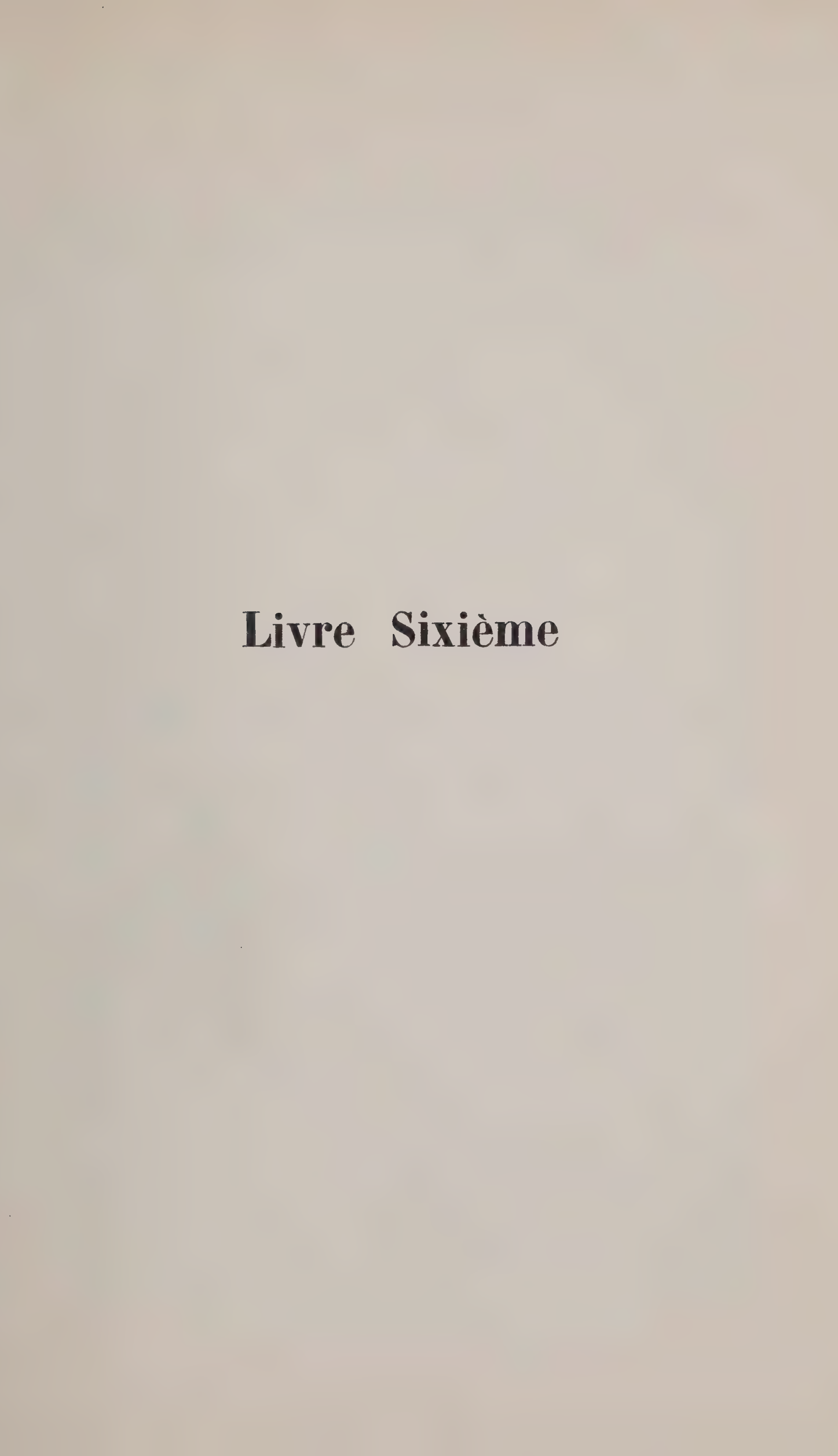
Et il ne trouva qu'une chose utile et suffisante, ce fût de l'embrasser solidement, devant toute la noce.

— Tiens! chère femme, tu es la plus belle, et tu es la meilleure. Que toutes fassent comme toi!

Alors, Marianne l'ayant aussi glorieusement embrassé, il y eut une acclamation, une tempête de bons rires. Tous deux étaient des héros, qui avaient mené leur existende dans un grand mouvement d'héroïsme, grâce à leur

foi en la vie, grâce à leur volonté d'agir, à leur puissance d'aimer. Et Constance le sentit enfin, comprenant la force conquérante de la fécondité, voyant déjà les Froment maîtres de l'usine par Denis, maîtres de l'hôtel des Séguin par Ambroise, maîtres de toute la contrée par leurs autres enfants. C'était le nombre, c'était la victoire. Et, réduite, consumée d'une tendresse qu'elle ne pouvait plus contenter, se rassasiant de l'amertume de sa défaite, tout en espérant encore quelque abominable revanche du destin, elle se détourna pour cacher les deux grosses larmes ardentes qui brûlaient ses joues desséchées, elle qui ne pleurait jamais.

Benjamin et Guillaume tétaient toujours, en petits hommes goulus que rien ne dérangeait de leur repas. Marianne venait de changer le premier de sein. Charlotte surveillait l'autre, pour qu'il ne la mordît pas trop fort. Si l'on avait moins ri, on aurait entendu le ruissellement du lait, ce petit ruisseau dans le torrent de la sève qui soulevait la terre, qui faisait frémir les grands arbres, au puissant soleil de juillet. De toutes parts, la vie féconde charriait les germes, créait, enfantait, nourrissait. Et, pour l'éternelle œuvre de vie, l'éternel fleuve de lait coulait par le monde.



Livre Sixième

I

Un dimanche matin, Norine et Cécile, qui, malgré le jour férié, travaillaient aux deux côtés de leur petite table commune, dans le coup de feu des cartonnages pour les étrennes prochaines, reçurent une visite, dont elles restèrent toutes pâles de stupeur et d'épouvante.

Jusque-là, leur vie ignorée, cachée, avait coulé paisible, sans autre combat que les deux bouts de la semaine à joindre et que l'argent du terme à mettre de côté, tous les trois mois. Depuis huit ans qu'elles habitaient ensemble, rue de la Fédération, près du Champ de Mars, la grande chambre aux fenêtres gaies, dont la propreté coquette les rendait fières, l'enfant de Norine avait gaillardement poussé, entre ses deux mères, également passionnées et tendres; car il finissait par les confondre, il y avait maman Norine, et il y avait maman Cécile, sans qu'il sût au juste si l'une des deux était sa maman plus que l'autre. Elles ne travaillaient plus, elles ne vivaient plus que pour lui, l'une belle encore à quarante ans, sauvée des hommes par sa maternité tardive, l'autre restée fillette à trente ans bientôt, ayant mis sur cet enfant tout l'amour éperdu de l'amoureuse et de l'épouse qu'elle ne pourrait jamais être.

Or, ce dimanche-là, vers dix heures, on frappa fort, à deux reprises. Puis, la porte ouverte, ce fut un garçon trapu, de dix-huit ans environ, qui entra. Il était brun, la face carrée, la mâchoire dure avec des yeux d'un gris pâle. Et il avait un vieux veston en loques, une casquette de drap noir, roussie par usure.

— Pardon, demanda-t-il, c'est bien ici mesdames Moineaud, qui travaillent dans le cartonnage?

Norine, debout, le regardait, prise d'un soudain malaise, Son cœur s'était serré, comme sous une menace. Elle avait certainement vu cette figure quelque part, mais elle ne retrouvait dans sa mémoire qu'un danger ancien, qui revenait, aggravé, pour gâter son existence.

— Oui, c'est ici, répondit-elle.

Sans hâte, le jeune homme faisait des yeux le tour de la pièce. Il devait s'attendre à plus de fortune, car il eut une moue légère. Son regard, ensuite, s'arrêta sur l'enfant, qui, s'amusant à lire, en petit garçon bien sage, avait levé la tête, pour examiner le nouveau venu. Et il acheva son inspection par un bref coup d'œil donné à l'autre femme qui était là, si mince, si frêle, l'air inquiet, elle aussi, devant l'inconnu qu'il apportait si brusquement.

— On m'avait dit au quatrième, la porte à gauche, reprit-il. Tout de même, j'avais peur de me tromper, parce que ce que j'ai à dire, je ne peux pas le dire à tout le monde... C'est une chose pas commode, et bien sûr qu'avant de venir ici, j'ai fait mes réflexions.

Il traînait les mots, il ne quittait plus Norine de son regard pâle, après s'être encore assuré que l'autre femme était trop jeune pour être celle qu'il cherchait. L'angoisse croissante dont il la voyait frémir, l'appel évident qu'elle adressait à sa mémoire, lui firent un instant prolonger l'épreuve. Enfin, il se décida.

— Je suis l'enfant qu'on a mis en nourrice à Rougemont, je me nomme Alexandre-Honoré.

Et il n'eut pas besoin d'en dire davantage. Norine s'était mise à trembler de tout son pauvre corps, ses mains se joignirent, se tordirent, tandis que sa face bouleversée blêmissait. Grand Dieu! Beauchêne! C'était à Beauchêne qu'il ressemblait, et d'une façon si frappante,

avec ses yeux de proie, sa rude mâchoire de jouisseur tombé aux basses voracités, qu'elle s'étonnait maintenant de n'avoir pas crié son nom, à première vue. Ses jambes défaillirent, elle dut s'asseoir.

— Alors, c'est vous, dit simplement Alexandre.

Comme elle continuait de grelotter, avouant, sans pouvoir prononcer un mot, tellement le désespoir et la peur la serraient à la gorge, il sentit le besoin de la rassurer un peu, s'il ne voulait pas se fermer du premier coup la porte qu'il venait se faire ouvrir.

— Il ne faut pas vous révolutionner à ce point. Vous n'avez rien à craindre de moi, mon intention n'est pas de vous causer de la peine... Seulement, n'est-ce pas? quand j'ai fini par savoir où vous étiez, j'ai eu le désir de vous connaître, c'est bien naturel. Et je me suis même dit que vous seriez peut-être contente de me voir... Puis, la vérité est que je suis dans la peine. Voilà bientôt trois ans que j'ai eu la bêtise de revenir à Paris, où je n'arrive guère qu'à crever de faim. Les jours où l'on n'a pas déjeuné, ça donne envie, n'est-ce pas? de retrouver les parents, qui vous ont lâché à la rue, mais qui, tout de même, n'auraient pas le mauvais cœur de vous refuser une assiette de soupe.

Des larmes montèrent aux yeux de Norine. C'était le comble, ce retour du misérable abandonné, ce grand gaillard inquiétant qui l'accusait, qui criait la faim. Et, fâché de ne tirer toujours d'elle que des frissons et des sanglots, il se tourna vers Cécile.

— Je sais, vous êtes sa sœur... Dites-lui donc qu'elle est bête de se manger les sangs. Je ne vais pas l'assassiner, bien sûr. C'est drôle, le gros plaisir qu'elle a de me voir... Pourtant, je ne fais pas de bruit, je n'ai rien dit en bas à la concierge, je vous jure.

Puis, sans lui répondre, Cécile s'étant levée pour aller au secours de Norine, il s'intéressa de nouveau à l'enfant, que la peur prenait aussi, très pâle, en voyant ses deux mamans dans le chagrin.

— Alors, ce gamin-là, c'est mon frère?

Mais, tout d'un coup, Norine, debout, se mit entre l'enfant et lui. L'idée folle l'envahissait d'une catastrophe, d'un écroulement qui devait les broyer. Elle aurait

voulu ne pas être méchante, trouver même de bonnes paroles. Et elle achevait de perdre la tête, hors d'elle, dans un soulèvement de révolte, de rancune et d'hostilité.

— Vous êtes venu, je comprends ça... Seulement, c'est si cruel, qu'est-ce que je puis faire? Après tant d'années, on ne se connaît pas, on n'a rien à se dire... Et puis, vous le voyez bien, je ne suis pas riche.

Alexandre, d'un regard, fit une seconde fois le tour de la pièce.

— Je vois bien... Et mon père, vous ne pouvez pas me dire son nom?

Elle resta saisie, elle blêmit encore, pendant qu'il continuait :

— Parce que, si mon père avait des sous, je saurais le forcer à m'en donner. On ne jette pas les enfants comme ça, au coin des bornes.

Brusquement, elle avait revu le passé, Beauchêne, l'usine, le père Moineaud, qui venait d'en sortir, infirme, en y laissant son fils Victor. Et elle fut prise d'une prudence instinctive, à la pensée que, si elle livrait le nom de Beauchêne, ce serait peut-être compromettre toute sa vie heureuse, au milieu des complications terribles qui pourraient se produire. Sa peur de ce garçon louche, qui suait la paresse et le vice, l'inspira.

— Votre père, il y a longtemps qu'il est mort.

Sans doute, il ne savait rien, il n'avait rien appris de ce côté, car il ne douta pas, tant elle avait mis d'énergique vouloir dans son affirmation. Il n'eut qu'un geste brutal, disant sa colère de voir ainsi détruite l'espérance vorace de sa démarche.

— Faut donc crever de faim!

Norine, bouleversée, n'avait qu'un besoin douloureux, qu'il ne fût plus là, qu'il ne la torturât plus par sa présence, tant son pauvre cœur saignant était à la fois plein de remords, de pitié, d'épouvante et d'horreur. Elle ouvrit un tiroir, y prit une pièce de dix francs, des économies de trois mois, qu'elle destinait aux étrennes de l'enfant. Et, les donnant à Alexandre :

— Ecoutez, je ne puis rien faire pour vous. Nous vivons trois dans cette chambre, nous avons à peine du pain... Cela me chagrine beaucoup de vous savoir malheureux.

Mais il ne faut pas compter sur moi... Faites comme nous, travaillez.

Il avait empoché les dix francs, il resta un instant encore à se dandiner, à dire qu'il n'était pas venu pour ça, qu'il savait comprendre les choses. Il se conduisait bien avec les gens, quand les gens se conduisaient bien avec lui. Et il répéta que son idée n'était pas de faire du scandale, du moment qu'elle se montrait gentille. Une mère qui partageait, accomplissait son devoir, ne donnât-elle que dix sous.

Puis, comme il partait enfin :

— Ne voulez-vous pas m'embrasser?

Elle l'embrassa, les lèvres froides, le cœur mort. Elle garda aux joues, un petit frisson, des deux lourds baisers qu'il y posa ensuite, avec une affectation bruyante.

— Et au revoir, n'est-ce pas? On a beau être pauvres et ne pouvoir habiter ensemble, on sait tout de même qu'on existe, maintenant. Et ça ne m'empêchera pas de monter de temps à autre, vous dire en passant un petit bonjour.

Quand il eut disparu, un long silence régna, dans l'infinie détresse qu'il laissait de son passage. Norine était retombée sur une chaise, comme sous l'écrasement de la catastrophe. En face d'elle, Cécile, accablée, elle aussi, avait dû également s'asseoir. Et ce fut elle, au milieu du deuil de la grande chambre, où, le matin encore, tenait leur bonheur, qui parla la première, pour dire son étonnement, sa protestation.

— Mais tu ne lui as rien demandé, nous ne savons rien de lui... D'où vient-il, que fait-il, que veut-il? Et, surtout, comment a-t-il pu te découvrir?... C'étaient les seules choses intéressantes à savoir.

— Ah! que veux-tu? répondit Norine, quand il m'a dit son nom, ça m'a glacée, anéantie! Oh! c'est bien lui, tu as aussi reconnu le père, n'est-ce pas?... Et tu as raison, nous ne savons rien, nous allons vivre à présent sous cette menace, avec la peur continuelle que la maison ne s'écroule sur notre tête.

Elle se remit à sangloter, sans force, sans courage, ne bégayant plus que des paroles noyées de larmes.

— Un grand garçon de dix-huit ans qui vous arrive comme ça, sans crier gare!... Et c'est bien vrai que je ne

l'aime pas, puisque je ne le connais seulement pas... Quand il m'a embrassée, je n'ai rien senti, qu'un froid de glace, comme si mon cœur était gelé... Mon Dieu! que j'ai de peine! que tout ça est vilain, et sale, et cruel!

Et, comme son enfant, en la voyant pleurer, accourait, se jetait sur sa poitrine, effrayé, en larmes lui-même, elle le serra éperdument dans ses bras.

— Mon pauvre petit! mon pauvre petit! pourvu que tu n'en souffres pas, que ce ne soit pas sur toi que retombe la faute!... Ah! ce serait une rude punition, le mieux est décidément de se bien conduire, quand on ne veut pas avoir des embêtements plus tard!

Le soir, les deux sœurs, s'étant un peu calmées, décidèrent qu'elles devaient écrire à Mathieu. Norine, se rappela la visite qu'il lui avait faite, quelques années plus tôt, pour lui demander si Alexandre n'était pas venu la voir. Lui seul connaissait l'affaire, savait où se renseigner. Et, dès qu'une lettre l'eut averti, Mathieu s'empressa d'accourir rue de la Fédération, inquiet du contre-coup qu'une telle aventure pouvait avoir à l'usine, dans la situation de Beauchêne, qui s'embarrassait chaque jour davantage. Après avoir longuement interrogé Norine, il devina qu'Alexandre avait dû découvrir l'adresse de celle-ci par la Couteau, sans bien saisir encore l'enchaînement logique des faits, tant il y avait de lacunes et de trous. Enfin, à la suite d'un grand mois de discrètes recherches, de conversations avec Mme Menoux, avec Céleste, avec la Couteau elle-même, il put établir à peu près les choses. L'éveil venait certainement de l'enquête qu'il avait chargé la meneuse de faire à Rougemont, lorsqu'elle s'était rendue au hameau de Saint-Pierre, pour recueillir des renseignements sur l'enfant qui devait être en apprentissage chez le charron Montoir. Elle avait trop parlé, elle en avait trop dit, surtout à l'autre apprenti charron, à ce Richard, un enfant de l'Assistance publique, d'instincts si mauvais, lui aussi, que, sept mois plus tard, il filait à son tour, comme Alexandre, après avoir volé son patron. Là, des années se passaient, on perdait leur trace. Mais, plus tard, à coup sûr, les deux jeunes vauriens s'étaient retrouvés sur le pavé de Paris, de sorte que le grand roux avait appris au petit brun toute

l'histoire, et de quelle façon ses parents le faisaient rechercher, et peut-être qui était sa mère, le tout noyé de commérages, d'inventions saugrenues. Seulement cela ne suffisait pas, Mathieu fut amené, pour comprendre comment le garçon avait eu l'adresse, à l'hypothèse qu'il la tenait de la Couteau, mise au courant de bien des choses par Céleste; car il eut la preuve, à la maison Broquette, qu'un jeune homme trapu, de mâchoires brutales, était venu y causer deux fois avec la meneuse. Sans doute, des faits restaient inexpliqués, l'aventure s'agitait dans cette ombre tragique des bas-fonds parisiens, dont il n'est pas sain de remuer la boue. Il finit par se contenter de se rendre compte, en gros, de l'affaire, pris d'effroi lui-même devant le dossier déjà lourd des deux bandits, lâchés sur le pavé de la grande ville, vivant de hasards, traînant leur paresse et leur vice. Et il n'eut qu'une certitude consolante, ce fut que, si la mère, Norine, était connue, le nom et la situation du père, Beauchêne, n'étaient certainement soupçonnés de personne.

Lorsque Mathieu revit Norine, il la terrifia par les quelques détails qu'il dut lui donner,

— Oh! je vous en supplie, je vous en supplie, qu'il ne revienne pas! Trouvez un moyen, empêchez-le de revenir... Ça me fait trop de mal de le voir.

Naturellement, Mathieu n'y pouvait rien. Et tout son effort, après de mûres réflexions, devait se restreindre à empêcher Alexandre de découvrir Beauchêne. Ce qu'il avait appris du garçon était si gros, si bassement douloureux, qu'il voulait éviter à Constance elle-même l'affreux scandale d'un tel chantage. Il la voyait blêmir devant l'ignominie de cet enfant, qu'elle avait si passionnément souhaité, cherché, dans la perversion de son amour trahi; et il était pris de honte pour elle, il jugeait nécessaire et pitoyable d'ensevelir le secret en un silence de tombe. Mais ce ne fut pas sans un long combat; car il trouvait dur aussi d'abandonner le misérable, au pavé. Etait-il encore un sauvetage possible? il ne le croyait guère. Puis, qui voudrait, qui saurait mener jusqu'à la guérison une cure d'honnêteté par le travail? Un être de plus à la mer, dans la tempête, et son cœur saignait de

le condamner, bien qu'il doutât de tout moyen raisonnable de salut.

— Mon avis, dit-il à Norine, est qu'en ce moment vous lui cachiez le nom de son père. Nous verrons plus tard. Aujourd'hui, je redouterais des ennuis pour tout le monde.

Elle approuva vivement.

— Oh! ne vous inquiétez pas. Je lui ai déjà dit que son père était mort. Toute l'histoire me retomberait sur le dos, et j'ai tant le désir qu'on me laisse tranquille, dans mon coin, avec mon petit!

La face chagrine, Mathieu réfléchissait encore, ne pouvant se décider à l'abandon.

— Je lui trouverais bien quelque besogne, s'il voulait travailler. Plus tard, je le prendrais même à la ferme, lorsque je ne craindrais plus qu'il m'empoisonnât mon petit peuple... Je vais voir, je connais un charron qui l'emploierait sans doute, et je vous écrirai la réponse, pour que vous lui disiez où il doit se présenter, quand il reviendra vous voir.

— Comment, quand il reviendra! cria-t-elle désespérée, vous croyez donc qu'il va revenir? Oh! mon Dieu, mon Dieu! je ne serai plus jamais heureuse!

Il revint, en effet. Mais, lorsqu'elle lui donna l'adresse du charron, il haussa les épaules en ricanant. Les charrons, à Paris, il les connaissait, des exploiteurs, des fainéants qui faisaient travailler le pauvre monde pour eux. D'ailleurs, il n'avait pas fini son apprentissage, il n'était bon qu'à faire les courses, il voulait bien une place dans un grand magasin. Et, quand Mathieu lui eut procuré cette place, il n'y resta pas quinze jours, il disparut un beau soir, avec les paquets de marchandises qu'il portait. Successivement, il commença l'état de boulanger, il servit les maçons, il fut employé aux Halles, sans jamais se fixer nulle part, décourageant son protecteur, laissant à liquider derrière lui toutes sortes de vilenies. On dut renoncer au sauvetage. Il fallut se borner simplement, lorsqu'il reparaissait, en loques, hâve, affamé, à lui donner de quoi s'acheter une veste et du pain.

Alors, Norine ne vécut plus que dans cette mortelle

inquiétude. Durant des semaines, Alexandre semblait mort. Mais elle n'en tressaillait pas moins, au moindre bruit, sur le palier. Toujours elle le sentait là, et, quand il frappait, brusquement, elle reconnaissait son coup de poing, elle se mettait à trembler, comme s'il venait la battre. Il s'était bien aperçu de quelle force d'anéantissement il terrorisait la triste femme, il en abusait pour tirer d'elle tout ce qu'elle cachait au fond de ses tiroirs. Quand elle lui avait remis la pièce de cent sous, l'aumône dont Mathieu la chargeait discrètement, il ne s'en contentait pas, il voulait fouiller lui-même. Parfois, il tombait chez elle, égaré, racontant qu'il irait en prison le soir, s'il n'avait pas dix francs, parlant de tout casser dans la chambre, d'emporter la petite pendule afin de la vendre. Et il fallait que Cécile s'interposât, le jetât dehors, très brave, si mince et si chétive qu'elle fût. Il ne partait que pour revenir quelques jours plus tard, avec des exigences nouvelles, des menaces de crier son histoire dans l'escalier, à moins qu'on ne lui donnât les dix francs. Un jour, comme sa mère pleurait, n'ayant pas un sou, il voulut découdre le matelas, en disant qu'elle y cachait son magot. Le pauvre ménage des deux sœurs devenait un enfer.

Mais le désastre fut qu'Alexandre fit, rue de la Fédération, la connaissance d'Alfred, le plus jeune frère de Norine, le dernier-né des Moineaud. Il avait alors vingt ans, deux ans de plus que son neveu d'occasion, comme il appela plaisamment Alexandre, dès leur première rencontre. Et il n'était pas de pire rôdeur de trottoir, le voyou blême, la face imberbe et sans cils, aux yeux clignotants, à la bouche tordue, toute la plante mauvaise du ruisseau, poussée librement dans le fumier parisien. A l'âge de sept ans, il volait ses sœurs, il battait Cécile, le samedi, pour arracher sa paye, de ses petites mains faibles. Jamais la mère Moineaud, éreintée de sa besogne, ne pouvant le surveiller, n'était parvenue à lui faire fréquenter l'école, à le maintenir ensuite en apprentissage; et il l'exaspérait tellement, qu'elle finissait par l'envoyer elle-même à la rue, afin d'avoir la paix. Les grands frères lui allongeaient des taloches, le père était au travail du matin au soir, l'enfant moralement aban-

donné poussait au dehors pour le vice et pour le crime, parmi le flot grouillant des gamins et des gamines de son âge, qui se pourrissaient ensemble, tels que des pommes hâtives tombées des branches. Et il avait grandi en corruption, et il était l'excès sacrifié de la famille pauvre, le trop plein versé à l'égout, le fruit gâté qui gâtait les autres.

Comme Alexandre, d'ailleurs, il ne vivait plus que de hasards, sans qu'on sut même où il couchait, depuis que la mère Moineaud était allée mourir à l'hôpital, épuisée d'avoir trop enfanté dans la misère et sous l'écrasement de son rude ménage. Elle n'avait que soixante ans, elle marchait courbée, détruite, telle qu'une centenaire. Son aîné de deux ans, le père Moineaud, déjeté comme elle, pris par les jambes que tordait la paralysie, lamentable ruine de cinquante années d'injuste travail, venait d'être forcé de quitter l'usine; et c'était la maison vidée, les quelques misérables nippes aux quatre vents. Lui, heureusement, touchait une petite pension de retraite, qu'il devait à l'initiative pitoyable de Denis. Mais il tombait en enfance, hébété par son long effort de vieux cheval de manège; il buvait ses quelques sous, il ne pouvait rester seul, les pieds impotents, les mains si tremblantes, qu'il manquait de mettre le feu, quand il allumait sa pipe; de sorte qu'il était venu s'échouer chez ses deux filles, Norine et Cécile, les seules de la famille qui avaient eu le bon cœur de vouloir bien le recevoir. Elles lui avaient loué un cabinet au-dessus de leur chambre, au cinquième, elles le soignaient, dépensaient sa maigre pension à sa nourriture, à son entretien, en ajoutant beaucoup du leur. Cela faisait, comme elles le disaient d'un air de gai courage, qu'elles avaient désormais deux enfants, le tout petit et le tout vieux, une lourde charge pour deux femmes qui gagnaient cinq francs, à coller leurs boîtes du matin au soir. Et l'ironie tendre des choses voulait que le père Moineaud n'eût trouvé d'autre refuge que chez Norine, la fille autrefois chassée par lui, maudite pour son inconduite, cette propre à rien, cette cateau qui le déshonorait, et dont il baisait les mains aujourd'hui, lorsqu'elle l'aidait à allumer sa pipe, de peur qu'il ne se flambât le bout du nez.

Mais c'était le vieux nid branlant des Moineaud détruit, la famille tout entière envolée, dispersée, au hasard de la chute. Seule, Irma, grâce à son beau mariage avec un employé, vivait heureuse, faisait la dame, si vaniteuse, qu'elle ne voyait plus ni ses frères ni ses sœurs. Victor recommençait, à l'usine, la vie de son père, tournant la meule que son père avait tournée, du même effort aveugle et têtu. Il s'était marié, il avait six enfants déjà, trois garçons et trois filles, à moins de trente-six ans, refaisant à sa femme le destin de sa mère, la Moineaude, des nuits de rigolade imprévoyante après des jours sans pain, des couches continuelles aggravant les dures besognes du ménage; et tous deux finiraient également fourbus, tandis que leurs enfants continueraient à leur tour, sans même le savoir, le pullulement de la race maudite des meurt-de-faim. Chez Euphrasie, l'inévitable destinée était plus tragique encore. La misérable opérée n'avait point eu la chance suprême de mourir. Réduite à rien, depuis qu'elle avait cessé d'être femme, elle s'était peu à peu immobilisée dans un lit, incapable d'un geste, pourtant vivante, écoutant, regardant, comprenant. Et, de cette tombe ouverte, elle avait assisté, pendant des mois, à la débâcle de ce qu'il restait de son ménage. Elle était une chose que son mari injuriait, que Mme Joseph, devenue maîtresse, torturait, la laissant des jours entiers sans eau, lui jetant des croûtes comme à une bête malade, dont on ne change pas même la paille. Encore, personnellement, se résignait-elle, frappée de peur et d'humilité, dans sa déchéance. Le pis était que les trois enfants, les deux jumelles et le garçon, abandonnés, glissaient à l'ordure, tombaient à la rue. Bénard, le mari, s'était mis à boire avec Mme Joseph, les bras cassés, la tête tournée par le désastre de son foyer. Ensuite, ils se battirent, brisant tout, chassant les enfants qui ne rentraient plus qu'en loques, boueux, les poches pleines de choses volées. Deux fois, Bénard disparut pendant huit jours. La troisième, il ne revint pas. Quand il fallut payer le terme, Mme Joseph à son tour s'en alla, emmenée par un autre homme. Ce fut la fin. Euphrasie dut se faire porter à la Salpêtrière, pendant que les enfants, sans domicile,

étaient poussés au ruisseau. Le garçon ne reparut pas, comme emporté, englouti dans quelque cloaque. L'une des jumelles, ramassée, mourut l'hiver suivant à l'hôpital. L'autre, Toinette, une maigre fille, terrible sous son air chétif, blonde, avec des dents et des yeux de loup, vivait sous les ponts, au fond des carrières, habitait les bouges, prostituée à dix ans, déjà vieillie à seize dans la rapine et le vol. C'était l'aventure d'Alfred aggravée, la fille abandonnée moralement, empoisonnée par la rue, guettée par le crime. Et l'oncle et la nièce, s'étant rencontrés, faisaient ménage ensemble, sans qu'on sût au juste où ils couchaient, peut-être du côté des Moulineaux, où il y avait des fours à plâtre.

Un jour, il arriva donc qu'Alexandre, montant chez Norine, y fit la rencontre d'Alfred, qui parfois venait là pour tâcher de tirer une pièce de dix sous au père Moineaud. Les deux jeunes bandits s'en allèrent ensemble, causèrent, se retrouvèrent. De là naquit toute une association. Alexandre vivait avec Richard, Alfred leur amena Toinette. Ils furent quatre, et il arriva que la maigre Toinette se passionna pour Richard, un colosse, auquel Alfred voulut bien la céder, en bon camarade. Dès lors, chaque soir, elle fut giflée par son nouveau maître, quand elle ne lui rapporta pas cent sous. Mais elle trouvait ça très bon, elle qui, pour une chiquenaude, aurait labouré la face des gens, comme une chatte en furie. Et l'histoire commune se déroula : d'abord la mendicité, la fille encore jeune que les trois rôdeurs poussaient à tendre la main, faisant le guet, forçant à l'aumône les bourgeois attardés, le soir, dans les coins sombres; puis la prostitution, la fille grandie, emmenant les hommes derrière les palissades, livrant aux amis ceux qui ne payaient pas; puis le vol, le petit vol pour commencer, la rapine de tout ce qui traînait aux étalages, les coups plus sérieux ensuite, des expéditions préméditées, étudiées, ainsi que de véritables plans de guerre. La bande couchait où elle pouvait, tantôt dans des garnis louches, tantôt dans des terrains vagues. C'était, l'été, des flâneries sans fin, au travers des bois de la banlieue, en attendant la nuit, qui livrait Paris à leur dévastation. Ils se retrouvaient aux Halles, parmi les

foules des boulevards, dans les cabarets borgnes, le long des avenues désertes, partout où ils flairaient la chance, le pain de paresse à dérober, la joie du vice à prendre sur les autres. Un vrai clan de sauvages, lâchés en pleine civilisation, vivant hors la loi, toute une portée de jeunes fauves battant la forêt ancestrale, la bête humaine retournée à l'état barbare, abandonnée dès la naissance, en proie aux instincts antiques de pillage et de carnage. Et, comme les herbes mauvaises, ils poussaient dru, enhardis davantage chaque jour, exigeant une rançon croissante des imbéciles qui travaillaient, élargissant leurs vols, en marche pour le meurtre.

Au hasard d'une minute de luxure, la semence humaine avait jailli, l'enfant avait poussé sans qu'on y songeât, né au petit bonheur, lâché ensuite sur le trottoir, sans surveillance, sans soutien. Il s'y pourrissait, il y devenait un terrible ferment de décomposition sociale. Tous ces petits mis au ruisseau, ainsi qu'on porte à l'égout les petits chats trop nombreux, tous ces abandonnés, ces errants du pavé qui mendiaient, qui se prostituaient, qui volaient, faisaient le fumier où germait le crime. L'enfance misérable entretenait ainsi un foyer d'effrayante infection, dans l'ombre tragique des bas-fonds parisiens. Cette semence si imprudemment jetée à la rue, devenait une moisson de brigandage, l'affreuse moisson du mal dont craquait la société tout entière.

Lorsque Norine se douta des exploits de la bande, par les fanfaronnades d'Alexandre et d'Alfred qui se plaisaient à l'étonner, elle fut prise d'une telle peur, qu'elle fit poser un verrou de sûreté à sa porte. Et, dès la nuit noire, elle n'ouvrait plus, sans qu'on se nommât. Depuis deux ans bientôt, son supplice durait : l'attente frissonnante où elle était toujours d'une visite possible d'Alexandre. Il avait vingt ans, il parlait en maître, la menaçait d'atroces vengeances, quand il devait s'en aller les mains vides. Un jour, sans que Cécile pût s'y opposer, il se jeta sur l'armoire, emporta un paquet de linge, des mouchoirs, des serviettes, des draps, pour les vendre. Et les deux sœurs n'osèrent le poursuivre dans l'escalier, toutes deux éperdues, en larmes, anéanties sur des chaises.

L'hiver fut très rude. Le triste ménage des deux pauvres ouvrières, rançonnées de la sorte, serait mort de froid et de faim, avec le cher enfant qu'elles gâtaient quand même, sans les secours que leur apporta régulièrement leur ancienne amie, madame Angelin. Elle était toujours dame déléguée de l'Assistance publique, elle continuait à surveiller les enfants des filles mères, dans ce terrible quartier de Grenelle, que la misère dévore. Mais, depuis longtemps, elle ne pouvait plus rien faire pour Norine, au nom de l'administration. Et, si, tous les mois, elle lui apportait une pièce de vingt francs, c'était que des personnes charitables lui confiaient leurs aumônes, des sommes assez fortes, sachant qu'elle aurait à qui les distribuer utilement, au fond de l'effroyable enfer où sa fonction la faisait vivre. Elle mettait sa dernière joie, la grande consolation de sa vie désolée, sans enfant, à donner, ainsi aux mères pauvres, dont les petits lui riaient d'allégresse, dès qu'ils la voyaient venir, les mains pleines de bonnes choses.

Un jour, par un temps affreux de pluie et de vent Mme Angelin s'oublia un instant chez Norine. Il était deux heures à peine, elle commençait sa tournée, tenant sur les genoux son petit sac, gonflé des pièces d'or et des pièces d'argent qu'elle avait à distribuer. Le père Moineaud se trouvait là, en face d'elle, calé sur une chaise, à fumer sa pipe; et elle se préoccupait de lui, elle expliquait qu'elle aurait bien voulu lui faire obtenir un secours mensuel.

— Mais, ajouta-t-elle, si vous saviez ce que souffre le pauvre monde, en ces mois d'hiver! Nous sommes débordés, nous ne pouvons donner à tous. Vous êtes encore parmi les heureux. J'en vois couchés sur le carreau, comme des chiens, qui n'ont pas un morceau de charbon pour se chauffer, pas une pomme de terre pour se nourrir. Et les pauvres petits là dedans, mon Dieu! des enfants en tas dans la vermine, sans souliers, sans vêtements, poussant pour la prison et l'échafaud, quand la phtisie ne les tue pas!

Elle frissonna, elle ferma les yeux, afin d'échapper à la terrifiante évocation des misères, des hontes, des crimes, qu'elle coudoyait, dans ses continuelles courses

au travers de cet enfer de la maternité pauvre, de la prostitution et de la faim. Elle en revenait pâle, muette, n'osant tout dire, ayant touché le fond de l'abomination humaine. Parfois, elle tremblait, elle regardait le ciel, en se demandant quel cataclysme vengeur allait engloutir la cité maudite.

— Ah! murmura-t-elle encore, ils souffrent tant, que leurs fautes leur soient pardonnées!

Hébété, Moineaud l'écoutait, sans avoir l'air de comprendre. Il retira péniblement sa pipe de la bouche, car ce geste lui demandait un effort considérable, lui qui, pendant cinquante années, s'était battu contre le fer, à l'étau et sur l'enclume.

— Il n'y a que la bonne conduite, bégaya-t-il sourdement. Quand on travaille, on est récompensé.

Mais, lorsqu'il voulut remettre sa pipe à ses lèvres, il ne le put. Sa main, ankylosée par l'outil, tremblait trop. Et il fallut que Norine se levât, pour l'aider.

— Ce pauvre père! dit Cécile, qui n'avait pas interrompu son travail, découpant le carton des boîtes. Que serait-il devenu, si nous ne l'avions pas recueilli? Ce n'est pas Irma, avec ses chapeaux et ses robes de soie qui l'aurait voulu chez elle.

Cependant, le petit garçon de Norine, depuis que Mme Angelin se trouvait là, s'était planté devant elle, car il savait bien que, les jours où la bonne dame était venue, on avait le soir du dessert. Il souriait, les yeux clairs, dans sa jolie face blonde, aux cheveux de soleil ébouriffés. Et, quand elle remarqua de quel regard amusé il attendait qu'elle ouvrît son sac, elle fut prise d'un attendrissement.

— Viens m'embrasser, mon petit ami.

Elle n'avait pas de plus douce récompense que ce baiser des enfants, dans les maisons pauvres où elle portait un peu de joie. Ses yeux se remplirent de larmes, lorsque le petit lui eut sauté gaillardement au cou, et elle répéta, s'adressant à la mère :

— Non, non, ne vous plaignez pas, il y en a de plus malheureuses que vous... J'en connais une qui, pour avoir ce mignon bien à elle, tout à elle, accepterait vraiment votre misère, et ces boîtes à coller du matin au

soir, et cette vie de recluse dans cette pauvre et unique pièce, qu'il suffit à emplir de soleil... Ah! grand Dieu! si vous vouliez, si nous pouvions changer!

Un instant, elle se tut, craignant d'éclater en sanglots. C'était sa plaie éternellement rouverte, l'enfant d'abord remis à plus tard, puis l'enfant tant désiré, et qui n'était jamais venu. Les époux vieillissaient maintenant dans une solitude amère, occupant trois étroites pièces sur une cour, rue de Lille, vivant ainsi à l'écart, grâce aux appointements de dame déléguée, joints à ce qu'ils avaient pu sauver de leur fortune. Complètement aveugle, l'ancien peintre éventailliste, si triomphant, n'était plus qu'une chose, une pauvre chose douloureuse que sa femme asseyait le matin dans un fauteuil, qu'elle y retrouvait le soir, quand elle rentrait de ses continuelles courses au travers des misères affreuses, des mères coupables, des enfants martyrs. Il ne pouvait ni manger ni se coucher sans elle, il n'avait plus qu'elle, il était son enfant, comme il le disait avec une ironie désespérée, qui les faisait pleurer tous les deux. Un enfant? mais elle avait fini par en avoir un, et c'était lui! Un vieil enfant de désastre, qui, à moins de cinquante ans, paraissait en avoir quatre-vingts, rêvant de soleil dans son éternelle nuit noire, pendant les longues heures qu'il devait passer seul. Et elle n'enviait pas seulement son petit garçon à cette ouvrière pauvre, elle lui enviait aussi ce vieillard fumant sa pipe, cet infirme du travail, qui lui au moins voyait clair, vivait encore.

— Ne tourmente pas madame, dit à son fils Norine, inquiète, émue de la sentir troublée, le cœur si gros. Va jouer.

Elle savait, par Mathieu, un peu de l'histoire. Elle avait pour sa bienfaitrice une reconnaissance, une sorte de respect passionné, qui la rendait timide, déférente, chaque fois qu'elle la voyait venir ainsi, grande, distinguée, toujours vêtue de noir, avec les restes de sa beauté, ruinée par les larmes, à quarante-six ans à peine. C'était pour elle comme une reine déchue dans d'effroyables et injustes douleurs.

— Va, va jouer, mon chéri. Tu fatigues madame.

— Me fatiguer, oh! non! cria Mme Angelin, victo-

rieuse de son émotion. Il me fait du bien au contraire... Embrasse-moi, embrasse-moi encore, mon bel enfant.

Puis, elle s'agita, elle se reprit.

— Voyons, je m'attarde, et j'ai tant de courses, avant ce soir!... Voici ce que je puis faire pour vous.

Mais, au moment où elle tirait enfin une pièce d'or de son petit sac, il y eut un coup de poing donné dans la porte. Et Norine pâlit affreusement : elle avait reconnu le coup de poing d'Alexandre. Que faire? Si elle n'ouvrait pas, le bandit continuerait à frapper, souleverait un scandale. Et elle dut ouvrir, et les choses n'eurent rien de la violence tragique qu'elle redoutait. Surpris de trouver là cette dame, Alexandre ne desserra même pas les lèvres, se glissa, resta debout contre un mur. L'inspectrice avait levé, puis détourné les yeux, comprenant que ce garçon, accueilli de la sorte, était quelque ami, quelque parent. Et elle continua, sans cacher rien :

— Voici vingt francs, je ne puis faire davantage... Seulement, je vous promets que, le mois prochain, je tâcherai de doubler la somme. C'est le mois du terme, et j'ai déjà sollicité partout, on donnera le plus qu'on pourra... Hélas! aurai-je assez, j'ai tant de demandes!

Son petit sac était resté ouvert sur ses genoux; et, de ses yeux luisants, Alexandre le fouillait, y soupesait le trésor des pauvres, l'or et l'argent, les gros sous même qui gonflaient le cuir. Toujours silencieux, il la regarda le fermer, en passer à son poignet la chaînette, puis se lever de sa chaise.

— Alors, au revoir, au mois prochain, n'est-ce pas? reprit-elle. Je viendrai le cinq, sûrement. Je commencerai sans doute ma tournée par vous. Mais il est possible que ce soit assez tard dans la journée, car c'est justement la fête de mon pauvre mari... Allons, bon courage, travaillez bien.

Norine et Cécile s'étaient levées également, pour l'accompagner jusqu'à la porte. Et il y eut là encore des remercîments infinis, et l'enfant baisa de nouveau la dame sur les deux joues, de tout son petit cœur. Les deux sœurs, épouvantées par l'apparition d'Alexandre, respirèrent. L'aventure finit même assez bien, car il se montra coulant, il se contenta, lorsque Cécile fut allée

faire de la monnaie, d'une pièce de cent sous sur les quatre qu'elle remonta. Il ne traîna pas à les torturer comme d'habitude, il emporta la pièce tout de suite, en sifflant un air de chasse

Le mois suivant, le cinq, un samedi, fut un des jours les plus noyés de pluie, les plus sombres du triste hiver. Dès trois heures, la nuit se fit rapide, presque complète. Il y avait, dans ce bout désert de la rue de la Fédération, un vaste terrain vague, un terrain à bâtir, que, depuis des années, fermait une palissade, pourrie à la longue par l'humidité. Des planches manquaient, une brèche s'était faite, à l'une des extrémités. Et, toute l'après-midi, une maigre fille se tint là, malgré les continuelles averses, enveloppée d'un vieux morceau de châle troué, qui la cachait jusqu'aux yeux, sans doute pour la protéger du froid. Elle devait attendre quelque hasard, l'aumône d'un passant charitable, la débauche d'un rôdeur peu difficile, dans une impatience qui la détachait, à chaque minute, des planches où elle se rasait, telle qu'une bête à l'affût, allongeant sa mince tête de fouine, guettant là-bas, du côté du Champ de Mars.

Les heures s'écoulèrent, trois heures sonnèrent, et des nuages si sombres roulèrent, dans le ciel livide, que la fille parut noyée elle-même, une épave jetée aux ténèbres. Parfois, elle levait la tête, regardait de ses yeux luisants le ciel noirci, comme pour le remercier de jeter tant d'ombre, dans ce coin désert de guet-apens. Ce fut alors, au moment où recommençait un déluge, qu'une dame s'avança, vêtue de noir, toute noire sous un parapluie ouvert. Elle marchait vite, elle évitait les flaques, en personne pressée qui fait ses courses à pied, afin d'épargner l'argent d'une voiture.

De loin, Toinette dut la reconnaître, à quelque signalement précis. C'était Mme Angelin, qui se hâtait, venant de la rue de Lille, courant chez ses pauvres, avec la chaînette de son petit sac passée à son poignet. Et, lorsque la fille vit scintiller l'acier de cette chaînette, elle ne douta plus, elle eut un sifflement léger. Aussitôt des cris, des plaintes s'élevèrent d'un coin obscur du terrain vague, tandis qu'elle-même se mettait à gémir, en jetant des appels lamentables.

Etonnée, troublée, Mme Angelin s'arrêta.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant?

— Oh! madame, c'est mon frère qui est tombé, là-bas, et qui s'est cassé la jambe.

— Comment, tombé? d'où tombé?

— Oh! oui, madame, il y a un hangar où nous couchons, parce que nous n'avons pas de chambre, et il s'est servi d'une vieille échelle pour empêcher la pluie de nous couler sur la tête, et il s'est cassé la jambe.

Elle éclata en sanglots, demandant ce qu'ils allaient devenir, bégayant qu'elle se désespérait là depuis dix minutes, sans que personne vînt à leur secours, par cette pluie et ce froid de chien. Pendant ce temps, les cris pitoyables, les plaintes douloureuses redoublaient, au fond du terrain vague.

Le cœur bouleversé, Mme Angelin eut pourtant une hésitation de défiance.

— Il faut courir chercher un médecin, ma pauvre enfant, Moi, je ne puis rien faire.

— Oh! si, madame, venez... Je ne sais pas où ça se trouve, un médecin... Venez, nous le ramasserons, car je ne puis pas, à moi toute seule, et nous le mettrons au moins sous le hangar, pour que la pluie ne tombe plus sur lui.

Cette fois, elle céda, tant l'accent lui parut vrai. Ses continuelles visites dans les bouges, où le crime poussait sur le fumier de misère, l'avaient rendue brave. Elle dut fermer son parapluie, quand il lui fallut, entre les planches rompues, se glisser par le trou, à la suite de la fille qui filait devant elle, dans sa loque de châle, la tête nue, mince et souple comme une chatte.

— Donnez-moi la main, madame... Prenez garde, parce qu'il y a des rigoles... C'est là-bas au fond. Vous entendez, comme il souffre, le pauvre frère?... Là, nous y sommes.

Alors, ce fut foudroyant et sauvage. Les trois bandits, Alexandre, Richard et Alfred, terrés dans l'ombre, bondirent, se jetèrent sur Mme Angelin, d'un tel choc de loups dévorants, qu'elle fut renversée. Pourtant, Alfred, lâche, la laissa aux deux autres, courut au trou de la palissade, avec Toinette, faire le guet. Alexandre, qui

tenait prêt son mouchoir, roulé en tampon, l'avait mis dans la bouche de la dame, pour étouffer ses cris. Leur intention n'était que de l'étourdir, puis de se sauver avec le petit sac. Mais le mouchoir dut glisser, elle cria, un grand cri terrible; et, à ce moment, les deux autres, là-bas, au trou, jetèrent le sifflement d'alarme, sans doute des passants qui approchaient. Il fallait en finir. Alexandre lui noua le mouchoir au cou, tandis que Richard lui renfonçait du poing son cri dans la gorge. La folie rouge souffla, tous deux se mirent à tordre le mouchoir, à serrer, à traîner la dame dans la boue du champ, jusqu'à ce qu'elle ne bougeât plus. Puis, comme le sifflement recommençait, ils prirent le sac, laissèrent là le corps avec le mouchoir au cou, galopèrent, galopèrent tous les quatre, jusqu'au pont de Grenelle, d'où ils lancèrent le sac à la Seine, après avoir fourré dans leurs poches, les sous, les pièces blanches et les pièces jaunes.

Lorsque Mathieu lut dans les journaux les détails du crime, il fut saisi d'épouvante, il accourut rue de la Fédération. L'identité de Mme Angelin vite établie, le meurtre commis dans ce terrain vague, à cent mètres de la maison où habitaient les deux sœurs, le bouleversaient d'un terrible pressentiment. Et, tout de suite, il sentit se réaliser ses craintes, lorsqu'il dut frapper trois fois et que ce fut Cécile, toute tremblante, qui débarricada la porte, pour l'introduire, dès qu'elle l'eut reconnu. Norine était au lit, malade, d'une pâleur de linge. Elle se mit à sangloter, elle lui conta l'histoire avec des frissons, la visite de Mme Angelin, la brusque entrée d'Alexandre, qui avait vu le sac, qui avait entendu la promesse du prochain secours, la date et l'heure. Et elle ne pouvait d'ailleurs, avoir aucun doute, le mouchoir trouvé au cou de la victime était un mouchoir à elle, un des mouchoirs qu'Alexandre lui avait volés, brodé de l'initiale de son prénom, une de ces pauvres coquetteries à bon marché qui se vendent par milliers dans les grands magasins. C'était le seul indice, si vague, si général, que la police cherchait toujours, égarée sur plusieurs pistes, désespérant d'aboutir.

Mathieu, assis près du lit, restait glacé. Grand Dieu! cette triste Mme Angelin! Il la revoyait jeune, si gaie,

si éclatante, là-bas, à Janville, battant les bois avec son mari, s'égarant par les sentiers déserts, s'oubliant à l'ombre discrète des saules de l'Yeuse, dans une telle fête d'amour, que leurs baisers sonnaient sous les branches comme des chants d'oiseaux. Il la revoyait plus tard, déjà trop punie de cette saison imprévoyante de folle tendresse, désespérée de ne pouvoir faire cet enfant qu'elle avait trop tardé à vouloir, accablée par l'infirmité lente qui lui mettait aux bras un mari aveugle, obscurcissant de sa nuit ce qu'il leur restait de bonheur. Et, brusquement, il le revit aussi, le lamentable aveugle, le soir où il avait dû attendre le retour de sa femme, pour qu'elle le fît manger et le couchât, ce vieil enfant aujourd'hui sans mère, abandonné seul à jamais dans ses ténèbres, n'y vivant plus qu'avec le spectre sanglant de l'assassinée. De telles promesses d'une vie radieuse, et un tel destin, une telle mort!

— Nous avons eu raison, murmura Mathieu, qui songeait à Constance, de cacher à ce misérable le nom de son père. Quelle effroyable chose!... Il faut enterrer le secret au plus profond de nous-mêmes.

Norine fut reprise de son frisson.

— Oh! ne craignez rien, je mourrais plutôt que de parler.

Des mois, des années s'écoulèrent, et jamais on ne découvrit les assassins de la dame au petit sac. Pendant des années, Norine frémit chaque fois qu'un poing trop rude tapait à sa porte. Mais Alexandre ne reparut pas, redoutant sans doute ce coin de la rue de la Fédération, comme submergé dans l'océan de Paris, aux abîmes obscurs, insondables.

II

Et, pendant les dix années qui s'écoulèrent, la poussée vigoureuse des Froment continua, telle qu'une saine végétation de joie et de force, dans le domaine sans cesse enrichi de Chantebled. A mesure que les fils et les filles grandissaient, des mariages se conclurent, de nouveaux enfants naquirent, toute la moisson promise, tout le pullulement de la lignée conquérante, à l'infini.

D'abord, ce fut Gervais qui épousa Caroline Boucher, la fille d'un grand fermier des environs, une gaie et forte fille blonde, avec de beaux traits, une maîtresse femme faite pour commander à son petit peuple de servantes. Elle avait eu la sagesse, au sortir d'un pensionnat parisien, de n'avoir pas honte de la terre, de se remettre à l'aimer, à vouloir tirer d'elle tout le solide bonheur de sa vie. Elle apportait en dot, du côté de Lillebonne, un lot de prairies, qui élargissait le domaine d'une trentaine d'hectares. Et surtout elle apportait sa belle humeur, sa santé, le courage de se lever tôt, de mener la basse-cour, la vacherie, le ménage entier, en ménagère d'action énergique, toujours debout, couchée la dernière.

Puis, ce fut Claire, dont le mariage avec Frédéric Berthaud, prévu depuis longtemps, finit par s'accomplir. Il y eut des larmes attendries, le souvenir de Rose qu'il avait aimée, qu'il devait épouser, troubla les cœurs, le jour des noces, lorsqu'on longea le petit cimetière de Janville, au retour de la mairie. Mais n'était-ce pas un lien de plus, cet amour d'autrefois, la longue tendresse de ce garçon fidèle qui s'était reportée sur la sœur cadette, depuis tant d'années qu'il travaillait à la ferme? Il n'avait aucune fortune, il n'apportait que cette fidélité constante, la sorte de fraternité qui s'était nouée entre Gervais et lui, pendant les saisons si nombreuses où ils avaient labouré le domaine côte à côte, comme deux bœufs infatigables, attelés à la même charrue. C'était le cœur dont on ne pouvait douter, l'aide devenu indispensable, le mari qui serait la bonne entente absolue, le bonheur certain.

Dès lors, la direction de la ferme se trouva fixée. Mathieu, à cinquante-cinq ans à peine, venait d'abdiquer sa royauté aux mains de Gervais, l'enfant de la terre, comme il le nommait en riant, celui qui, le premier, avait poussé là, qui ne l'avait jamais quitté, son bras, son cerveau, son cœur de tous les instants. Et Frédéric allait être à son tour la pensée et l'effort de Gervais, le lieutenant dévoué, dans la besogne commune. A eux deux désormais, ils continueraient l'œuvre du père, perfectionnant les modes de culture, faisant construire par Denis, à l'usine Beauchêne, des machines nouvelles, tirant de la terre toute l'intense moisson qu'elle pouvait donner. De même les deux femmes s'étaient partagé l'empire, Claire ayant cédé à Caroline, plus forte, plus remuante, la surveillance active, pour ne s'occuper elle-même que des comptes, du roulement considérable de l'argent, ce qu'on dépensait, ce qu'on encaissait. On aurait dit les deux ménages comme choisis, accouplés savamment, de façon à rendre la plus grande somme de travail possible, sans qu'on eût à craindre le moindre conflit. Et ce fut en effet la communauté parfaite, une volonté unique du mieux toujours réalisé, l'allégresse et la richesse de Chantebled sans cesse accrues, sous le bienveillant soleil.

Mais, si Mathieu avait abdiqué le pouvoir effectif, il

restait là le dieu créateur, l'oracle questionné, écouté, obéi. Dans l'ancien rendez-vous de chasse, transformé, agrandi en large et confortable maison d'habitation, il vivait tendrement avec Marianne tels tous deux que des fondateurs de dynastie, retirés dans leur gloire, n'ayant plus que la joie de voir pousser à leur entour la lignée innombrable, les enfants de leurs enfants. En dehors de Claire et de Gervais, il n'y avait encore que Denis et Ambroise, envolés du nid les premiers, menant à Paris leur fortune. Dans la maison heureuse, avec les parents, se trouvaient toujours les trois filles, Louise, Madeleine et Marguerite, bientôt bonnes à marier, sans compter les trois derniers garçons, Grégoire, de libre allure, Nicolas, têtu en sa volonté, Benjamin, à l'enfance rêveuse. Tout ce petit monde achevait de grandir, au bord du nid, à la fenêtre de la vie qui s'ouvrait en attendant que chacun prît son vol à son tour. Et il y avait aussi là Charlotte, la veuve de Blaise, avec ses deux enfants, Berthe et Guillaume, occupant à eux trois l'étage supérieur, où la mère avait installé son atelier de peinture. Elle devenait riche, depuis que sa petite part dans les bénéfices de l'usine, réservée par Denis, croissait d'année en année; mais elle n'en travaillait pas moins pour son marchand de miniatures, son argent de poche, disait-elle gaîment, un cadeau qu'elle ferait à ses enfants, le jour de leur mariage. Déjà, l'on songeait à celui de Berthe. Ce serait, sûrement la première petite-fille de Mathieu et de Marianne qui se marierait; et ils s'égayaient délicieusement à cette idée d'être arrière-grand-père et arrière-grand'mère.

Quatre ans plus tard, Grégoire, le premier, s'envola. Et il y eut de gros ennuis, tout un drame, que les parents, d'ailleurs, sentaient venir depuis quelque temps. Grégoire n'était pas raisonnable. Il avait toujours été le turbulent, l'inquiétant de la famille, ramassé dans sa petite taille robuste, avec sa face moqueuse, où luisaient des yeux de lumière. Son enfance s'était passée en écoles buissonnières par les bois de Janville, et il avait fait ensuite d'exécrables études, à Paris, d'où il était revenu gai, bien portant, sans vouloir se décider pour un métier ou une profession quelconque. A vingt-quatre ans déjà,

il ne savait guère que chasser, pêcher, courir le pays a cheval, ni plus bête, ni moins actif qu'un autre, mais d'un entêtement joyeux à ne vivre qu'à sa tête et selon son plaisir. Et le pis était que tout Janville racontait, depuis quelques mois, qu'il avait renoué son ancienne camaraderie de jeunesse avec Thérèse Lepailleur, la fille du Moulin, et qu'on les rencontrait, le soir, dans les trous d'ombre, sous les saules de l'Yeuse.

Un matin, Mathieu emmena Grégoire avec lui, désireux d'aller voir si les couvées de perdreaux étaient nombreuses, du côté de Mareuil. Puis, dès qu'ils furent seuls, par les taillis du plateau :

— Tu sais, mon garçon, que je ne suis pas content de toi... Je ne reviens pas sur l'état d'oisiveté où tu vis ici, parmi nous, qui travaillons tous. J'attends octobre, puisque tu m'as formellement promis de te décider à cette époque, en choisissant la situation qui te conviendra le mieux... Mais qu'est-ce que c'est encore, cette histoire dont on m'a parlé, ces rendez-vous où tu te rencontrerais avec la fille des Lepailleur? Tu veux donc nous faire arriver les pires ennuis?

Tranquillement, Grégoire se mit à rire.

— Oh! voyons, père, tu ne vas pas gronder un de tes fils, parce qu'il est le camarade d'une jolie fille... Souviens-toi donc que c'est moi qui lui ai donné sa première leçon de bicyclette, il y a plus de dix ans. Et souviens-toi des belles roses blanches qu'elle m'avait aidé à voler dans le clos du Moulin, pour la noce de Denis.

Il s'en égayait encore, s'animant, revivant toute cette amourette enfantine d'autrefois, les escapades à deux le long de la petite rivière, les festins de mûres sauvages, au fond des bois, dans des cachettes introuvables. Et il semblait bien que la tendresse se fût rallumée, flambant désormais en un incendie dévorateur, tant il devenait rose, les yeux brûlants, à parler ainsi de ces choses lointaines.

— Cette pauvre Thérèse avec qui, depuis des années, j'étais brouillé à mort, parce qu'un soir, au retour de la fête de Vieux-Bourg, je l'avais poussée dans une mare, où elle s'était sali sa robe... C'est vrai que, ce printemps, nous nous sommes réconciliés, en nous retrouvant nez à

nez dans le petit bois de Monval, là-bas. Mais, voyons, père, est-ce que c'est un crime, s'il nous arrive de causer avec plaisir ensemble, quand nous nous rencontrons?

Rendu plus inquiet par la chaleur qu'il mettait à se défendre, Mathieu voulut préciser.

— Un crime, non, si vous vous dites bonjour et bonsoir. Seulement, on raconte qu'on vous voit, la nuit tombée, les bras à la taille, et quelqu'un prétend même vous avoir aperçus couchés dans les hautes herbes des berges de l'Yeuse, rêvant aux étoiles.

Puis, cette fois, comme Grégoire riait plus haut, d'un beau rire de jeunesse, sans répondre, il reprit gravement :

— Ecoute, mon garçon, je n'ai aucunement le goût d'aller faire le gendarme derrière mes fils... Ce que je ne veux pas, c'est que tu nous attires quelque vilaine histoire avec les Lepailleur. Tu connais la situation, ils seraient enchantés de nous être désagréables. Ne leur donne donc pas un prétexte de se plaindre, laisse leur fille tranquille.

— Oh! je suis prudent, cria le jeune homme, dans un brusque aveu. La pauvre petite! elle a reçu des gifles déjà, car on est allé aussi raconter au père qu'on me rencontrait avec elle, et il a répondu que, pour ne pas me la donner, il la jetterait plutôt à la rivière.

— Tu vois bien, conclut Mathieu. C'est entendu, n'est-ce pas? je compte sur ta sagesse.

Ils battirent les champs, jusqu'à la route de Mareuil. A droite, à gauche, des couvées de jeunes perdreaux se levaient, d'un vol encore hésitant. La chasse serait belle. Et comme ils revenaient, le pas ralenti, il y eut un long silence. Tous deux réfléchissaient.

— Je ne veux pas de malentendu entre nous, mon garçon, recommença tout d'un coup Mathieu. Ne va pas t'imaginer que je t'empêcherai de te marier à ta guise et que j'exigerai pour toi une héritière. Notre pauvre Blaise avait épousé une fille sans dot. Il en a été de même pour Denis, sans parler de ta sœur Claire, que j'ai donnée à Frédéric, un simple valet de notre ferme... Je ne méprise donc pas Thérèse. Je la trouve au contraire charmante, une des plus jolies filles du pays, pas grande, mais si

vive, si décidée, avec son petit museau rose, sous la pluie folle de ses cheveux blonds, qu'on la dirait poudrée de toute la farine du moulin.

— N'est-ce pas, père? interrompit passionnément Grégoire. Et si tu la connaissais, si tendre, si brave! Elle vaut un homme, elle tiendrait tête au bon Dieu lui-même... Ils ont tort de la gifler, parce que jamais elle n'acceptera cela. Quand elle voudra une chose, elle la fera, et ce n'est pas même moi qui pourrai l'en empêcher.

Absorbé dans son idée, Mathieu l'entendait à peine.

— Non, non! reprit-il, je ne le meprise pas, leur moulin. Il faut tout l'entêtement stupide de ce Lepailleur, pour ne pas, aujourd'hui, tirer de son moulin une fortune. Depuis que la culture du blé est redevenue en honneur dans le pays, grâce à notre victoire, il aurait amassé déjà de beaux écus sonnants, s'il avait simplement changé le vieux mécanisme de sa roue, qu'il laisse pourrir sous la mousse... Et c'est mieux encore une bonne machine à vapeur que je voudrais là, avec un bout de voie ferrée qui relierait le moulin à la station de Janville.

Il continua, expliqua toute son idée, pendant que Grégoire l'écoutait, égayé de nouveau, prenant la chose en plaisanterie.

— Alors père, finit-il par dire, toi qui veux que j'aie absolument un métier, c'est chose faite. Si j'épouse Thérèse, me voilà meunier.

Surpris, Mathieu se récria.

— Non, non! je cause... Tu m'as promis d'être raissonnable, mon garçon. Encore une fois, pour notre paix à tous, laisse Thérèse tranquille, car nous n'avons à espérer des Lepailleur que des tourments.

Ils rentraient à la ferme, la conversation cessa. Le soir, le père dit l'aveu du garçon à la mère, ce qui inquiéta celle-ci davantage, car elle non plus n'était pas rassurée. Pourtant, il s'écoula un mois encore sans événements graves.

Puis, un matin, Marianne, fut surprise de trouver la chambre de Grégoire vide. Il venait l'embrasser d'habitude. Peut-être s'était-il levé de grand matin, pour

quelque promenade aux environs. Un léger frisson la saisit, lorsqu'elle se rappela la manière émue dont il l'avait reprise à deux fois dans ses bras, la veille, en affectant de plaisanter, au moment de se mettre au lit. Et, comme elle cherchait, elle aperçut sur la cheminée une lettre à son adresse, une gentille lettre où le garçon s'excusait de lui faire un gros chagrin, la priant de l'excuser près de son père, ne donnant d'ailleurs d'autre détail que la nécessité où il était de les quitter pendant quelque temps. Ce fut pour le ménage un coup très douloureux, ce déchirement dans une famille si unie, cette vilaine action du plus gâté de leurs enfants, le premier qui rompait le lien, en une crise de brusque folie. Leur terreur, surtout, était de deviner, de se dire qu'il n'avait pas dû partir seul. Ils reconstituaient la déplorable aventure, Charlotte se souvint qu'elle avait entendu Grégoire redescendre presque tout de suite, avant même que les bonnes eussent fermé les portes. Certainement, il avait couru, rejoint Thérèse au fond de quelque broussaille, pour galoper ensuite jusqu'à Vieux-Bourg, d'où le dernier train de Paris partait à minuit vingt-cinq. Et c'était bien cela, ils apprirent, dès midi, que Lepailleur menait un scandale effroyable de la fuite de Thérèse, étant allé tout de suite la crier aux gendarmes, voulant qu'on ramenât la coupable, enchaînée avec son suborneur, les menottes aux poings. Lui aussi avait trouvé une lettre dans la chambre de sa fille une lettre brave où elle disait nettement qu'ayant encore reçu des gifles, la veille, elle en avait assez, et qu'elle partait de son plein gré, et que c'était elle qui emmenait Grégoire, assez grande fille à vingt-deux ans pour savoir ce qu'elle faisait. La furieuse colère de Lepailleur venait de cette lettre qu'il n'osait pas montrer, sans compter que la Lepailleur, en guerre avec lui au sujet de leur aîné Antonin, tapait rageusement sur Thérèse, ricanait en répétant que ça devait arriver, qu'il était la cause du dévergondage de cette coureuse. Ils se battirent, et le pays, pendant huit jours, parla de la fuite d'un des fils de Chantebled avec la fille du Moulin, au grand désespoir de Mathieu et de Marianne, dont le pauvre cœur meurtri souffrait surtout d'une si vilaine histoire.

Cinq jours après, un dimanche, les choses se gâtèrent encore. Comme les recherches restaient vaines, Lepailleur, ivre de rancune, monta jusqu'à la ferme; et, du milieu de la route, sans entrer, il vomit tout un flot d'ignobles injures. Mathieu n'était justement pas là, Marianne eut grand'peine à retenir Gervais, ainsi que Frédéric, qui voulait lui renfoncer ses grossièretés dans la gorge. Quand Mathieu rentra le soir, il fut très chagrin.

— C'est impossible que la situation continue, dit-il à sa femme, en se couchant. Nous avons l'air de nous cacher, d'être des coupables. Demain, j'irai voir cet homme... Il n'est qu'un arrangement bien simple, c'est de marier ces malheureux enfants. Nous autres, nous consentons, n'est-ce pas? Cet homme a tout profit à consentir de même... Demain, il faut terminer l'affaire.

A deux heures, ce lundi-là Mathieu se dirigea donc vers le Moulin. Mais toute une complication, tout un drame imprévu l'y attendait. Depuis des années, une lutte sourde, têtue, avait grandi entre Lepailleur et sa femme, au sujet d'Antonin. Tandis que le père s'était exaspéré davantage de sa paresse, de sa vie de basse débauche, sur le pavé de Paris, la mère avait mis à le soutenir une obstination de femme illettrée, d'une foi aveugle en la belle écriture de son enfant, convaincue que, s'il n'arrivait pas, c'était qu'on lui refusait l'argent nécessaire. Malgré son avarice sordide, elle continuait à se saigner, à voler même le ménage, les griffes dehors, les dents prêtes à mordre, lorsque prise sur le fait, au moment d'envoyer vingt francs, il lui fallait les défendre. Chaque fois, la bataille recommençait, à croire que le vieux moulin allait crouler. Puis, Antonin, fini, pourri à trente-six ans, retomba malade. Du coup, Lepailleur déclara que, s'il revenait avec sa sale maladie, il le flanquerait à la rivière, par-dessus la roue. Antonin, d'ailleurs, ne désirait pas du tout rentrer, ayant pris l'horreur des champs, craignant d'être tenu par son père à l'attache, comme un chien. Et la mère l'avait mis en pension, du côté des Batignolles, chez des gens, où un médecin du quartier le soignait. Cela durait depuis trois mois, elle allait le voir tous les quinze jours. Le jeudi, elle y était allée, lorsque, le dimanche soir, elle

avait reçu une dépêche l'appelant. Et, le lundi, le matin du jour où Mathieu se présenta, elle y était repartie, après une querelle affreuse avec le père, qui demandait quand leur vaurien de fils finirait de se ficher d'eux et de manger leurs quatre sous, sans avoir seulement le courage de retourner une motte de terre.

Seul dans le moulin, ce matin-là, Lepailleur ne décoléra pas, Il aurait cassé la charrue à coups de marteau, se serait rué sur la vieille roue, la hache à la main, fou de haine, pour venger son malheur. Quand il vit Mathieu entrer, il crut à une bravade, il suffoqua.

— Voyons, mon voisin, dit cordialement le maître de Chantebled, tâchons d'être raisonnables tous les deux... Je vous rends votre visite, puisque vous êtes venu hier. Seulement, les mauvaises paroles n'ont jamais fait de bonne besogne, et le mieux, voyez-vous, puisque le malheur est arrivé, serait de le réparer le plus tôt possible... Quand voulez-vous qu'on marie ensemble ces mauvais enfants?

Saisi par la tranquille bonhomie de cette attaque directe, Lepailleur ne répondit pas tout de suite. Il avait crié sur les toits qu'il ne voulait pas d'un mariage, mais d'un procès, pour envoyer tous les Froment en prison. Pourtant, un fils du grand fermier n'était point un gendre qu'on dédaignât, à la réflexion.

— Les marier, les marier, bégaya-t-il, oui! leur attacher une même pierre au cou, pour les flanquer à l'eau... Ah! les saletés, j'aurai leur peau, à elle comme à lui!

Il se calmait cependant, acceptait même de causer, lorsqu'un gamin de Janville, galopant, traversa la cour.

— Qu'est-ce que tu veux, toi?

— Monsieur Lepailleur, c'est une dépêche.

— Bon! donne.

Et le gamin, heureux de son sou de pourboire, était déjà reparti, que le meunier examinait encore la dépêche, sans l'ouvrir, de l'air de méfiance des gens qui n'en reçoivent pas d'habitude. Il dut se décider pourtant. La dépêche ne contenait que ces trois mots : “ Ton fils mort ”. Dans cette brutalité brève, ce coup de massue assené sans attendre, on sentait la rage froide de la mère,

le besoin d'assommer tout de suite l'homme, là-bas, le père, qu'elle accusait de la mort de son fils, comme elle l'avait accusé de la fuite de sa fille. Il le sentit bien, il chancela sous le choc, hébété devant ce petit papier bleu, le relisant, finissant par comprendre. Et ses mains se mirent à trembler, il jura d'abord abominablement.

— Tonnerre de Dieu! qu'est-ce qu'il nous arrive encore là? Voilà maintenant le garçon mort, tout fout le camp!

Puis son cœur se gonfla, des larmes parurent. Il était tombé sur une chaise, les jambes cassées, et il relisait obstinément la dépêche : "Ton fils mort... Ton fils mort ...", cherchant le reste, les choses qui ne s'y trouvaient pas. Peut-être bien qu'il était mort, avant l'arrivée de la mère. Ou peut-être bien qu'elle venait d'arriver, quand il était mort. Il commentait cela en bégayant, il redisait vingt fois qu'elle avait pris le train de onze heures dix, qu'elle devait être aux Batignolles vers midi et demi; et, comme elle avait déposé la dépêche à une heure vingt minutes, c'était donc plutôt qu'elle l'avait trouvé mort.

— Nom de Dieu de nom de Dieu! une dépêche, ça ne dit rien et ça vous assassine. Elle aurait bien pu m'envoyer quelqu'un... Va falloir que j'y aille. Ah! c'est complet, c'est trop de malheur pour un homme!

Lepailleur avait jeté ce cri dans une telle colère de désespoir, que Mathieu, pris de pitié, osa intervenir. Saisi par la brusque secousse de ce drame, il avait attendu en silence; et, maintenant, il offrait ses services, parlait de l'accompagner à Paris. Mais il dut reculer, le meunier s'était remis debout, soulevé d'une exaspération folle, à le revoir là, dans sa maison.

— Ah! c'est vrai, vous êtes venu... Qu'est-ce que vous me disiez donc? qu'il fallait les marier, ces saletés d'enfants... Oui, vous voyez comme je suis en train d'aller à la noce! Mon garçon est mort, vous choisissez bien votre jour... Allez-vous-en, allez-vous-en, si vous ne voulez pas que je fasse un malheur!

Il levait les poings, la présence de Mathieu l'affolait, dans la défaite de sa vie entière. C'était terrible, cela, que ce bourgeois qui venait de gagner une fortune à se

refaire paysan, se trouvât justement chez lui, lorsqu'il apprenait, en coup de foudre, la mort de son Antonin, dont il avait rêvé de faire un monsieur, en le dégoûtant de la terre, en l'envoyant à Paris crever de paresse et de vice. Il enrageait d'avoir eu tort, de voir que cette terre diffamée par lui, traitée en vieille maîtresse stérile, était si tendre, si jeune et si féconde, pour l'homme qui savait l'aimer. Et il n'y avait plus que des ruines à son entour, dans son imbécile calcul de limiter la famille, son fils mort honteusement, sa fille partie avec un fils de la ferme triomphante, lui tout seul à cette heure, pleurant, hurlant au milieu de son moulin désert, qu'il avait aussi méprisé et qui croulait de vieillesse.

— Vous entendez bien, Thérèse peut se traîner à mes pieds, jamais je ne la donnerai à votre voleur de fils!... Pour qu'on se moque de moi dans le pays, pour que vous me mangiez, comme vous avez mangé tous les autres!

Sans doute, confusément, cela venait de lui apparaître, en une soudaine menace. Antonin mort, c'était donc Grégoire qui aurait le moulin, s'il épousait Thérèse? Et il aurait les landes aussi, l'enclave gardée avec une joie sauvage, si passionnément désirée par la ferme, et qu'il lui cèderait sans doute, dès qu'il serait le maître. Cette pensée que Chantebled pourrait s'arrondir encore de ses champs, acheva de faire délirer le meunier.

— Votre fils, je l'enverrai au bagne, et vous, si vous ne vous en allez pas, je vous jetterai dehors... Allez-vous en, allez-vous en!

Très pâle, Mathieu reculait à petits pas, devant ce fou furieux. Et il partit, disant d'une voix calme :

— Vous êtes un malheureux homme. Je vous pardonne, parce que vous voilà dans un grand chagrin. D'ailleurs, je suis bien tranquille, les choses raisonnables finissent toujours par se faire.

De nouveau, un mois se passa. Puis, un matin pluvieux d'octobre, on trouva Mme Lepailleur pendue dans l'écurie du moulin. A Janville il y eut des gens qui racontèrent que Lepailleur l'avait accrochée. La vérité était que, depuis la mort d'Antonin, elle donnait des signes de mélancolie. D'autre part, la vie du ménage

n'était plus tenable, l'homme et la femme se jetaient quotidiennement à la tête le fils mort, la fille partie, s'enrageant l'un contre l'autre, comme deux bêtes abondonnées, enfermées dans une même cage. On s'étonna simplement qu'une femme si dure, si avaricieuse, eût bien voulu quitter l'existence, sans emporter ses biens avec elle. Dès qu'elle sut la mort de sa mère, Thérèse accourut, reprit sa place près de son père, repentante, ne voulant pas qu'il restât seul ainsi, dans son double deuil. Les premiers temps furent terribles pour elle, en compagnie de ce brutal, exaspéré de ce qu'il appelait sa mauvaise chance. Mais elle était fille de solide courage, de décision prompte. Et, quelques semaines plus tard, elle l'avait fait consentir à son mariage avec Grégoire, l'unique dénoûment raisonnable, comme disait Mathieu. Ce fut un grand soulagement à la ferme, où l'enfant prodigue n'osait point reparaître. On croyait savoir que les deux jeunes gens avaient vécu au fond d'un quartier perdu de Paris, on soupçonnait même le libéral Ambroise d'être intervenu fraternellement, en les aidant de sa bourse. Et, si Lepailleur laissa faire la noce d'un air rogue et inquiet d'homme volé, cédant à la peur égoïste de se retrouver un jour solitaire, dans la maison assombrie, Mathieu et Marianne furent heureux d'un arrangement qui mettait fin à une situation équivoque, dont ils avaient beaucoup souffert, blessés au cœur de la révolte d'un de leurs enfants.

Or il arriva que, le mariage fait, Grégoire, installé au Moulin, selon le désir de sa femme Thérèse, s'entendit avec son beau-père beaucoup mieux qu'on ne pouvait s'y attendre. Cela vint surtout à la suite d'une scène où Lepailleur voulut le forcer à jurer que, lui mort, jamais il ne cèderait aux gens de la ferme, ses frères ou ses sœurs, les landes de l'enclave, qu'il avait laissées incultes jusque-là, par un entêtement de paysan battu. Grégoire ne jura pas, mais il déclara gaîment qu'il n'était pas assez sot pour dépouiller sa femme du meilleur de son héritage, car il comptait les cultiver, ces landes, en faire avant deux ou trois ans les terres les plus fécondes du pays. Ce qui était à lui n'était point aux autres, on verrait bien s'il ne défendrait pas son petit coin d'empire. Et les choses

se passèrent de même pour le moulin, dont il se contenta d'abord de réparer le mécanisme ancien, sans vouloir bousculer d'un coup la routine du meunier, remettant à plus tard la machine à vapeur, la voie de raccordement avec la station de Janville, toutes ces idées de Mathieu, qui, dès lors, fermentèrent dans son jeune esprit audacieux. Et il y eut de la sorte un nouveau Grégoire, un turbulent assagi, ne gardant de sa jeunesse folle que le risque-tout des entreprises heureuses, très secondé d'ailleurs par l'énergique et blonde Thérèse, ravis l'un et l'autre de s'adorer dans le vieux moulin romantique, enguirlandé de lierres, en attendant de le flanquer résolument par terre, pour mettre à la place la vaste minoterie blanche, aux géantes meules toutes neuves, dont rêvait leur ambition de conquête.

Alors, pendant les années qui suivirent, Mathieu et Marianne virent encore d'autres départs. Ce fut le tour des trois filles, de Louise, de Madeleine et de Marguerite, à prendre successivement leur vol, hors du nid familial. Toutes trois se marièrent dans le pays. Louise, qui était la gaîté et la santé, une grosse brune aux cheveux lourds, aux grands yeux rieurs, épousa le notaire Mazaud, de Janville, petit homme calme, réfléchi, dont les rares sourires silencieux disaient seuls la parfaite satisfaction de s'être mis en ménage avec une si joyeuse personne. Puis, Madeleine, une châtaine dorée, plus fluette, d'une beauté rêveuse, affinée par des goûts délicats de musicienne fit un mariage d'amour, tout un roman, avec l'architecte Herbette, déjà célèbre, bel homme élégant qui possédait près de Monval, un coin de parc, où il venait se reposer de ses grands travaux de Paris. Puis, Marguerite, la moins jolie des trois, laide même, mais d'un charme d'infinie bonté, fut choisie par le docteur Chambouvet, un fort gaillard jovial et tendre, établi à Vieux-Bourg, ayant hérité là du cabinet de son père, toute une vaste maison blanche qui était devenue la maison des pauvres. Et, les trois filles mariées, il ne resta donc, avec Mathieu et Marianne, dans le nid qui se vidait ainsi peu à peu, que les deux derniers garçons, Nicolas et Benjamin.

Cependant, à mesure que les chers petits s'étaient envolés, d'autres petits avaient poussé d'eux, un pullulement

qu'élargissaient sans cesse les multiples mariages. A l'usine, où il régnait, Denis venait d'avoir, en huit ans bientôt, trois enfants, deux garçons, Lucien, Paul, une fille, Hortense. Tout en conquérant le haut commerce, Ambroise avait trouvé le temps de donner à son Léonce un petit frère, Charles, et deux petites sœurs, Pauline, Sophie. Gervais, à la ferme, comptait déjà deux garçons, Léon, Henri, tandis que Claire, plus active en besogne, quoique plus jeune, comptait trois enfants, un garçon, Joseph, deux filles, Lucile, Angèle. Et c'était aussi Grégoire, au moulin, qui avait un gros garçon, Robert. Et c'étaient encore les dernières mariées, Louise avec une fille de deux ans, Colette, puis Madeleine, avec un garçon de six mois, Hilaire, puis Marguerite enceinte, sur le point d'accoucher, dont on devait nommer l'enfant Sébastien, si elle avait un garçon, Christine, si elle avait une fille. De toutes parts, le chêne familial allongeait ses branches, le tronc se bifurquait, se multipliait, des ramures s'ajoutaient aux ramures, à chaque saison nouvelle, et Mathieu n'avait pas soixante ans, et Marianne n'en avait que cinquante-sept, d'une gaîté, d'une santé, d'une force encore florissante, dans la continuelle joie de voir ce coin d'humanité qui avait poussé d'eux, s'accroître sans fin, envahir le sol à leur entour, tel qu'une forêt née d'un seul arbre.

Mais la grande fête qui glorifia Chantebled, à cette époque, ce fut, neuf mois après le mariage de Berthe, la petite-fille, une naissance nouvelle, une fillette encore, Angeline, la première arrière-petite-fille de Mathieu et de Marianne. En cette fillette rose, revivait Blaise, toujours regretté, et elle lui ressemblait tellement dès sa naissance que Charlotte, déjà grand'mère à quarante-deux ans, en pleura. Mme Desvignes était morte six mois plus tôt, s'en allant douce et discrète, comme elle avait vécu, après avoir achevé sa tâche, qui semblait n'avoir été que d'élever, de marier ses deux filles, dans le désastre de sa fortune. Pourtant, c'était elle encore, avant de disparaître, qui avait trouvé pour sa petite-fille Berthe le mari attendu, Philippe Havard, un jeune ingénieur, qu'on venait de nommer à la sous-direction d'une usine de l'Etat, près de Mareuil. Et les couches se firent à

Chantebled, et la famille entière, le jour des relevailles, voulut se réunir une fois de plus, pour fêter glorieusement l'arrière-grand-père et l'arrière-grand'mère.

— Allons! dit gaîment Marianne, près du berceau, si des petits s'envolent, il en naît toujours, et le nid ne sera donc jamais vide!

— Jamais, jamais! répéta Mathieu attendri, fier de cette continuelle victoire sur la solitude et sur la mort. Nous ne resterons jamais seuls!

Pourtant, il fut encore un départ qui leur coûta bien des larmes. Nicolas, l'avant-dernier des fils, allait avoir vingt ans, sans s'être décidé sur la voie qu'il choisirait à ce carrefour de l'existence. C'était un garçon brun, solide, avec une face ouverte et riante. Enfant, il avait adoré les récits de voyages, se plaisant aux lointaines aventures, d'un courage, d'une endurance de gamin, qui rentrait ravi d'interminables promenades, les pieds couverts d'ampoules, sans se plaindre. Et il avait, avec cela, un esprit d'ordre et de conservation extraordinaire, rangeant, classant ses menus biens dans son tiroir, dédaigneux du caprice de ses sœurs. Plus tard, en grandissant, il était devenu songeur, comme s'il eût cherché autour de lui, vainement l'emploi de ce double besoin de découvrir quelque terre nouvelle et d'y organiser fortement sa vie. Un des derniers-nés d'une famille nombreuse, il ne trouvait plus d'espace assez libre, pour y faire tenir l'ampleur, la force de son vouloir. Ses frères, ses sœurs, avant que son tour fût venu, avaient déjà pris toutes les terres environnantes, à ce point qu'il étouffait, menacé de famine, en quête du large champ rêvé, qu'il cultiverait, où il moissonnerait son pain. Plus de place, plus de subsistances, et il ne sut d'abord où aller, il tâtonna, hésita pendant des mois. Son rire clair continuait à égayer la maison, il ne fatiguait ni son père ni sa mère du soin de sa destinée, car il se savait déjà de taille à la fixer lui-même.

A la ferme, il n'y avait plus de coin pour Nicolas, puisque Gervais et Claire étaient là, tenant la place entière. A l'usine, Denis suffisait, régnait en travailleur honnête, sans que rien autorisât un cadet à réclamer un partage. Au moulin, Grégoire s'installait à peine, dans

un royaume encore si petit, qu'il ne pouvait céder la moitié de son lot. Et il n'y eut qu'Ambroise dont il finit, pendant quelques mois, par accepter l'offre obligeante de le prendre, à simple titre d'essai, uniquement pour le mettre au courant du haut commerce. La fortune d'Ambroise devenait prodigieuse, depuis que le vieil oncle Du Hordel était mort en lui laissant sa maison de commission, dont le nouveau maître, d'année en année, élargissait les affaires avec tous les pays du globe. Il était en train, par son audace heureuse, par ses larges vues internationales, abattant les frontières, de s'enrichir des dépouilles du monde. Et, si Nicolas étouffa de nouveau dans les vastes magasins d'Ambroise, où s'entassaient les richesses des contrées lointaines, conquises sous les cieux les plus différents, il y entendit enfin sa vocation parler, une voix soudaine l'appela au loin, là-bas, dans cet inconnu des terres immenses, stériles encore, à peupler, à défricher, à ensemencer des moissons futures.

Pendant deux mois, Nicolas ne dit rien de la résolution qu'il mûrissait maintenant. C'était un grand discret, comme tous les grands énergiques, qui réfléchissent avant d'agir. Partir, il le fallait, puisqu'il n'y avait plus, au berceau natal, ni place ni soleil; mais partir seul, n'était-ce pas partir incomplet, infécond, pour l'héroïque besogne de peupler et de défricher une terre nouvelle? Il connaissait, à Janville, une jeune fille de dix-neuf ans, Lisbeth Moreau, grande, forte, dont la belle santé, l'activité sérieuse l'avaient séduit. Comme lui, elle étouffait dans le coin étroit où l'enfermait le destin, avide de grand air, là-bas, au loin. Orpheline, tombée à la charge d'une tante, petite mercière de village, elle s'était cloîtrée jusque-là dans la boutique sombre, par tendresse. Mais la tante venait de mourir, en lui laissant une dizaine de mille francs. Et c'était le rêve, vendre, s'en aller, vivre enfin. Entre Nicolas et Lisbeth, l'entente se fit, un soir d'octobre qu'ils se dirent l'un à l'autre ce qu'ils n'avaient dit à personne. Ils se mirent résolument la main dans la main, ils s'engagèrent pour l'existence, pour le dur combat d'un monde nouveau et d'une famille nouvelle à créer, quelque part sur la terre, dans l'inconnu

lointain, qu'ils ignoraient. Et ce furent des fiançailles délicieuses de courage et de foi.

Alors seulement, quand tout fut réglé, Nicolas parla, annonça le départ à son père et à sa mère. Le soir tombait, un soir d'automne, doux encore, traversé du premier frisson de l'hiver. Une grande douleur étreignit Mathieu et Marianne, dès qu'ils eurent compris. Cette fois, ce n'était plus seulement le petit qui s'envole du nid familial, pour aller bâtir le sien sur quelque arbre voisin de la forêt commune; c'était l'envolement par delà les mers, à jamais, l'arrachement sans espoir de retour. Les autres enfants, ils les reverraient, tandis que celui-ci disait l'adieu éternel. Leur consentement allait être leur part de cruel sacrifice, leur don suprême à la vie, la dîme que la vie prélevait sur leur tendresse, sur leur sang. Il fallait à la victoire de la vie, sans cesse conquérante, ce lambeau de leur chair, ce trop plein de la famille nombreuse, qui débordait, s'étendait, colonisait le monde. Et que répondre, comment refuser? Le fils qui n'était pas pourvu s'éloignait, rien de plus logique ni de plus sage. Au delà de la patrie, il y a les vastes continents inhabités encore, et la semence que charrient les souffles du ciel ne connaît pas de frontières. Après la race, il y a l'humanité, l'élargissement sans fin, le peuple unique et fraternel des temps accomplis, quand la terre entière ne sera qu'une ville de vérité et de justice. Puis, en dehors de ce grand rêve des poëtes, ces voyants, Nicolas disait gaîment ses raisons, en garçon pratique, dans son enthousiasme. Il ne voulait pas être un parasite, il s'en allait à la conquête d'une autre terre où il ferait pousser son pain, puisque la patrie, devenue trop étroite, n'avait plus de champ pour lui. D'ailleurs, cette patrie, il l'emportait vivante, c'était elle qu'il voulait agrandir au loin, d'un accroissement illimité de sa richesse et de sa force. L'antique Afrique mystérieuse, aujourd'hui découverte, trouée de part en part, l'attirait. Il irait d'abord au Sénégal, puis il pousserait sans doute jusqu'au Soudan, au cœur même des terres vierges, où il rêvait une France nouvelle, cet immense empire colonial qui rajeunirait la race vieillie, en lui donnant sa part de la terre. C'était là qu'il ambitionnait, par de vastes défrichements, de se tailler son royaume,

de fonder avec Lisbeth une autre dynastie des Froment, un Chantebled décuplé sous l'ardent soleil, peuplé du peuple de ses enfants. Et il en parlait avec un si joyeux courage, que Mathieu et Marianne finirent par sourire, au milieu de leurs larmes, malgré leur pauvre cœur arraché.

— Va, mon enfant, nous ne pouvons te retenir. Va où la vie t'appelle, où tu la vivras avec le plus de santé, de joie et de force. Tout ce qui poussera de toi, là-bas, ce sera encore de la santé, de la joie et de la force qui auront grandi de nous et dont nous serons glorieux... Tu as raison, il ne faut pas pleurer, il faut que ton départ soit une fête, car la famille ne se sépare pas, elle s'étend, elle envahit et conquiert le monde.

Cependant, après le mariage de Nicolas et de Lisbeth, le jour des adieux, il y eut à Chantebled une heure de poignante émotion. La famille s'était réunie en un dernier repas, et, lorsque le jeune ménage aventureux dut s'arracher à la vieille terre maternelle, on sanglota, bien qu'on se fût promis d'être brave. Il partait léger de bagages, débordant d'espoirs, n'ayant voulu emporter, en dehors des dix mille francs de la dot, que dix autres mille francs, de quoi se débrouiller d'abord. Et que le courage et le travail fussent donc les solides ouvriers de la conquête!

Mais, surtout, Benjamin, le dernier-né, resta bouleversé de ce départ. Il n'avait pas douze ans, c'était un enfant délicat et joli, que les parents gâtaient beaucoup, le croyant faible. Celui-là, ils étaient bien résolus à le garder pour eux, tant ils le trouvaient mignon, avec ses tendres yeux clairs, ses beaux cheveux bouclés. Et il grandissait languissamment, rêveur et adoré, oisif dans les jupes de sa mère, comme la rançon charmante de cette famille si forte et si laborieuse.

— Attends que je t'embrasse encore, mon bon Nicolas... Quand reviendras-tu?

— Jamais, mon petit Benjamin.

L'enfant frissonna.

— Jamais, jamais... Oh! c'est trop long! Reviens, reviens un jour, pour que je t'embrasse encore.

— Jamais, répéta Nicolas, qui lui-même pâlissait. Jamais, jamais.

Et il avait soulevé dans ses bras le petit, dont les pleurs ruisselaient maintenant. Et ce fut pour tous la grande douleur, la minute affreuse du coup de hache, de l'éternelle séparation.

— Adieu, petit frère!.. Adieu, adieu, vous tous!

Tandis que Mathieu accompagnait le conquérant d'un dernier souhait de victoire, Benjamin se réfugia éperdument parmi les jupes de Marianne, aveuglée de larmes. Elle le reprit d'une étreinte passionnée, comme saisie de la crainte qu'il pouvait aussi partir. Il ne leur restait plus que lui, dans le nid familial.

III

A l'usine, dans son luxueux hôtel du quai, où elle avait régné en maîtresse souveraine, Constance attendait le destin, depuis douze années déjà, rigide et têtue, au milieu du continuel écroulement de sa vie et de son espoir.

Pendant ces douze ans, Beauchêne avait suivi sa pente, d'une chute fatale. Il était au bas, dans l'abjection dernière. Parti de la simple fête du mari coureur, jeté hors de l'alcôve, tombé aux rencontres du pavé, par la fraude conjugale mutuellement consentie, il en était venu, sous l'habitude de ses gros appétits satisfaits, à ne plus même rentrer chez lui, à vivre chez les filles qui le ramassaient sur le trottoir. Ayant fini par en préférer deux, une tante et une nièce, disaient-elles, il s'était mis avec les deux, il s'achevait aux bras des deux, goulu encore à soixante-cinq ans, pitoyable loque humaine que la mort honteuse guettait, dans un dernier spasme. Et, pour être cette ruine immonde, sa grande fortune avait à peine suffi, l'argent gaspillé d'une main plus large à mesure qu'il vieillissait, des sommes énormes englouties dans des aventures louches, dont il fallait

étouffer le scandale. Il était pauvre, il ne touchait qu'une part infime sur les bénéfices sans cesse accrus de l'usine, en continuelle prospérité.

C'était là le désastre dont souffrait l'orgueil inguérissable de Constance. Depuis qu'il avait perdu son fils, Beauchêne s'était abandonné davantage, cédant à l'égoïsme de son plaisir, se désintéressant de sa maison, pour courir la gueuse. A quoi bon la défendre, cette maison, puisque l'héritier n'était plus là, qui la recueillerait, élargie, enrichie? Et il l'avait de la sorte livrée par lambeaux aux mains de Denis, son associé, qu'il laissait peu à peu devenir le seul maître. Denis, lors de son arrivée, n'avait eu d'abord qu'une part, sur les six parts qui représentaient la propriété totale de l'usine, d'après leur traité; et encore Beauchêne s'était-il réservé le droit de racheter cette part, dans de certains délais. Mais, loin d'être en mesure, à l'époque du rachat, il avait dû céder au jeune homme une part nouvelle, pour se libérer de dettes inavouables. Puis, dès lors, c'était devenu comme une habitude prise, il lui avait fait une cession pareille tous les deux ans, la troisième part était allée d'abord rejoindre la deuxième, ensuite le tour était venu de la quatrième, de la cinquième, si bien qu'aujourd'hui, à la suite d'un dernier arrangement, il n'avait pas même gardé une part entière, mais seulement un débris de la sixième part, à peine une centaine de mille francs. Et encore était-ce là une simple fiction, car Denis ne lui avait reconnu cette somme que pour y trouver le prétexte de lui servir une rente, qu'il partageait, d'ailleurs, et dont il versait à Constance la moitié, chaque mois.

Celle-ci n'ignorait donc rien de la situation. Elle savait que l'usine, en fait, serait à ce fils des Froment exécrés, le jour où il voudrait balayer l'ancien maître, qu'on ne voyait même plus dans les ateliers. Il y avait bien une clause du traité qui admettait, tant que ce traité ne serait pas rompu, la possibilité de racheter d'un coup toutes les parts. Etait-ce donc cet espoir fou, la croyance à un miracle, à quelque sauveur lui tombant du ciel, qui la tenait ainsi, rigide et têtue, attendant le destin? Ces douze années d'attente vaine, de déchéances successives, ne semblaient pas même avoir entamé la certitude où

elle était, malgré tout, de triompher un jour. A Chantebled, devant la victoire de Mathieu et de Marianne, ses larmes avaient pu couler; mais elle s'était reprise, elle vivait désormais dans l'espoir qu'un fait inattendu donnerait enfin raison à son infécondité. Elle n'aurait su préciser ce qu'elle souhaitait, elle s'entêtait simplement à ne pas mourir avant que le malheur frappât la famille trop nombreuse, pour l'excuser de son fils dans la tombe, de son mari au ruisseau, de toute l'abomination qu'elle avait voulue et dont elle agonisait. Malgré son cœur en sang, sa vanité de bourgeoise honnête la soulevait d'une furieuse révolte, n'acceptant pas d'avoir eu tort. Et c'était ainsi qu'elle attendait cette revanche du destin dans l'hôtel luxueux, trop grand pour elle, maintenant qu'elle l'occupait seule. Elle avait dû y restreindre son existence, n'y habiter que les pièces du premier étage, enfermée les journées entières avec une vieille bonne, l'unique servante restée à son service. Vêtue de noir, comme pour porter l'éternel deuil de Maurice, toujours debout, raidie en un silence hautain, elle ne se plaignait jamais, bien que, malade de sourde exaspération, le cœur pris, elle étouffât parfois, en des crises terribles, qu'elle cachait. La vieille bonne s'étant permis un jour de courir chercher le docteur Boutant, elle avait failli la renvoyer; et elle ne répondait pas au médecin, elle refusait de se soigner, certaine de durer autant que son espoir. Mais quelle angoisse, quand elle étouffait brusquement, toute seule dans la maison vide, sans fils, sans mari, n'appelant personne, sachant que personne ne viendrait! Et, la crise passée, quelle indomptable obstination à se remettre debout, à se dire que sa seule présence empêchait Denis d'être le maître, de régner sans partage, et qu'en tout cas il n'aurait pas l'hôtel, ne s'y installerait pas en vainqueur, tant qu'elle ne serait pas morte, sous l'écroulement dernier des plafonds!

Cette existence de recluse, Constance ne l'employait plus, hantée de l'idée fixe, qu'à surveiller l'usine, à savoir jour par jour ce qui s'y passait. Le bon Morange, dont elle avait fait son confident, la renseignait sans malice, presque chaque soir, quand il venait causer un instant, au sortir de son bureau. Elle avait tout appris de

sa bouche, les parts successivement vendues, Denis peu à peu acquéreur de la propriété totale, Beauchêne et elle-même vivant désormais des libéralités du nouveau maître. Et elle avait organisé son espionnage jusqu'à utiliser le vieux comptable, à son insu, pour connaître la vie intime de Denis, de sa femme, Marthe, des enfants, Lucien, Paul et Hortense, tout ce qu'on faisait, tout ce qu'on disait dans le pavillon modeste où le jeune ménage, malgré la fortune conquise, continuait de vivre gaîment, sans montrer aucune ambition, aucune hâte d'habiter le bel hôtel. Ils ne semblaient même pas s'apercevoir de l'entassement où ils vivaient, dans le pavillon trop étroit, tandis qu'elle était seule à occuper cet hôtel si vaste, si attristé de son deuil, où elle se trouvait comme perdue. Et elle enrageait de leur déférence, de l'attente tranquille où ils étaient de sa fin, car elle avait subi ce suprême échec de ne pouvoir les fâcher contre elle, obligée de leur être reconnaissante de sa vie heureuse, d'embrasser les enfants, quand ils lui apportaient des fleurs.

Ainsi, les mois, les années coulaient, et Morange, presque chaque soir, lorsqu'il passait un instant chez Constance, la trouvait dans le même petit salon silencieux, vêtue de la même robe noire, raidie en une même pose d'obstinée attente. De cette revanche du destin, de ce malheur des autres si patiemment espéré, jamais rien ne venait, sans qu'elle parût le moins du monde douter de la victoire. Au contraire, les événements avaient beau l'accabler de plus en plus, elle se redressait davantage, défiait le sort, tenue debout par la certitude qu'il lui donnerait enfin raison. Et elle demeurait immuable, incapable de lassitude, comptant sur le prodige.

Aussi, chaque jour, pendant les douze années, lorsque Morange vint le soir, le début de la conversation fut-il pareil.

— Rien de nouveau depuis hier, chère madame?

— Non, mon ami, rien.

— Enfin, quand on se porte bien, c'est le principal. On peut attendre des jours meilleurs.

— Oh! personne ne se porte bien, on attend tout de même.

Et voilà qu'un soir, au bout des douze années, Morange, en entrant, sentit l'air du petit salon changé, comme frémissant d'une joie, dans son éternel silence.

— Rien de nouveau depuis hier, chère madame?

— Si, mon ami, il y a du nouveau.

— Et du bon nouveau, j'espère, quelque chose d'heureux que vous attendiez?

— Quelque chose que j'attendais, oui! Ce qu'on sait attendre arrive toujours.

Il la regardait, surpris, inquiet presque de la voir différente, les yeux luisants, les gestes vifs. Après tant de jours où elle avait paru figée en son deuil, quel désir enfin rempli venait donc de la ressusciter à ce point? Elle souriait, respirait avec force, soulagée de l'énorme poids qui l'avait écrasée, murée si longtemps. Et, comme il la questionnait sur la cause de ce grand bonheur :

— Mon ami, je ne veux pas encore vous répondre. Peut-être ai-je tort de me réjouir, car tout cela reste bien confus, bien en l'air. Quelqu'un, ce matin, m'a seulement appris certains faits, et il faut que je m'assure des choses, que je réfléchisse surtout... Ensuite, c'est à vous que je me confierai, vous le savez bien, car je vous dis tout, sans compter que, cette fois, j'aurai sans doute besoin de votre aide. Attendez tranquillement, vous viendrez dîner un soir avec moi, nous aurons la soirée pour causer à l'aise... Ah! mon Dieu! si c'était vrai, si c'était le miracle!

Près de trois semaines s'écoulèrent sans que Morange reçût sa confidence. Il la voyait très préoccupée, très fiévreuse, il ne l'interrogeait même pas, vivait lui-même à l'écart la vie solitaire, pour ainsi dire automatique, qui était devenue la sienne. Il venait d'avoir soixante-neuf ans, il y avait trente ans que sa femme Valérie était morte, il y en avait plus de vingt que sa fille Reine était allée la rejoindre, et il vivait toujours, méthodique, d'une exactitude scrupuleuse à son bureau, sous l'écroulement de son existence entière. Aucun homme n'avait tant souffert, traversé de tels drames, subi de tels remords, et il allait et venait toujours de son petit pas correct, il durait indéfiniment dans sa médiocrité, comme une chose oubliée, perdue, que la douleur conservait. Pourtant, d'inquié-

tantes cassures intérieures devaient s'être produites. Il tombait aux manies les plus singulières. Tout en s'obstinant à garder l'appartement trop vaste qu'il avait habité jadis avec sa femme et sa fille, il l'occupait absolument seul aujourd'hui, ayant fini par renvoyer sa bonne, allant à ses provisions, faisant sa cuisine, se servant lui-même; et personne n'était plus entré là depuis dix ans, on soupçonnait un abandon immonde, à ce point que le propriétaire avait vainement parlé de réparations, sans réussir à franchir la porte. D'ailleurs, bien qu'il restât d'une propreté méticuleuse, le vieux comptable, maintenant d'un blanc de neige, avec sa barbe de fleuve, portait une redingote lamentable, dont il devait passer ses soirées à repriser l'usure. Sa folie de sordide avarice devenait telle, qu'il ne se permettait plus la moindre dépense, en dehors du gros pain qu'il achetait tous les quatre jours, le mangeant rassis, afin d'en manger moins. Ce qui intriguait le monde, car il n'était pas de semaine où sa concierge ne posât la question : un monsieur si rangé, qui gagnait huit mille francs à son bureau, qui ne dépensait jamais un sou, que pouvait-il faire de son argent? On calculait même la somme qu'il entassait dans quelque coin, des centaines de mille francs peut-être. Et une cassure plus grave encore se déclara, on l'arracha deux fois à une mort certaine. Un jour que Denis rentrait par le pont de Grenelle, il l'aperçut penché sur le parapet, regardant couler l'eau, près de culbuter, s'il ne l'avait retenu par sa redingote. Il s'était mis à rire de son air doux, en parlant d'un étourdissement. Puis, un autre jour, à l'usine, Victor Moineaud l'écarta d'une machine en branle, juste au moment où, l'air hypnotisé, il se laissait happer par les dents dévorantes d'un engrenage. De nouveau, il avait souri, reconnaissant son tort de passer trop près des roues. Aussi le surveillait-on, dans l'idée qu'il avait des absences. Si Denis le conservait comme chef de la comptabilité, c'était d'abord par reconnaissance pour ses longs services; mais, ensuite, l'extraordinaire était qu'il n'avait jamais mieux fait sa besogne, d'un scrupule têtu à retrouver les centimes égarés, d'une lucidité parfaite dans les plus interminables additions. Et la face calme, reposée, comme si aucune tempête n'avait encore

battu son cœur, il continuait étroitement sa vie machinale, en maniaque discret, fou à lier peut-être, sans qu'on le sût.

Depuis quelques années, il y avait eu pourtant, dans l'existence de Morange, une grosse aventure. Bien qu'il fût le confident de Constance, qu'elle l'eût fait sien par la tyrannie de sa volonté, il s'était passionné peu à peu pour Hortense, la fillette de Denis. A mesure qu'il l'avait vue grandir, il s'était imaginé retrouver en elle Reine, sa fille tant pleurée. Elle venait d'avoir neuf ans, et c'était, à chaque rencontre, une émotion, une adoration, d'autant plus touchante, qu'il y avait là une simple et divine illusion de ses regrets, les deux enfants ne se ressemblant nullement, l'une très brune, l'autre presque blonde. Malgré sa terrible avarice, il comblait Hortense de poupées, de bonbons, à toutes les occasions possibles. Et cette tendresse en vint à l'absorber tellement, que Constance en prit de l'ombrage. Elle le lui fit entendre : qui n'était pas tout entier avec elle était contre elle. Il eut l'air de se soumettre, guetta l'enfant pour l'embrasser en cachette, ne l'en aima que davantage, comme d'une passion contrariée. Et, dans ses rapports presque quotidiens avec Constance, dans sa fidélité apparente à l'ancienne maîtresse de l'usine, il ne céda plus qu'à sa terreur de pauvre être, sous la main violente dont elle l'avait courbé toujours. C'était, entre eux, un pacte ancien, la monstrueuse chose qu'ils étaient les seuls à savoir, cette complicité dont ils ne parlaient jamais, mais qui les scellait l'un à l'autre. Lui, faible et tendre, semblait en être resté anéanti, domestiqué ainsi qu'une bête peureuse. Après cet affreux jour, d'ailleurs, il avait appris les autres choses, il n'ignorait plus rien des secrets de la maison. Il y avait tant d'années qu'il vivait là, il s'était tant promené de son petit pas discret de maniaque, entendant, voyant, surprenant tout ! Et ce fou qui savait, qui se taisait, lâché au milieu du drame obscur, en arrivait cependant à une sourde révolte, depuis qu'il devait se cacher pour embrasser sa petite amie Hortense, le cœur grondant, près de se fâcher enfin, si l'on touchait à sa passion.

Brusquement, un soir, Constance le retint à dîner. Il

se douta que l'heure de la confidence promise était venue, à la voir frémissante, redressée dans sa petite taille, en guerrière désormais certaine de la victoire. A table pourtant, elle n'entama point le sujet grave, bien que la bonne les eût laissés seuls, après avoir servi d'un coup tout le frugal repas. Elle causa de l'usine, elle finit par en venir à Denis, à sa femme Marthe, qu'elle critiquait, elle eut même le tort de trouver Hortense mal élevée, laide, sans grâce. Et le comptable, lâchement, l'écoutait, n'osait protester, malgré le soulèvement irrité de tout son être.

— On verra bien, dit-elle pour conclure, lorsque chacun va se trouver remis en sa place.

Elle attendit d'être de retour dans le petit salon, elle ne parla que les portes fermées, près du feu, au milieu du grand silence de cette soirée d'hiver.

— Mon ami, comme je crois vous l'avoir dit déjà, je vais avoir besoin de vous... Il faut que vous fassiez entrer à l'usine un jeune homme auquel je m'intéresse. Vous le prendrez même à votre bureau, si vous désirez m'être agréable.

Assis de l'autre côté de la cheminée, en face d'elle, il la regarda, surpris.

— Mais je ne suis pas le maître, adressez-vous au patron, il fera certainement tout ce que vous voudrez.

— Non, j'entends ne rien devoir à Denis... Puis, cela n'entre pas dans mes projets. C'est vous qui recommanderez mon jeune homme, c'est vous qui le prendrez comme aide, qui l'installerez, qui l'instruirez... Voyons, vous avez bien le pouvoir d'imposer un employé? D'ailleurs, je le veux.

Elle parlait en souveraine, il plia les épaules, n'ayant jamais fait qu'obéir, d'abord à sa femme, puis à sa fille, maintenant à cette vieille reine déchue, qui le terrorisait, malgré l'obscure rébellion peu à peu grandie en lui, depuis quelque temps. Et il osa la questionner.

— Sans doute, je puis le prendre... Qui est-ce, ce jeune homme?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle s'était penchée vers le feu, comme pour relever une bûche, voulant en réalité se donner le temps de réfléchir encore. A quoi bon

le mettre d'un coup au courant? Elle serait bien forcée, un jour, de tout lui dire, si elle le voulait entièrement à elle, dans son jeu. Mais rien ne pressait, et elle se crut très habile, en préparant simplement les choses.

— C'est un jeune homme dont le sort m'a touchée, à cause de certains souvenirs... Vous vous rappelez peut-être une fille qui a travaillé ici, oh! il y a longtemps, une trentaine d'années au moins, Norine Moineaud, une des filles du père Moineaud?

Il avait relevé vivement la tête, il la regardait, les yeux élargis, dans le brusque éclair qui venait d'illuminer sa mémoire. Avant même qu'il eût pesé ses paroles, il lâcha tout, en un cri de surprise.

— Alexandre-Honoré, le fils de Norine, l'enfant de Rougemont!

Saisie, elle abandonna les pincettes, elle chercha son regard, le fouilla jusqu'au fond de l'âme.

— Ah! vous savez... Que savez-vous donc? Il faut me le dire, et ne me cachez rien, parlez, je le veux!

Ce qu'il savait, mon Dieu! il savait tout. Il parla lentement, longuement, comme du fond d'un rêve. Il avait tout vu, tout appris, la grossesse de Norine, l'argent donné par Beauchêne pour qu'elle accouchât chez la Bourdieu, l'enfant porté à l'Assistance, mis en nourrice à Rougemont, d'où, plus tard, il s'était enfui, en volant trois cents francs. Et il savait même que le jeune vaurien, tombé sur le pavé de Paris, y avait mené la plus exécrable des existences.

— Mais qui vous a dit tout cela? Comment savez-vous tout cela? cria-t-elle furieusement, prise d'inquiétude.

Il n'eut qu'un geste large et vague, indiquant l'air autour de lui, la maison entière. Il les savait, c'étaient des choses environnantes qu'on lui avait dites, qu'il avait devinées. Et même il ne se souvenait plus exactement d'où elles pouvaient lui venir. Il les savait.

— Vous comprenez, lorsqu'il y a plus de trente ans qu'on est quelque part, les choses finissent par vous entrer dans la tête... Je sais tout, je sais tout.

Elle tressaillit, un grand silence régna. Lui, les yeux sur la braise, était retombé dans le passé dolent, qu'il portait en lui, avec sa discrétion de comptable méti-

culeux, Elle, réfléchissant, pensait que la situation était préférable ainsi, nette, immédiate. Puisqu'il était au courant, elle n'avait qu'à l'utiliser comme un instrument docile, en toute volonté, en toute bravoure.

— Alexandre-Honoré, l'enfant de Rougemont, oui! c'est ce garçon que je viens de retrouver enfin... Et savez-vous aussi les démarches que j'ai faites, il y a douze ans, désespérée de ne savoir où le prendre, à ce point que je le croyais mort?

Il hocha la tête, d'un signe affirmatif, et elle continua, conta qu'elle avait renoncé depuis longtemps à d'anciens projets, lorsque, brusquement, le destin s'était révélé.

— Imaginez-vous un coup de foudre... C'était le matin du jour où vous m'avez trouvée si émue. Ma belle-sœur Sérafine, qui ne me rend pas visite quatre fois par an, était tombée ici, dès dix heures, à ma grande surprise. Elle est devenue très étrange, comme vous savez, et je n'ai pas d'abord écouté l'histoire qu'elle me racontait, un jeune homme qu'une dame lui avait fait connaître, un malheureux jeune homme, perdu par de mauvaises fréquentations, et qu'il s'agissait de sauver, en venant à son aide. Puis, quel coup! mon ami, lorsqu'elle a parlé clairement, en me confiant ce qu'un hasard lui avait fait découvrir... Je vous le dis, c'est le destin qui s'éveille et qui frappe!

En effet, l'histoire était folle. Sérafine, depuis des années, achevait de se détraquer, dans l'exaspération de la flétrissure, de la sénilité précoce où l'avait jetée cette opération imbécile, dont elle attendait le miracle d'un renouveau de jouissances, impunément libres. En quête toujours de la sensation perdue, elle s'était remise à rôder, cherchant, descendant aux pires bas-fonds, essayant des monstruosités. Il courait sur elle des bruits d'aventures extraordinaires. C'était ainsi que, par une personne charitable, elle avait eu la singulière idée de se faire admettre comme dame patronnesse dans une œuvre qui s'occupait de secourir, de moraliser les jeunes détenus, à leur sortie de prison. Elle en avait même recueilli chez elle, au fond de son mystérieux rez-de-chaussée de la rue de Marignan, les hébergeant, les couchant, vivant avec eux dans une promiscuité de démente, portes et fenêtres

closes. Et il était advenu qu'un soir un jeune ami lui avait amené Alexandre, grand gaillard de trente-deux ans déjà, lâché de la veille, à la suite de six années de réclusion, faites dans une maison centrale. Pendant un mois, il avait régné; puis, un matin de confiance, comme il lui contait son histoire vraie, parlait de Rougemont, nommait sa mère Norine, disait son vain effort pour retrouver son père, un homme immensément riche, elle avait compris tout d'un coup, elle s'était expliqué la sensation de déjà vu qu'il lui produisait, la ressemblance avec Beauchêne, qui, maintenant, l'éclairait d'une certitude fulgurante; et cette rencontre de hasard aux bras d'un neveu de la main gauche, cet accouplement obscur où passait la fatalité tragique, l'avait amusée un jour, en la secouant enfin, en la tirant un peu de la banalité courante. Le pauvre garçon! elle ne pouvait le garder, elle ne lui avait même rien dit de sa surprenante découverte, par crainte des ennuis inutiles. Simplement, au courant jadis des recherches passionnées de Constance, elle était venue lui conter l'histoire, lasse déjà, retombée à son enfer du désir inassouvi, pas plus satisfaite par le monstre que par le passant de la rue.

— Il ne sait donc rien encore, acheva d'expliquer Constance. Ma belle-sœur va me l'envoyer comme à une dame de ses amies, qui lui procurera une bonne place... Il ne demande qu'à travailler, maintenant, paraît-il. S'il a commis des fautes, le malheureux a tant d'excuses! Et, d'ailleurs, dès qu'il sera dans mes mains, je me charge de lui, il ne fera plus que ce que je voudrai.

Bien que Sérafine eût passé sous silence son aventure personnelle, elle la connaissait assez pour soupçonner à travers quel gouffre elle lui rapportait Alexandre, de ses bras las qui n'étreignaient plus que le vide. Elle avait su d'elle uniquement l'histoire qu'il forgeait, les six années de réclusion qu'il venait de faire pour une femme, la véritable coupable, une maîtresse dont il s'était refusé galamment à livrer le secret. Mais ce n'étaient là que les années connues des douze années déjà de sa disparition, et l'on pouvait tout craindre, la chute aux pires ignominies, aux crimes obscurs, dans le mystère terrifiant des années ignorées. La prison semblait même avoir été

pour lui un bon repos, il en était sorti plus calme, affiné, résolu à ne pas gâcher sa vie davantage. Et, débarbouillé, nippé, instruit par Sérafine, il était presque devenu un jeune homme présentable.

Morange leva ses gros yeux des braises ardentes, qu'il examinait d'un regard fixe.

— Enfin, que désirez-vous faire de lui? Sait-il quelque chose au moins? A-t-il une écriture possible?

— Oui, son écriture est bonne... Sans doute, il ne sait pas grand'chose. C'est bien pour cela que je vous le donne, à vous. Vous allez me le décrasser, le mettre au courant de tout... Dans un an ou deux, je veux qu'il connaisse tout de l'usine, en maître.

Alors, à ce dernier mot qui l'éclairait, il y eut chez le comptable un brusque réveil de bon sens. L'homme des additions exactes qu'il était resté, au milieu des manies envahissantes où sombrait sa raison, protesta.

— Voyons, chère madame, puisque vous désirez que je vous aide, faites-moi votre confidence entière, dites-moi à quelle besogne nous allons employer ici ce garçon... Vraiment, vous n'espérez pas, grâce à lui, reconquérir l'usine, je veux dire en racheter les parts, redevenir propriétaire et souveraine maîtresse?

Et, avec une clarté, une logique parfaites, il démontra la folie de ce rêve, alignant les chiffres, arrivant au total de la somme considérable qu'il faudrait, pour désintéresser Denis, désormais chez lui, installé en vainqueur.

— D'ailleurs, je ne comprends pas bien, chère madame, pourquoi vous prendriez ce garçon plutôt qu'un autre... Il n'a aucun droit civil, vous vous en rendez compte, n'est-ce pas? Il ne saurait être ici qu'un étranger, et j'aimerais mieux alors un homme intelligent, honnête, au courant de la construction.

Constance s'était remise à ravager les bûches, à coups de pincettes. Puis, quand elle leva la tête, elle dit d'une voix basse et violente, dans la face de Morange :

— Alexandre est le fils de mon mari, il est l'héritier... L'étranger, ce n'est pas lui, c'est l'autre, ce Denis, ce fils des Froment, qui nous a volé notre bien... Vous me déchirez le cœur mon ami, et tout mon sang coule avec ce que vous me forcez à vous dire là.

En elle, c'était le cri de l'idée bourgeoise et conservatrice, l'héritage qui devait aller encore plus justement au bâtard qu'à l'étranger. Sans doute, comme elle l'avouait, la femme, l'épouse et la mère, saignait chez elle; mais elle les immolait à sa rancune, elle chasserait l'étranger, quitte à y laisser de sa chair. Puis, confusément, ce fils de son mari n'était-il pas un peu d'elle, puisqu'il était de lui, de l'homme dont elle aussi avait accouché d'un fils, l'aîné, le mort? Et, d'ailleurs, elle ferait sien le bâtard, elle le dirigerait, le forcerait à n'être plus qu'elle, par elle et pour elle.

— Vous voulez savoir à quoi je l'emploierai, dans cette maison? Je ne le sais pas moi-même... Evidemment, ce n'est pas demain que je trouverai les centaines de mille francs nécessaires. Vos chiffres sont exacts, il est possible que jamais nous n'ayons l'argent du rachat. Pourquoi tout de même ne pas lutter, ne pas essayer?... Et puis, j'admets, nous sommes vaincus, tant pis pour l'autre! car je vous promets que, si ce garçon m'écoute, il sera dès lors la destruction, le châtiment vengeur introduit dans l'usine, et qui la fera sauter.

D'un geste de ruine, au travers des murs, elle acheva de dire son abominable espoir. Parmi ses projets confus, bâtis sur la haine, c'était là sûrement le dernier combat rêvé, si elle perdait les autres, l'emploi du misérable Alexandre comme d'une force destructive, dont les ravages la soulageraient un peu. Et elle en était venue à cette folie, dans le désespoir sans bornes où l'avait jetée la perte du fils unique, desséchée, brûlée de la tendresse qu'elle ne contentait plus, tombée à la démence de sa maternité empoisonnée, pervertie jusqu'au crime.

Morange eut un frisson, lorsqu'elle conclut avec sa rudesse obstinée :

— Il y a douze ans que j'attends un coup du destin, et le voilà!... Plutôt que de n'en point tirer tout ce qu'il m'apporte de chance dernière, j'y laisserai ma vie!

C'était la perte de Denis jurée, consommée, si le destin le voulait. Et le vieux comptable eut la vision du désastre, des enfants innocents frappés dans leur père, toute une injuste catastrophe qui soulevait de révolte son cœur tendre. Laisserait-il donc s'accomplir ce nouveau crime,

sans crier ce qu'il savait? Sans doute, l'autre crime, le premier, la monstrueuse chose ensevelie, qu'ils se taisaient l'un à l'autre, revint, emplit ses yeux de trouble, à cette minute horrible, car elle-même fut prise du frisson de l'y voir, dans le regard fixe dont elle cherchait à le soumettre. Un instant, les yeux ainsi dans les yeux, ils revécurent là-bas, près de la trappe meurtrière, glacés par le vent froid du gouffre. Et, cette fois encore, ce fut lui le vaincu, il ne parla pas, d'une faiblesse de pauvre homme, anéanti sous la volonté de la femme.

— Alors, mon ami, c'est convenu, reprit-elle doucement, je compte sur vous pour prendre d'abord Alexandre comme employé... Vous le verrez ici, dans cette pièce, un soir à cinq heures, après la nuit tombée, car je désire ne pas faire connaître d'abord l'intérêt que je lui porte. Voulez-vous après-demain soir?

— Après-demain soir, chère madame, comme il vous plaira.

Le lendemain, Morange se montra si agité, que sa concierge, qui le surveillait, dit ses craintes à son mari : certainement, leur locataire allait avoir une crise, car il avait oublié de mettre ses chaussons pour descendre chercher son eau, la figure à l'envers, parlant tout seul. Et, ce jour-là, le fait extraordinaire fut qu'après le déjeuner, il s'oublia, s'attarda près d'une heure avant de reparaître à son bureau, inexactitude sans précédent, dont personne à l'usine n'aurait pu citer un exemple. Comme pris dans un orage, il avait marché devant lui, s'était retrouvé sur ce pont de Grenelle, où Denis l'avait un jour sauvé de la fascination de l'eau. Puis, là, une force venait de le ramener à la même place, penché par-dessus le même parapet, dans une même contemplation de l'eau mouvante. Depuis la veille, sa bouche s'empâtait des mêmes paroles, ces paroles qu'il bégayait à demi-voix, hanté, torturé : " Laisserait-il donc s'accomplir ce nouveau crime, sans crier ce qu'il savait? " C'étaient sûrement ces mots-là, dont il ne pouvait se débarrasser, qui lui avaient fait oublier de mettre ses chaussons, le matin, qui l'avaient encore étourdi tout à l'heure, au point de l'empêcher de rentrer à l'usine, comme s'il n'en eût plus reconnu la porte. Et, s'il était maintenant penché sur cette eau, n'y

avait-il pas été poussé par l'inconscient besoin d'en finir, par l'espoir instinctif d'y noyer le tourment dont les mots obstinés le bouleversaient? Là-bas, au fond, les mots se tairaient enfin, il ne les répéterait plus, ne les entendrait plus le forcer à une volonté dont il ne trouvait pas la force. Et l'eau avait un appel très doux, et cela serait si bon de ne pas combattre davantage, de s'abandonner ainsi au destin, en pauvre homme, en faible et tendre cœur qui a trop vécu.

Morange se penchait davantage, sentait déjà le grondement du fleuve le prendre, lorsqu'une voix jeune et gaie, derriere lui, le rappela.

— Que regardez-vous donc, monsieur Morange? Est-ce qu'il y a des gros poissons?

C'était Hortense, grande déjà pour ses dix ans, délicieuse, qu'une femme de chambre menait jouer chez des petites amies, à Auteuil, et, lorsque le comptable, éperdu se fut retourné, il resta un instant les mains tremblantes, les yeux mouillés de larmes, devant cette apparition, ce cher ange qui le rappelait de si loin.

— Comment, c'est vous, ma mignonne!... Non, non, il n'y a pas de gros poissons. Je crois bien qu'ils se cachent au fond, parce que l'eau est trop froide, en hiver... Et vous allez en visite, comme vous êtes belle, avec ce manteau garni de fourrure!

L'enfant se mit à rire, contente d'être flattée, d'être aimée, tant il y avait d'adoration frémissante dans la voix du vieil ami.

— Oui, oui, je suis heureuse, on va faire la comédie, où je vais... Oh! c'est amusant d'être heureuse!

Elle avait dit ça comme sa Reine, autrefois, l'aurait dit, et il se serait mis à genoux, pour baiser ses petites mains, ainsi qu'à une idole.

— Mais il faut que vous soyez toujours heureuse... Vous êtes trop belle, je vais vous embrasser.

— Je veux bien, embrassez-moi, monsieur Morange. Ah! vous savez, la poupée que vous m'avez donnée, elle s'appelle Margot, et vous n'avez pas idée comme elle est sage... Venez donc la voir, un jour.

Il l'avait embrassée, il la regarda s'éloigner dans le jour pâle d'hiver, le cœur brûlant, prêt au martyre. Ce

serait trop lâche, il fallait que l'enfant fût heureuse. Lentement, il quitta le pont, tandis que les mots revenaient, sonnaient avec une netteté décisive qui exigeait une réponse : " Laisserait-il donc s'accomplir ce nouveau crime, sans crier ce qu'il savait? " Non, non! c'était impossible, il parlerait, il agirait. Et cela, pourtant, restait encore dans une brume confuse : comment parler, comment agir? Puis, dès son retour au bureau, pour comble d'extravagance, en rupture définitive avec ses habitudes de quarante ans, il se mit à écrire une longue lettre, au lieu de se replonger immédiatement dans ses interminables additions. Cette lettre, qu'il adressait à Mathieu, racontait toute l'aventure, la résurrection d'Alexandre, les projets de Constance, le service que lui-même avait accepté de rendre. D'ailleurs, ces choses étaient jetées au courant de la plume, comme une confession dont il soulageait son cœur, mais sans qu'il eût adopté lui-même un parti, dans ce rôle de justicier, si lourd à ses épaules. Mathieu prévenu, ils seraient deux à vouloir. Et il finissait simplement en le priant de venir le lendemain, pas avant six heures, car il désirait connaître Alexandre, savoir comment l'entrevue se serait passée et ce que Constance aurait exigé de lui.

La nuit suivante, la journée du lendemain durent être abominables. La concierge raconta plus tard que le locataire du quatrième n'avait pas cessé, la nuit entière, d'entendre Morange marcher au-dessus de sa tête. Les portes battaient, il roulait les meubles, comme pour un déménagement. On croyait même avoir surpris des cris, des sanglots, le monologue d'un fou s'adressant à des ombres, quelque frissonnante cérémonie d'un dévot rendant son culte mystérieux aux mortes qui le hantaient. Et, pendant la journée, à l'usine, il donna des signes inquiétants de sa détresse, du flot d'ombre où son esprit achevait de sombrer, les regards troubles, torturé de combats intérieurs qui, dix fois, sans motifs, le firent descendre, s'oublier devant les machines en marche, puis remonter à ses additions, l'air éperdu de ne point trouver la chose qu'il cherchait si douloureusement. Quand la nuit tomba, vers quatre heures, par ce sombre jour d'hiver, les deux employés qu'il avait avec lui dans

son bureau, remarquèrent qu'il cessait tout travail. Dès lors, il attendit, le regard fixé sur la pendule. Et, lorsque cinq heures sonnèrent, il s'assura une dernière fois qu'un total était bien exact, se leva et sortit, en laissant le registre grand ouvert, comme s'il devait revenir vérifier l'addition suivante.

Morange suivit la galerie où débouchait le couloir qui reliait aux ateliers l'hôtel voisin. A cette heure, toute l'usine était éclairée, des lampes électriques y jetaient une clarté de plein jour, tandis que le branle du travail montait, secouait les murs, dans le grondement des machines. Et, avant d'arriver au couloir, brusquement, devant lui, il aperçut le monte-charge, le trou terrible, le gouffre de meurtre où s'était écrasé Blaise, il y avait quatorze ans déjà. Après la catastrophe, pour en éviter le retour, on avait entouré la trappe d'une balustrade, qu'une porte, fermait de sorte qu'une chute devenait impossible, à moins qu'on n'ouvrît volontairement la porte pour culbuter. La trappe était justement baissée, la porte close, et il s'approcha cédant à une force supérieure, se pencha sur le gouffre, avec un long frisson. Toute la scène s'évoquait, c'était au fond de ce vide effrayant, il revoyait le corps broyé, il se sentait glacé par le même vent de terreur, devant le meurtre certain, accepté, caché. Puisqu'il souffrait tant, puisqu'il ne dormait plus, qu'il avait promis aux deux mortes d'aller les rejoindre, pourquoi donc n'en finissait-il pas? L'avant-veille encore, accoudé au parapet du pont, il en avait eu l'obsédant désir. Une perte d'équilibre, et il était libéré, couché enfin dans la paix de la terre, entre ses deux femmes. Et soudain, comme si la solution affreuse lui fut soufflée par l'abîme, en sa folie qui tâtonnait, qui s'exaspérait depuis deux jours, voilà qu'il crut entendre une voix l'appeler d'en bas, la voix de Blaise, criant : " Viens avec l'autre! viens avec l'autre! " Un grand tressaillement le redressa, la décision de l'idée fixe l'avait frappé en coup de foudre. C'était, dans sa démence, l'unique solution sage, logique, mathématique, qui arrangeait tout. Elle lui paraissait si simple, qu'il s'étonnait de l'avoir tant cherchée. Et, dès lors, le pauvre homme faible et tendre, le misérable cerveau détraqué

fit preuve d'une volonté de fer, d'un héroïsme souverain, aidés par le raisonnement le plus net et la plus subtile des ruses.

D'abord, il prépara tout, mit le cran d'arrêt pour qu'on ne remontât pas la trappe pendant son absence, s'assura également que la porte de la balustrade s'ouvrait et se fermait à l'aise. Il allait, venait d'un pas léger, comme aérien, soulevé par la certitude, l'œil vif, aux aguets, désireux de n'être vu ni entendu. Puis, il éteignit les trois lampes électriques, il plongea la galerie dans la plus complète obscurité. D'en bas, par le trou béant, montait toujours le branle de l'usine en travail, au milieu du ronflement des machines. Et ce fut alors seulement, quand tout fut prêt, qu'il prit le couloir pour se rendre enfin au petit salon de l'hôtel.

Constance l'y attendait avec Alexandre. Elle avait fait venir ce dernier une demi-heure plus tôt, elle voulait le confesser, tout en ne lui révélant rien encore de la situation vraie qu'elle lui destinait dans la maison. Comme elle jugeait inutile de se mettre d'un coup à sa merci, elle avait simplement montré le désir de faire un bon accueil à la recommandation de la baronne de Lowicz, sa parente, en lui procurant un emploi. Mais avec quelle passion contenue elle l'étudiait, heureuse de le trouver solide, résolu, la face dure, éclairée de terribles yeux qui lui promettaient un vengeur! Elle achèverait de le décrasser, il serait très bien. Lui, sans comprendre nettement, flairait des choses, sentait que sa fortune se décidait, attendait la ripaille certaine, en jeune loup qui se résigne à se domestiquer, pour dévorer ensuite à l'aise toute la bergerie. Et, lorsque Morange entra, il ne vit qu'une chose, la ressemblance d'Alexandre avec Beauchêne, cette ressemblance extraordinaire dont Constance, le cœur saignant, venait d'être bouleversée, et qui le glaça lui-même, dans son idée fixe, comme s'il eût condamné son ancien patron.

— Je vous attendais, mon ami, vous êtes en retard, vous si exact.

— Oui, un petit travail que j'ai voulu finir.

Mais elle plaisantait, elle était heureuse. Et, tout de suite, elle régla les choses.

— Eh bien! voici monsieur dont je vous ai parlé. Vous allez commencer par le prendre avec vous, pour le mettre au courant, quitte à ne le charger d'abord que de courses... C'est entendu, n'est-ce pas?

— Parfaitement, chère madame. Je me charge de lui, comptez sur moi.

Puis, comme elle congédiait Alexandre, en lui disant qu'il pourrait entrer le lendemain matin, Morange offrit obligeamment de l'emmener par son bureau et par les ateliers encore ouverts.

— Ça lui fera connaître l'usine, demain il m'arrivera tout droit.

Elle eut un nouveau rire, tant cette obligeance du comptable la rassurait.

— Bonne idée, mon ami, merci mille fois... Et vous, monsieur, au revoir, nous nous chargeons de votre avenir, si vous êtes sage.

Mais, à ce moment, un fait imbécile, extravagant, la foudroya. Morange, qui avait fait sortir Alexandre le premier du petit salon, se retourna vers elle, avec une soudaine grimace de fou, comme si la cassure intérieure, brusquement apparue, lui déformait la face. Et il lui bégaya dans le visage, d'une voix basse, familière, et ricanante :

— Ha! ha! Blaise au fond du trou! il parle, il m'a parlé!... Ha! ha! la cabriole! tu l'as voulue, la cabriole! Tu l'auras encore, la cabriole, la cabriole!

Et il disparut, avec Alexandre. Elle l'avait écouté, béante. Cela était si peu prévu, si dément, qu'elle ne comprit pas d'abord. Mais, ensuite, quel éclair! Ce qu'il disait, le meurtre, là-bas, c'était bien ce qu'il n'avait jamais dit, c'était la chose monstrueuse qu'ils avaient enfouie pendant quatorze ans, que leurs regards seuls s'avouaient, et que, tout d'un coup, il lui jetait en une grimace de folie. Pourquoi donc la rébellion diabolique du pauvre homme, l'obscure menace qu'elle avait sentie passer en un souffle d'abîme? Elle pâlit affreusement, elle eut la sourde prescience d'une revanche effroyable du destin, ce destin qu'elle venait de croire à elle, au moment même. Oui, c'était bien cela. Et elle se retrouva de quatorze ans en arrière, dans ce même salon, elle

resta debout, frémissante, glacée, écoutant les bruits qui montaient de l'usine, attendant l'atroce fracas de la chute, comme le jour lointain où elle avait écouté et attendu l'écrasement de l'autre.

Cependant Morange, de son petit pas discret, emmenait Alexandre, causant avec lui d'une voix calme et bienveillante.

— Je vous demande pardon d'aller en avant, il faut que je vous montre le chemin... Oh! c'est d'un compliqué, dans une maison comme celle-ci, des escaliers, des couloirs, des détours qui n'en finissent plus!.. Vous voyez, maintenant le couloir tourne à gauche.

Puis, en débouchant dans la galerie, où régnait une nuit complète, il se fâcha, d'une voix très naturelle.

— Allons, bon! ils n'en font jamais d'autres, ils n'ont pas encore allumé, et le bouton est là-bas, à l'autre bout... Heureusement, je sais où je mets le pied, depuis quarante ans que je passe par ici... Attention, suivez-moi bien.

Et, dès lors, il l'avertit à chaque pas de ce qu'il devait faire, il le guida de son air d'obligeance, sans que sa voix cessât d'être égale.

— Ne me lâchez pas, tournez à gauche... Maintenant, nous n'avons plus qu'à marcher tout droit... Seulement, attendez, la galerie est coupée d'une barrière, et il y a, une porte. Nous y voici... Vous entendez, j'ouvre la porte... Suivez-moi, je passe le premier.

Tranquillement, Morange fit le pas, dans les ténèbres, dans le vide. Et, sans un cri, il s'abîma. Derrière son dos, Alexandre, qui le touchait presque, pour ne pas le perdre, sentit bien le vide du gouffre, le vent de la chute, dans la brusque horreur de ce plancher qui manquait sous eux. Mais il était lancé, il fit le pas à son tour, hurla, culbuta lui aussi. Les deux corps vinrent se broyer, tous les deux tués sur le coup. Morange pourtant respira quelques secondes encore. Alexandre gisait, le crâne défoncé, la cervelle répandue, à la place même où l'on avait ramassé Blaise.

Ce fut une stupeur horrible, ces deux morts qu'on trouva là, sans qu'on put s'expliquer la catastrophe. Morange emportait son secret, l'acte de justicier atroce

qu'il avait accompli au petit bonheur de sa démence, pour punir Constance peut-être, peut-être pour réparer l'ancien tort, Denis frappé jadis dans son frère, récompensé maintenant dans sa fillette Hortense, qui vivrait heureuse avec Margot, la belle poupée si sage. En supprimant le criminel instrument, il supprimait le nouveau crime possible. Lui-même, sous le coup de l'idée fixe, n'avait sans doute pas raisonné cette justice de cataclysme supérieure à la raison, qui passait avec l'impassible cruauté d'un ouragan, fauchant des existences. Il n'avait pas su, il avait agi. Mais il n'y eut qu'une voix à l'usine, il était sûrement fou, lui seul devait être la cause de l'accident, d'autant plus qu'on ne pouvait comprendre les lampes éteintes, la porte de la barrière grande ouverte, la culbute dans ce trou qu'il savait là, où l'avait suivi le malheureux jeune homme qui l'accompagnait. D'ailleurs, les jours suivants, la folie ne fit plus doute pour personne, lorsque la concierge, chez lui, raconta ses dernières extravagances, et surtout lorsqu'un commissaire de police vint visiter son appartement. Il était fou, fou à lier. D'abord, on n'avait pas l'idée d'un appartement tenu de la sorte, la cuisine une vraie écurie, le salon abandonné, avec son meuble Louis XIV gris de poussière, la salle à manger saccagée, les meubles de vieux chêne barrant la fenêtre, faisant la nuit, sans qu'on sût pourquoi. Il n'y avait de raisonnable que la chambre de Reine, d'une propreté dévote de sanctuaire, dont les meubles de pitchpin luisaient, frottés chaque jour. Mais où la folie manifeste fut prouvée, ce fut dans la chambre à coucher, changée en musée du souvenir, les murs couverts par les photographies de sa femme et de sa fille. En face de la fenêtre, au-dessus d'une table, le mur disparaissait, il y avait là cette sorte de petite chapelle qu'il avait autrefois montrée à Mathieu, les portraits de Valérie et de Reine, au même âge de vingt ans, telles que deux sœurs jumelles, occupant le centre, entourés symétriquement d'un nombre extraordinaire d'autres portraits, encore de Valérie, encore de Reine, enfants, jeunes filles, femmes, dans toutes les positions, dans toutes les toilettes. Et là, sur la table, ainsi que sur un autel de religieuse offrande, on trouva plus de cent

mille francs, en monnaie d'or, en monnaie d'argent, en sous même, un gros tas, la fortune qu'il économisait depuis tant s'années, à ne plus manger que du pain rassis, comme un pauvre. Enfin, on savait donc où passaient ses économies, il les donnait à ses deux femmes, qui étaient restées sa volonté, sa passion, son ambition. Hanté du remords de les avoir tuées, en rêvant de les rendre riches, il leur réservait cet argent qu'elles avaient tant voulu, qu'elles auraient si ardemment dépensé. Il ne le gagnait encore que pour elles, il le leur apportait, les en comblait, sans en distraire le moindre plaisir égoïste, dans son culte torturé de visions, désireux d'apaiser, d'égayer leurs fantômes. Et tout le quartier commenta sans fin l'histoire du vieux monsieur fou qui s'était laissé mourir de misère, à côté d'un vrai trésor, entassé sou à sou sur une table, offert depuis vingt ans aux portraits de sa femme et de sa fille, comme un bouquet.

Vers six heures, lorsque Mathieu vint à l'usine, il tomba dans l'épouvante effarée de la catastrophe. Depuis le matin, la lettre de Morange l'avait angoissé déjà, tellement elle le surprenait et l'inquiétait, avec cette extraordinaire histoire d'Alexandre retrouvé, accueilli chez Constance, introduit par elle dans la maison; et, bien que la lettre fût très nette, elle offrait de singulières incohérences, de brusques sautes incompréhensibles, qui achevaient de lui étreindre le cœur. Il l'avait relue trois fois, faisant chaque fois des hypothèses nouvelles, de plus en plus sombres, tellement l'aventure lui semblait grosse de confuses menaces. Puis, en arrivant au rendez-vous fixé, voilà qu'il se trouvait en face de ces deux corps sanglants, que Victor Moineaud venait de ramasser et d'étendre côte à côte! Muet, glacé, il écouta son fils Denis, accouru dans le frisson de mort qui avait arrêté les machines, lui raconter éperdument l'inexpliquable malheur, les deux victimes broyées l'une par-dessus l'autre, le vieux comptable maniaque, le jeune homme comme tombé du ciel, que personne ne connaissait. Mathieu, lui, avait tout de suite reconnu Alexandre, et, s'il se taisait, si terrifié, si pâle, c'était qu'il ne voulait mettre personne, pas même son fils, dans la confidence,

en face des hypothèses encore, des effrayantes hypothèses qui se levaient en lui, de tant de ténèbres. Il écoutait avec une anxiété croissante les quelques constatations certaines, les lampes de la galerie éteintes, la porte de la barrière toujours close, que seul un habitué avait pu ouvrir en tournant le bouton, immobilisé par un secret ressort. Et, brusquement, comme Victor Moineaud lui faisait remarquer que le vieux était à coup sûr tombé le premier, parce qu'une jambe du jeune lui barrait le ventre, il fut violemment reporté de quatorze ans en arrière, il se rappela le père Moineaud, il revit le père ramassant Blaise à cette même place où le fils venait de ramasser Morange et Alexandre. Blaise! une clarté nouvelle se faisait, un affreux soupçon l'aveugla, dans cette terrible obscurité où son doute avançait à tâtons; et, laissant Denis tout régler en bas, il voulut monter près de Constance.

Mais, en haut, comme Mathieu allait prendre le couloir de communication, il s'arrêta encore, près du monte-charge. Il y avait quatorze ans, c'était bien là que Morange, trouvant la trappe ouverte, était descendu prévenir, tandis que Constance disait être rentrée tranquillement chez elle, au moment où Blaise, arrivant du fond de la galerie obscure, tombait au gouffre. Et ce recit que tous avaient fini par accepter, il en sentait maintenant le mensonge, il se rappelait les regards, les mots, les silences, il était envahi d'une brusque certitude, faite de tout ce qu'il n'avait pas compris alors, de tout ce qui prenait à cette heure une affreuse signification. Cela était certain, bien que cela flottât dans le vague monstrueux des crimes sourds, des crimes lâches, où il reste toujours une ombre d'exécrable mystère. Cela, d'ailleurs, expliquait l'acte, les deux cadavres en bas, autant qu'un raisonnement logique peut expliquer l'acte d'un fou, avec ce qu'il comporte de lacunes et de ténèbres. Et il s'efforça pourtant de douter, il voulait voir Constance.

Au milieu de son petit salon, Constance était restée debout, immobile, d'une pâleur de cire. L'attente d'il y avait quatorze ans recommençait, se prolongeait, dans une telle détresse, qu'elle était sans un souffle, pour mieux entendre. Rien encore n'était monté de l'usine,

aucune rumeur, aucun bruit de pas. Que se passait-il donc? la chose atroce, la chose redoutée n'était-elle donc qu'un vain cauchemar? Pourtant, Morange lui avait bien ricané dans la face, elle avait bien compris. Un hurlement, un effondrement ne lui était-il pas parvenu? Puis, maintenant, elle n'entendait plus le ronflement des machines, c'était la mort, l'usine refroidie, perdue pour elle. Soudain, son cœur cessa de battre, lorsqu'elle saisit un bruit de pas lointains qui se rapprochait, se précipitait. Et ce fut Mathieu qui entra.

Elle recula, livide, comme devant un spectre. Lui, grand Dieu! pourquoi lui? Comment se trouvait-il là? De tous les messagers de malheur, il était celui qu'elle attendait le moins. Le fils mort serait venu, elle n'aurait pas frémi davantage qu'à cette apparition du père.

Elle ne parla pas, il dit simplement :

— Ils ont fait le saut, ils sont morts tous les deux, morts comme Blaise.

Alors, elle ne dit toujours rien, elle le regarda. Un instant, ils restèrent les yeux dans les yeux. Et, dans son regard, il sut tout, le meurtre recommença, se déroula, s'accomplit. Là-bas, les corps, les uns sur les autres, s'écrasaient.

— Malheureuse, à quel monstrueux égarement êtes-vous tombée, et que de sang sur vous!

D'un effort, elle trouva le suprême orgueil de se redresser, de se grandir, voulant encore vaincre, crier qu'elle était bien l'assassine, qu'elle avait eu et qu'elle aurait raison toujours. Mais, déjà, il l'accablait d'une révélation dernière.

— Vous ne savez donc pas que ce misérable Alexandre a été un des assassins de Mme Angelin, votre amie, la pauvre femme volée, étranglée, un soir d'hiver... Je vous l'ai caché par une pitié inquiète. Et il serait au bagne, si j'avais parlé! Et, si je parlais aujourd'hui, vous iriez le rejoindre!

Ce fut le coup de hache. Elle ne parla pas, elle tomba sur le tapis, tout d'une pièce, comme un arbre qu'on vient d'abattre. Cette fois, la défaite l'achevait, le destin qu'elle attendait, se retournait contre elle et la jetait bas. Une mère de moins, que son amour mis sur un seul

enfant avait pervertie, une mère dupée, volée, enragée, qui en était arrivée au meurtre, dans sa folie de maternité inconsolable. Et elle gisait là, tout de son long, maigre et desséchée, empoisonnée par les tendresses qu'elle n'avait pu assouvir.

Mathieu s'inquiéta, la vieille bonne accourut, se fit aider pour la porter sur son lit, puis la déshabilla. Pendant ce temps, comme elle semblait morte, dans une de ces syncopes qui, parfois, la laissaient sans souffle, il partit lui-même à la recherche de Boutan, qu'il eut la chance de ramener tout de suite, l'ayant trouvé au moment où il rentrait dîner chez-lui. Boutan, âgé de soixante-douze ans bientôt, avait cessé de pratiquer, achevant de vivre dans la gaîté sereine de son espoir en la vie, n'allant désormais en visite que chez les très vieux clients, ses amis. Il ne refusa pas, examina la malade, eut un geste désespéré, d'une signification si nette, que Mathieu, de plus en plus inquiet, se préoccupa de découvrir Beauchêne, pour qu'il fut au moins là, si sa femme venait à mourir. La vieille servante, interrogée, commença par lever les bras au ciel : elle ne savait pas où était monsieur, jamais monsieur ne laissait d'adresse. Enfin, prise également d'épouvante, elle se décida, courut chez ces dames, la tante et la nièce, dont elle connaissait parfaitement la demeure, sa maîtresse l'y ayant envoyée elle-même, dans des cas pressés; mais on lui dit que, depuis la veille, ces dames étaient allées se reposer huit jours à Nice, avec monsieur; et, ne voulant pas revenir sans personne de la famille, elle avait eu la bonne idée, au retour, de passer chez la sœur de monsieur, la baronne de Lowicz, qu'elle amena presque de force, dans son fiacre.

En vain, Boutan avait organisé de prompts secours. Lorsque Constance ouvrit les yeux, elle le regarda fixement, le reconnut sans doute, puis referma les paupières. Et, dès lors, elle refusa de répondre, obstinément. Elle devait entendre, elle ne pouvait ignorer les gens qui étaient là, qui la soignaient; et elle ne voulait pas de leurs soins, elle s'entêtait à être morte, à ne plus leur donner un signe de vie. Ni ses paupières ni ses lèvres ne se rouvraient, comme déjà hors du monde, dans la muette agonie de sa défaite.

Ce soir-là, Sérafine était très étrange. Elle empoisonnait l'éther, elle buvait maintenant de l'éther. Lorsqu'elle sut le double accident, la mort de Morange et d'Alexandre, qui avait déterminé la crise cardiaque de Constance, elle eut simplement un petit rictus de détraquée, une sorte de rire involontaire, en disant :

— Tiens! c'est drôle!

Elle s'installa pourtant au fond d'un fauteuil, sans enlever ses gants ni son chapeau. Elle veillait, les yeux ouverts, ses yeux bruns pailletés d'or, les deux seules flammes vivantes qu'elle eût gardée dans l'effroyable massacre de sa beauté ancienne. A soixante-deux ans, elle était une centenaire, sa face insolente comme ravinée par des orages, ses cheveux de soleil éteints sous des pluies de cendres. Et, vers minuit, elle était toujours là, près du lit de mort qu'elle semblait ignorer, dans cette chambre frissonnante où elle s'oubliait, telle qu'une chose, en paraissant même ne plus savoir pourquoi on l'y avait conduite.

Ni Mathieu ni Boutan n'avaient voulu s'éloigner, décidés à passer la nuit, pour ne pas laisser Constance seule avec la vieille bonne, pendant que monsieur était à Nice, en compagnie de ces dames, la tante et la nièce. Et, vers minuit, comme ils causaient à voix basse, ils furent stupéfaits d'entendre Sérafine, après un silence de trois grandes heures, ouvrir enfin la bouche.

— Vous savez qu'il est mort.

Qui donc était mort? Ils comprirent enfin qu'elle parlait de Gaude. En effet, on venait de trouver le célèbre chirurgien sur un divan de son cabinet, foudroyé par une mort subite, dont les causes ne semblaient pas nettement connues. Les histoires les plus singulières, les plus gaillardes, couraient, quelques-unes même absurdes et tragiques. A soixante-huit ans, Gaude, célibataire impénitent, restait très vert, disait-on, jouait encore volontiers quand des clientes jeunes, des opérées reconnaissantes voulaient bien rire. Et Mathieu s'était souvenu d'un rêve atroce que Sérafine avait fait un jour devant lui. dans sa rage d'avoir perdu, avec son sexe, la volupté, sous le fer de l'opérateur : " Ah! si nous allions un soir toutes chez lui, toutes celles qu'il a châtrées, et si nous le châtrions

à notre tour! " Elles étaient des milliers et des milliers, elle les voyait toutes avec elle, derrière elle, une bande, une armée, un peuple, une ruée de cent mille infécondes dont aurait craqué les murs du cabinet de consultations, dans la sauvagerie de leur vengeance. Ce qui émotionnait Mathieu, c'était qu'un des contes extraordinaires, circulant au sujet de la mort soudaine de Gaude, voulait qu'on l'eût trouvé, sur le divan, dévêtu, mutilé, sanglant. Et, lorsque Sérafine vit qu'il la regardait, comme en un cauchemar, gagné par le frisson de cette veillée de deuil, elle reprit, avec son petit rictus de détraquée :

— Il est mort, nous y étions toutes.

C'était fou, invraisemblable, impossible; mais, pourtant, était-ce vrai, était-ce faux? et le grand froid terrifiant passa, ce froid du mystère, de ce qu'on ignore, de ce qu'on ne saura jamais.

Boutan s'était penché doucement à l'oreille de Mathieu.

— Avant huit jours, elle sera folle à lier, enfermée dans un cabanon.

Huit jours après, la baronne de Lowicz avait la camisole de force aux épaules. Chez elle, la castration retentissait sur le cerveau, dans le ravage destructeur du désir qu'elle ne contentait plus. Elle fut isolée, on ne pouvait pas même la laisser voir, car elle disait des paroles immondes, elle faisait des gestes abominables, aux heures obscènes de ses crises.

Mathieu et Boutan veillèrent Constance jusqu'au jour. Elle ne desserra pas les lèvres, ne rouvrit pas les paupières. Comme le soleil se levait, elle se tourna vers le mur, et mourut.

IV

Il s'écoula des années encore, et Mathieu avait soixante-huit ans déjà, Marianne soixante-cinq, lorsque, dans la fortune croissante qu'ils devaient à leur foi en la vie, au long courage de leur espoir, une lutte dernière, la plus douloureuse de leur existence, faillit les abattre, les coucher au tombeau, désespérés, inconsolés.

Marianne, un soir, s'était mise au lit, frissonnante, éperdue. Tout un déchirement se produisait, s'aggravait dans la famille. Une querelle désastreuse, peu à peu exécrable, avait exaspéré le moulin, où Grégoire régnait, contre la ferme, que dirigeaient Gervais et Claire; et, pris pour arbitre, Ambroise, de son comptoir de Paris, avait encore soufflé sur la flamme, en jugeant avec sa carrure de grand brasseur d'affaires, sans tenir compte des passions allumées. C'était au retour d'une démarche secrète, faite près de celui-ci par Marianne, en un désir maternel de paix, qu'elle venait de s'aliter, frappée au cœur, terrifiée du lendemain. Il l'avait reçue presque brutalement, elle rentrait avec l'affreuse angoisse de sa propre chair arrachée et saignante, de ses fils ingrats, qui se querellaient, qui se dévoraient. Aussi ne s'était-elle

plus relevée, suppliant Mathieu de se taire, lui expliquant qu'un médecin était inutile, lui jurant qu'elle ne souffrait pas, qu'elle n'avait aucune maladie. Et elle s'éteignait, il le sentait bien, elle le quittait un peu tous les jours, emportée par son gros chagrin. Etait-ce possible, cela? tous ces enfants si aimants, si aimés, grandis entre leurs bras, sous leurs caresses, devenus la joie, l'orgueil de leur victoire, tous ces enfants nés de leur amour, unis en leur fidélité, troupe fraternelle et sacrée, serrée autour d'eux, les voilà qui se débandaient, qui s'acharnaient à se déchirer les uns les autres! On avait donc raison de dire que, plus la famille s'augmente, plus la moisson d'ingratitude est large, et combien était certaine aussi cette vérité qui veut qu'on attende le jour de la mort, avant de décider du bonheur ou du malheur d'une créature!

— Ah! disait Mathieu, assis près du lit, tenant dans sa main la main fiévreuse de Marianne, avoir tant lutté, avoir tant triomphé, et nous briser contre cette suprême douleur, celle dont nous aurons été le plus meurtris! Décidément, jusqu'au dernier souffle, il faut se battre, et le bonheur ne se gagne que dans la souffrance et dans les larmes... Il faut espérer encore, il faut lutter encore, et triompher, et vivre!

Marianne restait sans courage, comme anéantie désormais.

— Non, je n'ai plus d'énergie, je suis vaincue... Les blessures venues du dehors, je les ai toujours guéries. Mais cette blessure vient de mon sang, c'est en moi que mon sang coule, et il m'étouffe... Toute notre œuvre est détruite. Au dernier jour, notre joie, notre santé, notre force sont des mensonges.

Et Mathieu, gagné par la crainte douloureuse de ce désastre, allait pleurer dans la pièce voisine, la voyant morte, se voyant seul.

C'était au sujet des landes de Lepailleur, de l'enclave dont elles coupaient le domaine de Chantebled, que la misérable querelle avait éclaté entre le moulin et la ferme. Il y avait des années déjà que le vieux moulin romantique, perdu dans les lierres, avec son antique roue moussue, n'existait plus. Grégoire, réalisant enfin l'idée de son père, l'avait jeté bas, pour le remplacer par

une grande minoterie à vapeur, aux larges dépendances, qu'une voie ferrée reliait à la station de Janville. Et lui-même, en train de gagner une belle fortune, depuis que lui arrivaient tous les blés des environs, s'était singulièrement assagi, gros homme de poids en marche vers la quarantaine, ne gardant de sa turbulente jeunesse que des colères promptes, dont sa femme Thérèse, de cœur tendre et solide, pouvait seule atténuer les éclats. Vingt fois, il avait failli rompre avec son beau-père Lepailleur, qui abusait de ses soixante-dix ans. L'ancien meunier, n'ayant pu empêcher les constructions nouvelles, malgré ses prophéties de ruine certaine, ricanait quand même, déblatérait contre la vaste minoterie florissante, exaspéré d'avoir eu tort. Il était battu une seconde fois : non seulement les prodigieuses moissons de Chantebled démentaient la faillite de la terre, cette gueuse de terre où il prétendait que rien ne poussait plus, en paysan routinier, las de l'effort, avide de fortune prompte; mais encore voilà son moulin, méprisé par lui, traité de carcasse inutile, qui renaissait, devenait géant, dont son gendre finissait par faire un instrument de grande richesse. Et le pis était qu'il s'obstinait à vivre, comme pour assister à sa continuelle défaite, sans jamais vouloir s'avouer vaincu. Une seule joie lui restait, la parole que Grégoire lui avait donnée, et qu'il tenait, de ne pas céder l'enclave à la ferme. Même il avait obtenu de lui qu'elle ne serait pas cultivée. La vue de ces landes, restées stériles, coupant d'une bande de désolation le beau domaine verdoyant, le réjouissait dans sa rancune, ainsi qu'un démenti à la fécondité voisine. On le voyait souvent s'y promener, en vieux roi des cailloux et des ronces, l'air content de cette misère du sol, redressant sa haute taille maigre; et il devait en outre y guetter les prétextes de querelles possibles, car ce fut lui, dans une de ces promenades d'insolente provocation, qui fit la découverte d'un empiètement de la ferme, si aggravé par ses commentaires, si gros de conséquences désastreuses, que le long bonheur des Froment s'en trouva un instant détruit.

Grégoire était, en affaires, d'une rudesse d'homme sanguin, qui s'entêtait à ne jamais rien lâcher de son droit. Lorsque son beau-père vint lui conter que la ferme,

impudemment, avait défriché près de trois hectares de ses landes, sans doute avec l'intention de continuer cette belle manœuvre de voleur, si on ne l'arrêtait pas, il voulut tout de suite étudier le cas, n'admettant point qu'on l'envahît de la sorte. Le malheur fut alors qu'on ne retrouva pas les bornes. Aussi la ferme pouvait-elle soutenir qu'elle s'était trompée de bonne foi, ou même qu'elle était restée dans ses limites. Mais Lepailleur affirmait rageusement le contraire, précisait, traçait avec un bâton la ligne frontière, en jurant qu'elle était exacte, à dix centimètres près. Et les choses achevèrent de se gâter, à la suite d'une explication entre les deux frères, Gervais et Grégoire, au cours de laquelle ce dernier s'emporta, prononça des paroles impardonnables. Le lendemain, il rompit, il fit un procès. Aussitôt, Gervais répondit par la menace de ne plus envoyer un seul grain de blé au moulin, et cette rupture de toute affaire était un échec grave, car la clientèle de Chantebled avait réellement fait la prospérité de la minoterie nouvelle. Dès ce moment, la situation empira chaque jour, toute conciliation devint bientôt impossible, d'autant plus que, chargé de trouver un terrain d'entente, Ambroise à son tour se passionna, finit simplement par mécontenter les deux parties. La guerre fratricide élargissait son exécrable ravage, ils étaient trois frères maintenant à se battre. Et n'était-ce pas la fin de tout, la famille entière n'allait-elle pas être gagnée par cette fureur destructive, sombrant sous ce vent de folie et de haine, après tant d'années de belle raison, de belle tendresse saine et forte?

Mathieu tenta naturellement d'intervenir. Mais, aux premiers mots, il avait senti que, s'il échouait, si son autorité paternelle était méconnue, l'écroulement deviendrait irréparable. Et il attendait, n'ayant point renoncé pour sa part à la lutte, voulant profiter d'une circonstance heureuse. Seulement, chaque jour de discorde qui s'écoulait augmentait son inquiétude. C'était bien toute son œuvre, le petit peuple qu'il avait engendré, le petit royaume qu'il avait fondé, sous le bienveillant soleil, qui était menacé d'une brusque ruine. Une œuvre ne peut vivre que par l'amour, l'amour qui la crée peut seul l'éterniser, elle s'effondre dès que se rompt le lien de

solidarité fraternelle. Au lieu de laisser la sienne en pleine floraison de bonté, de joie et de vigueur, il allait la voir par terre, en morceaux, souillée, morte, avant que lui-même fût mort. Et quelle œuvre féconde et prospère jusque-là, ce domaine de Chantebled dont la fertilité débordante grandissait de moisson en moisson, ce moulin lui-même si agrandi, si florissant, qui était né de son génie, sans parler des autres fortunes prodigieuses, acquises à Paris, au loin, par les conquérants ses fils! Et c'était cette œuvre admirable que la foi en la vie avait faite et qu'un attentat fraticide contre la vie allait détruire!

Un soir, par un crépuscule triste des derniers jours de septembre, Marianne fit rouler devant la fenêtre la chaise longue, sur laquelle elle se mourait de silencieux chagrin. Elle était soignée par la seule Charlotte, elle n'avait plus auprès d'elle que son dernier fils Benjamin, dans la maison d'habitation, trop vaste aujourd'hui, qui avait remplacé l'ancien pavillon de chasse. Depuis que la famille était en guerre, elle en avait fermé la porte, elle ne voulait la rouvrir que pour tous ses enfants réconciliés, s'ils lui donnaient un jour le grand bonheur de revenir s'embrasser tous chez elle. Mais elle désespérait de cette guérison, de l'unique joie qui l'aurait fait revivre. Et, ce pâle soir, comme Mathieu était venu s'asseoir près d'elle, la main dans la main, à leur habitude, ils ne parlèrent pas d'abord, ils regardèrent devant eux le déroulement de la plaine, le domaine dont les champs sans fins se perdaient sous la brume, le moulin là-bas, au bord de l'Yeuse, avec sa haute cheminée qui fumait, Paris lui-même derrière l'horizon, d'où montait le nuage fauve d'un immense feu de forge.

Les minutes se passaient. Mathieu, dans l'après-midi, avait longtemps marché, jusqu'aux fermes de Mareuil et de Lillebonne, pour lasser son tourment. Et il dit enfin, à demi-voix, comme se parlant à lui-même :

— Jamais les labours ne se feront dans des conditions meilleures. Là-bas, sur le plateau, la qualité des terres a gagné encore par la récente méthode de culture, l'humus des anciens marais s'est allégé sous la charrue; et, de même, ici, sur les pentes, les terres sablonneuses se sont

beaucoup enrichies, à la suite de la nouvelle distribution des sources imaginée par Gervais. Depuis que le domaine est entre ses mains et entre celles de Claire, il a presque doublé de valeur. C'est une constante prospérité, la victoire par le travail est sans limites.

— A quoi bon, si l'amour n'est plus? murmura Marianne.

— Puis, continua Mathieu, après un silence, je suis descendu jusqu'à l'Yeuse, et de loin j'ai vu que Grégoire avait reçu la nouvelle machine que Denis vient de construire pour lui. On la déchargeait dans la cour. Elle active les meules, paraît-il, d'un mouvement qui économise un bon tiers de la force. Avec des outils pareils, la terre peut produire des océans de blé pour des peuples innombrables: tous auront du pain. Et c'est de la richesse encore que va créer cette machine du moulin, de son grand souffle régulier.

— A quoi bon, si l'on se hait? répéta Marianne.

Alors, Mathieu se tut. Mais, comme il l'avait résolu pendant sa promenade, il dit à sa femme, en se couchant, qu'il irait passer la journée du lendemain à Paris; et, la voyant surprise, il prétexta une affaire, une ancienne créance, un règlement de compte. Ce n'était plus possible, cette lente mort de Marianne, dont lui-même agonisait. Il voulait agir, tenter la suprême réconciliation.

Le lendemain, dès dix heures, Mathieu, en débarquant à Paris, se fit conduire directement de la gare du Nord à l'usine de Grenelle. Avant tout, il voulait voir Denis, qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas pris parti dans la querelle. Depuis longtemps déjà, au lendemain de la mort de Constance, Denis s'était installé dans l'hôtel du quai, avec sa femme Marthe et ses trois enfants. Il y avait eu là comme une prise de possession totale de l'usine, la conquête décisive du palais luxueux où régnait le maître. Cependant, Beauchêne devait vivre plusieurs années encore; mais son nom ne figurait plus dans la raison sociale, il avait cédé son dernier lambeau de propriété contre une rente qui lui était servie. Un soir enfin, on avait appris qu'il était mort chez ces dames, la tante et la nièce, au sortir d'un copieux déjeuner, foudroyé sur un divan par une attaque d'apoplexie; et il semblait avoir

fini en état d'enfance, mangeant trop, s'amusant trop, avec ces dames, à des choses qui n'étaient plus de son grand âge. C'était la mort du mâle égoïste, du mari fraudeur battant le pavé, le dernier coup de balai à l'égout, qui achevait la race.

— Tiens! quel bon vent t'amène? s'écria gaîment Denis, lorsqu'il aperçut son père. Viens-tu déjeuner? Tu me trouve encore garçon, c'est lundi seulement que j'irai reprendre Marthe et les trois enfants à Dieppe, où ils ont passé un mois de septembre admirable.

Puis, il devint sérieux, il s'inquiéta, dès qu'il sut sa mère souffrante, en danger.

— Maman souffrante, en danger! Que me dis-tu là? Je la croyais fatiguée simplement, une indisposition sans conséquence... Voyons, père, qu'y a-t-il donc? Vous vous cachez donc, vous avez donc quelque chagrin?

Et il écouta le récit très net, très complet, que Mathieu dut se décider à lui faire. Ce fut pour lui une grosse émotion, comme la découverte d'une catastrophe possible, dont la menace maintenant allait l'empêcher de vivre. Et il se récria, pris de colère.

— Comment! mes frères en sont à ce bel ouvrage, avec cette querelle imbécile! Je savais bien qu'ils ne s'entendaient plus, on m'avait appris des détails qui m'attristaient, mais jamais je ne vous aurais crus, maman et toi, frappés au point de vous enfermer, et d'en mourir... Ah! non, ah! non, il faut mettre ordre à cela! Je veux tout de suite voir Ambroise. Allons lui demander à déjeuner, et qu'on en finisse!

Il avait quelques ordres à donner, Mathieu descendit l'attendre dans la cour de l'usine. Et, là, pendant les dix minutes qu'il promena sa rêverie, tout le passé lointain s'évoqua. Il se revoyait employé, traversant chaque matin cette cour, en arrivant de Janville, avec les trente sous de son déjeuner dans la poche. C'était bien le même coin de royaume, le bâtiment central orné de sa grosse horloge, les ateliers, les hangars, une petite ville de bâtisses grises, surmontées des deux immenses cheminées, sans cesse fumantes. Son fils avait encore élargi cette ville du travail, de récentes constructions achevaient d'utiliser le vaste terrain en équerre, sur la rue de la Fédération et

sur le boulevard de Grenelle. Et, occupant la pointe, en bordure sur le quai, il retrouvait aussi cet hôtel de briques, encadrées de pierre blanche, dont Constance se montrait si orgueilleuse, où elle recevait en reine de l'industrie, dans son petit salon tendu de soie jaune. Huit cents ouvriers travaillaient là, le sol tremblait d'un branle continuel, la maison était devenue la plus importante de Paris, celle d'où sortaient les grandes machines agricoles, les puissantes ouvrières de la terre. Et c'était son fils que la fortune avait fait prince indiscuté de la construction mécanique, et c'était sa belle-fille qui recevait dans le petit salon de soie jaune, avec les trois beaux gaillards, ses enfants!

Puis, comme Mathieu, attendri par le souvenir, regardait, sur la droite, le pavillon qu'il avait occupé avec Marianne, où Gervais était né, il fut salué par un vieil ouvrier qui passait.

— Bonjour, monsieur Froment.

Il reconnut Victor Moineaud, âgé de cinquante-cinq ans déjà, plus vieilli, plus ruiné par le travail que son père autrefois, lorsque la mère Moineaud venait offrir au monstre la chair encore trop jeune de ses garçons. Entré à seize ans, il avait, lui aussi, près de quarante ans de forge et d'enclume. C'était le recommencement de l'unique destin, tout l'écrasant labeur tombant sur la bête de somme, le fils après le père broyé, hébété sous la meule de misère et d'injustice.

— Bonjour, Victor. Vous allez toujours bien?

— Oh! monsieur Froment, je ne suis plus jeune. Va falloir que je songe à faire mon trou quelque part... Pourvu encore que ce ne soit pas sous un omnibus!

Il faisait allusion à la mort du père Moineaud, qu'on avait fini par ramasser sous un omnibus, rue de Grenelle, les deux jambes rompues, le crâne ouvert.

— Après tout, reprit-il, mourir de ça ou d'autre chose! C'est même plus vite fait... Le père avait eu la chance, lui, de trouver Norine et Cécile. Sans ça, ce n'est pas un omnibus, c'est pour sûr la faim qui lui aurait tordu le cou.

— Elles vont bien, Norine et Cécile? interrompit Mathieu.

— Oui, monsieur Froment. Autant que je puis savoir, parce que, vous comprenez, on ne se voit pas souvent... Il ne reste guère qu'elles deux et moi, du tas que nous étions, en ne comptant pas Irma, qui nous a reniés, depuis qu'elle est dans les grandeurs. Euphrasie a eu la chance de mourir, ce brigand d'Alfred a disparu, ce qui a été un vrai soulagement, tant je craignais de le voir au bagne... Et, quand j'ai des nouvelles de Norine et de Cécile, ça me fait tout de même plaisir. Vous savez que Norine est mon aînée, elle va bien avoir soixante ans. Mais elle a toujours été solide, et son garçon lui donne de l'agrément, paraît-il... Enfin, toutes les deux travaillent encore. Cécile dure toujours, elle qu'on aurait tuée d'une chiquenaude. Un gentil ménage que le leur, deux mamans pour un grand garçon, dont elles ont fait un bon sujet.

Mathieu approuvait de la tête. Puis, gaîment :

— Mais vous aussi, Victor, vous en avez eu des garçons et des filles, qui doivent être des papas et des mamans à leur tour.

Le vieil ouvrier eut un geste vague, au loin.

— J'en ai eu huit de vivants, un de plus que mon père... Tout ça s'en est allé, papas et mamans à leur tour, comme vous le dites, monsieur Froment. Au petit bonheur, il faut bien vivre. Il y en a, dans le tas, qui ne mangent pas du pain blanc, oh! non! Et savoir, le jour où je n'aurai plus de bras, si je trouverai un enfant pour me prendre, comme Norine et Cécile ont pris le père... Enfin, que voulez-vous? c'est de la graine de malheureux, ça pousse mal, ça ne peut pas produire quelque chose de bon.

Il se tut un instant; et, continuant sa marche vers l'usine, avec son dos las, ses mains ballantes, crevassées par le travail :

— Au revoir, monsieur Froment.

— Au revoir, Victor.

Denis, ayant donné les ordres, vint rejoindre son père. Il lui proposa d'aller à pied jusqu'à l'avenue d'Antin, et l'avertit en route qu'ils allaient certainement trouver Ambroise seul, en garçon, car sa femme et les quatre enfants se trouvaient encore, eux aussi, à Dieppe, où les deux belles-sœurs, Andrée et Marthe, avaient passé la saison ensemble.

La fortune d'Ambroise s'était décuplée en dix ans. A quarante-cinq ans à peine, il régnait sur le marché de Paris. La mort de l'oncle Du Hordel l'ayant fait héritier et seul maître de la maison de commission, il l'avait élargie par son esprit d'entreprise, l'avait transformée en un véritable comptoir universel, où passaient les marchandises du monde entier. Les frontières n'existaient pas pour lui, il s'enrichissait des dépouilles de la terre, il s'efforçait surtout de tirer des colonies toute la richesse prodigieuse qu'elles pouvaient donner, et cela avec une audace triomphante, une telle sûreté de coup d'œil, au loin, que ses campagnes les plus téméraires finissaient par des victoires. Ce négociant, dont l'activité féconde gagnait des batailles, devait fatalement manger les Séguin, oisifs, impuissants, frappés de stérilité. Et, dans la débâcle de leur fortune, dans la dispersion du ménage et de la famille, il s'était taillé sa part, il avait voulu l'hôtel de l'avenue d'Antin. Séguin ne l'habitait même plus depuis des années, ayant eu l'idée originale de vivre à son cercle, d'y avoir sa chambre, à la suite de la séparation amiable, survenue entre sa femme et lui. Deux des enfants s'en étaient allés, Gaston, aujourd'hui commandant, dans une garnison lointaine, Lucie religieuse, cloîtrée dans un couvent d'Ursulines. Aussi Valentine, restée seule, s'ennuyant, ne pouvant plus mener le train de vie nécessaire, avait-elle à son tour quitté l'hôtel, pour un petit appartement très gai, très élégant du boulevard Malesherbes, où elle achevait sa vie mondaine, en vieille dame dévote et toujours tendre, présidente de « l'Œuvre des layettes » uniquement occupée des enfants des autres, depuis qu'elle n'avait pas su garder les siens. Et Ambroise n'avait eu qu'à prendre l'hôtel vide, criblé d'hypothèques, à ce point que, lorsque la succession de Séguin s'ouvrirait, ce seraient sûrement les héritiers, Valentine, Gaston et Lucie, qui lui devraient de l'argent.

Mais quel éveil encore des souvenirs, lorsque Mathieu, accompagné de Denis, entra dans cet hôtel royal de l'avenue d'Antin! Ici, comme à l'usine, il se revoyait venir en pauvre homme, en locataire besogneux qui réclamait la réparation d'un toit, pour que l'eau du ciel n'inondât

plus les quatre enfants déjà, dont son imprévoyance coupable avait accepté la charge. Et c'était bien, sur l'avenue, la somptueuse façade Renaissance, aux deux étages de huit hautes fenêtres; c'était le vestibule de bronze et de marbre, desservant les vastes salons du rez-de-chaussée, que prolongeait le jardin d'hiver; c'était surtout, occupant tout le centre du premier étage, l'ancien cabinet de Séguin, l'immense pièce éclairée par une verrière, faite d'anciens vitraux. Cette pièce, il l'évoquait avec son amusante profusion d'antiquailles, vieilles étoffes, orfèvreries, faïences, avec ses riches reliures et des fameux étains modernes. Il l'évoquait, plus tard, dans l'abandon où elle était tombée, l'air de ruine désastreuse qu'elle avait pris, grise de poussière, disant la mort lente de la maison. Et il la retrouvait superbe, heureuse, rétablie en un luxe plus solide et plus sain par Ambroise, qui, pendant trois mois, avait mis là des maçons, des menuisiers, des tapissiers. Maintenant, l'hôtel entier revivait, plus luxueux encore, empli l'hiver d'un bruit de fêtes, égayé du rire des quatre enfants, de l'éclat de cette fortune vivante que renouvelait sans cesse l'effort de la conquête. Et ce n'était plus Séguin l'oisif, l'ouvrier de néant, que Mathieu venait y voir, c'était son fils Ambroise, d'énergie créatrice, dont les forces de la vie elles-mêmes avaient voulu la victoire, en le faisant triompher là, en maître, dans cette maison du vaincu.

Ambroise, qui était sorti, ne devait rentrer que pour le déjeuner. Mathieu et Denis l'attendirent; et, comme le premier retraversait l'antichambre, désireux de se rendre compte de l'aménagement nouveau, il fut surpris d'y être arrêté par une dame, installée patiemment, à laquelle il n'avait d'abord prêté aucune attention.

— Je vois que monsieur Froment ne me reconnaît pas.

Il eut un geste vague. Elle était forte et grasse, avait sûrement dépassé la soixantaine, mais soignée, riante, avec une longue face pleine que de respectables cheveux blancs encadraient. On aurait dit une bonne bourgeoise de province, cossue, en toilette de cérémonie.

— Céleste... Céleste, l'ancienne femme de chambre de madame Séguin.

Alors, il la reconnut parfaitement, en cachant sa

stupeur d'une fin si heureuse. Il la croyait au fond de quelque égout. Et, placide, l'air gai, elle raconta son bonheur.

— Oh! je suis très contente... Je m'étais retirée à Rougemont, mon pays, j'ai fini par y épouser un ancien marin, un officier en retraite, qui a une jolie pension, sans compter une petite fortune que lui a laissée sa première femme. Et, comme il a deux grands fils, je m'étais permis de recommander le cadet à M. Ambroise, pour qu'il veuille bien le prendre dans sa maison de commerce, ce qu'il a eu la bonté de faire... Alors, n'est-ce pas? J'ai attendu mon premier voyage à Paris, et je viens le remercier de tout mon cœur.

Elle ne disait pas la façon dont elle avait épousé l'ancien marin, entrée d'abord chez lui comme bonne à tout faire, puis servante-maîtresse, ensuite épouse légitime, après la mort de la première femme, dont elle avait hâté la fin. Mais elle le rendait en somme très heureux, elle le débarrassait même de ses fils encombrants, grâce aux belles relations qu'elle avait gardées à Paris. Et elle continuait de rire, en brave femme que les souvenirs attendrissaient.

— Quand je vous ai vu passer tout à l'heure, monsieur Froment, vous n'avez pas idée de mon plaisir. Ah! c'est qu'il ne date pas d'hier, le jour où j'ai eu l'honneur de vous voir ici pour la première fois!.. Vous vous rappelez la Couteau, eh bien! elle qui se plaignait toujours, elle est maintenant très contente, retirée avec son mari dans une jolie maison à eux, avec de petites économies qu'ils mangent très tranquillement. Elle n'est plus jeune, mais elle en a enterré et elle en enterrera bien d'autres. Tenez! par exemple, Mme Menoux, vous vous souvenez de Mme Menoux, la mercière d'à côté? En voilà une qui n'a pas eu de chance! Elle a perdu son second enfant, elle a perdu son grand gaillard de mari qu'elle adorait, et elle en est morte elle-même de chagrin, en six mois... J'avais un instant fait le projet de l'emmener à Rougemont, où l'air est si bon pour la santé. Nous avons des vieux de quatre-vingt-dix ans. Voyez la Couteau, elle vivra tant qu'elle voudra... Oh! c'est un pays si agréable, un vrai paradis!

Et l'abominable Rougemont, le sanglant Rougemont s'évoqua dans la mémoire de Mathieu, dressant son paisible clocher au milieu de la plaine rase, avec son cimetière pavé de petits Parisiens, qui cachait sous les fleurs sauvages l'affreux charnier de tant d'assassinats.

— Vous n'avez pas eu d'enfant, de votre mariage? demandait-il, voulant dire quelque chose et ne trouvant que cette question, dans sa hantise.

Elle s'égaya de nouveau, montra ses dents, qu'elle avait blanches encore.

— Oh! non, monsieur Froment, ce n'est plus de mon âge. Et puis, vous savez, il y a des choses qu'on ne recommence pas... A propos, Mme Bourdieu, la sage-femme que vous avez connue, je crois, est morte du côté de chez nous, dans une propriété où elle était venue vivre, il y a longtemps déjà. Elle a eu plus de chance que l'autre, la Rouche, une bien brave femme pourtant, mais trop obligeante tout de même. Vous avez dû voir son procès dans les journaux, elle a été condamnée à de la prison, avec un médecin, un nommé Sarraille, à cause de choses vraiment pas propres qu'ils avaient faites ensemble.

La Rouche! Sarraille! oui certes, Mathieu avait suivi le procès de ces deux malfaisances sociales, qui devaient se rejoindre. Et quel écho ces deux noms réveillaient dans le passé, en lui en rappelant deux autres : Valérie Morange! Reine Morange! Déjà, dans la cour de l'usine, il venait de voir passer le fantôme indistinct de Morange, le comptable ponctuel, timide et tendre, qu'un vent de malheur et de folie emportait aux vagues ténèbres. Brusquement, il reparaissait ici, ombre errante, victime sans repos de toute l'ambition imbécile, de toute l'effrénée jouissance d'une époque, pauvre être médiocre si sauvagement puni du crime des autres, qu'il ne pouvait sans doute dormir dans la tombe où il s'était jeté sanglant, les jambes rompues. Et Mathieu vit aussi passer le spectre de Sérafine, la face douloureuse et farouche du désir infécond, qui ne peut s'assouvir, et qui en meurt.

— Enfin, monsieur Froment, excusez-moi de m'être permis de vous arrêter... Je suis contente, très contente de vous avoir revu.

Il la regardait toujours, il dit en la quittant, avec l'indulgence de son optimisme :

— Bonne chance encore, puisque vous êtes heureuse. Le bonheur doit savoir ce qu'il fait.

Mais Mathieu resta troublé, le cœur défaillant, à la pensée des injustices apparentes de l'impassible nature. Le souvenir de sa Marianne lui revenait, frappée d'un si lourd chagrin, succombant sous la querelle impie de ses fils. Et, comme Ambroise rentrait enfin, l'embrassait gaîment, après avoir reçu les remercîments de Céleste, il fut pris d'une grande angoisse, à cette minute décisive, qui allait décider, selon son cœur, du salut fraternel de la famille.

D'ailleurs, ce fut prompt. Denis, qui s'était d'abord invité à déjeuner, avec le père, entama carrément la question, sans attendre.

— Nous ne sommes pas ici pour l'unique plaisir de déjeuner avec toi... Maman est malade, le sais-tu?

— Malade, dit Ambroise, pas sérieusement malade?

— Si, très malade, en danger... Et sais-tu qu'elle est malade depuis le jour où elle est venue te parler de la querelle entre Grégoire et Gervais, et où, paraît-il tu l'aurais presque brutalisée?

— Moi, je l'aurais brutalisée! Nous avons causé affaires, je lui ai peut-être répondu en homme d'affaires, un peu rudement.

Il se tourna vers Mathieu, qui attendait, silencieux et pâle.

— C'est vrai, ça, père, maman souffre et te donne des inquiétudes?

Et, comme le père disait oui, d'un long signe de tête, Ambroise se récria d'émotion, ainsi que Denis l'avait fait, à l'usine, dès le premier mot de vérité.

— Ah! mais, ça devient stupide, cette histoire! Pour moi, Grégoire a raison contre Gervais. Seulement, je m'en moque, il faut qu'ils s'embrassent, si cela doit éviter une minute de souffrance à cette pauvre maman... Aussi pourquoi vous êtes-vous enfermés, pourquoi n'avez-vous pas crié votre gros chagrin? On aurait réfléchi, on aurait compris.

Tout d'un coup, il embrassa son père, avec cette

soudaineté de décision qui était sa grande force, dans son négoce, lorsque la clarté du vrai l'avait illuminé.

— Et puis, c'est encore toi le plus malin, c'est toi qui sais et qui prévois... Même si Grégoire est en droit de faire un procès à Gervais, il serait imbécile qu'il le fit, parce que, bien au-dessus de ce petit intérêt particulier, il y a notre intérêt à tous, l'intérêt de la famille, qui est de rester unie, compacte, inattaquable, si elle veut rester invincible. Notre souveraine puissance est dans notre solidarité... Alors, c'est bien simple. Nous allons déjeuner vivement, et nous prenons le train, Denis et moi nous t'accompagnons à Chantebled. Il faut que, ce soir, la paix soit faite... Je m'en charge.

Mathieu, riant, heureux de se retrouver enfin dans ses fils, lui avait gaîment rendu son embrassade. Et, avant que le déjeuner fût servi, on descendit voir le jardin d'hiver, qu'Ambroise faisait agrandir, pour donner des fêtes. Il se plaisait à enrichir encore l'hôtel, à y régner avec un éclat de prince fastueux. Puis, au déjeuner, il s'excusa de recevoir en garçon, malgré l'excellence de la table, car il gardait une cuisinière, durant les absences d'Andrée et des enfants, par une horreur raisonnée des cuisines du dehors.

— Oh! moi, dit simplement Denis, depuis que Marthe et toute la bande sont à Dieppe, l'hôtel est fermé, je mange au restaurant.

— C'est que tu es un sage, répondit Ambroise de son air de tranquille franchise. Moi, tu sais bien que je suis un jouisseur... Maintenant, avalez vite votre café, et filons.

Ils arrivèrent à Janville par le train de deux heures. Leur plan fut de se rendre d'abord à Chantebled, pour qu'Ambroise et Denis pussent causer avant tout avec Gervais, le sachant d'humeur plus douce, espérant trouver, près de lui, un terrain de conciliation. Ensuite, ils iraient chez Grégoire, le sermonneraient, lui imposeraient les conditions de paix, réglées d'une commune entente. Mais, à mesure qu'ils s'approchaient de la ferme, les difficultés de la tâche leur apparaissaient, grossies, inquiétantes. Certainement, ce ne serait point aussi commode qu'ils avaient pu le croire. Et ils s'apprêtaient à la plus dure des batailles.

— Si nous montions tout de suite voir maman, proposa Denis. Nous l'embrasserions, ça nous donnerait du courage.

Ambroise trouva l'idée excellente.

— Oui, montons, d'autant plus que maman a toujours été de bon conseil. Elle doit avoir son idée.

Ils montèrent au premier étage de la maison d'habitation, dans la vaste pièce où Marianne vivait enfermée, allongée près de la fenêtre. Et ce fut une stupeur, elle était assise sur sa chaise longue, elle avait devant elle Grégoire, qui lui tenait les deux mains, tandis que, de l'autre côté, Gervais et Claire, debout, riaient doucement.

— Eh bien! quoi donc? cria Ambroise abasourdi, la besogne est faite!

— Et nous qui désespérions de la faire! déclara Denis, avec un geste effaré.

Mathieu, stupéfait comme eux, dans son ravissement, expliqua la situation, en voyant la surprise que causait l'arrivée brusque des deux grands frères de Paris.

— Mais c'est moi qui, ce matin, suis parti les chercher et qui, maintenant, les amène pour qu'ils nous réconcilient tous, dans une embrassade générale!

Alors, il y eut un joyeux éclat de rire. Trop tard, les grands frères! On n'avait eu besoin ni de leur sagesse, ni de leur diplomatie. Cela les égaya beaucoup eux-mêmes, soulagés d'avoir vaincu sans combattre.

Marianne, les yeux humides, divinement heureuse, si heureuse qu'elle en semblait guérie, répondit simplement à Mathieu :

— Tu vois, mon ami, c'est fait. Et je n'en sais pas encore davantage... Grégoire est venu, m'a embrassée, a voulu que je fisse immédiatement venir Gervais et Claire. Puis, de lui-même, il leur a dit qu'ils étaient fous tous les trois de me causer tant de chagrin, et qu'ils devaient s'entendre... A leur tour, ils se sont embrassés. C'est fait, c'est fini.

Gaîment, Grégoire intervint.

— Ecoutez, j'ai l'air trop beau dans cette histoire, il faut que je vous dise la vérité... Ce n'est pas moi qui d'abord ai voulu la réconciliation, c'est ma femme, c'est Thérèse. Elle a un cœur de brave créature, avec une vraie

tête de mule, à ce point que, lorsqu'elle a résolu une chose, je finis toujours par être obligé de la faire... Hier soir, nous nous sommes donc querellés, car elle avait su, je ne sais comment, que maman était malade de chagrin, et elle en souffrait, elle s'efforçait de me prouver la stupidité de cette querelle, où nous avions tous à perdre. Ce matin, elle a recommencé, naturellement, elle m'a convaincu, d'autant plus que je n'avais guère dormi, avec l'idée de cette pauvre maman malade par notre faute... Mais il restait le père Lepailleur à convaincre. Thérèse s'en est encore chargée, elle a même trouvé quelque chose d'extraordinaire, pour que le vieux s'imaginât être le vainqueur des vainqueurs. Elle l'a persuadé de vous vendre enfin la terrible enclave, à un prix tellement fou, qu'il pourra crier sa victoire sur les toits.

Et, se tournant vers le fermier et la fermière, Grégoire ajouta, d'une façon plaisante :

— Mon bon Gervais, ma bonne Claire, je vous en prie, laissez-vous voler. Il y va de la tranquillité de ma maison. Donnez cette dernière joie à mon beau-père, de croire que lui seul a eu raison toujours, et que nous n'avons jamais été que des imbéciles!

— Oh! tout l'argent qu'il voudra, répondit Gervais en riant. Elle est, du reste, un déshonneur pour le domaine, cette enclave qui le balafre comme d'une cicatrice de pierres et de ronces. Il y a longtemps que nous le rêvons sans tare, roulant sans obstacle ses moissons sous le soleil. Chantebled peut payer sa gloire.

Ce fut une affaire réglée, le moulin verrait revenir sous ses meules le blé débordant de la ferme, élargie d'un champ nouveau. Et la maman guérirait, et c'était la force heureuse de la vie, le besoin d'amour, la solidarité nécessaire à toute la famille, à tout ce peuple désireux de garder la victoire, qui venait de s'imposer, d'exiger la fraternité des fils, assez fous pour avoir un instant détruit leur puissance, en se déchirant.

La joie de se retrouver là, Denis, Ambroise, Gervais, Grégoire, les quatre grands frères, et Claire, la grande sœur, réunis, réconciliés, invincibles, fut encore augmentée, lorsque Charlotte survint, amenant les trois autres filles, Louise, Madeleine, Marguerite, mariées dans

le pays. La première, sachant la maman malade, était allée chercher ses deux sœurs, pour venir ensemble aux nouvelles. Et quel bon rire, lorsque la procession entra!

— Tous alors cria plaisamment Ambroise. La famille au grand complet, une vraie réunion du grand conseil royal! ... Tu vois, maman, il faut bien te porter, ta cour entière est à tes genoux, dans un vœu unanime, et ne te permet même pas une simple migraine.

Mais, comme Benjamin survenait, le dernier, derrière les trois sœurs, les rires redoublèrent.

— Et Benjamin qu'on oubliait! dit Mathieu.

— Viens, mon petit, viens m'embrasser à ton tour, murmura tendrement Marianne. Parce que tu es le dernier de la couvée, ces grands-là plaisantent... Si je te gâte, ça ne regarde que nous deux, n'est-ce pas? Dis-leur que tu avais passé la matinée avec moi, et que, si tu es allé te promener, c'est moi qui l'ai voulu.

Benjamin souriait, l'air doux, un peu triste.

— Mais, maman, j'étais en bas, je les ai tous vus monter, les uns après les autres... J'ai attendu qu'on s'embrassât, pour monter à mon tour.

Il avait déjà vingt et un ans, il était d'une beauté délicate, un visage clair, avec de grands yeux bruns, de longs cheveux bouclés, une barbe légère et frisante. Bien qu'il n'eût jamais été malade, la mère le disait faible, le soignait beaucoup. Tous, d'ailleurs, l'adoraient, pour sa grâce, pour son charme tendre. Il avait grandi dans une sorte de songe, plein d'un désir qu'il ne pouvait formuler, en continuelle quête de l'inconnu, de l'autre chose, celle qu'il n'avait pas. Et, comme les parents lui voyaient le dégoût de toute profession, comme l'idée du mariage elle-même semblait lui être importune, ils ne s'en fâchaient pas, ils complotaient au contraire le secret projet de le garder pour eux, ce dernier-né, ce cadeau tardif de la vie, si bon et si beau. N'avaient-ils pas donné tous les autres? ne leur pardonnerait-on pas l'égoïsme d'amour, d'en réserver un pour eux, entièrement à eux, qui ne se marierait pas, qui ne ferait rien, qui ne serait venu au monde que dans le but délicieux d'être aimé d'eux et de les aimer? C'était le rêve de leur vieillesse, la part qu'ils auraient voulu, en récompense de leur long enfante-

ment, se tailler eux-mêmes dans la vie dévoratrice, qui donne tout et reprend tout.

— Ecoute donc, Benjamin, reprit brusquement Ambroise, toi qui t'intéresse à notre vaillant Nicolas, veux-tu de ses nouvelles? j'en ai d'avant-hier... Et c'est bien juste que je parle un peu de lui, car il est le seul de la couvée, comme dit maman, à ne pouvoir être ici.

Aussitôt, Benjamin se passionna.

— C'est vrai, il t'a écrit! Que dit-il? que fait-il?

Il avait gardé une émotion vive du départ de Nicolas pour le Sénégal. Il n'avait pas douze ans alors, et cela datait de neuf ans bientôt; mais la scène était restée en lui, toujours présente, avec l'adieu à jamais, le coup d'aile dans l'infini du temps et de l'espoir.

— Vous savez, se mit à conter Ambroise, que je suis en relations d'affaires avec Nicolas. Oh! si nous avions, dans nos colonies, quelques gaillards de son intelligence et de son courage, nous ramasserions vite, à coups de râteau, les richesses éparses de ces terres vierges, où elles dorment inutiles. Quant à moi, si ma fortune se décuple, c'est que j'en emplis mes granges... Notre Nicolas s'était donc installé au Sénégal, avec sa Lisbeth, une compagne taillée pour lui. Grâce aux quelques milliers de francs, qu'ils possédaient à eux deux, ils avaient établi un comptoir, leur négoce prospérait. Mais je sentais bien que le champ y était encore trop étroit, le ménage devait rêver de conquérir plus de libre espace, de défricher plus d'inconnu. Et, tout d'un coup, voilà que Nicolas m'apprend son départ pour le Soudan, pour la vallée du Niger, à peine ouverte d'hier. Il emmène sa femme, les quatre enfants qu'il a déjà, ils s'en vont tous au hasard de la conquête, en pionniers de vivante audace, tourmentés du besoin de fonder un monde... J'en suis resté un peu suffoqué, car c'est une vraie folie. Mais, tout de même, il est crâne, notre Nicolas, et ça m'a enthousiasmé, moi, l'énergie active, l'admirable foi de ce brave frère, qui part ainsi pour une terre inconnue, avec la tranquille certitude qu'il la soumettra et qu'il la peuplera.

Il y eut un silence. Un grand souffle avait passé, tout le souffle de l'infini, venu de là-bas, du mystère des plaines vierges. Et la famille suivait l'enfant, un des siens,

qui s'en allait, par les déserts, porter la bonne semence humaine, sous le ciel immense.

— Ah! murmura Benjamin, ses beaux yeux ouverts largement, fixés au loin, au bout de la terre, ah! qu'il est heureux de voir d'autres fleuves, d'autres forêts, d'autres soleils!

Mais Marianne avait frissonné.

— Non, non! petit, il n'y a pas d'autres fleuves que 'Yeuse, pas d'autres forêts que nos bois de Lillebonne, pas d'autre soleil que le soleil de Chantebled... Viens encore m'embrasser, embrassons-nous tous encore une bonne fois, et je vais guérir, et nous ne nous quitterons plus jamais, jamais!

Les rires recommencèrent avec les embrassades. Ce fut une grande journée, la date d'une victoire, la plus décisive que la famille eût remportée sur elle-même, en ne permettant pas à la discorde de la détruire. Désormais, elle était inexpugnable, souveraine.

Au crépuscule, le soir de ce jour, Mathieu et Marianne se retrouvèrent, comme la veille, la main dans la main, près de la fenêtre, d'où ils voyaient le domaine se dérouler jusqu'à l'horizon, cet horizon derrière lequel Paris soufflait sa grande haleine, la nuée fauve de sa forge géante. Mais combien peu cette soirée sereine ressemblait à l'autre, et quelle félicité les inondait, quel espoir infini de l'œuvre bonne et désormais certaine!

— Te sens-tu mieux? sens-tu tes forces revenir, ton cœur battre librement?

— Oh! mon ami, je me sens guérie, je ne mourais que de ma peine. Demain, je serai forte.

Alors, Mathieu tomba dans une grande rêverie, en face de sa conquête, de ce domaine qui s'étendait sans fin, sous le soleil couchant. Et, de nouveau, les souvenirs s'évoquaient, il se rappelait la matinée, lointaine de plus de quarante ans déjà, où il avait laissé Marianne et les enfants avec trente sous, dans le pavillon de chasse délabré, qu'ils habitaient à la lisière des bois, par économie. Ils avaient des dettes, ils étaient la gaie, la divine imprévoyance, avec ces quatre petites bouches affamées toujours, ce flot de filles et de garçons qu'ils laissaient couler librement de leur amour, de leur foi en la vie.

Puis, il se rappelait encore son retour du soir, les trois cents francs de son mois, les calculs qu'il avait faits, pris d'une lâche inquiétude, troublé par l'égoïsme empoisonné dont il rapportait le frisson de Paris. Les Beauchêne, avec leur usine, avec leur petit Maurice, le fils unique qu'ils élevaient en futur prince, lui avaient prédit la misère noire, la mort sur la paille, à lui, à sa femme, à leur troupeau de mioches. Et les Séguin, leurs propriétaires d'alors, avaient étalé devant lui leurs millions, leur hôtel fastueux, empli de merveilles, l'écrasant, le prenant en dérision et en pitié, eux dont la sagesse savait se borner à un garçon et à une fille. Et ces pauvres Morange eux-mêmes lui avaient parlé de donner une royale dot à leur fille Reine, dans le rêve qu'ils faisaient alors d'une place de douze mille francs, pleins de dédain pour la misère voulue des familles nombreuses. Et il n'était pas jusqu'à ces Lepailleur, les gens du Moulin, qui ne témoignassent leur méfiance de ce bourgeois, coupable de leur devoir douze francs d'œufs et de lait, se demandant si l'on payait ses dettes, lorsqu'on gâchait sa vie, au point de faire tant d'enfants à sa femme. Ah! c'était bien vrai, il sentait sa faute, il disait alors que jamais il n'aurait une usine, ni un hôtel, ni même un moulin, pas plus que jamais sans doute il ne gagnerait douze mille francs. Les autres avaient tout, lui n'avait rien. Les autres, les riches, étaient assez sages pour ne pas se charger de famille, et c'était lui, le pauvre, qui se mettait des enfants sur les bras, coup sur coup, sans compter. C'était fou. Et un souvenir délicieux lui revenait enfin, la folie de tendresse et d'espoir qui, après tous ces beaux raisonnements, l'avait jeté aux bras de sa Marianne, confiante, vaillante, dans la flamme du souverain désir qui voulait un enfant de plus, un être encore parmi l'éternelle création des êtres.

Puis, après quarante ans, voilà que sa folie était la sagesse. Il avait vaincu par sa divine imprévoyance, c'était le pauvre qui venait de battre les riches, le bon semeur jetant le grain à main pleine, certain de l'avenir, qui récoltait la moisson entière. Et sa journée nouvelle, la bonne journée qu'il vivait depuis le matin, recommençait, déroulait sa victoire. L'usine des Beauchêne, il

l'avait aujourd'hui, par son fils Denis, il la revoyait telle qu'une ville en travail, avec le branle de ses machines, les millions accumulés, forgés sur ses enclumes. L'hôtel des Séguin, il l'avait aussi, par son fils Ambroise, plus luxueux encore, enrichi des dépouilles du négoce, aux quatre coins du globe. Le moulin des Lepailleur, il l'avait encore, par son fils Grégoire, décuplé d'importance, d'une prospérité nouvelle, comme un dernier cadeau de la fortune qui va d'elle-même au travail, à l'effort triomphant. Une punition tragique, démesurée, avait emporté les tristes Morange, en une tempête de sang et de démence. D'autres déchets sociaux passaient, étaient roulés au cloaque : Sérafine inutile, foudroyée dans sa jouissance; les Moineaud dispersés, gâtés, anéantis dans l'empoisonnement du milieu. Et lui, Mathieu, restait seul debout, vainqueur avec Marianne, en face de ce domaine de Chantebled, conquis par eux sur les Séguin, où leurs enfants Gervais et Claire régnaient maintenant, prolongeaient la dynastie de leur race. C'était leur royaume, les champs s'élargissaient à perte de vue, roulant une prodigieuse fertilité sous l'adieu du soir, disant la lutte, l'enfantement héroïque de toute leur existence. C'était leur œuvre, ce qu'ils avaient enfanté de vie, d'êtres et de choses, dans leur puissance d'aimer, dans la volonté de leur énergie, aimant, voulant, agissant, créant un monde.

— Vois donc, vois donc, murmura Mathieu, avec un grand geste, tout cela est né de nous, et il faut nous aimer encore, être heureux encore, pour que tout cela vive.

— Ah! répondit Marianne gaîment, cela vivra toujours désormais, puisque nous venons de nous embrasser tous, dans la victoire.

La victoire! la victoire naturelle, nécessaire de la famille nombreuse! Grâce à la famille nombreuse, à la poussée fatale du nombre, ils avaient fini par tout envahir, par tout posséder. La fécondité était la souveraine, l'invincible conquérante. Et cette conquête, elle s'était faite d'elle-même, ils ne l'avaient ni voulue ni organisée, ils ne la devaient, dans leur loyauté sereine, qu'au devoir rempli de leur longue tâche. Et

ils étaient, la main dans la main, devant leur œuvre, tels que d'admirables héros, glorieux d'avoir été bons et forts, d'avoir beaucoup enfanté, beaucoup créé, donné au monde beaucoup de joie, de santé, d'espoir, parmi les éternelles luttes et les éternelles larmes.

V

Et Mathieu et Marianne vécurent plus de vingt ans encore, et Mathieu avait quatre-vingt-dix ans, Marianne quatre-vingt-sept, lorsque leurs trois aînés, Denis, Ambroise et Gervais, toujours debout à leurs côtés, complotèrent de célébrer leurs noces de diamant, le soixante-dixième anniversaire de leur mariage, par une fête, où ils réuniraient, au domaine de Chantebled, tous les membres de la famille.

Ce n'était point une petite affaire. Quand ils eurent dressé la liste exacte, ils trouvèrent, nés de Mathieu et de Marianne, cent cinquante-huit enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, sans compter quelques petits derniers-nés, ceux de la quatrième génération. En ajoutant les alliances, les maris et les femmes venus du dehors, on serait trois cents. Et où trouver, dans la ferme une pièce pour dresser l'énorme table du déjeuner patriarcal qu'ils rêvaient? L'anniversaire tombait le 2 juin, le printemps était, cette année-là, d'une douceur, d'une splendeur incomparables. Aussi décidèrent-ils qu'on déjeunerait dehors, que la table serait mise, en face de l'ancien pavillon, au milieu de la grande pelouse, fermée par des

rideaux d'ormes et de charmes superbes, ainsi qu'une immense salle de verdure. On serait chez soi, au sein même de la terre bienveillante, sous le chêne central, devenu géant, planté par les deux ancêtres dont la pullulante lignée allait fêter la fécondité heureuse.

Et la fête fut réglée, s'organisa, dans un grand élan d'amour et d'allégresse. Tous se passionnèrent pour en être, tous accoururent au rendez-vous triomphal, depuis les vieillards en cheveux blancs jusqu'aux gamins qui suçaient encore leur pouce. Et le grand ciel bleu, le soleil de flamme eux-mêmes voulurent en être, ainsi que le domaine entier, les sources ruisselantes, les champs en fleur, en promesse de belles moissons. C'était magnifique, ce fer à cheval élargi, cette vaste table dressée au milieu des herbes avec son luxe de vaisselle et de linge éclatant, criblée, au travers des feuillages, d'une poussière d'astre. L'auguste ménage, le père et la mère, devaient s'asseoir côte à côte, au centre, sous le chêne. Puis, on avait décidé qu'on ne séparerait pas non plus les autres ménages, qu'il serait tendre et beau de les asseoir tous côte à côte, par rang de génération. Et, quant aux jeunes gens, aux jeunes filles, aux gamins et aux gamines, on les laisserait se placer à leur guise, au petit bonheur de leur fantaisie et de leur gaîté.

Puis, ce fut, dès le matin, l'arrivée en bandes, le retour au nid commun de la famille dispersée, s'abattant des quatre points de l'horizon. Mais, hélas! la mort avait déjà fauché, beaucoup ne devaient pas venir. Des hôtes dormaient, chaque année plus nombreux, dans le cimetière de Janville, si calme, si fleuri, d'une solitude attendrie de rêve. Près de Rose, près de Blaise, partis les premiers, d'autres étaient allés dormir leur éternel sommeil, emportant là chaque fois un peu plus du cœur de la famille, faisant de cette terre sacrée une terre de culte, d'éternel souvenir. D'abord, Charlotte, longtemps souffrante, avait rejoint Blaise, heureuse en son départ de laisser sa fille Berthe la remplacer près de Mathieu et de Marianne, frappés au cœur, comme s'ils perdaient une seconde fois leur fils. Puis, c'était leur fille Claire qui les avait quittés, abandonnant la ferme à son mari Frédéric et à son frère Gervais, devenu veuf lui aussi, l'année

suivante. Puis, ils avaient perdu leur fils Grégoire, le maître du moulin, dont la veuve, Thérèse, gouvernait toujours, parmi une nombreuse descendance. Puis, une de leurs filles encore, la bonne Marguerite, la femme du docteur Chambouvet, était morte, d'avoir recueilli chez elle les deux enfants d'une pauvre ouvrière, atteints du croup. Et l'on ne comptait plus les autres pertes, des femmes, des maris entrés dans la famille par alliance, des enfants surtout, la part de désastre, les coups d'orage au travers de la moisson humaine, toutes les chères créatures disparues que les vivants pleurent, et qui rendent sainte la terre où elles reposent.

Mais, si les chers morts dormaient là-bas, dans le grand silence, quel gai tumulte et quelle victoire de la vie, ce matin-là, par les routes qui conduisaient à Chantebled ! Il en renaissait plus qu'il n'en mourait, toute une floraison d'êtres semblait s'être épanouie de chaque mort. Par douzaines, ils repoussaient du sol où les pères, las de leur bonne besogne, s'étaient couchés. Et ils arrivaient donc de toutes parts, tels que les hirondelles, au printemps, revenant fêter leurs vieux nids, emplissant le ciel bleu de la joie du retour. Continuellement, devant la ferme, des voitures débarquaient de nouveaux ménages, avec des troupeaux d'enfants, dont le flot de têtes blondes montait toujours. Des arrière-grands-pères, aux cheveux de neige, amenaient des tout petits qui marchaient à peine. Il y avait de très jolies vieilles que des jeunes filles, de fraîcheur éclatante, aidaient à descendre. Des mères étaient enceintes encore, des pères avaient eu l'idée charmante d'inviter les fiancés de leurs filles. Tout cela était parents, engendrés les uns par les autres, dans un écheveau inextricable, pères, mères, frères, sœurs, beaux-pères, belles-mères, beaux-frères, belles-sœurs, fils, filles, oncles, tantes, cousins, cousines, à tous les degrés, dans tous les mélanges imaginables, jusqu'à la quatrième génération. Une seule famille, un seul petit peuple, que réunissait une pensée de joie et d'orgueil, celle de célébrer ces noces de diamant si rares, si prodigieuses, les noces des deux héros, glorifiés par la vie, dont tout ce peuple était né ! Et quel dénombrement épique à faire, comment nommer tous ceux qui entraient dans la ferme, comment

dire simplement leurs noms, leurs âges, leurs degrés de parenté, la santé, la force, l'espoir qu'ils avaient apportés au monde!

D'abord, ce fut la ferme elle-même, tous ceux qui avaient poussé, qui avaient grandi là. Gervais, âgé de soixante-deux ans, était aidé par ses deux fils aînés, Léon et Henri, déjà pères à eux deux de dix enfants; et ses trois filles, Mathilde, Léontine, Julienne, nées plus tard, mariées dans le voisinage, en avaient douze à elles trois. Frédéric, veuf de Claire, de cinq ans plus âgé que Gervais, avait cédé sa tâche de lieutenant fidèle à son fils Joseph, tandis que ses deux filles Angèle et Lucile, ainsi qu'un dernier fils, Jules, servaient également à la ferme, les quatre ayant ensemble un petit troupeau de quinze enfants, tant filles que garçons. Puis, de tous ceux venus du dehors, le Moulin arriva le premier, Thérèse, veuve de Grégoire, amena sa descendance, son fils Robert, qui dirigeait maintenant le moulin sous ses ordres, ses trois filles, Geneviève, Aline et Natalie, avec toute une galopade à la queue, dix enfants pour les filles, quatre pour Robert. Ensuite, se présentèrent Louise, la femme du notaire Mazaud, Madeleine, la femme de l'architecte Herbette, suivies du médecin Chambouvet, veuf de la bonne Marguerite, trois vaillantes troupes encore, la première quatre filles dont Colette l'aînée, la seconde cinq garçons avec Hilaire en tête, la troisième un garçon et une fille seulement, Sébastien et Christine; et tout cela pullulait, il y avait vingt arrière-petits-enfants derrière. Mais Paris débarquait, Denis et Marthe, sa femme, se présentèrent en grand cortège, Denis âgé de soixante-dix ans bientôt, arrière-grand-père par ses filles Hortense et Marcelle, goûtant la bonne paix du labeur accompli depuis qu'il avait donné l'usine à ses aînés Lucien et Paul, des hommes de plus de quarante ans, dont les fils étaient eux-mêmes en marche vers toutes les fortunes, une vraie tribu envahissante qui descendit de cinq voitures, le ménage, les quatre enfants, les quinze petits-enfants, les trois arrière-petits-enfants, dont deux au maillot. Enfin, la dernière entrée fut celle du petit peuple d'Ambroise, qui avait eu le chagrin de perdre de bonne heure sa femme Andrée, lui d'une si verte vieillesse, qu'à

soixante-sept ans il dirigeait encore sa maison de commission, où ses fils Léonce et Charles restaient de simples employés, où ses gendres, les maris de ses filles Pauline et Sophie, tremblaient devant lui, roi incontesté, obéi de tous, grand-père de sept gaillards déjà barbus, de neuf filles solides, dont quatre venaient de le faire arrière-grand-père, avant même Denis le sage, son aîné. Il fallut six voitures. Et le défilé avait duré deux heures, et la ferme était pleine d'une foule en liesse, heureuse, rieuse, au clair soleil de juin.

Cependant, Mathieu et Marianne n'avaient point encore paru. Ambroise, qui était le grand ordonnateur de la fête, leur avait fait promettre de se tenir dans leur chambre close, ainsi que des souverains, cachés à leur peuple, tant qu'il n'irait point les chercher. Il voulait une apparition solennelle. Et, comme il se décidait, le peuple entier étant là, il trouva sur le seuil, défendant la porte, pareil à un garde du corps, son frère Benjamin. Parmi tout ce pullulement, cette tribu qui avait travaillé, qui s'était multipliée d'un élan si prodigieux, Benjamin était resté le seul oisif, le seul infécond. À quarante-trois ans, sans femme, sans enfants, il ne vivait encore que pour l'unique joie du foyer, en camarade de son père, en dévot passionné de sa mère, qui tous deux avaient eu le tendre égoïsme de le garder, le voulant à eux seuls, disant que la vie, à laquelle ils avaient donné tant d'êtres, pouvait bien leur faire cadeau de celui-ci, le dernier de la couvée. D'abord, ils ne s'étaient point opposés à ce qu'il se mariât; mais, plus tard, quand ils l'avaient vu hésiter, puis refuser toute femme, après avoir perdu la seule qu'il eût aimée, ils en avaient ressenti une secrète et grande joie. Pourtant, à la longue, des remords inavoués leur étaient venus, dans la félicité qu'ils goûtaient à jouir de sa présence, comme d'un trésor enfoui, dont se délectait leur vieillesse, devenue avaricieuse, au déclin d'une vie de si large prodigalité. Leur Benjamin ne souffrait-il pas d'avoir été ainsi accaparé, enfermé pour leur plaisir, dans les quatre murs de leur maison? De tout temps, il s'était montré inquiet, rêveur, avec ses beaux yeux qui semblaient sans cesse chercher l'au delà des choses, le pays ignoré de la satisfaction parfaite, là-bas, derrière l'horizon.

Et, maintenant que l'âge venait, qu'il n'était plus jeune, son tourment paraissait s'aggraver, comme s'il se fut désespéré secrètement de ne pouvoir tenter l'inconnu, avant de finir inutile et sans bonheur.

Mais Benjamin livra la porte, Ambroise donna des ordres. Et, dans le soleil, sur la pelouse en fleur, Mathieu et Marianne apparurent. Une acclamation les accueillit, de bons rires, de tendres battements de mains. La foule gaie et passionnée qui se trouvait là, toute la famille pullulante criait :

— Vive le Père! vive la Mère!... Longue vie, longue vie au Père et à la Mère!

A quatre-vingt-dix ans, Mathieu était resté très droit, très mince, serré dans une redingote noire, ainsi qu'un jeune marié, la tête nue, avec une toison de neige, toute sa chevelure qu'il portait rase autrefois, qu'il avait laissée pousser par une coquetterie dernière, depuis qu'elle semblait être comme le renouveau du vieil arbre vigoureux. Sa face avait pu se sécher, se rider, usée par l'âge, il gardait quand même ses yeux de jeunesse, ses yeux souriants, grands et clairs, vifs et réfléchis, qui disaient toujours l'homme de pensée et d'action, très simple, très gai, très bon. Et Marianne, à quatre-vingt-sept ans, en robe claire d'épousée, se tenait elle aussi très droite, solide et belle encore de sa beauté saine d'autrefois, de ses flancs vigoureux qui avaient porté un monde, de sa poitrine solide qui l'avait nourri. Toute blanche également, le visage adouci, éclairé d'une aube dernière sous des bandeaux de soie fine, elle était telle qu'un de ces marbres sacrés dont le temps a raviné les traits, sans pouvoir en détruire la tranquille splendeur de vie, quelque Cybèle féconde, retrouvée dans son ferme dessin, revivant en plein jour, avec la belle humeur tendre de ses grands yeux noirs.

Au bras l'un de l'autre, l'un contre l'autre, en bons époux, venus de très loin, ayant marché soixante-dix ans côte à côte, sans se quitter jamais, Mathieu et Marianne, les yeux mouillés de larmes, riaient gaîment à leur peuple, à la famille pullulante, née de leur amour, qui continuait à les acclamer.

— Vive le Père! vive la Mère!... Longue vie, longue vie au Père et à la Mère!

Alors, il y eut la cérémonie du compliment, du bouquet offert. C'était une petite blondine de cinq ans, Rose, qui s'en trouvait chargée. On l'avait choisie comme l'aînée des enfants de la quatrième génération. Elle était la fille d'Angeline, qui était la fille de Berthe, qui était la fille de Charlotte, femme de Blaise. Et, quand les deux ancêtres la virent s'avancer, avec son gros bouquet, leur émotion redoubla, heureuse dans les larmes, bégayante de souvenirs.

— Oh! notre petite Rose!... Notre Blaise, notre Charlotte!

Tout le passé revivait. On avait donné le nom de Rose à l'enfant, en souvenir de l'autre Rose, tant pleurée, la première partie, endormie là-bas, dans le petit cimetière. Et Blaise était allé s'y coucher à son tour, et Charlotte l'y avait suivi. Et, alors, Berthe, leur fille, qui avait épousé Philippe Havard, avait eu Angeline. Et, plus tard, Angeline, qui avait épousé Georges Delmas, avait eu Rose. Derrière l'enfant, Berthe et Philippe Havard, Angeline et Georges Delmas, se tenaient debout. C'était tout ce monde que Rose représentait, c'étaient les morts, c'étaient les vivants, une si longue lignée florissante, tant de douleurs et tant de joies, tout ce vaillant travail d'enfantement, tout ce fleuve de vie, qui aboutissait à ce cher ange blond, si frêle, avec des yeux d'aurore, où resplendissait l'avenir.

— Oh! notre Rose, notre Rose!

Rose, pourtant, son gros bouquet entre ses deux menottes, s'était avancée. Depuis quinze jours, elle apprenait un très beau compliment. Le matin encore, elle l'avait récité à sa mère, sans une faute. Mais, quand elle fut là, au milieu de tout ce monde, son exaltation fut telle, qu'elle n'en retrouva pas un mot. Elle ne s'en inquiéta guère, d'ailleurs. C'était déjà une petite personne pleine de bravoure. Et, carrément, elle lâcha son bouquet, elle sauta au cou de Mathieu et de Marianne, en criant de sa voix aiguë, telle qu'une note de flûte :

— Grand-papa, grand'maman, c'est votre fête, et je vous embrasse de tout mon cœur.

Et ce fut très bien. On trouva même ça beaucoup mieux que le compliment. Des rires encore, des batte-

ments de mains, des acclamations retentirent. Et, tout de suite, on se mit à table. Mais c'était une affaire, l'immense table en fer à cheval se développait sous le chêne, au milieu d'un carré d'herbe rase, qu'on avait fauché. D'abord, Mathieu et Marianne allèrent en cérémonie, sans se quitter le bras, s'asseoir au centre, adossés tous deux au tronc du grand chêne. A la gauche de Mathieu, prirent place Marthe et Denis, Louise et son mari, le notaire Mazaud, puisqu'on avait eu l'idée bonne de ne pas séparer les ménages. A la droite de Marianne, se mirent Ambroise, Thérèse, Gervais, le docteur Chambouvet, tous veufs, puis un ménage encore, Mathilde et son mari, l'architecte Herbette, puis Benjamin, seul. Ensuite, par rang de générations, les autres ménages s'installèrent. Enfin, ainsi qu'il était décidé, la jeunesse, l'enfance, le troupeau des jeunes gens et des tout petits, se casa comme il voulut, à son goût, au milieu d'une extraordinaire turbulence.

Ah! quelle minute de souveraine gloire pour Mathieu et pour Marianne! Ils se virent là dans un triomphe dont ils n'auraient point osé faire le rêve. La vie, comme pour les récompenser d'avoir eu foi en elle, de l'avoir propagée de toute leur bravoure, semblait s'être plue à prolonger leur existence au delà des limites communes, afin qu'ils pussent voir de leurs yeux la merveilleuse floraison de leur œuvre. Tout leur Chantebled était de la fête tout ce qu'ils avaient fondé, créé là d'utile et de beau. Des champs cultivés, conquis sur les marais, leur venait le large frisson des grandes moissons prochaines; des paturages, au travers des bois lointains, leur arrivait le souffle chaud du bétail, des troupeaux sans nombre, l'arche continuellement accrue; des sources captées, dont ils avaient fertilisé les landes, désormais prodigues de récoltes, ils entendaient la voix haute, ce ruissellement de l'eau qui est comme le sang de la terre. C'était l'œuvre sociale faite, le pain conquis, des subsistances créées, tirées du néant des terres incultes. Et, dans quel décor aimé, leur race heureuse et reconnaissante leur donnait cette fête! Ces ormes et ces charmes, qui faisaient de la pelouse une vaste salle de verdure, ils les avaient plantés, ils les avaient vus grandir jour à jour, ainsi que les plus

paisibles et les plus forts d'entre leurs enfants. Ce chêne surtout, géant aujourd'hui, grâce au flot clair du bassin où ruisselait perpétuellement une des sources, il était leur grand fils, celui qu'ils avaient enfanté là, le jour de la fondation de Chantebled, lui creusant le trou, elle tenant la tige du jeune plant. Et, à cette heure, les ombrageant de sa verdure immense, n'était-il pas le royal symbole de la famille entière? Comme lui, elle était innombrable; comme lui, elle avait multiplié, élargi sans fin ses branches, qui couvraient au loin le sol; et, comme lui, elle était à elle seule toute une forêt, née d'un seul tronc, vivante, de la même sève, forte de la même santé, pleine de chants, de brise et de soleil. Adossés au colosse, Mathieu et Marianne se confondaient dans sa gloire, dans sa souveraine majesté, d'une royauté pareille, ayant engendré autant d'êtres qu'il comptait de rameaux, régnant là sur le peuple de leurs enfants, qui vivaient d'eux, comme ses feuilles vivaient de lui. A leur droite, à leur gauche, les trois cents convives n'étaient que leur prolongement, le même arbre de vie, né de leur amour, tenant encore à leurs flancs par toutes les fibres. Ils sentaient leur joie à tous, de se glorifier en les fêtant, l'attendrissement des vieux, la turbulence des jeunes, Ils entendaient le retentissement de leur propre cœur jusque dans la poitrine des gamins à tête blonde, qui riaient déjà d'extase devant les gâteaux du dessert. Et leur œuvre de création humaine se trouvait rassemblée en face d'eux, en eux, ainsi que s'arrondissait le dôme géant du chêne, et de partout, aux alentours, l'autre œuvre les baignait de fécondité, cette création de la terre, cette nature qui s'était élargie et fertilisée, à mesure qu'eux-mêmes se multipliaient.

Alors, la beauté de Mathieu et de Marianne apparut, celle de s'être aimés pendant soixante-dix ans, et de s'adorer encore, à cette heure, comme au premier jour. Pendant soixante-dix ans, ils avaient marché côte à côte au bras l'un de l'autre, sans une fâcherie, sans une infidélité. Venus de si loin, du même pas confiant et sûr, ils se rappelaient certes de grandes douleurs, mais elles les avaient toujours frappés du dehors. S'ils avaient sangloté parfois, ils s'étaient consolés à pleurer ensemble.

Sous leurs chevelures blanches, ils avaient gardé leur foi de vingt ans, leurs cœurs restaient l'un dans l'autre, ainsi qu'au lendemain des noces, chacun ayant donné le sien, ne l'ayant jamais repris. C'était le lien d'amour indissoluble, le seul mariage, celui qui assure la vie entière, car il n'est de bonheur que dans l'éternel. Leur heureuse rencontre était d'avoir en tous deux la puissance d'aimer, la volonté d'agir, le désir divin dont la flamme crée les mondes. Lui, dans l'adoration de sa femme, n'avait pas connu d'autre joie que cette passion de créer, regardant l'œuvre à faire, l'œuvre faite, comme son unique raison d'être, son devoir et sa récompense. Elle, dans l'adoration de son mari, s'était simplement efforcée d'être la compagne, l'épouse et la mère, bonne pondeuse, bonne éleveuse, selon le mot de Boutan, puis bonne conseillère surtout, douée d'un jugement délicat qui dénouait les difficultés. Et c'était ainsi que, rapprochés par chaque enfant nouveau, comme par un lien de plus en plus serré, ils en étaient venus à se confondre. Ils étaient la raison, la santé, la force. Ils n'avaient toujours triomphé, au milieu des obstacles et des larmes, que grâce à cette longue entente, à cette fidélité commune, dans l'éternel renouveau de leur tendresse, dont l'armure les rendait invincibles. Ils ne pouvaient être vaincus, ils avaient tout conquis par la puissance même de leur union, sans le vouloir. Et ils finissaient en héros, en conquérants du bonheur, la main dans la main, d'une pureté de cristal, très grands, très beaux, grandis et embellis encore de leur extrême vieillesse, de cette existence si longue, toute pleine d'un seul amour. Et leur innombrable lignée qui se trouvait là, la tribu conquérante née de leurs entrailles, n'avait d'autre force que la force d'union dont elle héritait, ce loyal amour des ancêtres légué aux enfants, cette solidaire affection qui les faisait s'aider, lutter pour la vie meilleure, en un peuple fraternel.

Mais il y eut une allégresse, le service commençait enfin. Tous les serviteurs de la ferme en étaient chargés, on n'avait pas voulu introduire une seule personne étrangère. Presque tous avaient grandi sur le domaine, eux-mêmes, étaient de la famille. Ensuite, ils auraient leur table ils fêteraient, à leur tour, les noces de dia-

mant. Et ce fut au milieu des exclamations et des bons rires que les premiers plats parurent.

Brusquement, le service s'arrêta, à peine commencé. Un grand silence s'était fait, un événement inattendu venait de se produire. Au milieu de la pelouse, entre les deux bras de la table en fer à cheval, un jeune homme s'avançait, inconnu de tous. Il souriait gaîment, il marcha jusqu'au bout, ne s'arrêta que devant Mathieu et Marianne. Puis, d'une voix forte :

— Bonjour, grand-père! bonjour, grand'mère!.. Il faut mettre un couvert de plus, car je suis venu vous fêter aussi.

L'assistance resta muette, dans un grand étonnement. Quel était donc ce jeune homme que personne n'avait jamais vu? Certainement, il ne pouvait être de la famille, on aurait su son nom, connu son visage. Alors, pourquoi saluait-il les ancêtres de ces noms vénérés de grand-père et de grand'mère? Et la stupeur qui grandissait, provenait surtout de son extraordinaire ressemblance avec Mathieu. un Froment à coup sûr, ayant les yeux clairs, le haut front en forme de tour. Mathieu jeune revivait en lui, tel que le représentait un portrait conservé pieusement dans la famille, à vingt-sept ans, lorsqu'il avait commencé la conquête de Chantebled.

Alors, Mathieu, tremblant, se leva, tandis que Marianne souriait, divinement, ayant compris avant tous les autres.

— Qui donc es-tu, mon enfant, toi qui m'appelles grand-père, et qui me ressembles comme un frère?

— Je suis Dominique, le fils aîné de votre fils Nicolas, qui vit, avec ma mère Lisbeth, au vaste pays libre, dans l'autre France.

— Et quel âge as-tu?

— J'aurai vingt-sept ans en août prochain, lorsque, là-bas, les eaux du Niger, le bon géant, reviendront féconder nos champs immenses.

— Et, dis-nous, es-tu marié, as-tu des enfants?

— J'ai pris pour femme une Française, née au Sénégal, et déjà dans notre maison de briques, que j'ai bâtie, quatre enfants poussent, sous le soleil enflammé du Soudan.

— Et, dis-nous encore, as-tu des frères, as-tu des sœurs?

— Mon père Nicolas et Lisbeth ma mère ont eu dix-huit enfants, dont deux sont morts. Nous sommes seize, neuf garçons et sept filles.

Mathieu eut un bon rire de gaîté, comme pour dire que son fils Nicolas, à cinquante ans, était un vaillant ouvrier de la vie, ayant même œuvré mieux que lui. Il regarda Marianne, qui, elle aussi, riait de ravissement.

— Alors, mon enfant, puisque tu es le fils de mon fils Nicolas, viens nous embrasser, pour fêter nos noces. Et l'on va mettre ton couvert, tu es chez toi.

Dominique, en quatre enjambées, dut faire le tour de la table. Il serra de ses bras solides, il baisa les deux vieillards, qui défaillaient d'émotion heureuse, tant la surprise était bonne, de cet enfant encore, en un tel jour, qui leur tombait d'un ciel lointain, qui leur disait l'autre famille, l'autre peuple issu de leurs flancs, en train de pulluler là-bas, d'une fécondité accrue, dans l'incendie des tropiques.

Cette surprise, elle était due au génie malin d'Ambroise, qui, tout de suite, s'en expliqua plaisamment, comme d'un coup de théâtre épique, préparé par lui. Depuis huit jours, il logeait dans son hôtel, il cachait Dominique, envoyé du Soudan par son père pour traiter justement avec lui certaines questions commerciales d'exportation, et pour commander surtout, à l'usine de Denis, tout un lot de machines agricoles, adaptées au sol de là-bas, d'une construction spéciale. Il n'y avait donc que Denis dans la confidence. Et, quand la table entière vit Dominique entre les bras des deux vieillards, quand elle connut l'histoire complète, ce fut une extraordinaire joie, de nouvelles acclamations assourdissantes, un accueil de compliments, d'embrassades enthousiastes, sous lesquelles on manqua d'étouffer le messager de la famille sœur, le prince de la seconde dynastie des Froment, au pays de la prodigieuse France future.

Mathieu, gaîment, donnait des ordres.

— En face de nous deux, là, mettez son couvert... Il sera seul en face de nous, tel que l'ambassadeur d'un puissant empire. Songez qu'il représente, en dehors de

son père et de sa mère, neuf frères, sept sœurs, sans compter ses quatre enfants déjà... Allons, mon garçon, assois-toi, et qu'on nous serve!

Le repas des noces fut d'une allégresse attendrie, à l'ombre du grand chêne, criblé de soleil. Toute une fraîcheur délicieuse montait des herbes, il semblait que la nature amie apportât sa part de caresses. Les rires ne cessèrent pas de sonner, les vieux eux-mêmes étaient redevenus des enfants joueurs, devant les quatre-vingt-dix ans et les quatre-vingt-sept ans du marié et de la mariée. C'était un doux éclat des visages, sous les chevelures blanches, sous les chevelures brunes ou blondes; c'était toute la lignée en joie, belle d'une beauté saine et ravie, les enfants rayonnants, les jeunes gens superbes, les jeunes filles adorables, les époux unis, côte à côte. Et quel solide appétit! et quel joyeux tumulte accueillant chaque plat! et quel honneur fait au bon vin, pour fêter la vie bonne qui avait accordé à leurs deux patriarches la grâce suprême de les réunir tous à leur table, dans une si glorieuse circonstance! Au dessert, il y eut des saluts, des santés portées, des acclamations encore. Mais, dans les conversations, dans les vives paroles qui volaient d'un bout de la table à l'autre, on en revenait toujours à la surprise du début, à cette entrée triomphale de l'ambassadeur fraternel. C'était lui, c'était sa présence inattendue, tout ce qu'il n'avait pas dit encore, toute l'aventure dont on le sentait plein, qui chauffait la fièvre croissante, la passion de la famille, grisée de ce gala au grand air. Et, dès que le café fut servi, des questions sans fin se croisèrent, il fallut qu'il parlât.

— Oh! que vous dirai-je? répondit-il en riant, à une question d'Ambroise, désireux de savoir ce qu'il pensait de Chantebled, où il l'avait promené le matin. Je crains bien de n'être guère aimable, ni pour ce coin de pays, ni pour vos œuvres, si je suis franc. Sans doute, la culture est ici tout un art, tout un effort admirable de volonté, de science et de bon ordre, afin d'arracher à cette vieille terre les moissons qu'elle donne encore. Vous travaillez beaucoup, vous faites des prodiges... Mais, grand Dieu! que votre royaume est petit! Comment y pouvez-vous vivre sans vous meurtrir les flancs aux coudes des voi-

sins? Vous vous y êtes entassés par couches profondes, jusqu'à ne plus pouvoir respirer chacun ce qu'il faut d'air libre à une poitrine d'homme. Et vos champs les plus vastes, ce que vous appelez vos grands domaines, ne sont que des mottes de terre, où vos rares bestiaux me font l'effet de quelques fourmis égarées... Ah! l'immensité de mon Niger, l'immensité des plaines qu'il arrose, l'immensité de nos champs de là-bas, qui n'ont d'autres bornes que l'horizon lointain!

Benjamin l'avait écouté de sa place, frémissant. Depuis que ce fils des grandes eaux et d'un autre soleil était là, il ne le quittait plus du regard, avec toute une passion montante dans ses yeux de rêve. Et, lorsqu'il l'entendit parler de la sorte, il ne put résister davantage à l'appel de l'inconnu, il quitta sa place, fit le tour, vint s'asseoir près de lui.

— Le Niger, la plaine immense... Parle, dis-nous cette immensité.

— Le Niger, le bon géant, notre père à tous, là-bas! J'avais huit ans à peine, lorsque mon père et ma mère quittèrent le Sénégal, en un coup d'imprudente bravoure, d'espoir fou, hantés du besoin de s'enfoncer dans le Soudan, au hasard de la conquête. Il y a bien des journées de marche, des roches, des brousses, des fleuves, pour aller de Saint-Louis à notre ferme actuelle, au delà de Dienné... Et je ne me souviens plus du premier voyage, il me semble que je suis né du bon Niger lui-même, de la fécondité miraculeuse de ses eaux. Il est immense et doux, il roule des flots sans nombre, pareil à une mer, d'une telle ampleur, que pas un pont ne l'enjambe, d'une telle coulée, qu'il emplit l'horizon d'un bord à l'autre. Il a des archipels, des bras couverts d'herbes comme des pâturages, des grands fonds où des escadres de poissons énormes nagent à l'aise. Il a ses tempêtes, il a ses jours de flammes, lorsque ses eaux engendrent sous l'étreinte brûlante du soleil, il a ses nuits délicieuses, ses nuits roses, d'une infinie douceur, lorsque la paix de la terre descend des étoiles... Et c'est lui l'ancêtre, le fondateur, le fécondateur, c'est lui qui a engendré le Soudan, l'a doté de ses richesses incalculables, en le disputant à l'envahissement des Saharas voisins, en le créant de

son limon fertile. C'est lui qui, chaque année, aux saisons régulières, déborde, inonde la vallée, tel qu'un océan, puis la laisse grasse, comme engrossée d'une végétation formidable. Ainsi que le Nil, il a vaincu les sables, il est le père aux générations sans nombre, il est le dieu fabricateur d'un monde encore inconnu, qui, plus tard, enrichira la vieille Europe... Et la vallée du Niger, la colossale fille du bon géant, ah! quelle immensité pure, quel libre coup d'aile vers l'infini! La plaine s'ouvre, s'élargit, recule l'horizon, sans obstacle ni limites. La plaine et la plaine toujours, des champs que des champs toujours prolongent, des sillons droits, à perte de vue, dont la charrue mettrait des mois à atteindre le bout. On y récoltera la nourriture d'un grand peuple, le jour où la culture y sera pratiquée avec quelque courage et quelque science, car le royaume est encore vierge, tel que le bon fleuve l'a créé, il y a des mille ans. Demain, ce royaume appartiendra au laboureur qui aura osé le prendre, s'y tailler à son gré un domaine aussi vaste que la force de son travail l'aura rêvé, non plus des hectares, mais des lieues de labours, roulant des moissons éternelles... Et quel large souffle dans cette immensité, quelle joie à respirer toute la vaste étendue en une haleine, quelle vie saine et forte à ne plus être entassés les uns sur les autres, à se sentir libres, puissants, maîtres de la part de terre qu'on a voulue, sous le soleil qui luit pour tous!

Mais Benjamin ne se rassasiait pas de l'écouter, de l'interroger.

— Comment vous êtes-vous installés, là-bas? Comment vivez-vous? Quels sont vos habitudes, vos travaux?

Dominique se remit à rire, tellement il avait conscience de les étonner, de les bouleverser, tous les parents inconnus qu'il trouvait là, qu'il voyait pendus à ses lèvres, passionnés d'une curiosité grandissante. Peu à peu, des femmes, des vieillards s'étaient levés, pour se rapprocher de lui. Et les enfants eux-mêmes l'entouraient, comme s'il leur eût conté un beau conte.

— Oh! nous vivons en république, nous sommes la communauté dont chaque membre doit travailler à l'œuvre fraternelle. Dans la famille, il y a des ouvriers de tous les corps d'état, pour les gros ouvrages, d'une façon

un peu barbare. Mais le père s'est surtout révélé comme un maçon émérite, car il a dû bâtir, quand nous sommes arrivés là-bas. Et même il a fabriqué ses briques lui-même, grâce à des gisements d'argile qui existent près de Dienné. Notre ferme est donc maintenant un petit village, chaque enfant marié aura sa maison... Puis, nous ne sommes pas que cultivateurs, nous sommes pêcheurs et chasseurs. Nous avons nos barques, le Niger est extraordinairement peuplé, on y fait des pêches miraculeuses. La chasse suffirait également à nourrir la famille, le gibier pullule, des vols de perdrix et de pintades. sans compter les flamants, les pélicans, les aigrettes, les milliers de bêtes qui ne se mangent pas. Des lions noirs, parfois, nous viennent visiter; des aigles, d'un vol lent, passent au-dessus de nos têtes; des hippopotames, au crépuscule, par trois et par quatre, jouent dans le fleuve, avec une grâce lourde d'enfants nègres qui se baigneraient... Mais, cependant, nous sommes surtout des laboureurs, rois de la plaine, lorsque le Niger s'est retiré, après avoir engrossé nos champs. Notre domaine est sans limites, il va jusqu'où l'effort de notre travail peut s'étendre. Et, si vous voyiez les laboureurs indigènes qui ne labourent pas, qui n'ont guère pour outils primitifs que des bâtons dont ils grattent le sol, avant de lui confier les semences! Aucun souci, aucune peine, la terre est grasse, le soleil ardent, la récolte sera toujours belle. Aussi, nous autres, quand nous employons la charrue, quand nous donnons quelques soins à cette terre gonflée de vie, quelles prodigieuses moissons, quelle abondance de grains dont craqueraient toutes vos granges! Le jour où nous aurons les machines agricoles que je suis venu commander chez vous, il nous faudra des flottilles de bateaux pour vous expédier le trop-plein de nos greniers... Après la décrue du fleuve, lorsque les eaux baissent, c'est le riz qui se cultive, des plaines de riz, qui parfois donnent deux récoltes. Puis, c'est le mil, ce sont les arachides, ce sera le blé, quand nous pourrons en faire la culture en grand. De vastes champs de coton se succèdent, Nous cultivons aussi le manioc et l'indigo, nous avons des potagers d'oignons, de piments, de courges, de concombres. Et je ne parle

pas des productions naturelles, les arbres à gomme si précieux, dont nous avons toute une forêt, l'arbre à beurre, l'arbre à farine, l'arbre à soie, qui poussent sur nos terres comme les églantiers au bord de vos chemins... Enfin, nous sommes pasteurs, nous avons des troupeaux sans cesse renaissants, dont nous ne connaissons même pas le nombre de têtes. Nos chèvres, nos moutons à longue laine sont par milliers, nos chevaux galopent librement dans des parcs grands comme des villes, nos bœufs à bosse couvrent une lieue de berges, lorsqu'ils descendent boire au Niger, à l'heure de splendeur sereine où le soleil se couche... Et surtout nous sommes des hommes libres, des hommes gais, qui travaillons pour la joie de vivre sans entraves, avec cette récompense de nous dire que notre œuvre est très grande, très belle et très bonne, puisqu'elle est l'autre France, la France souveraine de demain.

Alors, il ne s'arrêta plus. On n'avait plus besoin de l'interroger, il vidait son âme toute pleine de grandeur et de beauté. Il disait Dienné, l'ancienne ville reine, au peuple, aux monuments venus d'Egypte, qui règne encore sur la vallée. Il disait les quatre autres centres, Bamakou, Niamina, Ségou, Sansanding, gros villages qui seront des grandes cités un jour. Il disait surtout Tombouctou la glorieuse, si longtemps inconnue, voilée de légendes, telle qu'un paradis défendu, avec son or, son ivoire, ses jolies femmes complaisantes, se levant comme un mirage de jouissances inaccessibles, au delà des sables dévorants. Il disait Tombouctou, la double porte du Sahara et du Soudan, la ville frontière où la vie aboutissait, se mêlait, s'échangeait, où le chameau des sables apportait les armes, les marchandises d'Europe, ainsi que le sel indispensable, où les pirogues du Niger débarquaient l'ivoire précieux, l'or qu'on ramassait à fleur de terre, les plumes d'autruche, les gommes, les céréales, toutes les richesses de la vallée féconde. Il disait Tombouctou entrepôt, Tombouctou métropole et marché de l'Afrique centrale, avec ses tas d'ivoire, ses tas d'or vierge, ses sacs de riz, de mil, d'arachides, ses pains d'indigo, ses bouquets de plumes d'autruche, ses métaux, ses dattes, ses étoffes, sa quincaillerie, son

tabac, ses plaques de sel surtout, des dalles de sel gemme, apportées à dos de bête de l'effrayante Taoudenni, la cité saharienne du sel, dont la terre est de sel sur des lieues, mine infernale de ce sel qui est à ce point précieux, dans le Soudan, qu'il sert aux échanges, comme une monnaie, plus utile que l'or. Enfin, il disait Tombouctou déchue, appauvrie, l'opulente et la resplendissante cité d'autrefois qui paraît aujourd'hui en ruine, qui cache derrière ses façades lépreuses, dans la crainte des voleurs du désert, les débris des trésors qu'elle a gardés, mais qui redeviendra demain la cité de gloire et de fortune, assise royalement entre le Soudan, grenier d'abondance, et le Sahara, route de l'Europe, lorsque la France aura ouvert cette route, relié les provinces du nouvel empire, fondé cette autre France démesurée, près de laquelle l'antique patrie ne sera plus qu'un peu de cervelle pensante, le cerveau qui dirige.

— C'est là le rêve, cria-t-il, c'est l'œuvre gigantesque que réalisera demain. Notre Algérie reliée à Tombouctou par la voie du Sahara, des locomotives électriques qui emporteront toute la vieille Europe, au travers de l'infini des sables! Tombouctou reliée au Sénégal, par les flottilles à vapeur du Niger, par d'autres voies ferrées qui sillonneront de partout le vaste empire! la France nouvelle, immense, reliée à la France mère, l'antique patrie, par un prodigieux développement de côtes, fondée enfin, prête pour les cent millions d'habitants qui doivent y pousser un jour... Sans doute, ces choses ne se feront point du soir au lendemain. Le Transsaharien n'est pas construit, il y a là deux mille cinq cents kilomètres de désert nu, dont l'exploitation ne saurait tenter les compagnies; et il faudra qu'une prospérité se déclare, qu'un commencement de culture, que des mines découvertes, que les exportations croissantes rendent possible l'effort d'argent de la métropole. Ensuite, il y a la question des peuplades de là-bas, faites de nègres doux pour la plupart, mais quelques-unes féroces, voleuses, d'une sauvagerie exaltée par le fanatisme religieux, aggravant la grande difficulté de notre conquête, ce terrible problème de l'Islam, contre lequel nous nous heurterons, tant qu'il ne sera pas résolu. Et la vie seule, de longues années de

vie peuvent seules créer un peuple nouveau, l'adapter à la terre nouvelle, en fondre les divers éléments, lui donner son existence normale, sa force homogène, son génie... N'importe pourtant! dès aujourd'hui, une France est née au loin, un empire illimité, et elle a besoin de notre sang, et il faut lui en donner pour qu'elle se peuple, qu'elle tire du sol ses incalculables richesses, qu'elle devienne la plus grande, la plus forte, la plus souveraine, dans le monde entier.

Soulevé d'enthousiasme, frémissant de l'idéal lointain, enfin révélé, Benjamin avait des larmes plein les yeux. Ah! la vie saine, la vie noble, l'autre chose! toute la mission, toute l'œuvre qu'il n'avait fait que rêver jusque-là, confusément! Il demanda encore :

— Et beaucoup de familles françaises sont là-bas, comme la vôtre, qui colonisent?

Dominique, alors éclata d'un grand rire.

— Eh! non, il y a bien quelques colons dans nos anciennes possessions du Sénégal; mais là-bas, au fond de la vallée du Niger, au delà de Dienné, je crois bien que nous sommes les seuls... Nous sommes les pionniers, la folle avant-garde, les risque-tout de la foi et de l'espoir. Et nous y avons quelque mérite, car cela semble, aux gens raisonnables, une simple gageure contre le bon sens. Vous imaginez-vous cela? une famille française installée en plein chez les sauvages, ayant pour toute protection le voisinage d'un petit fort où un officier blanc commande à une douzaine de soldats indigènes, forcée parfois de faire elle-même le coup de feu, créant une ferme au milieu d'un pays que le fanatisme de quelque chef de tribu peut soulever d'un jour à l'autre. C'est d'une démence à fâcher le monde, et c'est ce qui nous ravit, c'est ce qui nous rend si gais, si bien portants, si victorieux. Nous ouvrons la route, nous donnons l'exemple. Nous portons notre bonne vieille France là-bas, nous nous sommes taillé, au milieu des terres vierges, un champ illimité qui deviendra une province, nous avons fondé un village qui sera, dans cent ans, une grande ville. Il n'est pas, aux colonies, de race plus féconde que la race française, elle qui paraît être devenue stérile sur son antique sol. Et nous pullulerons, et nous emplirons le monde!...

Venez donc, venez donc, vous tous, puisque vous êtes trop entassés, puisque vous manquez d'air dans vos champs trop étroits, dans vos villes surchauffées, empoisonnées. Il y a là-bas place pour tous, des terres neuves, du grand air que n'a respiré personne, une tâche à remplir qui fera de vous tous des héros, des gaillards solides, heureux de vivre. Venez avec moi, j'emmène les hommes, j'emmène les femmes de bonne volonté, et vous vous taillerez d'autres provinces, et vous fonderez d'autres villes, pour la toute-puissance future de la grande France démesurée!

Il riait si gaîment, il était si beau, si brave, si robuste, que la table entière, une fois encore, l'acclama. On ne le suivrait certainement point, puisque tous ces ménages avaient leurs nids faits, puisque tous ces jeunes gens tenaient déjà trop à la vieille terre par les racines de la race, endormie aujourd'hui au foyer, après tant d'esprit aventureux. Mais quelle merveilleuse histoire, écoutée des petits et des grands enfants comme un beau conte qui les ravissait, qui réveillerait chez eux, demain sans doute, la passion active des glorieuses entreprises lointaines! La semence de l'inconnu était jetée, elle pousserait en une moisson de fabuleuse puissance.

Et Benjamin fut le seul à crier, au milieu de l'enthousiasme, où sa parole se perdit :

— Oui! oui! je veux vivre... Emmène-moi, emmène-moi!

Mais, pour conclure, Dominique reprenait :

— Et, grand-père, je ne vous l'ai pas dit encore, mon père a donné le nom de Chantebled à notre ferme de là-bas... Souvent, il nous raconte comment vous avez fondé votre domaine, ici, dans un coup d'audace prévoyante, lorsque tout le monde se moquait, haussait les épaules, en vous accusant de folie. Et c'est, là-bas, pour mon père, la même dérision, la même pitié méprisante, car on s'attend à ce que le bon Niger emporte un jour notre village, si quelque bande de nègres rôdeurs ne nous tue pas et ne nous mange pas auparavant... Ah! je suis bien tranquille, nous vaincrons comme vous avez vaincu, parce que la folie de l'action est la divine sagesse. Il y aura, là-bas, un autre royaume des Froment, un autre

Chantebled immense, dont vous serez tous les deux, grand'mère et vous, les ancêtres, les patriarches lointains qu'on vénèrera comme des dieux... Et je bois à votre santé, grand-père, je bois à votre santé, grand'mère, au nom de votre autre peuple futur, poussé gaillardement sous le brûlant soleil des tropiques.

Mathieu, qui s'était levé, dit d'une voix forte, dans une émotion profonde :

— A ta santé! mon garçon. A la santé de mon fils Nicolas, de sa femme Lisbeth, et de tous ceux qui sont nés de leur amour! A la santé de tous ceux qui en naîtront demain, de génération en génération!

Et Marianne, qui s'était levée elle aussi, dit à son tour :

— A la santé de vos femmes et de vos filles, de vos épouses et de vos mères! A la santé de celles qui aimeront, qui enfanteront, qui créeront le plus de vie pour le plus de bonheur possible.

Alors, le gala se termina, on quitta la table, toute la famille se répandit librement sur la pelouse. Et il y eut un dernier triomphe autour de Mathieu et de Marianne, que le flot pressé de leurs enfants entourèrent. C'était le flot de la fécondité victorieuse, tout le petit peuple heureux né de leurs flancs qui les assaillait de sa joie, qui les étouffait de ses tendresses. Vingt bras ensemble leur tendaient des enfants, des têtes blondes ou brunes à baiser. Eux, dans leur grand âge, dans l'état divin d'enfance où ils retournaient, ne reconnaissaient pas toujours les gamins ni les gamines. Ils se trompaient, changeaient les noms, prenaient les uns pour les autres. On riait, on rectifiait, on faisait appel à leur mémoire. Et ils riaient aussi, ils avaient un geste de délicieuse erreur. Ça n'avait pas d'importance, s'ils ne savaient plus, car c'était toujours de leur moisson. Puis, il y avait là des femmes enceintes, des petites-filles, des arrière-petites-filles, qu'ils appelaient, qu'ils voulaient embrasser aussi, pour porter bonne chance aux enfants encore qui allaient naître, des enfants de leurs enfants, à l'infini, une race qui s'élargirait toujours, qui les continuerait au lointain des âges. Puis, il y avait là des mères en train de nourrir, celles dont les enfants au maillot avaient dormi sagement,

pendant le repas; et, maintenant qu'ils étaient réveillés, criant la faim, elles devaient leur servir leur part du régal, elles leur donnaient le sein, assises sous les arbres, s'égayant entre elles, la gorge libre, dans une sérénité fière. C'était la royale beauté de la femme, épouse et mère, c'était la décisive victoire de la maternité féconde sur la virginité tueuse de vie. Que les mœurs soient donc changées, et l'idée de morale, et l'idée de beauté, et qu'on refasse un monde avec cette beauté triomphante de la mère qui allaite l'enfant, dans la majesté de son symbole! Toujours de nouvelles semences enfantaient des moissons nouvelles, le soleil toujours remontait de l'horizon, le lait ruisselait sans fin des gorges nourricières, sève éternelle de l'humanité vivante. Et ce fleuve de lait charriait la vie à travers les veines du monde, et il se gonflait, et il débordait, pour les siècles infinis.

Le plus de vie possible, pour le plus de bonheur possible. Tel était l'acte de foi en la vie, l'acte d'espoir en son œuvre juste et bonne. La fécondité victorieuse restait la force indiscutée, la puissance souveraine qui seule faisait l'avenir. Elle était la grande révolutionnaire, l'ouvrière incessante du progrès, la mère de toutes les civilisations, recréant sans cesse l'armée de ses lutteurs innombrables, jetant au cours des siècles des milliards de pauvres, d'affamés, de révoltés, à la conquête de la vérité et de la justice. Il ne s'est pas fait, dans l'Histoire, un seul pas en avant, sans que ce soit le nombre qui ait poussé l'humanité en sa marche. Demain, comme hier, sera conquis par le pullulement des foules, en quête du bonheur. Et ce seront les bienfaits attendus de notre âge, l'égalité économique obtenue enfin ainsi que l'a été l'égalité politique, la juste répartition des richesses rendue désormais facile, le travail obligatoire rétabli dans sa nécessité glorieuse. Il n'est pas vrai qu'il soit imposé aux hommes en châtiment du péché, il est au contraire un honneur, une noblesse, le plus précieux des biens, la joie, la santé, la force, l'âme même du monde, qui toujours est en labeur, en création du futur. C'est du travail que l'enfant mis au monde, c'est du travail que la vie vécue normalement, sans perversion imbécile, le rythme même de la grande besogne quotidienne qui

emporte le monde à l'éternité de son destin. Et la misère, le crime social abominable, disparaîtra, dans cette glorification du travail, dans cette distribution entre tous de l'universelle tâche, chacun ayant accepté sa part légitime de devoirs et de droits. Et que des enfants poussent, ils ne seront que des instruments de richesse, des accroissements du capital humain, d'existence libre et heureuse, sans que les enfants des uns puissent être de la chair à corvée, à boucherie ou à prostitution, pour l'égoïsme des enfants des autres. Et c'est la vie encore qui aura vaincu, la renaissance de la vie honorée, adorée, de cette religion de la vie, écrasée sous le long, l'exécrable cauchemar du catholicisme, dont les peuples à deux reprises déjà, au XVe siècle, au XVIIIe, ont essayé violemment de se délivrer, et qu'ils chasseront enfin, le jour prochain où la terre féconde, la femme féconde redeviendront le culte, la toute-puissance et la souveraine beauté.

A cette heure dernière, dans le soir resplendissant, Mathieu et Marianne régnaient par leur race nombreuse. Un mouvement héroïque, admirable, les avait emportés à cette royauté. Ils finissaient en héros de la vie, vieillards augustes, parce qu'ils avaient beaucoup enfanté, beaucoup créé d'êtres et de choses. Et cela au milieu des batailles, dans le travail, dans la douleur. Souvent, ils avaient sangloté. Puis, avec l'âge extrême, la paix était venue, la grande paix souriante, faite des bonnes besognes accomplies, de la bonne certitude du sommeil prochain, tandis que leurs enfants, les enfants de leurs enfants, autour d'eux, recommençaient la lutte, travaillaient et souffraient, vivaient à leur tour. Et, dans leur grandeur de héros, il y avait aussi tout le désir dont ils avaient brûlé, le divin désir, fabricateur et régulateur du monde, qui les avait visités en coups de flamme, à chacun de leurs enfantements nouveaux. Ils étaient comme le temple sacré que le dieu avait habité constamment, ils s'étaient aimés du feu inextinguible dont l'univers brûle, pour la continuelle création. Leur beauté rayonnante, sous les cheveux blancs, venait de cette lumière dont leurs yeux restaient pleins, de cette puissance d'aimer, que l'âge n'avait pu éteindre. Sans doute, comme ils le disaient en plaisantant autrefois, ils avaient dépassé

toute mesure, dans leur imprévoyance à faire des enfants, scandalisant leurs voisins, troublant les mœurs respectées. Mais, définitivement, n'avaient-ils pas eu raison? Leurs enfants n'avaient rogné la part de personne, chacun avait apporté sa subsistance. Et puis, il est bon de trop moissonner, quand les greniers du pays sont vides. Il en faudrait beaucoup de ces imprévoyants, pour combattre la prudence égoïste des autres, aux heures de grande disette. C'est le bon exemple civique, la race raffermie, la patrie refaite, au milieu des affreux déchets, par la belle folie du nombre, de la prodigalité à pleines mains, saine et joyeuse.

Alors, la vie exigea un dernier héroïsme de Mathieu et de Marianne. Un mois plus tard, lorsque Dominique fut sur le point de retourner au Soudan, Benjamin leur dit un soir sa passion, l'appel irrésistible, venu de la plaine inconnue et lointaine, auquel il obéissait.

— Père bien-aimé, mère adorée, laissez-moi partir avec Dominique... J'ai lutté, je me fais horreur de vous quitter ainsi, à votre âge. Mais je souffre trop, mon âme éclate, pleine d'infini; et je mourrai d'oisiveté honteuse, si je ne pars pas.

Ils l'écoutaient, le cœur brisé. Ces paroles ne les surprenaient point, ils les entendaient venir, depuis le renouveau de leurs noces. Et ils tremblaient, ils sentaient bien qu'ils ne pourraient refuser, car ils se savaient coupables d'avoir gardé ce dernier enfant au nid familial, après avoir donné les autres. Ah! l'insatiable vie qui ne leur permettait pas cette avarice tardive, qui exigeait jusqu'au cher trésor caché discrètement, dont leur égoïsme jaloux rêvait de ne se séparer qu'au seuil de la tombe!

Un grand silence régna, et Mathieu répondit enfin, d'une voix lente :

— Mon enfant, je ne puis te retenir. Va donc où l'existence t'appelle... Si je savais devoir mourir ce soir, je te dirais d'attendre demain.

A son tour, Marianne dit doucement :

— Pourquoi ne mourons-nous pas tout de suite?... Nous n'aurions pas cette dernière souffrance, et tu n'emporterais que notre souvenir.

Une fois encore, le cimetière de Janville s'évoquait, le champ de paix où dormaient déjà des êtres chers, où bientôt eux-mêmes iraient les rejoindre. Cette pensée était sans tristesse, ils espéraient s'y coucher ensemble, le même jour, car ils ne pouvaient concevoir la vie l'un sans l'autre. Et, d'ailleurs, ne continueraient-ils pas à vivre, vivant toujours par leurs enfants, unis à jamais, immortels dans leur race?

— Père bien-aimé, mère adorée, répéta Benjamin, c'est moi qui demain serai mort, si je ne pars pas. Attendre votre fin, grand Dieu! ne serait-ce pas la vouloir? Il faut que longtemps encore vous viviez, et je veux vivre comme vous.

Il y eut un nouveau silence, puis Mathieu et Marianne dirent ensemble :

— Pars donc, mon enfant. C'est juste, il faut vivre.

Mais, le jour des adieux, quel déchirement, quelle douleur dernière à s'arracher cette chair encore, tout ce qui leur restait d'eux-mêmes, pour en faire à la vie le suprême cadeau! C'était le départ de Nicolas qui recommençait, le jamais plus de l'enfant migrateur, envolé, donné au vent qui passe, pour l'ensemencement des terres ignorées et lointaines, par-dessus les frontières.

— Jamais plus! cria Mathieu en larmes.

Et Marianne répéta, dans le grand sanglot monté de ses flancs :

— Jamais plus, jamais plus!

Maintenant, ce n'était pas seulement la famille accrue, a patrie refaite, la France repeuplée pour les luttes futures, c'était encore l'humanité élargie, les déserts défrichés, la terre peuplée entièrement. Après la patrie, la terre. Après la famille, la nation, puis l'humanité. Et quel coup d'ailes envahisseur, quelle brusque ouverture sur l'immensité du monde! Toute la fraîcheur des océans, toutes les senteurs des continents vierges, arrivaient en une haleine géante, comme une brise du large. A peine quinze cents millions d'âmes, aujourd'hui, par les quelques champs cultivés du globe, n'est-ce pas misérable, lorsque le globe, ouvert tout entier à coups de charrue, devrait en nourrir dix fois davantage? Quel étroit horizon que de vouloir borner l'humanité vivante au

chiffre actuel, en admettant simplement des échanges de peuple à peuple, des capitales mourant sur place, comme sont mortes Babylone, Ninive, Memphis, tandis que d'autres reines du monde héritent, renaissantes, florissantes, de civilisations nouvelles, sans que jamais le nombre des âmes puisse désormais s'accroître! C'est là l'hypothèse de la mort, car rien ne reste stationnaire, ce qui ne croît plus décroît et disparaît. La vie est la marée montante dont le flot chaque jour continue la création, achève l'œuvre du bonheur attendu, quand les temps seront accomplis. Le flux et le reflux des peuples ne sont que les périodes de la marche en avant; les grands siècles de lumière emportés, remplacés par des siècles noirs, marquent uniquement les étapes. Toujours un nouveau pas est fait, un peu plus de la terre conquis, un peu plus de la vie mis en œuvre. La loi semble être le double phénomène de la fécondité qui fait la civilisation et de la civilisation qui restreint la fécondité. Et l'équilibre en naîtra, le jour où la terre entièrement habitée, défrichée, utilisée, aura rempli son destin. Et le divin rêve, l'utopie généreuse vole à plein ciel, la famille fondue dans la nation, la nation fondue dans l'humanité, un seul peuple fraternel faisant du monde une cité unique de paix, de vérité et de justice. Ah! que l'éternelle fécondité monte toujours, que la semence humaine soit emportée par-dessus les frontières, aille peupler au loin les déserts incultes, élargisse l'humanité dans les siècles à venir, jusqu'au règne de la vie souveraine, maîtresse enfin du temps et de l'espace!

Et, après le départ de Benjamin, emmené par Dominique, Mathieu et Marianne retrouvèrent la grande joie de leur enfantement, la grande paix de leur œuvre achevée, prodigue, inépuisable. Ils n'avaient plus rien à eux, rien que le bonheur d'avoir tout donné à la vie. Le jamais plus de la séparation devenait le toujours davantage de la vie accrue, épandue au delà de l'horizon sans bornes. Candides et riants, les héros bientôt centenaires triomphaient, dans la floraison débordante de leur race. Par-dessus les mers, le lait avait coulé, du vieux sol de France, jusqu'aux immensités de l'Afrique vierge, la jeune et géante France de demain. Après le Chante-

bled conquis sur un coin dédaigné du patrimoine national, un autre Chantebleb se taillait un royaume, au loin, dans les vastes étendues désertes, que la vie avait à féconder encore. Et c'était l'exode, l'expansion humaine par le monde, l'humanité en marche, à l'infini.

Angleterre. — Août 1898-Mai 1899.

FIN

Notes
et
Commentaires

Notes et Commentaires sur “Fécondité”

Conception Générale des “Quatre Evangiles”

C'est une erreur assez répandue de croire que c'est l'Affaire Dreyfus qui aurait déterminé chez Emile Zola cette transformation morale qui le poussa, vers la fin de sa vie, à entreprendre son grand prêche social, à se muer d'artiste en prophète, à concevoir et à écrire ses “ Evangiles ”. A la vérité, Zola ne fait qu'obéir à une évolution intérieure qui date de loin, et dont les premiers effets sont déjà sensibles dans *Le Docteur Pascal*. Le grand drame de conscience qui divisait alors la France le trouva dans ces dispositions messianiques, et ceci explique la ferveur totale, l'héroïque exaltation avec laquelle il intervint dans une Cause historique dont il allait devenir le héraut et e saint.

La conception des Quatre Evangiles paraît donc légèrement antérieure à “ l'Affaire ”. Dans *Nouvelle Campagne*, on peut lire déjà un article intitulé *Dépopulation*, qui date de 1896, où se trouve indiqué le sujet de *Fécondité*. La première note sur *Les Quatre Evangiles* a été retrouvée récemment dans les papiers aissés par le Maître et a été publiée dans *Le Mercure de France* du 1er octobre 1927.

Voici cette note qui n'est pas datée, mais qui a dû être écrite peu de temps après l'achèvement de *Paris*, c'est-à-dire vers la fin de 1897.

LES QUATRE EVANGILES

Les Trois Evangiles, *les quatre évangiles, j'ai ajouté* Vérité, *titre général de trois romans :* Fécondité, Travail, Justice *qui feront suite à ma trilogie des* Trois Villes : Lourdes, Rome, Paris.

Dans le premier, Fécondité, *je traite le sujet qui m'a hanté sous le titre* Le Déchet. *Mais j'attendris le sujet et je l'élargis, en en faisant un chant à la fécondité. Rendre* esthétique *la femme féconde, avec Jean, fils de Pierre et de Marie, la femme qui nourrit, la femme qui a beaucoup d'enfants. Contre la virginité, la religion de la mort, et pour l'expansion de tous les germes. D'abord, pour la patrie féconde, la natalité augmentée en France, petit côté patriotique, puis le sujet étendu à l'humanité tout entière. Dans* Fécondité *je crée la Famille.*

Travail *est l'œuvre que je voulais faire avec Fourier, l'organisation du travail, le travail père et régulateur du monde. Je garde pour héros Jean, fils de Pierre et de Marie. Et je crée avec lui la Cité, une ville de l'avenir, une sorte de phalanstère. C'est là qu'est la difficulté, pour faire un livre vivant et humain. La douceur et la santé par le travail. Montrer la nécessité du travail pour la santé physiologique. Un hosanna au travail créant la cité, la ruche en travail, et faire découler de là tous les bonheurs. Mais redouter l'idylle, le fleuve de lait. La nécessité des loups dans la bergerie, je vois bien des tableaux séduisants du travail, les travaux manuels anoblis, les travaux de la terre surtout, pittoresques moissons, etc. (et ma* Terre*). Enfin arriver à constituer la cité par le travail.*

Puis Justice *me donne le troisième palier, le sommet, en créant l'humanité par-dessus les frontières, plus que la grande patrie humaine. Les Etats-Unis d'Europe. L'alliance de toutes les nations. La question des races, race latine, race germanique, race saxonne. Et le grand baiser de paix. La question peut être ramenée d'abord au désarmement général. Ce qui donnera au moins une actualité au sujet. Imaginer une croisade, pour cela un vieil apôtre, grande figure qui entraîne Jean par le monde. Et leur visite à chaque peuple, ce qu'ils disent à chaque peuple, à chaque roi. Cela varierait les cadres. C'est là le livre que j'ai rêvé, dont chaque chapitre serait consacré à un peuple, et dont j'irai lire à chaque peuple son chapitre. Cela donnerait peut-être un cadre original. Avec une apothéose de la paix finale. Je crée ainsi l'humanité. Et d'un roman à l'autre, j'élargis mon cadre (très important), d'abord dans une maison avec* Fécondité, *ensuite dans une ville avec* Travail, *enfin par le vaste monde avec* Justice. *Ce mot Justice pour être expliqué doit être pris dans le sens de solidarité, comme moyen, et pour le bonheur, comme but. La femme de Jean et ses enfants mêlés dans les trois.*

Les avantages. — *Je mets le récit des trois volumes dans la bouche de Jean, et cela suffira à renouveler ma forme. L'imparfait évité, l'indicatif employé le plus souvent, et les rêves, toutes les effusions permises. De la sorte, je puis contenter mon lyrisme, me jeter dans la fantaisie, me permettre tous les sauts d'imagination dans le rêve et l'espoir. Je voudrais un optimisme éclatant. C'est la conclusion naturelle de toute mon œuvre : après la longue constatation de la réalité, une prolongation dans demain, et d'une façon logique, mon amour de la*

force et de la santé, de la fécondité et du travail, mon besoin latent de justice éclatant enfin. Puis, je finis le siècle, j'ouvre le siècle prochain. Tout cela basé sur la science, *le rêve que la science autorise. Je suis content surtout de pouvoir changer ma manière, de pouvoir me livrer à tout mon lyrisme et à toute mon imagination. Mais surtout tremper cela de bonté, de tendresse, un cantique de bonté, de tendresse, je ne saurais trop insister. Toute une floraison admirable sortant de là. Il faut que ce soit poignant et éclatant.*

Les dangers. — *Ennuyer le public, faire une œuvre factice et morte, du moment que je sortirai de l'humanité, de la vérité vraie. Rien n'est plus glacial que les fantaisies, que les symboles trop longtemps prolongés. Une " Icarie " est illisible. Et le rêve de la fraternité universelle fait sourire. Donc, c'est là le grave écueil qui m'a fait hésiter un instant à me lancer dans ce grand travail; et si je passe outre, c'est que le danger m'attire et que justement le renouvellement de ma manière peut être dans cette formule nouvelle et inquiétante. Mais je ne saurais trop me méfier et m'efforcer de mettre de l'humanité dans le deuxième et le troisième roman surtout. Il faut que sous l'affabulation toute une humanité s'agite, très intense. L'intérêt pour le public c'est ce que je veux. Il faut que ces romans n'aillent pas qu'à des lettrés, mais passionnent les femmes. Donc nécessairement tout un côté dramatique et tendre, mais d'une intensité décuplée.*

J'en arrive à quelques premiers détails sur Fécondité. *C'est l'œuvre que je vois actuellement le mieux. Je prends Jean, le fils de Pierre et de Marie. Sa mère (cadeau à Paris) en l'élevant au-dessus de Paris lui a dit qu'il ferait la moisson d'or. Donc, cela ne devrait se passer qu'au* XXe *siècle. Mais je ne fixerai aucune époque, je laisserai les dates vaguer. Et je vois autant de chapitres qu'il y a de cas dans la natalité, dans la question de la population d'un pays. D'abord la conception. Jean fait un enfant à sa femme et je mets par-dessous, à l'aide de faits et de personnages, toutes les tricheries dans la conception, la semence perdue volontairement ou non, tous les drames et les comédies de l'alcôve, et Jean y est mêlé, et c'est en rentrant, la nuit, qu'il fait un premier enfant à sa femme; l'expansion des germes, tout ce qui se sème et se perd, que le vent apporte et emporte, un grand tableau d'une couleur intense. Puis les couches de la femme, et tous les drames et les comédies qui se rapportent aux couches, intérieurs des sages-femmes, avortements, enfants tués avant de naître, enfants tués après qu'ils sont nés, les chirurgiens opérateurs retranchant les utérus. Puis la femme de Jean nourrit, et c'est ici les bureaux de nourrices, les mères qui ne nourrissent pas. — Puis les autres enfants de la femme de Jean, et les bourgeois réduisant leur famille, l'égoïsme et la prudence, toutes les raisons qui font que la natalité baisse dans un pays. Je veux remettre à la mode la femme qui nourrit, qui a beaucoup d'enfants, et je montrerai donc la femme de Jean superbe, une créature admirable, entourée de ses enfants, le bonheur dans la maison, la gloire, l'éclat de tendresse et de joie. — Le plan est de mettre la réalité des épisodes désastreux, l'état actuel, par-dessous l'exemple et le bonheur de Jean et de sa maison, et de revenir toujours à lui et aux siens pour les exalter. — Donc créer des groupes de personnages secondaires qui me donneront ce qui existe, mêler Jean à leur vie, les lui faire juger et condamner,*

non seulement en paroles, mais aussi par sa propre vie. Réduire le nombre de ces personnages secondaires au strict minimum pour qu'ils représentent seulement les cas nécessaires. J'ai Jean et sa femme, vieillis, entourés de leur nombreuse famille, s'adorant toujours l'un l'autre, et s'adorant dans leurs enfants et leurs petits-enfants. Je songe que si je les fais vieillir là tout de suite, ils seront trop vieux pour Travail *et pour* Justice . *Il faudra sans doute annoncer tout de suite, dans une préface, où Jean parlera lui-même, disant qu'il va écrire ses mémoires et qu'il divisera sa vie en trois : la famille, la cité, l'humanité. Cela aurait le bon côté de poser tout de suite la série, de rendre la division claire et de me faciliter le plan général.*

Je vois Fécondité *dans une maison avec un jardin. Faudra-t-il prendre* Paris. *Cela me paraît indiqué. Et pourtant je ne crois pas que cela soit possible. Car s'il crée la ville ensuite, ce ne peut être Paris. Donc à chercher. — Ensuite,* Travail *est dans une ville, dans une cité que je crée ville d'industrie et de lettres, à voir. — Enfin* Justice *est par le monde, par les différents peuples, une croisade, la prédication d'un apôtre, pour le désarmement.*

On remarquera qu'Emile Zola a quelque peu modifié son projet primitif. La série ne comprenait d'abord que trois livres au lieu de quatre. L'auteur ne prévoyait à ce moment qu'un seul personnage central qui aurait été Jean. Par la suite, il a préféré créer un héros pour chaque roman : Mathieu pour *Fécondité*, Luc pour *Travail*, Marc pour *Vérité*. Jean Froment n'aurait plus été que le héros de *Justice*. Le romancier a encore renoncé à mettre dans la bouche de Jean — sous la forme de récit direct — l'histoire des différents " Evangiles".

Au début de son Ebauche de *Fécondité* (B. N. Manuscrits, 10301, feuillets 8 à 12) Zola s'explique à ce sujet :

" Il me vient l'idée de faire les quatre évangiles, et non les trois, " pour faire pendant aux quatre évangiles, Jean, Luc, Marc, " Mathieu. J'aurai alors : *Fécondité*, *Travail*, *Vérité (Humanité?)*, " *Justice*. — Mais surtout, j'abandonnerai l'idée d'avoir, comme " dans *Les Trois Villes*, un seul héros, se développant, ce qui me " gêne et me semble même contre la logique. Ne puis-je imaginer " quatre fils de Pierre : Jean, Luc, Marc, Mathieu, quatre frères " qui seraient les quatre héros des quatre épisodes. L'avantage " décisif de cela est qu'alors j'aurai dans chaque roman toute une " vie d'homme à dérouler, jusqu'à quatre-vingts et quatre-vingt-" dix ans, si je veux, tout le siècle prochain, de sorte que je puis " suivre tout le progrès, tout le futur, sans le morceler. Chaque " frère représente ce que signifie le titre de son épisode, et cela " au complet. La fécondité de tout un siècle, le pullulement de la " famille autour d'un homme, un grand chêne : cela élargit mon " cadre, singulièrement, pousse la chose, le développement de la famille " à son intensité. De même pour le travail, j'ai tout le développement " de la cité future; de même pour la vérité, toute la conquête " d'un siècle, avec le recul de l'erreur, la science de plus en plus " triomphante; de même pour la justice où je fais rentrer " l'huma-" nité ", les peuples se fédérant, revenant à la famille unique, la " question des races étudiée et résolue, la paix universelle à la fin ".

Genèse
et Historique de l'Œuvre

Au moment de la publication de *Fécondité* en librairie, Emile Zola faisait à un rédacteur du *Rappel* quelques confidences sur son nouveau roman, dont nous extrayons les lignes suivantes :

« Depuis longtemps, le sujet de *Fécondité* me préoccupait. Dans « ma conception première, cela devait s'intituler *Le Déchet*, et je « ne songeais pas à opposer aux pratiques malthusiennes, à la « stérilité voulue d'une certaine bourgeoisie, pratiques d'où résultent « les vices, la désorganisation de la famille et les pires catastrophes, « l'exemple d'un groupe social où l'on ne fraudrait pas la nature et « où le grand nombre des enfants deviendrait une cause de pros- « périté. *Le Déchet*, ç'aurait été un tableau fort sombre, sans atté- « nuations, et qui, peut-être, aurait fait une impression par trop « pénible sur l'esprit du lecteur. Ce fut quand j'eus terminé *Les* « *Trois Villes* que mes idées se modifièrent à cet égard. Je résolus « de placer le remède à côté du mal... ».

On retrouve, ça et là, dans *Fécondité*, des vestiges de cette conception première, pessimiste et sombre du *Déchet*, et qui semblent rappeler certaines peintures de *Pot-Bouille*...

La publication de *Paris* n'était donc pas terminée dans *Le Journal*, que Zola, fidèle à ses habitudes de travail, commençait l'élaboration préparatoire de *Fécondité*. Mais dès cet instant, l'existence si méthodiquement réglée du grand écrivain allait être troublée par de formidables orages. C'est le 25 novembre 1897 que, convaincu de l'innocence du capitaine Dreyfus, il commence dans *Le Figaro* sa campagne

en faveur de la revision par un article sur Scheurer-Kestner. Le 13 janvier 1898, il publie dans le journal *L'Aurore*, sous le titre de *J'accuse*, sa lettre célèbre au Président de la République, qui lui vaut d'être poursuivi devant le Jury de la Seine. Son procès s'ouvre le 7 février et occupe quinze audiences jusqu'au 23, date à laquelle il est condamné à un an de prison et à trois mille francs d'amende. La cour de cassation ayant cassé ce premier procès pour vice de forme, le procès est renvoyé, le 23 mai, devant la cour d'assises de Versailles. L'exception d'incompétence ayant été soulevée par Me Labori, les débats furent suspendus jusqu'au 18 juillet, où Zola dut de nouveau comparaître.

Pendant toute cette période tumultueuse, dès que les événements lui laissaient un peu de répit, Zola reprenait son dossier de *Fécondité*, et continuait d'y amasser notes et matériaux, attestant ainsi une volonté et une discipline presque incroyables.

Mais, le 18 juillet, à Versailles, on savait que les débats allaient être étouffés. Pour répondre à cette tactique, Labori décidait de faire défaut.

Zola dut quitter la cour d'assises au milieu de manifestations délirantes et sauvages. Il ne fallut rien moins qu'un escadron de cavalerie pour le soustraire aux menaces de la populace surexcitée. Une automobile le ramena en toute hâte à Paris, avenue du Bois de Boulogne, chez l'éditeur Charpentier où un conseil de guerre fut tenu aussitôt. Georges Clemenceau, Labori et les principaux partisans de la revision s'y trouvaient réunis. Il fut décidé d'un commun accord que Zola devait quitter la France. De cette façon, le jugement ne pourrait être rendu exécutoire, et l'écrivain devenait maître de choisir l'heure favorable à la réouverture de son procès, d'où devait jaillir la vérité.

Zola se résigna courageusement, mais la mort dans l'âme, à ce sacrifice que ses amis lui imposaient. Il aurait préféré mille fois la prison. Londres fut choisi comme lieu de son exil. Il prit, le soir même, le train pour Calais, sans même repasser chez lui, et il arriva à Londres le 19 juillet. Il s'était embarqué sans bagages, seulement muni de quelques objets de toilette que lui avait fournis Mme Charpentier.

Aussitôt en Angleterre, il n'eut d'autre souci que de reprendre et d'organiser sa vie de travail. Son ami, le graveur Fernand Desmoulin, qui l'avait accompagné, revint en France pour en rapporter les notes manuscrites de son livre en préparation, qu'il avait dû y laisser.

Dans son ouvrage *Emile Zola Novelist and Reformer*, l'écrivain anglais M. Ernest Alfred Vizetelly, qui fut pendant son exil un fidèle et précieux compagnon du Maître, a raconté dans quelles circonstances celui-ci commença d'écrire *Fécondité :*

“ Par l'intermédiaire de M. Wareham, on avait trouvé à la cam-
“ pagne une maison meublée, à Penn, Oatlands Chase, résidence de
“ M. E. G. Venables, et ce fut là que Zola s'installa pour écrire
“ *Fécondité*, le premier volume de sa nouvelle série, *Les Quatre*
“ *Evangiles* ”, dont il avait tranquillement élaboré le plan pendant
“ la tourmente de l'Affaire Dreyfus. Il faut voir là un témoignage
“ frappant de la supériorité de son esprit, car il n'est pas un homme

sur cent qui aurait eu le courage, le sang-froid ou la force d'entre-
" prendre une grande œuvre littéraire et de s'isoler dans des circonstances aussi extraordinaires que celles où se trouvait Zola, insulté, bafoué et condamné. Il avait été rayé de la Légion d'Honneur, il avait dû sacrifier d'énormes sommes d'argent; pour lui, l'avenir s'annonçait très sombre. Il n'avait d'espérance que dans le temps, qui ferait jaillir la vérité et amènerait un revirement du sentiment public en sa faveur. En attendant, il retournait à son habituelle panacée, le travail, détournait son esprit, autant qu'il le pouvait, de la grande bataille que ses compagnons de lutte continuaient de livrer à Paris. C'est ainsi qu'il entreprit son livre sur les causes de la dépopulation en France ".

Le 4 août, il écrivit la première ligne du premier chapitre, et le 15 octobre, sept chapitres étaient composés.

Lorsque la location de Penn expira, Zola loua une autre villa " Summerfield " sur la colline de Spinney, à Addlestone et, vers la fin de son séjour, il résida au Quenn's Hôtel, à Norwood. C'est là qu'il acheva *Fécondité*, le samedi 27 mai 1899.

L'exil d'Emile Zola en Angleterre touchait, d'ailleurs, à sa fin. La Cour de Cassation ayant, le 3 juin, cassé le jugement de 1894 qui avait condamné le capitaine Dreyfus, le grand écrivain rentra en France le 5 juin. Quelques jours plus tard, *L'Aurore* commençait la publication de *Fécondité*, et le livre parut en librairie dans le courant d'octobre 1899.

Zola tint d'ailleurs à s'expliquer lui-même, dans *L'Aurore*, sur le sens de son œuvre. Voici quelques lignes extraites de ses déclarations :

" Fécondité est l'enfant de la douleur. Je l'ai écrit en exil. Ce livre m'a coûté beaucoup de peine et de temps...

" Pendant que mes ennemis s'acharnaient à ma perte, moi, je donnais à mon pays, les meilleurs, les plus sages conseils. Je lui faisais toucher du doigt ses plaies pour qu'il pût les guérir. Et, avec la Fécondité qui assure l'existence et la grandeur de mon pays, j'exaltais la Beauté. Le bouton de fleur est joli; la fleur épanouie est belle. La vierge est moins belle que la mère. La femme exhale son parfum, montre toute son âme, acquiert toute sa beauté dans l'accomplissement de ses fins naturelles. C'était une vérité utile à propager comme celle dont Jean-Jacques Rousseau se fit l'ardent apôtre ".

Une Lettre a Emile Zola, a propos de " Fécondité "

17 *Décembre* 1899.

Cher monsieur Zola,

Comme j'ai depuis huit jours une affreuse grippe qui m'empêche de lire et d'écrire, je profite d'un moment de répit pour vous dire que je n'ai encore lu que les deux tiers de *Fécondité*, et que je me propose de vous développer longuement mon admiration à son sujet. Dès à présent, laissez-moi vous assurer qu'aucun livre de vous ne

m'a davantage empoigné, mené, bouleversé. C'est un arbre humain complet, avec tige, feuilles et racines et quelle sève bouillonnante. Je lis aussi *Résurrection* de Tolstoï : croyez à ma franchise si je vous dis que, cette fois, vous tombez le grand Russe, par l'originalité, l'ampleur et la houle des sentiments égale à la foule agissante. Il y a autour de votre œuvre, comme sur la mer, un arôme sain et fortifiant.

Ce qui est lamentable, en notre temps, c'est l'absence de tout esprit critique, le laisser-aller des jugements et des opinions sur les hautes manifestations de l'art. Mais *Fécondité* durera. C'est un des plus beaux hymnes, que je sache, à la vie si belle et si méchante.

Votre admirateur qui vous aime,

Léon Daudet.

N. B. — Cette lettre a été publiée, pour la première fois, dans le *Gil-Blas* du 7 octobre 1912.

Notes Diverses du Manuscrit de "Fécondité"

Résumé Analytique

Le feuillet 1 porte cette suscription :

La fécondité qui peuple le monde, les parties aujourd'hu inhabitées, qui fait la vie.

Le travail qui organise et réglemente la vie (il fait de la vie aussi).

La vérité qui est le but de la science et qui prépare la justice.

La justice qui réunit l'humanité, la rassemble, la ramène à la famille unique (?) qui assure la paix et fait le bonheur final.

Feuillets 2 à 136. — Ebauche.
— 138 à 553. — Plan.

Bibliothèque Nationale. Manuscrits, Fonds français. Nouvelles acquisitions 10301.

Feuillets 1 à 9. — Liste des personnages. Les âges.
— 11 à 232. — Personnages.
— 234 à 251. — Logements. Plans. (Détails sur les maisons : Beauchêne, Morange, Séguin, Sérafine, Gaude, Boutan, la Bourdieu, la Rouche, le bureau Broquette, Sarraille). — Gare du Nord et chemin suivi par Mathieu et Beauchêne au chapitre IV du Livre Premier. — Le quartier de Grenelle

Feuillets 253 à 278. — *L'Enfance malheureuse* (Paul Strauss).
— 280 à 294. — *Les Fraudes* (Bergeret).
— 296 à 316. — *La Castration chez la Femme* (Etienne Cann).
— 318 à 328. — Notes Vaucaire. Sages-femmes. Maisons d'accouchement. Bureaux de nourrices.
— 330 à 351. — Résumé des théories sur la fécondité (employé au Livre premier).
— 353 à 366. — La Vérité sur les Enfants trouvés (Dr Brochard).
— 368 à 404. — *La Dépopulation en France* (René Gonnard).
— 406 à 453. — *La Population et le système social* (Nitti).
— 455 à 577. — Notes et documents divers. Au feuillet 456 : Une petite carte coloriée d'Afrique. Au feuillet 457 : Une carte de Guinée et du territoire jusqu'au Sahara et au lac Tchad, avec ces mots: Les nouvelles frontières franco-anglaises. Aux feuillets 463, 464, 466, fragment d'article sur le socialisme (Yves Guyot), une circulaire de l'Alliance Nationale pour l'accroissement de la population française. Un article de Léo Claretie sur La Paix Universelle.

Bibliothèque Nationale. Manuscrits. Fonds français. Nouvelles acquisitions 10302.

“ Fécondité ” et la Critique

Dans un remarquable et judicieux article qu'il publiait, en 1899, dans *La Revue Blanche*, M. Gustave Kahn comparait très heureusement le “ principat d'ordre moral, plus encore que littéraire, alors exercé par Emile Zola ” au principat “ qu'avait exercé Hugo à la fin de sa vie ”. Zola est alors devenu le grand chef de la conscience universelle. Rarement humain ne réunit autour de soi une élite aussi vaste des sensibilités et des intelligences. Chaque jour un volumineux courrier lui apporte un monceau d'adhésions, d'hommages et d'encouragements, parvenus de toutes les parties du monde, messages de tout ce qui vibre et de tout ce qui pense, chez toutes les races et dans toutes les nations. Il se croit le plus malheureux des hommes parce que quelques-uns de ses vieux amis l'ont renié ou trahi, parce qu'une basse presse l'outrage et le bafoue, parce que de pauvres gens, égarés ou trompés, l'insultent ou se détournent quand il passe dans la rue. Il a pourtant conquis la gloire la plus pure et la plus rayonnante.

Pour s'en convaincre, il suffit de feuilleter le *Livre d'Hommages à Emile Zola* qui venait d'être publié. Combien sont instructives ces listes interminables de noms où l'on retrouve, non seulement toutes les illustrations de la Science, des Lettres et des Arts, mais encore mille signatures alors inconnues d'étudiants, de jeunes hommes obscurs, qui aujourd'hui sont devenus des figures de premier plan, des chefs et des maîtres, dans toutes les branches de notre activité nationale.

A la fin du XIXe siècle, la jeunesse réagissait contre le symbolisme et “ l'art pour l'art ”. A Paris, les rédacteurs de *La Revue Natu-*

riste menaient le mouvement. Les groupes fédéralistes du Midi, notamment ceux de Toulouse, d'Aix-en-Provence et du Roussillon, les poëtes de *L'Art Jeune*, à Bruxelles, s'efforçaient vers une action parallèle. Toute une génération proclamait que l'art devait avoir des fins sociales. Des artistes, des savants fondaient des Universités populaires et allaient se faire entendre dans les faubourgs. L'effervescence des esprits était extraordinaire. On exaltait la religion de la Vie. Les poëtes nouveaux esquissaient de nouvelles " Marseillaises de la Paix " et ils intitulaient leurs recueils " La Chanson des Hommes " ou " La Beauté de Vivre ". On réclamait un évangélique laïque et des edens terrestres.

Il n'est pas douteux, comme l'indiquait fort bien M. Gustave Kahn, en l'article précité, qu'Emile Zola n'ait eu, en se jetant dans la littérature d'apostolat, la secrète ambition de satisfaire et de réaliser les diverses tendances que nous venons de noter. L'état d'esprit qui régnait alors explique la curiosité qui accueillit la publication de *Fécondité*, et l'allégresse qu'elle causa chez certains.

Dans la presse nationaliste, qui tenait à ce moment la majorité de l'opinion, on s'occupait surtout de la guerre du Transvaal ou des préparatifs de la grande kermesse internationale de 1900. Le mot d'ordre y était donné d'affecter envers le " conte humanitaire " de Zola un silence méprisant. *Fécondité* n'en fut pas moins accueilli par le plus beau concert d'admiration et de sympathie.

Quelques réticences furent, cependant, visibles du côté socialiste, où l'on se montrait fort imbu des préceptes économiques de Malthus, et Charles Péguy se faisait l'écho de cette déception, lorsqu'il écrivait : " Quand des socialistes ne sont pas révolutionnaires comme Zola, c'est une grande inconséquence, mais quand un révolutionnaire comme Zola n'est pas socialiste, c'est une grande inutilité ". L'attitude des socialistes se modifia, d'ailleurs, du tout au tout, quand parut *Travail*. Bien que ce dernier livre ne fût pas toujours conforme à la pure orthodoxie marxiste, il fut salué par Jaurès, et fêté par les organisations ouvrières.

Considérations de Gustave Kahn

Il y aura toujours des lecteurs pour les beaux poëmes et pour les bons romans, pour leur beauté d'art, et non pour leur tendance.

Je dis pour leur tendance, car l'apparition de *Fécondité*, et tout le rôle d'Emile Zola durant ces derniers temps reposent une question souvent débattue depuis quelques années, et semblent faire pencher la balance d'un côté. Etant donné le travail des artistes qu'on dénomme si improprement les artistes de l'art pour l'art, et le travail de ceux qui puisent leurs éléments à l'action presque immédiate, le parallèle fait entre les deux façons de produire, il semble que la grande glorification dont Zola est digne assure le triomphe de ceux qui voient dans la littérature uniquement un moyen social.

Cela n'est qu'apparent. Evidemment, aux moments d'anxiété, l'esprit des foules se porte vers ceux qui enseignent, vers ceux qui lui indiquent une voie, qui le font avec détail, au moyen presque de

tableaux faciles à saisir d'un coup; et l'élite reconnaît trop fortement ses préoccupations dans ce genre d'œuvres pour ne point s'y intéresser passionnément; mais, la tourmente passée, une fois les choses classées, ou plutôt une fois le mouvement des choses momentanément ralenti, car il ne s'arrête jamais, et les faits se déplacent dans la nomenclature qui les veut enfermer, dès qu'il y a une chance de repos, l'homme revient aux livres qui lui parlent, non pas de son mode de vivre, mais de son essence, et non seulement de son essence, mais encore de ses héréditaires chimères, c'est-à-dire de ses buts les plus difficiles à atteindre et encore lointains.

Et alors toute l'œuvre des rêveurs reprend sa valeur entière, et, après avoir écouté les sociologues, le monde revient à ses poëtes. Quand le temps des livres qui auront clarifié le moment actuel et l'immédiat avenir sera passé, croyons bien que le lecteur recherchera son âme, et relira Baudelaire, et les Mallarmé, et les Nerval, et tant d'autres qui n'ont point cherché à lui dicter des lois, mais à lui présenter un miroir, et à l'enchanter de rythmes, ou de fantaisies imprévues. La littérature a besoin de ces moissons alternatives de rêveurs et de combattifs pour être complète, pour donner le symbole de l'individu complet, agissant à certaines heures et réfléchissant à certaines autres, bâtissant sa demeure, et puis l'ornant. Et si les lutteurs, les écrivains du rêve pratique, les forgeurs de devenir matériel, les prophètes du meilleur mode de vivre ont leur heure, leur influence immédiate plus grande, l'immense projection de leur nom parmi tout le contemporain, s'ils ont eu plus de jeu humain, et si peut-être ils restent davantage dans la mémoire humaine, à cause du fracas de leur nom, ils y demeurent moins précis, et moins souvent, plus tard, un homme prend leur livre pour occuper son repos ou s'exercer à penser, hors sa sphère immédiate. Satiriques, ils ont laissé leur aiguillon dans le corps qu'ils ont piqué et qui est pourri. Réformateurs, ils vivent dans la pratique des choses et ne fournissent plus au besoin du rêve. Ils demeurent aussi considérables, mais pas de même façon. Shakespeare et Bacon survivent diversement, Rousseau et Prévost, Constant et Stendhal, et que d'autres comparaisons possibles, toutes distances, toutes différences observées; et, pour conclure, le fait que *Fécondité*, est un beau roman n'embellit pas les mauvais romans à tendance, pas plus que la beauté d'un noble poëme ne rejaillit sur les versiculets sans portée.

Fécondité est un beau livre. Il semble marquer dans l'évolution intellectuelle de Zola une date aussi forte que celle de *La Fortune des Rougon*, de *L'Assommoir*, de *Germinal* qui avaient été les plus glorieuses. Zola dépasse l'indécision presque où il était depuis la terminaison des *Rougon-Macquart*. La supériorité de ce livre sur *Lourdes*, sur *Rome*, sur *Paris*, paraît considérable. Zola est sorti de la discussion des idées, où il ne semble pas toujours le plus heureux, pour rentrer dans une grande gamme humaine. Il semble que Zola soit à l'apogée de sa gloire; il vaut mieux être persuadé qu'il est seulement à un point supérieur d'évolution. Le roman naturaliste, tel qu'il l'avait créé à côté du roman épique de Flaubert, n'était pas complet sans son intrusion dans la vie active, que Zola avait annoncée, déjà, lorsqu'il inscrivait le rôle du romancier futur comme celui d'un

architecte qui sonde les bases de la société et ses murailles, et indique où le marteau sonne creux. Ce qu'il promettait, il l'a tenu; il est entré, non pas dans la politique, mais, pour ainsi dire, dans la socialité, sur une question qui regardait tout le monde au même point, sur un fait de justice sur lequel tout le monde avait le droit de donner son avis. Il a été dans le rôle que doit prendre, à certains moments, l'écrivain, il a été le héraut de la conscience obscure de tous, et la voix forte de tous ses confrères en art, usant ainsi noblement de l'avantage que lui donnaient sur tous, pour se faire entendre, ses nobles succès antérieurs et l'aveu, obtenu auparavant de tous, de sa haute valeur d'artiste. En obéissant ainsi à sa conscience et à son caractère, il a obtenu une chose à laquelle bien des écrivains avaient pensé lorsqu'ils évoquaient les horizons lointains de leurs ambitions : c'est ce principat d'ordre moral, plus encore que littéraire, qu'avait exercé Hugo à la fin de sa vie. Il a été, comme lui, la voix du faible : et il est à la place où fut le grand poëte.

Ce qui prouve bien qu'il existe un jeu alterné de genres, et que le principat d'Hugo, ce n'était pas en imitant servilement sa technique poétique ou sa fiction romanesque qu'on pouvait l'obtenir.

Gustave Kahn.
La Revue Blanche, 15 *octobre* 1899.

Extrait du " Rappel "

Fécondité! Jamais poëme de la vie ne fut écrit plus puissant, plus large.

Ce n'est point la lave ruisselant, torrentueuse, sur les flancs abrupts de la montagne; c'est le flux débordant de la sève, créatrice de moissons et d'hommes. C'est le cri de la vie qui ne veut pas finir, qui, contre tous les crimes de l'intérêt, de la lâcheté, de l'égoïsme, proteste, indignée et triomphante.

C'est la vie tout entière, depuis le brin d'herbe trouant le sol, jusqu'à l'homme dont le regard, au delà de la tâche faite, voit distinctement le reste du monde à peupler et à ensemencer. C'est la revanche de la vie sur la mort. C'est la proclamation auguste et solennelle des droits et des devoirs de l'humanité.

C'est l'apothéose magnifique de la mère, que cette mère soit une femme entourée de ses enfants, ou que ce soit la terre elle-même, fécondée aussi par le travail de l'homme, et arrondissant, sous le soleil de flammes, son ventre énorme.

Un roman, oui, sans doute, puisque les personnages, foule innombrable, sont tous palpitants, saignants de vérité, et que chacun d'eux, dans cette cohue qui grouille, a sa silhouette, sa personnalité, son âme, mais l'idée au-dessus de tout cela, plane, et c'est elle qui est le but et la raison d'être du livre.

L'Idée c'est qu'ils sont des imbéciles ou des scélérats ceux qui osent donner couleur de doctrines et forme de théorie à leur impuissance et à leur individualisme étroit; l'Idée, c'est qu'il faut vivre

pour soi et pour les autres, pour tous, et que nous devons, tous, tout vouloir, tout entreprendre, tout réussir, pour sauver cette race et cette terre de la stérilité qui tue.

La voilà, l'Idée vengeresse et régénératrice; la voilà dans toute sa splendeur... Et, en lisant *Fécondité*, je me rappelais la clameur souveraine de Hugo : " Ah! esprits! soyez utiles! servez à quelque chose! Ne faites pas les dégoûtés quand il s'agit d'être efficaces et bons. L'art pour l'art peut être beau, mais l'art pour le progrès est plus beau encore. Rêver la rêverie est bien, rêver l'utopie est mieux. Ah! il vous faut du songe? Eh bien, songez l'homme meilleur. Vous voulez du rêve? en voici : l'idéal... "

Ainsi les génies se rencontrent et se pénètrent l'un l'autre dans les hautes sphères en lesquelles, au-dessus des nations attentives, ils se meuvent magnifiquement.

LUCIEN-VICTOR MEUNIER.
Le Rappel, 16 octobre 1899.

OPINION DE CAMILLE DE SAINTE-CROIX

Le dernier livre d'Emile Zola s'affirme assurément comme le plus fervemment anti-bourgeois de son œuvre.

Il y a condensé les plus vifs griefs de la société productrice, active, énergique et généreuse contre la classe parvenue, égoïste, stérile, conservatrice, veule et gloutonne qui ne songe, au milieu de l'agitation universelle, qu'à défencdre avarement ce qu'elle a conquis par usurpation et ce qu'elle possède par abus, népotisme ou marchandage.

La récompense et le châtiment sont au bout.

Pour tout dire, *Fécondité* résume dans l'esprit de l'auteur toutes les apothéoses promises à quiconque travaille sans compter, se dépense sans arrière-pensée et lutte dans l'existence sous l'unique inspiration de la conscience naturelle, seul principe de toutes choses viables et durables. Et, par opposition sous-entendue, *Stérilité* c'est la ruine justicière et finale réservée à ceux que guident en tout les secs calculs de l'intérêt étroitement personnel, les combinaisons rapaces, le méchant souci de se tailler matériellement de larges parts et de s'en assurer, de s'en maintenir le bénéfice inaliénable.

Avec ce roman, de dimensions colossales, Emile Zola vient d'établir la première arche de son nouveau monument des *Quatre Evangiles*.

C'est le développement d'une conception symbolique mettant aux prises une Humanité intelligente de ses vrais devoirs, de ses fonctions sainement normales, laborieuse, fière, aimante et fraternelle, avec une Inhumanité absorbée par ses âpres besoins, cramponnée au prestige illusoire de ses prérogatives conventionnelles, agioteuse, vile, malveillante et vénéneuse.

La force créatrice se défendant contre la force destructive.

Car rien n'est plus odieusement *désorganisateur* de toute harmonie sociale que ces prétendus *conservateurs* bourgeois.

Leur effort ne tend qu'à désagréger et déformer, et tous les mots dont ils composent leurs devises menteuses sonnent faux lorsqu'ils les claironnent.

Patrie? Famille?

... Est-ce une peinture synthétiquement exacte de notre monde contemporain qu'Emile Zola s'est brillamment appliqué à tracer ainsi? Sans doute; mais sous la réserve de donner lui-même une moralité à ses analyses et à ses tableaux.

Il décrit documentairement; mais il juge aussi — et, là, son imagination intervient. Il déduit, et il conclut.

Camille de Sainte-Croix,
La Petite République Socialiste, 21 octobre 1899.

Opinion de M. Paul Brulat

Le bon Mathieu, c'est Zola lui-même, dont le cerveau créateur a mis au monde plus de trois cents personnages, une arche immense où s'exaltent d'une formidable intensité de vie, hommes, femmes, enfants, bêtes et plantes. Mathieu lui-même n'a pas accompli un plus grand prodige avec sa compagne Marianne. Aussi bien, ces deux braves gens, partis de rien, ne font pas que de créer une nombreuse famille, ils créent en même temps une vaste propriété; ils fécondent la terre.

Quelques misanthropes pourront s'écrier : " Hé quoi! célébrer la vie, quand la vie est si douloureuse! Prêcher la fécondité, quand l'humanité est si basse, quand les hommes s'entredévorent, bien que la terre soit assez vaste pour en nourrir dix fois plus! Repeupler cette France où il y a déjà tant de misère où, comme partout, les trois quarts des habitants ont déjà peine à pourvoir à leur subsistance! Et venir dire encore : créez plus de vie pour le plus de bonheur possible. Trouvez-vous donc que la lutte pour l'existence n'est pas assez meurtrière, qu'il n'y a pas déjà assez de vaincus et de misérables? Voulez-vous que les hommes en viennent à s'entretuer? Hé, oui, vous auriez raison, si l'on pouvait empêcher l'accaparement des richesses par quelques-uns, établir une équitable répartition. Mais comment faire pour que les forts n'écrasent plus les faibles, et comment les hommes cesseraient-ils d'être des hommes ambitieux, cruels, avides, injustes, lâches?

Zola a prévu toutes ces objections et d'autres encore; il les examine et les réfute avec une éloquence véhémente. Et c'est le poëte qui voit juste contre le raisonneur misanthrope. L'auteur de *Fécondité* estime que la vie est un bien en dépit de ses abominations, et qu'elle comporte une somme plus grande de joies que de souffrances. Quoi qu'on fasse, on n'empêchera pas le progrès ni que les hommes se multiplient. C'est la loi de la nature. D'ailleurs, la lutte pour la vie ne cesserait pas, alors même qu'il n'y aurait plus que deux hommes sur la terre, ayant l'univers entier à se partager. Caïn tuerait encore Abel. Il faut donc l'accepter, cette lutte, courageusement, puisqu'elle est inhérente à la condition humaine.

Paul Brulat,
Les Droits de l'Homme, 22 octobre 1899.

LAURENT TAILHADE EXALTE " VENUS VICTRIX "

... Pages éloquentes! Enseignement sublime! Le volume compact (sept cents feuillets et plus) semble court cependant et se fait relire tant un souffle impétueux, vivifiant et salubre en exalte les récits. Une animation généreuse, un élan d'héroïsme prête aux actes les plus vulgaires la beauté des gestes impérissables. On songe, devant ces époux si calmes, si ardents, si fiers de leur besogne sacrée, au couple divin d'Orisis et d'Isis créateurs avant la naissance et créateurs après la mort. On rêve au suave cantique de Virgile saluant les Dieux qui font joyeuse la moisson, à l'invocation immortelle de Lucrèce proclamant Vénus victorieuse, la Déesse qui peuple les mers chargées de nefs et les terres grosses de fruits; celle dont le sourire fait resplendir la lumière apaisée et qui berce, au creux de son giron, Mars éperdu d'amour.

Dans le roman de Zola, c'est aussi Vénus Victorieuse, Vénus Génitrice, qui triomphe, reine des germes et de l'immortel espoir. Mais ce n'est pas le seul pullulement des êtres qu'elle suscite. La Bonté croît autour d'elle, comme une fleur sans seconde, fleur de l'humanité libre et reconquise à elle-même.

Et c'est un bienfait digne d'un tel poëte que de montrer, comme le fait Zola, après tant d'horreurs, de scélératesse et d'infamie, après ces deux années de crimes, d'impostures et de noirceurs employées à meurtrir un innocent, que le bonheur est permis encore, que la joie n'est pas morte, que le monde se refait à chaque instant pour les âmes justes et pour les cœurs de bonne volonté.

LAURENT TAILHADE,
La Petite République, 25 octobre 1899.

LA FEMME DANS L'ŒUVRE DE ZOLA

La femme, telle que la rêve et la crée Zola, surgit hors de l'énorme luxuriante forêt qu'est l'œuvre de ce gigantesque metteur en scène, toute pure, héroïne toujours la même, retrouvée de volume en volume comme une fidèle compagne à toutes les étapes d'une longue route, créature au front et aux bras chargés du doux poids des plus simples et des plus hautes vertus...

Oui, parmi cette œuvre où beaucoup ne voulurent voir, pour s'en prétendre éclaboussés, que la boue inévitable à tout chemin rude où un grand artiste veut faire passer au galop effréné de la vérité et de la vie, toute l'humanité, parmi cette œuvre nous allons voir et revoir, peinte sans relâche par l'écrivain, une même femme, l'unique à ses yeux, car, point n'est besoin de la rechercher avec effort dans la foule des personnages. Elle est toujours là au premier plan: droite et souriante, droiture d'âme et de corps qui promet l'appui moral et les générations solides; sourire versé à pleines prunelles, à pleines lèvres, liqueur immortelle où s'abreuve et se ranime l'amour.

Et on la sent aimée, celle-là, sinon toujours dans la mesure qui serait juste, par ceux dont la fiction l'entoure, mais du moins par l'esprit hardi et sain, le grand cœur généreux qui la créa à l'image de son rêve...

De son rêve seulement? Non, car le rêve adorable a des détours dangereux, et il fallut plus qu'un rêve pour animer, faire éternelle et " aimable " cette élue entre toutes parmi les mille formes féminines qui peuvent séduire une imagination d'artiste. Il y fallut le grand idéal de la justice et de l'amour.

Quand ceux de l'avenir regarderont en arrière vers ce qui nous est un présent fugitif — et qui paraît obscur — ils verront clairement. Et, ayant à juger les hommes et les choses de ce temps, et parmi ceux-là en trouvant un qui témoigna parmi celles-ci d'un hautain courage, ils s'apercevront vite que ce ne fut pas là seulement un mouvement passionné et isolé d'âme généreuse, mais que toute l'œuvre et la vie — l'une et l'autre ayant été si étroitement liées — de cet homme, révèlent ce même sentiment mystérieux, ce même besoin de la vérité fière, parce que dans cette œuvre on en trouve, — symbole pur et délicieux — tout le désir et toute l'image en une femme. En la décrivant, en la faisant vivre de cette vie immatérielle et supérieure du génie, en la faisant pour ainsi dire le pivot de tous ses drames et de toutes ses idylles, il l'a érigée comme un doux phare qui guide et avertit. Ce n'est pas la grande flamme violente et intermittente qui illumine, mais peut incendier et détruire; c'est la lumière égale, uniforme et sûre, l'amie muette.

Car l'héroïne de Zola n'a point de grandes phrases, elle n'exprime point son âme par des paroles, mais par les actes les plus humbles de sa vie, l'œuvre qu'elle accomplit n'est jamais téméraire, ni brillante, elle n'est pas toujours récompensée. Sur sa route une telle femme rencontre l'ingratitude, l'abandon ou la mort, mais nous le la voyons pas alors poussant des cris de sacrifiée et de martyre.

Si elle fut fidèle et bonne et aimante, ce ne fut point par esprit de devoir, mais parce que son âme était telle et qu'il lui eut été impossible d'être différente.

Si douce, elle est très forte, si dévouée et soumise elle a l'entêtement sublime des grands cœurs qui ignorent tout en dehors de leur devoir, mais parce que ce devoir est leur amour. Ces êtres-là dans le tumulte brutal et égoïste de la vie semblent patients et résignés, mais est-ce bien de la patience et de la résignation? puisqu'ils trouvent en eux-mêmes, en leur besogne qui paraît âpre et ingrate, la joie, car leur joie c'est celle des autres.

Que ceux qui lisent suffisamment comparent entre elles les héroïnes d'un même écrivain, on y trouvera presque toujours la synthèse des opinions, du caractère et des goûts de cet écrivain.

A lire plusieurs volumes de Zola sans interruption, on sera vite frappé de la justesse parfaite de son type féminin.

... Sans qu'il soit question de " féministe ", ici n'est-ce pas en deux mots que peut se résumer l'idéal féminin (corps et âme) du maître écrivain Emile Zola? Il veut à la femme " les hanches larges et un grand cœur ", c'est-à-dire toute la santé et la joie du monde. N'est-ce pas là un rêve magnifique?

Et de l'avoir sans relâche présenté et représenté à la foule sous de simples, si fortes et si douces figures, n'est-ce pas là la plus belle action (en une si grande œuvre) d'un tel rêve?...

MAY ARMAND BLANG,
La Fronde, 3 octobre et 1er novembre 1899.

OPINION DE M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

La multiplication des races, voilà ce que prêche Zola. Ce n'est pas une doctrine qui passe nos forces. Chacun de nous peut l'admettre. Il ne s'y trouve rien de trop haut pour nous. Le grand homme qui nous l'enseigne ne cherche point à nous embellir de vertus rares, il ne nous apprend pas le jeûne et l'abstinence; il ne nous demande point des pensées supérieures, et il n'agit pas avec nous comme Jésus avec ses disciples dans le désert. Il sait que nous sommes des hommes ordinaires, que nous voulons vivre avant tout, que nos ambitions ne sont point vertueuses. Il nous connaît, il nous a étudiés pendant trente ans, il ne s'illusionne point sur nos goûts intérieurs, sur la puissance de notre amour et sur les possibilités de nos mérites. Peut-être, en vérité, nous mésestime-t-il trop. Mais enfin laissons-le parler. Et si quelques-uns d'entre nous ont des sentiments plus sincères, plus divins, n'oublions point que la plupart se contentent d'une calme existence, d'une médiocrité apathique et d'une fortune restreinte, vulgaire et mesurée. A ceux-ci la morale dont je parle à présent est susceptible de plaire. Et encore il n'est pas bien sûr qu'elle les trouve prêts à accepter toutes les charges qu'elle impose et commande malgré tout.

Cependant est-elle si épaisse, cette théorie, si propre à satisfaire nos goûts? Sans doute elle n'est pas tout pour nous. Elle ne peut même l'être à aucune minute, car nous avons encore un besoin d'idéal, et toutes ces prescriptions ne le rassasient point. Mais j'aurais tort de laisser croire que cette petite morale de la vie quotidienne ne comporte pas une grande beauté, une suave douceur, une magnifique consolation. Seulement, avec toute cette noblesse, elle n'est pas fatigante pour nous, elle n'est pas trop lourde à porter, elle ne nous accable point comme ce que prêchent Michelet, Lamartine et Hugo. Et c'est là son mérite admirable et unique.

La vertu que réclame Zola peut devenir aisément la nôtre. Il est inutile de nous vaincre pour l'acquérir. Et nous n'avons pas à souffrir, à nous accroître, à nous meurtrir, à faire constamment pénitence, afin de perdre l'indignité de notre état. Au contraire, la grandeur qui nous est enseignée ne dépend que de notre amour, de notre obstination et de notre innocence. Est-ce que ces prescriptions nous paraissent trop pesantes? Ne pouvons-nous remplir la tâche que Dieu nous donne parce qu'elle présente un nombre trop grand d'obligations? N'est-il pas possible à chacun de nous d'être indulgent, candide, charitable et fécond? Des mérites de ce genre sont-ils trop hauts pour nous? dépassent-ils notre effort? et surmontent-ils nos goûts?

faut-il désespérer de les atteindre jamais? Je ne puis le croire équitablement. Il n'est pas un seul d'entre nous qui se sente incapable des vertus que j'indique. Chacun de nous peut être aussi brave que Mathieu, et je ne connais pas une femme à qui la vaillance de Marianne soit impossible. Ce sont là des mérites domestiques, quotidiens, constants et habituels. La beauté que confère l'amour fécond et fort, tous les hommes peuvent l'atteindre, elle est à leur portée, ils n'ont qu'à vivre, à croître, à grandir, à agir, à développer leur race. Voilà pourquoi une telle morale est consolante. Elle ne nous enseigne rien d'énorme. Elle est humaine. Elle prend ses lois dans la nature. Cette prédication-là peut bien être entendue. Elle est conforme aux choses du monde. Elle ne dépasse pas notre orgueil et elle en contente les besoins. Elle est utile, usuelle, possible et propre à tous.

Fécondité est un grand livre. Je vois là le terme d'une œuvre et le commencement d'une autre. On peut reprocher à *Fécondité* des répétitions trop nombreuses, des descriptions trop abondantes, des minuties trop inutiles, et surtout le mélange de deux systèmes contraires. Moi, je ne me préoccupe point de ces détails. Ce qui fait la beauté du livre, c'est sa morale. Cérès et Vénus la bénissent. Cette première page d'un évangile que tous nous attendons constamment et sans cesse, je la trouve tout à fait conforme aux grandes nécessités du monde, à la réalité des faits, aux besoins perpétuels, vrais et profonds de l'homme. Il y a là un grand effort, je n'en connais pas de plus beau, je n'en vois pas de plus logique. Le siècle aboutit à ce livre, et s'y exprime. Les instructions du grand Michelet, les mélodies de Lamartine, et les prophéties de Hugo étaient trop riantes, trop gaies, trop vagues, trop au dessus de nos puissances humaines. Zola a le sens du réel. Il ne s'illusionne dans aucune matière. Il voit juste. Et son Evangile est naturel.

Par son étude de l'univers, par sa patience obstinée à en reproduire des péripéties, par l'attention qu'il a prêtée pendant trente années de sa vie aux phénomènes extérieurs, ce grand et rigoureux esprit était plus préparé qu'un autre à la création d'une sagesse pratique, assise sur des réalités, conforme à notre évolution et appropriée aux besoins des races nouvelles. Voilà pourquoi son livre est beau, noble et utile.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER,
La Plume, 1er novembre 1899.

EXTRAIT DE " LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE "

Dans la nouvelle série qu'il entreprend et qu'il intitule si bellement *Les Quatre Evangiles*, Zola se propose de prêcher une religion morale, de glorifier tour à tour la fertilité des races, le travail sacré des hommes, l'ère pacifique de la justice. Il aborde un cycle nouveau, il élargit l'horizon de son art, il veut devenir un autre homme. Il entreprend cette œuvre d'édification qu'une nouvelle génération semble déjà concevoir et qu'elle n'a pu concevoir que grâce aux précédents travaux de l'illustre écrivain. Quelle audace juvénile

et charmante! Je ne sais rien de plus beau, ni de plus grand! Et vous pensez bien que, ici, Emile Zola ne devait pas regarder la société avec un œil curieux, ému, sensible d'observateur réaliste comme dans *Pot-Bouille*, comme dans *Le Ventre de Paris*, comme dans *Nana*; il ne lui est plus possible de noter l'aspect pittoresque des milieux qu'il traverse, de se complaire uniquement dans le récit artiste, véridique, coloré, hardi, piquant, téméraire, scandaleux même, de notre monde contemporain; et si, dans cette œuvre-ci, il ne peut encore détourner sa vue d'une multitude de tares, de misères et de catastrophes, s'il envisage la vie quotidienne jusque dans ses pires laideurs, ce n'est plus dans une intention de pure esthétique, afin d'en tracer de vives peintures, mais c'est dans un but moral, pour en flétrir les vices et les erreurs, pour en exposer les causes, pour en communiquer le dégoût véhément, en même temps que pour stimuler chez nous le désir d'un monde meilleur!

Aussi faut-il entendre les lyriques malédictions qui emplissent des parties entières de *Fécondité*. Quels mouvements et quelle flamme! Parfois, ce sont des grondements sourds, immenses et pitoyables, comme la grande plainte elle-même de la maternelle nature, sacrifiée, tressaillante et blessée. Parfois aussi, il semble qu'Emile Zola emprunte la taille et prenne la voix des grands prophètes bibliques. Et ce sont des lamentations avec des périodes monotones, d'un long rythme lent et uniforme, qui rappellent extraordinairement, par leur verdeur et leur simplicité, certains versets d'Ezéchiel :

" ... Paris ne voulait-il donc plus combler les trous des boulets dans la chair humaine? Tandis que la paix armée dévore par centaines les millions, la France perd chaque année une grande bataille, en ne faisant pas les cent mille enfants qu'elle se refuse à faire. Et il songeait encore aux lits des casernes où dorment solitaires, improductifs et corrompus par le milieu quatre cent mille jeunes gens les plus vigoureux, la fleur de la race, tandis que, dans leurs couches froides, un nombre plus grand de filles sans dot attendent le mari qui ne viendra pas, ou qui ne viendra que trop tard, épuisé déjà gâté incapable d'une famille nombreuse "

De telles paroles ont un bel accent. Elles sont soulevées d'un souffle patriotique, dans le sens large et sacré que ce terme possédait, avant qu'il n'ait été rétréci, galvaudé, défiguré par des polémistes, des démagogues, et par une troupe de partisans.

Et puis quelques feuillets plus loin, ce sont encore comme celle-ci des pages d'indignation panthéiste :

" ...Est-ce qu'il y aura jamais trop de vie? est-ce que le plus de vie possible n'est pas également le plus de puissance, le plus de richesse, le plus de bonheur? Tout le globe en est gros, les entrailles soulevées, tressaillantes comme celles d'une femme enceinte. Il éclate de sève, dans le continuel enfantement du futur, du peuple universel et fraternel qu'il aura mis des mille ans à engendrer. C'est la foi en tout ce qui naît, en tout ce qui grandit, c'est l'espoir mis dans toutes les forces créatrices, agissant librement pour l'heureuse, la vigoureuse expansion humaine, c'est l'amour passionné de la vie qui fait le souhait panthéiste de tous les germes conservés, fécondés,

et qui accepte seulement la mort parce qu'elle n'est qu'un renouvellement, un ferment encore de la vie et quand même de la vie ".

Des pages de ce genre sont fréquentes dans ce volume; elles chantent longtemps dans nos mémoires, et tout à coup, en tournant une page, on éprouve la ravissante surprise de trouver quelque pensée délicieuse d'un didactisme ingénu, sacré comme une maxime du *Deutéronome :*

" Quand on est un père honnête homme, quand on désire que l'enfant soit solide et beau, il faut aimer la mère enceinte comme on aime l'épouse amoureuse, le soir de la conception, d'une ardeur sacrée, d'une passion infinie, juqu'à s'absorber, à disparaître ".

Ah ! si un pareil livre n'est pas encore un évangile, il aura, du moins, sur les générations populaires de demain une profonde répercussion. Le peuple le lira avec ferveur comme *Les Misérables*, ce chef-d'œuvre. Et si tant de puissantes pages ne le sont pas assez pour installer dans les âmes vieillies une nouvelle foi, peut-être détermineront-elles une réforme, un mouvement analogues à ceux qu'ont engendrés, voici plus de cent ans, *L'Emile*, du bon Rousseau et *La Nouvelle Héloïse.*

MAURICE LE BLOND,
La Nouvelle Revue Internationale, novembre 1899.

EXTRAIT DE " LA REVUE SOCIALISTE "

Ce poëme qui magnifie les braves gens et chante leur courageuse acceptation de la vie, nul n'en sentira mieux la beauté et la grandeur que ceux-là mêmes qui le vécurent, avec ses joies si graves et ses douleurs si chères.

Poëme, ai-je dit, et non roman. Tous les romans d'Emile Zola sont des poëmes, y compris même *Pot-Bouille*, dont le comique noir et bourru ne doit point nous cacher le véritable caractère, mais au contraire l'accentuer. Dans *Fécondité*, le roman disparaît sous le poëme. C'est, en effet, si peu un roman, qu'on ne sait au juste à quelle époque se passe l'action. Elle se déroule dans le vague des temps modernes en un raccourci de cinquante années, avec une égalité d'allures, uns symétrie dans l'agencement des chapitres, qui sont le propre du poëme, plutôt que du roman.

Enfin, Emile Zola, devenu plus complètement, plus franchement poëte que romancier, affirme ici un idéal avec une telle passion qu'il se substitue aux personnages de son œuvre, et souvent parle et agit à leur place. Lui qui s'était fait de l'objectivisme une loi, qu'il n'observa d'ailleurs jamais absolument dans sa formidable série des *Rougon-Macquart*, nous le voyons, dans son œuvre d'aujourd'hui, apparaître au tournant de chaque feuillet et nous crier avec éloquence son amour de la vie.

Ce sentiment n'est pas nouveau chez le maître écrivain. Sa caractéristique manifestée dès son premier ouvrage, est d'aimer la vie. Son œuvre naturaliste, qu'on ne s'y trompe pas, n'est pas une œuvre pessimiste. Il y fut amer de toute l'amertume que lui donnait

le spectacle de la vie stupidement ou méchamment employée. Cette amertume, il la retrouve dans *Fécondité* pour nous peindre des êtres stupides et méchants, que leur égoïsme fait ennemis de la vie. Mais il fut aussi, dans son œuvre antérieure, le chantre ému des braves gens et de leur courage à faire de la vie saine et forte. Cette émotion, dans *Fécondité* déborde et roule à larges flots puissants, comme pour vaincre en nous les résistances et nous emporter vers un idéal de labeur payé de joie, la joie de l'incessante création.

Eugène Fournière,
La Revue Socialiste, décembre 1899.

Un point de vue catholique

Voyez-vous combien la conception de *Fécondité*, si elle avait été chrétienne, aurait pu être plus simple, plus conciliable avec la réalité normale de la vie, et, en même temps, plus noble et d'une beauté plus profonde? M. Zola n'aurait pas eu besoin de multiplier les invraisemblances pour récompenser ici-bas Mathieu et Marianne, pour prouver — ce qui est douteux — que l'intérêt bien entendu conseille toujours aux époux de multiplier leur postérité. Certes, l'auteur aurait employé, dans la mesure du raisonnable, les arguments secondaires; mais l'idée du devoir, et du devoir découlant de la volonté divine, aurait dominé son œuvre. Les époux se seraient considérés comme les coopérateurs de Dieu en sa création. Ils n'auraient point vu dans leurs enfants seulement des conquérants de la terre, mais des conquérants de la vie éternelle. Ils n'auraient point vu dans leur amour une union fatalement bornée à la durée de l'existence terrestre, mais une union vraiment impérissable, scellée par le même Dieu vivant en leurs deux âmes. Dans les épreuves, ils auraient eu d'autres consolations encore que celle de pleurer ensemble, parce que, malgré les faiblesses et les lassitudes, malgré les découragements momentanés, ils auraient su et senti qu'il existe une paix supérieure au malheur et au bonheur même.

J. Lionnet,
L'Evolution des idées chez nos contemporains, Paris, 1905.

Un point de vue socialiste

Loin que *Fécondité* soit un livre d'humanité, de solidarité, c'est le livre de la conquête de l'humanité par les Froment. C'est, en un sens, le recommencement beaucoup plus dangereux, parce qu'il paraît moral, de certaines histoires des Rougon-Macquart. C'est ici proprement *La Fortune des Froment*. Cela est masqué par le lyrisme et par un certain ton de fantaisie, mais cela n'en est pas moins réel.

... Ces Froment pouvaient fonder une cité nouvelle. Mathieu n'a fondé qu'une patriarchie, c'est-à-dire la plus naturelle des monarchies et la plus vénérable. Mais l'ancienne humanité a éprouvé bien des patriarchies sans y trouver le bonheur final et harmonieux...

Je demande ce que deviendront les Froment quand le Père et la Mère seront morts. S'ils ne font qu'une nation de plus parmi les nations, que m'importe? S'ils ne font qu'une jeune nation parmi les vieilles nations, que m'importe? Auront-ils des guerres civiles, auront-ils entre eux l'horreur des guerres fraternelles? Mais toutes les guerres ne sont-elles pas des guerres fraternelles? Et quand les Froment seront nombreux comme les Anglais, quand leur envahissement sera barré, feront-ils des expéditions pour passer le Vaal? Feront-ils eux-mêmes la guerre? La feront-ils faire à des mercenaires? Auront-ils des esclaves comme ils ont des salariés? Tout cela finira-t-il par du nationalisme?

Charles Péguy,
Les Cahiers de la Quinzaine,
(cinquième cahier de la quatrième série).

Opinion de Léo Claretie

Le roman social peut se glorifier aujourd'hui des noms les plus fameux parmi les romanciers contemporains. En tête, un nom qui fut très célèbre de son vivant pour des raisons littéraires et non littéraires, Emile Zola. Rien ne souligne plus nettement l'importance de l'évolution accomplie en quelques années, que de retrouver ici, sous cette rubrique nouvelle, le nom de celui qui fut, au siècle dernier, l'apôtre fougueux et le chef incontesté de l'Ecole naturaliste. Les premiers indices de cette transformation s'étaient manifestés pendans les dernières années du XIX[e] siècle, lorsqu'à l'énorme série des *Rougon-Macquart* avaient succédé *Les Trois Villes;* Lourdes, Rome et Paris. Elle apparut définitive avec le premier roman de la série singulièrement intitulée *Les Quatre Evangiles*, *Fécondité* (1900). A ce moment, par un singulier hasard, Zola qui jusque-là avait travaillé en sens directement contraire à ses aspirations intimes, revient à sa véritable nature.

L'imagination colossale et romantique, que sa volonté puissante et ses principes littéraires avaient jusque-là refoulée et contenue, éclate librement et se donne carrière dans des œuvres touffues, compactes, et de caractère nettement symbolique, et où passe un souffle de sombre et âpre enthousiasme.

La fable de *Fécondité* est complexe et pourtant simple; complexe, car elle fait agir un nombre considérable de personnages, et par là elle était bien servie par le talent spécial de Zola, qui réussit mieux à faire remuer les masses qu'à analyser le cas individuel d'un seul héros. Il lui faut de vastes horizons, des agglomérations d'hommes et d'idées à faire mouvoir; il se trouve à l'étroit dans les études trop menues et particulières d'une aventure singulière; des régiments, des foules, des classes sociales l'ont mieux inspiré, soit dans *La*

Débâcle, soit dans *Germinal*, soit dans *L'Assommoir*, que la psychologie personnelle d'un Docteur Pascal. C'est un tacticien d'idées, grisé et inspiré par le nombre et les multitudes.

Et cependant la fable est simple, par la convergence de tous ces groupes en marche vers le but unique, jamais perdu de vue, la mire absorbante de cette colossale manœuvre.

... La note est tantôt gracieuse, tantôt brutale et triste, tantôt lyrique et philosophique. Ce sont les trois tons fondamentaux que rend cette grandiose symphonie matrimoniale.

Cet évangile modernisé fait penser par le mélange du sacré et du profane, du présent et de l'éternel, à ces vastes toiles des maîtres florentins, qui habillaient les apôtres à la mode du XVI[e] siècle. L'enseignement en est édifiant, sain, utile et opportun, la pensée première en est haute et généreuse, l'expression en est lyrique, pleine d'effusion, d'abondance, de richesse, et l'auteur est assuré d'une chose, c'est qu'il n'a jamais lui-même manqué à sa thèse ni à son titre, car son livre demeurera dans l'histoire littéraire comme un copieux exemple de fécondité

LÉO CLARETIE,
Histoire de la Littérature Française.

Index Bibliographique

FÉCONDITÉ. — *Les Quatre Evangiles. Fécondité* par Emile Zola, *Paris, Eugène Fasquelle, éditeur* (impr. Motteroz), in-18 jésus, 756 pp. couv. impr. (1899).

Edition originale. — Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré en outre, en deux volumes in-8° carré, 50 exemplaires sur papier du Japon à 30 francs les deux volumes, et 250 exemplaires sur papier de Hollande à 20 francs les deux volumes, tous numérotés. Ces exemplaires de luxe ont été seuls tirés sur les caractères mobiles après réimposition.

Enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 28 octobre 1899, sous le n° 10952.

FÉCONDITÉ, par Emile Zola, publié en trois volumes, à 1 fr. 75 chacun et comprenant 78 pp. à 2 col. *E. Flammarion éditeur*, 26, *rue Racine, Paris* (imprimerie Lahure). Chaque couverture est illustrée d'un dessin de Ch. Roussel. Forme les nos 262, 263 et 264 de la " Select-Collection ".

En 1902, année de la mort de Zola, le catalogue de la librairie Fasquelle portait : *Fécondité* 94e mille. En 1928 : 139e mille.

Achevé

de typographier

d'imprimer et de brocher

le vingt-quatrième jour de mai

mil-neuf-cent-vingt-huit

dans les nouveaux ateliers de

FRANÇOIS BERNOUARD

10, rue Lebel, 10

Vincennes